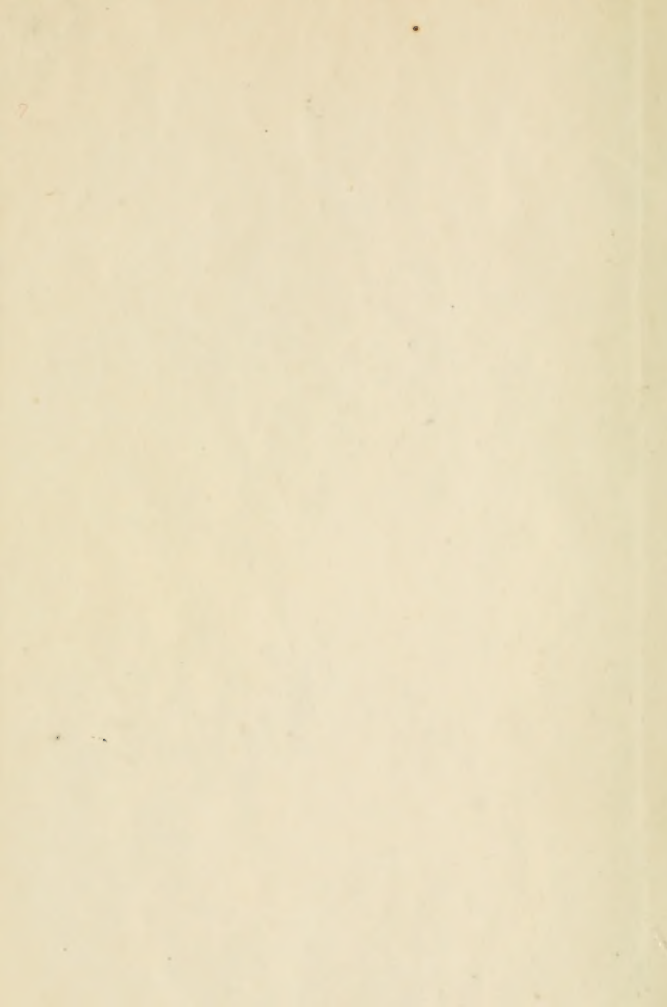
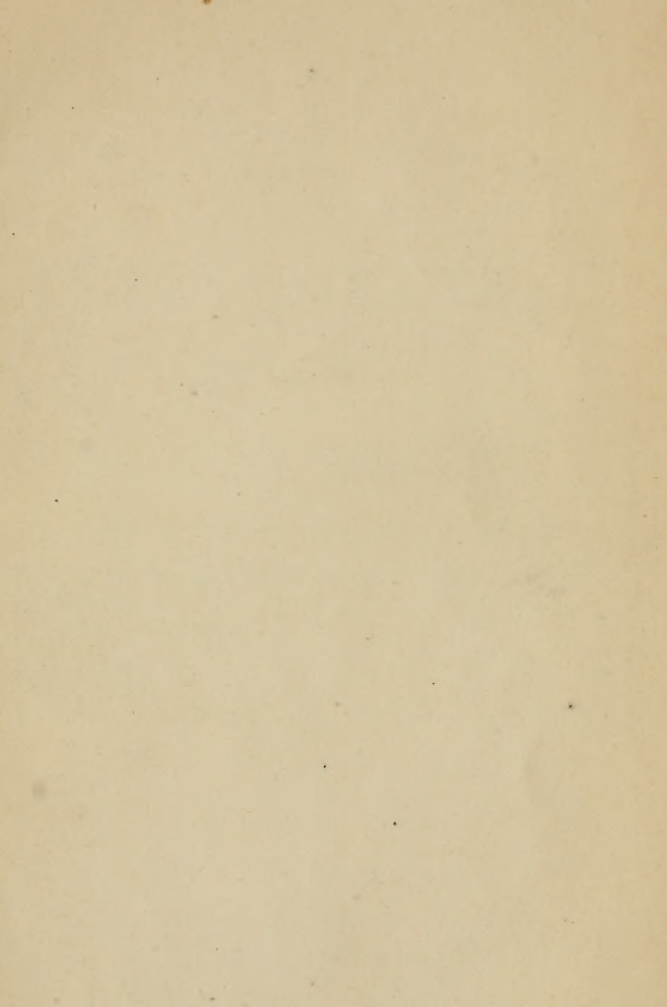






CHEFS-D'ŒUVRE

LITTÉRAIRES

DU XVII^E SIÈCLE

COLLATIONNÉS SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES

ET PUBLIÉS PAR M. LEFÈVRE

CHEFS-D'ŒUVRE

ILLUSTRÉS

DE X^{VI} SIECLE

COLLECTIONS DES BIBLIOTHÈQUES

ET TRAITÉS PAR M. LEBLANC

CHEFS-D'ŒUVRE

DRAMATIQUES

DE P. CORNEILLE

AVEC LES VARIANTES DU TEXTE

LES EXAMENS DE PIÈCES

ET LES DISCOURS SUR LA POÉSIE DRAMATIQUE

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT

RUE JACOB, 56

M DCCC LV

PQ
1742
A1
1855
E.1



1017680

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Pierre Corneille a publié plusieurs éditions, ou partielles ou collectives, de ses œuvres dramatiques ; mais en 1682, seulement, il réunit et fit imprimer tout son théâtre, avec de nouvelles corrections, ses dédicaces, ses avertissements, ses examens de pièces, et ses discours sur la poésie dramatique. Il avait alors soixante-seize ans ; ce fut son dernier mot¹ : deux ans après, il n'existait plus.

Cette édition de 1682 nous a fourni le texte de notre réimpression des *chef-d'œuvre dramatiques* de P. Corneille. Ainsi que l'a dit M. Parelle², « des négligences » faciles à expliquer par le grand âge de l'auteur, et « l'état de faiblesse dans lequel il vécut pendant ses » dernières années, ne sauraient ôter à cette édition la « confiance que sa date lui assure. » Du reste, il a suffi de consulter les précédentes pour faire disparaître ces incorrections ; et, grâce à la bienveillante obligeance de MM. les administrateurs de la bibliothèque du roi (au-

¹ L'édition de 1692 contient, dans le texte et dans la coupe des scènes, quelques changements et quelques modifications, et ses titres portent : *revue et corrigée par l'auteur* ; mais le privilège dit que ces changements et ces modifications sont de Thomas Corneille. En préférant le texte de 1692 à celui de 1682, on pourrait faire prendre Thomas pour Pierre : nous ne pensons pas que l'échange puisse convenir au public.

Le texte des éditions de Corneille publiées par Voltaire en 1764 et en 1774 ne peut pas non plus remplacer celui de 1682 ; n'ayant pas consulté cette édition, Voltaire a donné tantôt le texte des premières, tantôt celui des dernières éditions, et même quelquefois les a mêlés ensemble ; aussi a-t-il reproduit et annoté des vers supprimés ou changés, et relevé des fautes que Corneille avait corrigées.

² Dans la *Préface* de notre édition des œuvres de P. Corneille ; Paris, 1824 ; 12 vol. in-8°.

jourd'hui bibliothèque impériale), de ceux de la bibliothèque de la ville de Paris, de MM. Beuchot, Cousin, etc. etc., presque toutes les éditions publiées par Pierre Corneille ont été longtemps sous nos yeux. Nous en avons fait une collation attentive qui nous autorise à annoncer que le véritable texte de Pierre Corneille est ici reproduit avec exactitude.

Notre édition n'a pas seulement l'avantage de donner un texte exact : elle contient les vers que l'auteur a supprimés, changés, corrigés, pendant le cours de sa longue carrière dramatique. Si ces *variantes* n'ajoutent rien à la gloire de Corneille, du moins elles marquent les progrès d'une langue et d'un art que ce grand poète devait porter au plus haut degré ; en outre, les neuf cents variantes que nous publions prouvent que Corneille n'a pas négligé de corriger ses vers, et qu'il a dû, au contraire, se reconnaître dans ceux de Boileau :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage ;

Polissez-le sans cesse, et le repolissez :

Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

Art poétique, ch. I, v. 171-73.

Montaigne, Pascal, Boileau, Racine, La Fontaine, La Rochefoucauld, La Bruyère, etc., ont, ainsi que Pierre Corneille, beaucoup corrigé leurs ouvrages ; ce sont des exemples que les jeunes écrivains ne doivent pas oublier.

Au commencement de chaque pièce, nous donnons la date des éditions où se trouvent les *variantes*.

Le commentaire des *Discours sur la poésie dramatique* est de Voltaire.

LEF....

VIE DE P. CORNEILLE

PAR FONTENELLE.

Pierre Corneille naquit à Rouen , en 1606 , de Pierre Corneille , maître des eaux et forêts en la vicomté de Rouen , et de Marthe Le Pesant. Il fit ses études aux jésuites de Rouen , et il en a toujours conservé une extrême reconnaissance pour toute la société. Il se mit d'abord au barreau , sans goût et sans succès. Mais une petite occasion fit éclater en lui un génie tout différent ; et ce fut l'amour qui la fit naître. Un jeune homme de ses amis , amoureux d'une demoiselle de la même ville , le mena chez elle. Le nouveau venu se rendit plus agréable que l'introducteur. Le plaisir de cette aventure excita dans Corneille un talent qu'il ne connaissait pas ; et sur ce léger sujet il fit la comédie de *Mélite* , qui parut en 1629. On y découvrit un caractère original ; on conçut que la comédie allait se perfectionner ; et sur la confiance qu'on eut au nouvel auteur qui paraissait , il se forma une nouvelle troupe de comédiens.

Je ne doute pas que ceci ne surprenne la plupart des gens qui trouvent les six ou sept premières pièces de Corneille si indignes de lui , qu'ils les voudraient retrancher de son recueil , et les faire oublier à jamais. Il est certain que ces pièces ne sont pas belles ; mais , outre qu'elles servent à l'histoire du théâtre , elles servent beaucoup aussi à la gloire de Corneille.

Il y a une grande différence entre la beauté de l'ouvrage et le mérite de l'auteur. Tel ouvrage qui est fort médiocre n'a pu partir que d'un génie sublime ; et tel autre ouvrage qui est assez beau a pu partir d'un génie assez médiocre. Chaque siècle a un certain degré de lumières qui lui est propre : les esprits médiocres demeurent au-dessous de ce degré ; les bons esprits y atteignent ; les excellents le passent , si on le peut passer. Un homme né avec des talents est naturellement porté

par son siècle au point de perfection où ce siècle est arrivé ; l'éducation qu'il a reçue, les exemples qu'il a devant les yeux, tout le conduit jusque-là : mais, s'il va plus loin, il n'a plus rien d'étranger qui le soutienne ; il ne s'appuie que sur ses propres forces, il devient supérieur au secours dont il s'est servi. Ainsi, deux auteurs, dont l'un surpasse extrêmement l'autre par la beauté de ses ouvrages, sont néanmoins égaux en mérite, s'ils se sont également élevés chacun au-dessus de son siècle. Il est vrai que l'un a été bien plus haut que l'autre ; mais ce n'est pas qu'il ait eu plus de force, c'est seulement qu'il a pris son vol d'un lieu plus élevé. Par la même raison, de deux auteurs dont les ouvrages sont d'une égale beauté, l'un peut être un homme fort médiocre, et l'autre un génie sublime.

Pour juger de la beauté d'un ouvrage, il suffit donc de le considérer en lui-même ; mais, pour juger du mérite de l'auteur, il faut le comparer à son siècle. Les premières pièces de Corneille, comme nous avons déjà dit, ne sont pas belles ; mais tout autre qu'un génie extraordinaire ne les eût pas faites. *Mélite* est divine si vous la lisez après les pièces de Hardy, qui l'ont immédiatement précédée. Le théâtre y est sans comparaison mieux entendu, le dialogue mieux tourné, les mouvements mieux conduits, les scènes plus agréables ; surtout, et c'est ce que Hardy n'avait jamais attrapé, il y règne un air assez noble, et la conversation des honnêtes gens n'y est pas mal représentée. Jusque-là on n'avait guère connu que le comique le plus bas, ou un tragique assez plat ; on fut étonné d'entendre une nouvelle langue.

Le jugement que l'on porta de *Mélite* fut que cette pièce était trop simple, et avait trop peu d'événements. Corneille, piqué de cette critique, fit *Clitandre*, et y sema les incidents et les aventures avec une très-vicieuse profusion, plus pour censurer le goût du public que pour s'y accommoder. Il paraît qu'après cela il lui fut permis de revenir à son naturel. *La Galerie du Palais*, *la Veuve*, *la Suivante*, *la Place Royale*, sont plus raisonnables.

Nous voici dans le temps où le théâtre devient florissant par

la faveur du cardinal de Richelieu. Les princes et les ministres n'ont qu'à commander qu'il se forme des poètes¹, des peintres, tout ce qu'ils voudront, et il s'en forme. Il y a une infinité de génies de différentes espèces qui n'attendent pour se déclarer que leurs ordres, ou plutôt leurs grâces. La nature est toujours prête à servir leurs goûts.

On commença alors à étudier le théâtre des anciens, et à soupçonner qu'il pouvait avoir des règles. Celle des vingt-quatre heures fut une des premières dont on s'avisa : mais on n'en faisait pas encore trop grand cas ; témoin la manière dont Corneille lui-même en parle dans la préface de *Clitandre*, imprimée en 1632 : « Que si j'ai renfermé cette
« pièce, dit-il, dans la règle d'un jour, ce n'est pas que je
« me repente de n'y avoir point mis *Mélite*, ou que je me sois
« résolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui quelques-uns
« adorent cette règle, beaucoup la méprisent ; pour moi, j'ai
« voulu seulement montrer que, si je m'en éloigne, ce n'est
« pas faute de la connaître. »

Ne nous imaginons pas que le vrai soit victorieux dès qu'il se montre ; il l'est à la fin, mais il lui faut du temps pour soumettre les esprits. Les règles du poëme dramatique, inconnues d'abord ou méprisées, quelque temps après combattues, ensuite reçues à demi, et sous des conditions, demeurent enfin maîtresses du théâtre. Mais l'époque de l'établissement de leur empire n'est proprement qu'au temps de *Cinna*.

Une des plus grandes obligations que l'on ait à Corneille est d'avoir purifié le théâtre. Il fut d'abord entraîné par l'usage établi, mais il y résista aussitôt après ; et depuis *Clitandre*,

¹ C'est de quoi je doute beaucoup. Notre meilleur peintre, le Poussin, fut persécuté ; et les bienfaits prodigués aux académies ont fait tout au plus un ou deux bons peintres, qui avaient déjà donné leurs chefs-d'œuvre avant d'être récompensés. Rameau avait fait tous ses ouvrages de musique au milieu des plus grandes traverses ; et Corneille lui-même fut très-peu encouragé. Homère vécut errant et pauvre ; le Tasse fut le plus malheureux des hommes de son temps ; Camoëns et Milton furent plus malheureux encore. Chapelain fut récompensé, et je ne connais aucun homme de génie qui n'ait été persécuté. (VOLTAIRE.)

sa seconde pièce, on ne trouve plus rien de licencieux dans ses ouvrages.

Corneille, après avoir fait un essai de ses forces dans ses six premières pièces, où il s'éleva déjà au-dessus de son siècle, prit tout à coup l'essor dans *Médée*, et monta jusqu'au tragique le plus sublime. A la vérité il fut secouru par Sénèque; mais il ne laissa pas de faire voir ce qu'il pouvait lui-même.

Ensuite il retomba dans la comédie; et, si j'ose dire ce que j'en pense, la chute fut grande. *L'Illusion comique*, dont je parle ici, est une pièce irrégulière et bizarre, et qui n'excuse point, par ses agréments, sa bizarrerie et son irrégularité. Il y domine un personnage de capitaine, qui abat d'un souffle le grand Sophi de Perse et le grand Mogol, et qui une fois en sa vie avait empêché le soleil de se lever à son heure prescrite, parce qu'on ne trouvait point l'Aurore, qui était couchée avec ce merveilleux brave. Ces caractères ont été autrefois fort à la mode: mais qui représentaient-ils? à qui en voulait-on? Est-ce qu'il faut outrer nos folies jusqu'à ce point-là pour les rendre plaisantes? En vérité, ce serait nous faire trop d'honneur.

Après *L'Illusion comique*, Corneille se releva plus grand et plus fort que jamais, et fit *le Cid*. Jamais pièce de théâtre n'eut un si grand succès. Je me souviens d'avoir vu en ma vie un homme de guerre et un mathématicien qui, de toutes les comédies du monde, ne connaissaient que *le Cid*. L'horrible barbarie où ils vivaient n'avait pu empêcher le nom du *Cid* d'aller jusqu'à eux. Corneille avait dans son cabinet cette pièce traduite en toutes les langues de l'Europe, hors l'esclavonne et la turque: elle était en allemand, en anglais, en flamand; et, par une exactitude flamande, on l'avait rendue vers pour vers. Elle était en italien, et, ce qui est plus étonnant, en espagnol: les Espagnols avaient bien voulu copier eux-mêmes une pièce dont l'original leur appartenait. M. Pellisson, dans son *Histoire de l'Académie*, dit qu'en plusieurs provinces de France il était passé en proverbe de dire: *Cela est beau comme le Cid*. Si ce proverbe a péri, il faut s'en prendre

aux auteurs¹ qui ne le goûtaient pas , et à la cour , où e'eût été très-mal parler que de s'en servir sous le ministère du cardinal de Richelieu².

Ce grand homme avait la plus vaste ambition qui ait jamais été. La gloire de gouverner la France presque absolument , d'abaisser la redoutable maison d'Autriche , de remuer toute l'Europe à son gré , ne lui suffisait point ; il y voulait joindre encore celle de faire des comédies. Quand *le Cid* parut , il en fut aussi alarmé que s'il avait vu les Espagnols devant Paris. Il souleva les auteurs contre cet ouvrage , ce qui ne dut pas être fort difficile , et il se mit à leur tête³. Scudéry publia ses *Observations sur le Cid* , adressées à l'Académie française , qu'il en faisait juge , et que le cardinal , son fondateur , sollicitait puissamment contre la pièce accusée. Mais , afin que l'Académie pût juger , ses statuts voulaient que l'autre partie , c'est-à-dire Corneille , y consentit. On tira donc de lui une espèce de consentement , qu'il ne donna qu'à la crainte de déplaire au cardinal , et qu'il donna pourtant avec assez de fierté. Le moyen de ne pas ménager un pareil ministre , et qui était son bienfaiteur⁴ ? car il récompensait comme ministre ce même mérite dont il était jaloux comme poète ; et il semble que cette grande âme ne pouvait pas avoir des faiblesses qu'elle ne réparât en même temps par quelque chose de noble.

¹ J'ose plutôt penser qu'il faut s'en prendre à *Cinna* , qui fut mis par toute la cour au-dessus du *Cid* , quoiqu'il ne fût pas si touchant. (V.)

² Le cardinal de Richelieu montra tant de partialité contre Corneille , que quand Scudéry eut donné sa mauvaise pièce de *l'Amour tyrannique* , que le cardinal trouvait divine , Sarrazin , par ordre de ce ministre , fit une mauvaise préface , dans laquelle il louait Hardy sans oser nommer Corneille.

³ Rotrou seul refusa de servir la jalousie du ministre , et cette noble conduite lui assura l'estime et l'amitié de Corneille.

⁴ Pierre Corneille avait le malheur de recevoir une petite pension du cardinal , pour avoir quelque temps travaillé sous lui aux pièces des cinq auteurs : L'Estoile , fils du grand audencier , dont nous avons les Mémoires ; Boisrobert , abbé de Châtillon-sur-Seine , aumônier du roi , et conseiller d'État ; Colletet , qui n'est plus connu que par les Satires de Boileau , mais que le cardinal regardait alors avec estime ; Rotrou , lieutenant civil au bailliage de Dreux , homme de génie ; Corneille lui-même , assez subordonné aux autres , qui l'emportaient sur lui par la fortune ou par la faveur. (V.)

L'Académie française donna ses *Sentiments sur le Cid*, et cet ouvrage fut digne de la grande réputation de cette compagnie naissante. Elle sut conserver tous les égards qu'elle devait et à la passion du cardinal et à l'estime prodigieuse que le public avait conçue du *Cid*. Elle satisfit le cardinal en reprenant exactement tous les défauts de cette pièce, et le public en les reprenant avec modération, et même souvent avec des louanges.

Quand Corneille eut une fois, pour ainsi dire, atteint jusqu'au *Cid*, il s'éleva encore dans les *Horaces*, enfin il alla jusqu'à *Cinna* et *Polyeucte*, au-dessus desquels il n'y a rien.

Ces pièces-là étaient d'une espèce inconnue, et l'on vit un nouveau théâtre. Alors Corneille, par l'étude d'Aristote et d'Horace, par son expérience, par ses réflexions, et plus encore par son génie, trouva les sources du beau, qu'il a depuis ouvertes à tout le monde dans les discours qui sont à la tête des comédies. De là vient qu'il est regardé comme le père du théâtre français. Il lui a donné le premier une forme raisonnable; il l'a porté à son plus haut point de perfection, et a laissé son secret à qui s'en pourra servir.

Avant que l'on jouât *Polyeucte*, Corneille le lut à l'hôtel de Rambouillet, souverain tribunal des affaires d'esprit en ce temps-là. La pièce y fut applaudie autant que le demandaient la bienséance et la grande réputation que l'auteur avait déjà. Mais, quelques jours après, Voiture vint trouver Corneille, et prit des tours fort délicats pour lui dire que *Polyeucte* n'avait pas réussi comme il pensait, que surtout le christianisme avait extrêmement déplu. Corneille, alarmé, voulut retirer la pièce d'entre les mains des comédiens qui l'apprenaient; mais enfin il la leur laissa sur la parole d'un d'entre eux qui n'y jouait point, parce qu'il était trop mauvais acteur. Était-ce donc à ce comédien à juger mieux que tout l'hôtel de Rambouillet?

Pompée suivit *Polyeucte*. Ensuite vint le *Menteur*, pièce comique, et presque entièrement prise de l'espagnol, selon la coutume de ce temps-là.

Quoique le *Menteur* soit très-agréable, et qu'on l'appplaudisse

encore aujourd'hui sur le théâtre, j'avoue que la comédie n'était point encore arrivée à sa perfection. Ce qui dominait dans les pièces, c'était l'intrigue et les incidents, erreurs de nom, déguisements, lettres interceptées, aventures nocturnes; et c'est pourquoi on prenait presque tous les sujets chez les Espagnols, qui triomphent sur ces matières. Ces pièces ne laissaient pas d'être plaisantes et pleines d'esprit : témoin *le menteur* dont nous parlons, *Don Bertrand de Cigarral*, *le Geôlier de soi-même*. Mais enfin la plus grande beauté de la comédie était inconnue; on ne songeait point aux mœurs et aux caractères; on allait chercher bien loin le ridicule dans des événements imaginés avec beaucoup de peine, et on ne s'avisait point de l'aller prendre dans le cœur humain, où est sa principale habitation. Molière est le premier qui l'ait été chercher là, et celui qui l'a le mieux mis en œuvre : homme inimitable, et à qui la comédie doit autant que la tragédie à Corneille.

Comme *le menteur* eut beaucoup de succès, Corneille lui donna une *Suite*, mais qui ne réussit guère. Il en découvre lui-même la raison dans les examens qu'il a faits de ses pièces. Là ils s'établit juge de ses propres ouvrages, et en parle avec un noble désintéressement, dont il tire en même temps le double fruit, et de prévenir l'envie sur le mal qu'elle en pourrait dire, et de se rendre lui-même croyable sur le bien qu'il en dit.

A la *Suite du menteur* succéda *Rodogune*. Il a écrit quelque part que, pour trouver la plus belle de ses pièces, il fallait choisir entre *Rodogune* et *Cinna*; et ceux à qui il en a parlé ont démêlé sans beaucoup de peine qu'il était pour *Rodogune*. Il ne m'appartient nullement de prononcer sur cela; mais peut-être préférerait-il *Rodogune*, parce qu'elle lui avait extrêmement coûté : il fut plus d'un an à disposer le sujet. Peut-être voulait-il, en mettant son affection de ce côté-là, balancer celle du public, qui paraît être de l'autre. Pour moi, si j'ose le dire, je ne mettrais point le différend entre *Rodogune* et *Cinna* : il me paraît aisé de choisir entre elles, et je connais quelques pièces de Corneille que je ferais passer encore avant la plus belle des deux.

On apprendra dans les examens de P. Corneille, mieux que l'on ne ferait ici, l'histoire de *Théodore*, d'*Héraclius*, de *Don Sanche d'Aragon*, d'*Andromède*, de *Nicomède* et de *Pertharite*. On y verra pourquoi *Théodore* et *Don Sanche d'Aragon* réussirent fort peu, et pourquoi *Pertharite* tomba absolument. On ne put souffrir dans *Théodore* la seule idée du péril de la prostitution; et si le public était devenu si délicat, à qui Corneille devait-il s'en prendre, qu'à lui-même? Avant lui, le viol réussissait dans les pièces de Hardy. Il manqua à *Don Sanche un suffrage illustre*¹, qui lui fit manquer tous ceux de la cour; exemple assez commun de la soumission des Français à de certaines autorités. Enfin, un mari qui veut racheter sa femme en cédant un royaume fut encore sans comparaison plus insupportable dans *Pertharite*, que la prostitution ne l'avait été dans *Théodore*. Le bon mari n'osa se montrer au public que deux fois. Cette chute du grand Corneille peut être mise parmi les exemples les plus remarquables des vicissitudes du monde; et Bélisaire demandant l'aumône n'est pas plus étonnant.

Il se dégoûta du théâtre, et déclara qu'il y renonçait dans une petite préface assez chagrine qu'il mit au-devant de *Pertharite*. Il dit pour raison qu'il commence à vieillir, et cette raison n'est que trop bonne, surtout quand il s'agit de poésie et des autres talents de l'imagination. L'espèce d'esprit qui dépend de l'imagination, et c'est ce qu'on appelle communément *esprit* dans le monde, ressemble à la beauté, et ne subsiste qu'avec la jeunesse. Il est vrai que la vieillesse vient plus tard pour l'esprit; mais elle vient. Les plus dangereuses quali-

¹ Voltaire a dit que *l'illustre suffrage* refusé était celui du grand Condé; c'est une erreur : *Don Sanche* fut joué en 1650; à cette époque le grand Condé était prisonnier d'Etat à Vincennes; il ne put donc voir les premières représentations de *Don Sanche*. Ce fut probablement Anne d'Autriche qui refusa son suffrage; elle désapprouva une pièce où une reine laissait voir son penchant pour un héros que pendant toute le poème on avait pu croire le fils d'un pêcheur, et cette désapprobation ne fut pas une opinion littéraire, mais une opinion politique. L'instinct de la reine lui révélait un péril dans les généreuses pensées du poète ? AIME MARTIN.

tés qu'elle lui apporte sont la sécheresse et la dureté : et il y a des esprits qui en sont naturellement plus susceptibles que d'autres, et qui donnent plus de prise aux ravages du temps : ce sont ceux qui avaient de la noblesse, de la grandeur, quelque chose de fier et d'austère. Cette sorte de caractère contracte aisément par les années je ne sais quoi de sec et de dur. C'est à peu près ce qui arriva à Corneille : il ne perdit pas en vieillissant l'inimitable noblesse de son génie ; mais il s'y mêla quelquefois un peu de dureté. Il avait poussé les grands sentiments aussi loin que la nature pouvait souffrir qu'ils lassent ; il commença de temps en temps à les pousser un peu plus loin. Ainsi, dans *Pertharite*, une reine consent à épouser un tyran qu'elle déteste, pourvu qu'il égorge un fils unique qu'elle a, et que par cette action il se rende aussi odieux qu'elle souhaite qu'il le soit. Il est aisé de voir que ce sentiment, au lieu d'être noble, n'est que dur, et il ne faut pas trouver mauvais que le public ne l'ait pas goûté.

Après *Pertharite*, Corneille, rebuté du théâtre, entreprit la traduction en vers de *l'Imitation de Jésus-Christ*. Il y fut porté par des pères jésuites de ses amis, par des sentiments de piété qu'il eut toute sa vie, et peut-être aussi par l'activité de son génie qui ne pouvait demeurer oisif. Cet ouvrage eut un succès prodigieux, et le dédommagea en toutes manières d'avoir quitté le théâtre. Cependant, si j'ose en parler avec une liberté que je ne devrais peut-être pas me permettre, je ne trouve point dans la traduction de Corneille le plus grand charme de *l'Imitation de Jésus-Christ*, je veux dire sa simplicité et sa naïveté. Elle se perd dans la pompe des vers qui était naturelle à Corneille, et je crois même qu'absolument la forme de vers lui est contraire. Ce livre, le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'Évangile n'en vient pas, n'irait pas droit au cœur comme il fait, et ne s'en saisirait pas avec tant de force, s'il n'avait un air naturel et tendre, à quoi la négligence même du style aide beaucoup.

Il se passa six ans pendant lesquels il ne parut de Corneille que *l'Imitation* en vers. Mais enfin, sollicité par M. Fouquet, et peut-être encore plus poussé par son penchant naturel, il

se rengagea au théâtre. M. le surintendant, pour lui faciliter ce retour et lui ôter toutes les excuses que lui aurait pu fournir la difficulté de trouver des sujets, lui en proposa trois. Celui qu'il prit fut *Œdipe* : Thomas Corneille, son frère, prit *Camma*, qui était le second. Je ne sais quel fut le troisième.

La réconciliation de Corneille et du théâtre fut heureuse : *Œdipe* réussit fort bien.

La Toison d'Or fut faite ensuite à l'occasion du mariage du roi; et c'est la plus belle pièce à machines que nous ayons. Les machines, qui sont ordinairement étrangères à la pièce, deviennent par l'art du poëte nécessaires à celle-là; et surtout le prologue doit servir de modèle aux prologues à la moderne, qui sont faits pour exposer, non pas le sujet de la pièce, mais l'occasion pour laquelle elle a été faite.

Ensuite parurent *Sertorius* et *Sophonisbe*. Dans la première de ces deux pièces, la grandeur romaine éclate avec toute sa pompe; et l'idée qu'on pourrait se former de la conversation de deux grands hommes qui ont de grands intérêts à démêler est encore surpassée par la scène de Pompée et de Sertorius. Il semble que Corneille ait eu des mémoires particuliers sur les Romains. *Sophonisbe* avait déjà été traitée par Mairet avec beaucoup de succès; et Corneille avoue qu'il se trouvait bien hardi d'oser la traiter de nouveau. Si Mairet avait joui de cet aveu il en aurait été fort glorieux, même étant vaincu.

Il faut croire qu'*Agésilas* est de P. Corneille, puisque son nom y est, et qu'il y a une scène d'Agésilas et de Lysander qui ne pourrait pas facilement être d'un autre.

Après *Agésilas* vint *Othon*¹, ouvrage où Tacite est mis en œuvre par le grand Corneille, et où se sont unis deux génies si sublimes. Corneille y a peint la corruption de la cour des empereurs du même pinceau dont il avait peint les vertus de la république.

En ce temps-là des pièces d'un caractère fort différent des siennes parurent avec éclat sur le théâtre : elles étaient pleines

¹ M. de Fontenelle se trompe. *Agésilas* est postérieur de près de deux ans à *Othon*. (Les frères PARRAÏCT, t. IX, p. 322.)

de tendresse et de sentiments aimables. Si elles n'allaient pas jusqu'aux beautés sublimes, elles étaient bien éloignées de tomber dans des défauts choquants. Une élévation qui n'était pas du premier degré, beaucoup d'amour, un style très-agréable et d'une élégance qui ne se démentait jamais, une infinité de traits vifs et naturels, un jeune auteur : voilà ce qu'il fallait aux femmes, dont le jugement a tant d'autorité au théâtre français. Aussi furent-elles charmées, et Corneille ne fut plus chez elles que le vieux Corneille. J'en excepte quelques femmes qui valaient des hommes.

Le goût du siècle se tourna donc entièrement du côté d'un genre de tendresse moins noble, et dont le modèle se retrouvait plus aisément dans la plupart des cœurs. Mais Corneille dédaigna fièrement d'avoir de la complaisance pour ce nouveau goût¹. Peut-être croira-t-on que son âge ne lui permettait pas d'en avoir : ce soupçon serait très-légitime, si l'on ne voyait ce qu'il a fait dans la *Psyché* de Molière, où, étant à l'ombre du nom d'autrui, il s'est abandonné à un excès de tendresse dont il n'aurait pas voulu déshonorer son nom.

Il ne pouvait mieux braver son siècle qu'en lui donnant *Attila*, digne roi des Huns. Il règne dans cette pièce une férocité noble que lui seul pouvait attraper. La scène où Attila délibère s'il se doit allier à l'empire qui tombe, ou à la France qui s'élève, est une des belles choses qu'il ait faites.

Bérénice fut un duel dont tout le monde sait l'histoire. Une princesse², fort touchée des choses d'esprit³, et qui eût pu

¹ Au contraire, il n'a fait aucune pièce sans amour. (V.)

² Henriette-Anne d'Angleterre.

³ La princesse Henriette, belle-sœur de Louis XIV, ne proposa pas seulement ce sujet parce qu'elle était touchée des choses d'esprit, mais parce que ce sujet était, à plusieurs égards, sa propre aventure. La victoire ne demeura pas à Racine seulement parce qu'il était le plus jeune, mais parce que sa pièce est incomparablement meilleure que celle de Corneille, qui tomba, et qu'on ne peut lire. Racine tira de ce mauvais sujet tout ce qu'on en pouvait tirer. Son goût épuré, son esprit flexible, sa diction toujours élégante, son style châtié et toujours charmant, étaient propres à toutes les matières; et Corneille ne pouvait guère traiter heureusement que des sujets conformes au caractère de son génie. (V.)

les mettre à la mode dans un pays barbare , eut besoin de beaucoup d'adresse pour faire trouver les deux combattants sur le champ de bataille , sans qu'ils sussent où on les menait. Mais à qui demeura la victoire ? au plus jeune.

Il ne reste plus que *Pulchérie* et *Suréna*, tous deux sans comparaison meilleurs que *Bérénice*, tous deux dignes de la vieillesse d'un grand homme. Le caractère de Pulchérie est de ceux que lui seul savait faire , et il s'est dépeint lui-même avec bien de la force dans Martian , qui est un vieillard amoureux. Le cinquième acte de cette pièce est tout-à-fait beau. On voit dans *Suréna* une belle peinture d'un homme que son trop de mérite et de trop grands services rendent criminel auprès de son maître ; et ce fut par ce dernier effort que Corneille termina sa carrière.

La suite de ses pièces représente ce qui doit naturellement arriver à un grand homme qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. Ses commencements sont faibles et imparfaits , mais déjà dignes d'admiration par rapport à son siècle ; ensuite il va aussi haut que son art peut atteindre ; à la fin il s'affaiblit , s'éteint peu à peu , et n'est plus semblable à lui-même que par intervalles.

Après *Suréna*, qui fut joué en 1675, Corneille renonça tout de bon au théâtre , et ne pensa plus qu'à mourir chrétiennement. Il ne fut pas même en état d'y penser beaucoup la dernière année de sa vie¹.

Je n'ai pas cru devoir interrompre la suite de ses grands ouvrages pour parler de quelques autres beaucoup moins considérables , qu'il a donnés de temps en temps. Il a fait , étant jeune , quelques petites pièces de galanterie , qui sont répandues dans des recueils. On a encore de lui quelques petites pièces de cent ou de deux cents vers au roi , soit pour le féliciter de ses victoires , soit pour lui demander des grâces , soit pour le remercier de celles qu'il en avait reçues. Il a traduit deux ouvrages latins du P. de La Rue , tous deux d'assez longue haleine , et plusieurs autres petites pièces de M. de

¹ Il mourut le 1^{er} septembre 1684, dans sa soixante-dix-neuvième année.

Santeul. Il estimait extrêmement ces deux poètes. Lui-même faisait fort bien des vers latins ; et il en fit sur la campagne de Flandre en 1667 , qui parurent si beaux , que non-seulement plusieurs personnes les mirent en français , mais que les meilleurs poètes latins en prirent l'idée , et les mirent encore en latin. Il avait traduit sa première scène de *Pompée* en vers du style de Sénèque le tragique , pour lequel il n'avait pas d'aversion , non plus que pour Lucain. Il fallait aussi qu'il n'en eût pas pour Stace , fort inférieur à Lucain , puisqu'il en a traduit en vers et publié les deux premiers livres de la *Thébaïde*. Ils ont échappé à toutes les recherches qu'on a faites depuis un temps pour en retrouver quelque exemplaire.

Corneille était assez grand et assez plein , l'air fort simple et fort commun , toujours négligé , et peu curieux de son extérieur. Il avait le visage assez agréable , un grand nez , la bouche belle , les yeux pleins de feu , la physionomie vive , des traits fort marqués , et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'était pas tout à fait nette ; il lisait ses vers avec force , mais sans grâce.

Il savait les belles-lettres , l'histoire , la politique ; mais il les prenait principalement du côté qu'elles ont rapport au théâtre. Il n'avait pour toutes les autres connaissances ni loisir , ni curiosité , ni beaucoup d'estime. Il parlait peu , même sur la matière qu'il entendait si parfaitement. Il n'ornait pas ce qu'il disait ; et , pour trouver le grand Corneille , il le fallait lire.

Il était mélancolique ; il lui fallait des sujets plus solides pour espérer et pour se réjouir que pour se chagriner ou pour craindre. Il avait l'humeur brusque , et quelquefois rude en apparence : au fond , il était très-aisé à vivre , bon mari , bon parent , tendre et plein d'amitié. Son tempérament le portait assez à l'amour , mais jamais au libertinage , et rarement aux grands attachements. Il avait l'âme fière et indépendante ; nulle souplesse , nul manège : ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu romaine , et très-peu propre à faire sa fortune. Il n'aimait point la cour ; il y apportait un visage presque inconnu ,

un grand nom qui ne s'attirait que des louanges, et un mérite qui n'était point de ce pays-là. Rien n'était égal à son incapacité pour les affaires que son aversion ; les plus légères lui causaient de l'effroi et de la terreur. Quoique son talent lui eût beaucoup rapporté, il n'en était guère plus riche. Ce n'est pas qu'il eût été fâché de l'être ; mais il eût fallu le devenir par une habileté qu'il n'avait pas, et par des soins qu'il ne pouvait prendre. Il ne s'était point trop endurci aux louanges à force d'en recevoir : mais, s'il était sensible à la gloire, il était fort éloigné de la vanité. Quelquefois il se confiait trop peu à son rare mérite, et croyait trop facilement qu'il pût avoir des rivaux.

A beaucoup de probité naturelle il a joint, dans tous les temps de sa vie, beaucoup de religion, et plus de piété que le commerce du monde n'en permet ordinairement. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des casuistes sur ses pièces de théâtre¹, et ils lui ont toujours fait grâce, en faveur de la pureté qu'il avait établie sur la scène, des nobles sentiments qui règnent dans ses ouvrages, et de la vertu qu'il a mise jusque dans l'amour.

¹ Ces casuistes avaient bien raison. L'art du théâtre est comme celui de la peinture. Un peintre peut également faire des ouvrages lascifs et des tableaux de dévotion : tout auteur peut être dans ce cas. Ce n'est donc point le théâtre qui est condamnable, mais l'abus du théâtre. Or, les pièces étant approuvées par les magistrats, et ayant la sanction de l'autorité royale, le seul abus est de les condamner. Cette ancienne méprise a subsisté, parce que les comédies des mimes étaient obscènes du temps des premiers chrétiens, et que les autres spectacles étaient consacrés chez les Romains et chez les Grecs, par les cérémonies de leur religion : elles étaient regardées comme un acte d'idolâtrie. Mais c'est une grande inconséquence de vouloir flétrir des pièces très-morales, parce qu'il y en a eu autrefois de scandaleuses. (V.)

LE CID,

TRAGÉDIE.

1636.

A MADAME
LA DUCHESSE
D'AIGUILLON¹.

MADAME,

Ce portrait vivant que je vous offre représente un héros assez reconnaissable aux lauriers dont il est couvert. Sa vie a été une suite continuelle de victoires; son corps, porté dans son armée, a gagné des batailles après sa mort; et son nom, au bout de six cents ans, vient encore triompher en France. Il y a trouvé une réception trop favorable pour se repentir d'être sorti de son pays, et d'avoir appris à parler une autre langue que la sienne. Ce succès a passé mes plus ambitieuses espérances, et m'a surpris d'abord; mais il a cessé de m'étonner depuis que j'ai vu la satisfaction que vous avez témoignée quand il a paru devant vous. Alors j'ai osé me promettre de lui tout ce qui en est arrivé, et j'ai cru qu'après les éloges dont vous l'avez honoré, cet applaudissement universel ne lui pouvait manquer. Et véritablement, MADAME, on ne peut douter avec raison de ce que vaut une chose qui a le bonheur de vous plaire; le jugement que vous en faites est la marque assurée de son prix: et comme vous donnez toujours libéralement aux véritables beautés l'estime qu'elles méritent, les fausses n'ont jamais le pouvoir de vous éblouir. Mais votre générosité ne s'arrête pas à des louanges stériles pour les ouvrages qui vous agréent: elle prend plaisir à s'étendre utilement sur ceux qui les produisent, et ne dédaigne point d'employer en leur faveur ce grand crédit² que votre qualité et vos

¹ Marie-Madeleine de Vignerot, fille de la sœur du cardinal et de René de Vignerot, seigneur de Pont-Courley. Elle épousa le marquis du Roure de Combalet, et fut dame d'atours de la reine; elle fut duchesse d'Aiguillon, de son chef, sur la fin de 1637. (V.)

² La duchesse d'Aiguillon avait un très-grand crédit, en effet, sur son

vertus vous ont acquis. J'en ai ressenti des effets qui me sont trop avantageux pour m'en faire , et je ne vous dois pas moins de remerciements pour moi que pour LE CID. C'est une reconnaissance qui m'est glorieuse , puisqu'il m'est impossible de publier que je vous ai de grandes obligations , sans publier en même temps que vous m'avez assez estimé pour vouloir que je vous en eusse. Aussi , MADAME , si je souhaite quelque durée pour cet heureux effort de ma plume , ce n'est point pour apprendre mon nom à la postérité , mais seulement pour laisser des marques éternelles de ce que je vous dois , et faire lire à ceux qui naîtront dans les autres siècles la protestation que je fais d'être toute ma vie ,

MADAME ,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CORNEILLE

oncle le cardinal ; et , sans elle , Corneille aurait été entièrement disgracié : il le fait assez entendre par ces paroles. Ses ennemis acharnés l'avaient peint comme un esprit altier qui bravait le premier ministre , et qui confondait dans un mépris général leurs ouvrages et le goût de celui qui les protégeait. La duchesse d'Aiguillon rendit dans cette affaire un aussi grand service à son oncle qu'à Corneille : elle lui sauva dans la postérité la honte de passer pour l'approbateur de Colletet et l'ennemi du *Cid* et de *Cinna*. (V.)

AVERTISSEMENT.

FRAGMENT DE L'HISTORIEN MARIANA,

HISTORIA DE ESPAÑA, l. IV, C. L.

« Avia pocos dias antes hecho campo con D. Gomez, conde de Gormaz. Vencióle, y dióle la muerte. Ló que resultó de este casó, fue quæ casó con doña Ximena, hija y here dera del mismo conde. Ella misma requirió al rey que se le dies e por marido (y a estaba muy prendada de sus partes), ó le castigasse conforme á las leyes, por la muerte que dió a su padre. Hizóse el casamiento, que á todos estaba á cuento, con el qual por el gran dote de su esposa, que se allegó al estado que él tenia de su padre, se aumentó en poder y riquezas. »

Voilà ce qu'a prêté l'histoire à D. Guillem de Castro, qui a mis ce fameux événement sur le théâtre avant moi. Ceux qui entendent l'espagnol y remarqueront deux circonstances : l'une, que Chimène, ne pouvant s'empêcher de reconnaître et d'aimer les belles qualités qu'elle voyait en D. Rodrigue, quoiqu'il eût tué son père (*estaba prendada de sus partes*), alla proposer elle-même au roi cette généreuse alternative, ou qu'il le lui donnât pour mari, ou qu'il le fit punir suivant les lois ; l'autre, que ce mariage se fit au gré de tout le monde (*á todos estaba á cuento*). Deux chroniques du *Cid* ajoutent qu'il fut célébré par l'archevêque de Séville, en présence du roi et de toute sa cour ; mais je me suis contenté du texte de l'historien, parce que toutes les deux ont quelque chose qui sent le roman, et peuvent ne persuader pas davantage que celles que nos Français ont faites de Charlemagne et de Roland. Ce que j'ai rapporté de Mariana suffit pour faire voir l'état qu'on fit de Chimène et de son mariage dans son siècle même, où elle vécut en un tel éclat, que les rois d'Aragon et de Navarre tinrent à honneur d'être ses gendres, en épousant ses deux filles. Quelques-unes ne l'ont pas si bien traitée dans le nôtre ; et sans

parler de ce qu'on a dit de la Chimène du théâtre, celui qui a composé l'histoire d'Espagne en français l'a notée, dans son livre, de s'être tôt et aisément consolée de la mort de son père, et a voulu taxer de légèreté une action qui fut imputée à grandeur de courage par ceux qui en furent les témoins. Deux romances espagnoles, que je vous donnerai ensuite de cet avertissement, parlent encore plus en sa faveur. Ces sortes de petits poèmes sont comme des originaux décousus de leurs anciennes histoires; et je serais ingrat envers la mémoire de cette héroïne, si, après l'avoir fait connaître en France, et m'y être fait connaître par elle, je ne tâchais de la tirer de la honte qu'on lui a voulu faire parce qu'elle a passé par mes mains. Je vous donne donc ces pièces justificatives de la réputation où elle a vécu, sans dessein de justifier la façon dont je l'ai fait parler français. Le temps l'a fait pour moi, et les traductions qu'on en a faites en toutes les langues qui servent aujourd'hui à la scène, et chez tous les peuples où l'on voit des théâtres, je veux dire en italien, flamand et anglais, sont d'assez glorieuses apologies contre tout ce qu'on en a dit. Je n'y ajouterai pour toute chose qu'environ une douzaine de vers espagnols qui semblent faits exprès pour la défendre. Ils sont du même auteur qui l'a traitée avant moi, D. Guillem de Castro, qui, dans une autre comédie qu'il intitule *Engañarse engañando*, fait dire à une princesse de Béarn :

A mirar
Bien el mundo, que el tener
Apetitos que vencer,
Y ocasiones que dexar.
Examinan el valor
En la muger, yo dixera
Lo que siento, porque fuera
Luzamiento de mi honor.

Pero malicias fundadas
En honras mal entendidas
De tentaciones vencidas
Hazen culpas declaradas :
Y assi, la que el desear
Con el resistir apunta,
Vence dos vezes, si junta
Con el resistir el callar.

C'est, si je ne me trompe, comme agit Chimène dans mon ouvrage, en présence du roi et de l'infante. Je dis en présence du roi et de l'infante, parce que quand elle est seule, ou avec sa confidente, ou avec son amant, c'est une autre chose. Ses mœurs sont inégalement égales, pour parler en termes de notre Aristote, et changent suivant les circonstances des lieux, des

personnes, des temps et des occasions, en conservant toujours le même principe.

Au reste, je me sens obligé de désabuser le public de deux erreurs qui s'y sont glissées touchant cette tragédie, et qui semblent avoir été autorisées par mon silence. La première est que j'aie convenu de juges touchant son mérite, et m'en sois rapporté au sentiment de ceux qu'on a priés d'en juger. Je m'en tairais encore, si ce faux bruit n'avait été jusque chez M. de Balzac dans sa province, ou, pour me servir de ses paroles mêmes, dans son désert, et si je n'en avais vu depuis peu les marques dans cette admirable lettre qu'il a écrite sur ce sujet, et qui ne fait pas la moindre richesse des deux derniers trésors qu'il nous a donnés. Or, comme tout ce qui part de sa plume regarde toute la postérité, maintenant que mon nom est assuré de passer jusqu'à elle dans cette lettre incomparable, il me serait honteux qu'il y passât avec cette tache, et qu'on pût à jamais me reprocher d'avoir compromis de ma réputation. C'est une chose qui jusqu'à présent est sans exemple : et de tous ceux qui ont été attaqués comme moi ; aucun, que je sache, n'a eu assez de faiblesse pour convenir d'arbitres avec ses censeurs ; et s'ils ont laissé tout le monde dans la liberté publique d'en juger ainsi que j'ai fait, ç'a été sans s'obliger, non plus que moi, à en croire personne ; outre que, dans la conjoncture où étaient lors les affaires du *Cid*, il ne fallait pas être grand devin pour prévoir ce que nous en avons vu arriver. A moins que d'être tout à fait stupide, on ne pouvait pas ignorer que, comme les questions de cette nature ne concernent ni la religion ni l'État, on en peut décider par les règles de la prudence humaine, aussi bien que par celles du théâtre, et tourner sans scrupule le sens du bon Aristote du côté de la politique. Ce n'est pas que je sache si ceux qui ont jugé du *Cid* en ont jugé suivant leur sentiment ou non, ni même que je veuille dire qu'ils en aient bien ou mal jugé, mais seulement que ce n'a jamais été de mon consentement qu'ils en ont jugé, et que peut-être je l'aurais justifié sans beaucoup de peine, si la même raison qui les a fait parler ne m'avait obligé à me taire. Aristote ne s'est pas ex-

pliqué si clairement dans sa *Poétique*, que nous n'en puissions faire ainsi que les philosophes, qui le tirent chacun à leur parti dans leurs opinions contraires; et comme c'est un pays inconnu pour beaucoup de monde, les plus zélés partisans du *Cid* en ont cru ses censeurs sur leur parole, et se sont imaginé avoir pleinement satisfait à toutes leurs objections, quand ils ont soutenu qu'il importait peu qu'il fût selon les règles d'Aristote, et qu'Aristote en avait fait pour son siècle et pour des Grecs, et non pas pour le nôtre et pour des Français.

Cette seconde erreur, que mon silence a affirmée, n'est pas moins injurieuse à Aristote qu'à moi. Ce grand homme a traité la poétique avec tant d'adresse et de jugement, que les préceptes qu'il nous en a laissés sont de tous les temps et de tous les peuples; et bien loin de s'amuser au détail des bienséances et des agréments, qui peuvent être divers, selon que ces deux circonstances sont diverses, il a été droit aux mouvements de l'âme, dont la nature ne change point. Il a montré quelles passions la tragédie doit exciter dans celle de ses auditeurs; il a cherché quelles conditions sont nécessaires, et aux personnes qu'on introduit, et aux événements qu'on représente, pour les y faire naître; il en a laissé des moyens qui auraient produit leur effet partout dès la création du monde, et qui seront capables de le produire encore partout, tant qu'il y aura des théâtres et des acteurs; et pour le reste, que les lieux et les temps peuvent changer, il l'a négligé, et n'a pas même prescrit le nombre des actes, qui n'a été réglé que par Horace, beaucoup après lui.

Et certes je serais le premier qui condamnerais *le Cid*, s'il péchait contre ces grandes et souveraines maximes que nous tenons de ce philosophe; mais, bien loin d'en demeurer d'accord, j'ose dire que cet heureux poëme n'a si extraordinairement réussi que parce qu'on en voit les deux maîtresses conditions (permettez-moi cette épithète) que demande ce grand maître aux excellentes tragédies, et qui se trouvent si rarement assemblées dans un même ouvrage, qu'un des plus doctes commentateurs de ce divin traité qu'il en a fait soutient que toute l'antiquité ne les a vues se rencontrer que dans le

seul *Œdipe*. La première est que celui qui souffre et est persécuté ne soit ni tout méchant ni tout vertueux, mais un homme plus vertueux que méchant, qui, par quelque trait de faiblesse humaine qui ne soit pas un crime, tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas : l'autre, que la persécution et le péril ne viennent point d'un ennemi, ni d'un indifférent, mais d'une personne qui doit aimer celui qui souffre, et en être aimée. Et voilà, pour en parler pleinement, la véritable et seule cause de tout le succès du *Cid*, en qui l'on ne peut méconnaître ces deux conditions, sans s'aveugler soi-même pour lui faire injustice. J'achève donc en m'acquittant de ma parole; et, après vous avoir dit en passant ces deux mots pour le *Cid* du théâtre, je vous donne, en faveur de la Chimène de l'histoire, les deux romances que je vous ai promises.

ROMANCE PRIMERO.

Delante el rey de Leon
Doña Ximena una tarde
Se pone á pedir justicia
Por la muerte de su padre.
Para contra el Cid la pide,
Don Rodrigo de Bivare,
Que huerfana la dexó,
Niña, y de muy poca edade.
Si tengo razon, ó non,
Bien, rey, lo alcanzas y sabes,
Que los negocios de honra
No pueden disimularse.
Cada dia que amanece
Veo al lobo de mi sangre
Caballero en un caballo
Por darme mayor pesare.
Mandale, buen rey, pues puedes,
Que no me ronde mi calle,
Que no se venga en mugeres
El hombre que mucho vale.
Si mi padre afrentó al suyo,
Bien ha vengado á su padre,
Que si honras pagaron muertes,
Para su disculpa basten.
Encomendada me tienes,
No consientas que me agravien,
Que el que á mí se fiziere,
A tu corona se faze.
Callede, doña Ximena

Que me dades pena grande,
Que yo dare buen remedio
Para todos vuestros males.
Al Cid no le he de ofender,
Que es hombre que mucho vale,
Y me defiende mis reynos,
Y quiero que me los guarde.
Pero yo faré un partido
Con él, que no os este male,
De tomalle la palabra
Para que con vos se case.
Contenta quedó Ximena,
Con la merced que le faze,
Que quien huerfana la fizó
Aquesse mismo la ampere.

ROMANCE SEGUNDO.

A Ximena y á Rodrigo
Prendió el rey palabra, y mano,
De juntarlos para en uno
En presencia de Layn Calvo.
Las enemistades viejas
Con amor se conformaron,
Que donde preside el amor
Se olvidan muchos agravios.
.....
Llegaron juntos los novios,
Y al dar la mano in abracó,
El Cid mirando á la novia,
Le pixió todo turbado :

Maté a tu padre , Ximena ,
Pero no á desaguizado ,
Matéle de hombre á hombre ,
Para vengar cierto agravio.
Maté hombre , y hombre doy ,
Aqui estoy á tu mandado ,

Y en lugar del muerto padre
Cobraste un marido honrado.
A todos pareció bien ,
Su discrecion alabaron ,
Y así se hizieron las bodas
De Rodrigo el Castellano.

PERSONNAGES.

D. FERNAND, premier roi de Castille.

D. URRAQUE, infante de Castille.

D. DIÈGUE, père de don Rodrigue.

D. GOMÈS, comte de Gormas, père de Chimène.

D. RODRIGUE, amant de Chimène.

D. SANCHE, amoureux de Chimène.

D. ARIAS, { gentilshommes castillans.
D. ALONSE, {

CHIMÈNE, fille de don Gomès.

LÉONOR, gouvernante de l'infante.

ELVIRE, gouvernante de Chimène.

UN PAGE de l'infante.

La scène est à Seville.

LE CID¹.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CHIMÈNE, ELVIRE².

CHIMÈNE.

Elvire, m'as-tu fait un rapport bien sincère?
Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon père?

¹ Le texte de cette pièce a été collationné sur les éditions de 1637, 1639, 1644, 1648, 1654, 1663, 1682. Les variantes ont été recueillies dans celles de 1637-48.

² Dans l'origine, *le Cid* s'ouvrait par une scène entre le comte de Gormas et Elvire, dans laquelle Corneille mettait en dialogue ce que Chimène apprend par le récit de sa suivante. Voici la scène que Corneille n'a pas conservée :

SCÈNE I.

LE COMTE, ELVIRE.

ELVIRE.

Entre tous ces amants dont la jeune ferveur
Adore votre fille, et brigue ma faveur,
Don Rodrigue et don Sanche, à l'envi, font parestre
Le beau feu qu'en leurs cœurs ses beautés ont fait naître.
Ce n'est pas que Chimène écoute leurs soupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs desirs :
Au contraire, pour tous dedans l'indifférence,
Elle n'ôte à pas un, ni donne d'espérance ;
Et, sans les voir d'un œil trop sévère ou trop doux,
C'est de votre choix seul qu'elle attend son époux.

LE COMTE.

Elle est dans le devoir.

Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire.
Va l'en entretenir ; mais, dans cet entretien,
Cache mon sentiment, et découvre le sien.

ELVIRE.

Tous mes sens à moi-même en sont encor charmés :
 Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez ;
 Et si je ne m'abuse à lire dans son ame ,
 Il vous commandera de répondre à sa flamme.

CHIMÈNE.

Dis-moi donc , je te prie , une seconde fois
 Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix ;
 Apprends-moi de nouveau quel espoir j'en dois prendre ;
 Un si charmant discours ne se peut trop entendre ;
 Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour
 La douce liberté de se montrer au jour.
 Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue
 Que font auprès de toi don Sanche et don Rodrigue ?

Je veux qu'à mon retour nous en parlions ensemble ;
 L'heure à présent m'appelle au conseil qui s'assemble.
 Le roi doit à son fils choisir un gouverneur,
 Ou plutôt m'élever à ce titre d'honneur ;
 Ce que pour lui mon bras chaque jour exécute
 Me défend de penser qu'aucun me le dispute.

SCÈNE II

CHIMÈNE, ELVIRE.

ELVIRE, seule.

Quelle douce nouvelle à ces jeunes amants !
 Et que tout se dispose à leurs contentements !

CHIMÈNE.

Eh bien , Elvire , enfin que faut-il que j'espère ?
 Que dois-je devenir ? et que t'a dit mon père ?

ELVIRE.

Deux mots dont tous vos sens doivent être charmés :
 Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez.

CHIMÈNE.

L'excès de ce bonheur me met en défiance.
 Puis-je à de tels discours donner quelque croyance ?

ELVIRE.

Il passe bien plus outre ; il approuve vos feux,
 Et vous doit commander de répondre à ses vœux.
 Jugez après cela , puisque tantôt son père ,
 Au sortir du conseil , doit proposer l'affaire ,
 S'il pouvait avoir lieu de mieux prendre son temps.

N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
Entre ces deux amants me penche d'un côté ?

ELVIRE.

Non , j'ai peint votre cœur dans une indifférence
Qui n'enfle d'aucun d'eux ni détruit l'espérance,
Et, sans les voir d'un œil trop sévère ou trop doux ,
Attend l'ordre d'un père à choisir un époux.
Ce respect l'a ravi , sa bouche et son visage
M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage ;
Et puisqu'il vous en faut encor faire un récit ,
Voici d'eux et de vous ce qu'en hâte il m'a dit
« Elle est dans le devoir, tous deux sont dignes d'elle ,
« Tous deux formés d'un sang noble, vaillant, fidèle ,
« Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux
« L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.
« Don Rodrigue surtout n'a trait en son visage
« Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image ,
« Et sort d'une maison si féconde en guerriers ,
« Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.
« La valeur de son père en son temps sans pareille ,
« Tant qu'a duré sa force , a passé pour merveille ;
« Ses rides sur son front ont gravé ses exploits ,
« Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.
« Je me promets du fils ce que j'ai vu du père ;
« Et ma fille , en un mot , peut l'aimer et me plaire. »
Il allait au conseil , dont l'heure qui pressait
A tranché ce discours qu'à peine il commençait ;
Mais à ce peu de mots je crois que sa pensée
Entre vos deux amants n'est pas fort balancée.
Le roi doit à son fils élirè un gouverneur ,
Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur ;
Ce choix n'est pas douteux , et sa rare vaillance
Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.
Comme ses hauts exploits le rendent sans égal ,

Dans un espoir si juste il sera sans rival :
 Et puisque don Rodrigue a résolu son père
 Au sortir du conseil à proposer l'affaire,
 Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,
 Et si tous vos désirs seront bientôt contents.

CHIMÈNE.

Il semble toutefois que mon âme troublée
 Refuse cette joie, et s'en trouve accablée.
 Un moment donne au sort des visages divers,
 Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers¹.

ELVIRE.

Vous verrez cette crainte heureusement déçue.

CHIMÈNE.

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.

SCÈNE II.

L'INFANTE, LÉONOR, PAGE.

L'INFANTE.

Page, allez avertir Chimène de ma part
 Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard,
 Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

(Le page rentre.)

LÉONOR.

Madame, chaque jour même désir vous presse ;

¹ IMIT.

El alma indecisa
 Teme llegar á anegarse
 En ese profundo abismo
 De gloria, y felicidades.
 Que en un día, en un momento,
 Muda el hado de semblante,
 Y despues de una fortuna,
 Suele llegar un desastre.

Et dans son entretien je vous vois chaque jour
Demander en quel point se trouve son amour¹

L'INFANTE.

Ce n'est pas sans sujet; je l'ai presque forcée
A recevoir les traits dont son âme est blessée :
Elle aime don Rodrigue, et le tient de ma main ,
Et par moi don Rodrigue a vaincu son dédain ;
Ainsi de ces amants ayant formé les chaînes ,
Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines²

LÉONOR.

Madame, toutefois parmi leurs bons succès
Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès³.
Cet amour, qui tous deux les comble d'allégresse ,
Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse?
Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux
Vous rend-il malheureuse alors qu'ils sont heureux?
Mais je vais trop avant, et deviens indiscreète.

L'INFANTE.

Ma tristesse redouble à la tenir secrète.
Écoute, écoute enfin comme j'ai combattu ,
Écoute quels assauts brave encor ma vertu⁴.

L'amour est un tyran qui n'épargne personne.
Ce jeune cavalier, cet amant que je donne⁵,
Je l'aime.

LÉONOR.

Vous l'aimez !

¹ VAR. Et je vous vois, pensive et triste chaque jour.
L'informer avec soin comme va son amour

L'INFANTE.

J'en dois bien avoir soin : je l'ai presque forcée
A recevoir les coups dont son âme est blessée.

² VAR. Je dois prendre intérêt à la fin de leurs peines.

³ VAR. On vous voit un chagrin qui va jusqu'à l'excès.

⁴ VAR. Et plaignant ma faiblesse , admire ma vertu.

⁵ VAR. Ce jeune chevalier, cet amant que je donne.

L'INFANTE.

Mets la main sur mon cœur,
Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur,
Comme il le reconnaît.

LÉONOR.

Pardonnez-moi, madame,
Si je sors du respect pour blâmer cette flamme.
Une grande princesse à ce point s'oublier
Que d'admettre en son cœur un simple cavalier ¹ !
Et que dirait le roi, que dirait la Castille ?
Vous souvient-il encor de qui vous êtes fille ?

L'INFANTE.

Il m'en souvient si bien, que j'épandrai mon sang
Avant que je m'abaisse à démentir mon rang.
Je te répondrais bien que dans les belles âmes
Le seul mérite a droit de produire des flammes ;
Et, si ma passion cherchait à s'excuser,
Mille exemples fameux pourroient l'autoriser .
Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage ;
La surprise des sens n'abat point mon courage ² ;
Et je me dis toujours qu'étant fille de roi,
Tout autre qu'un monarque est indigne de moi.
Quand je vis que mon cœur ne se pouvait défendre,
Moi-même je donnai ce que je n'osais prendre.
Je mis, au lieu de moi, Chimène en ses liens,
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.

¹ VAR. Choisir pour son amant un simple chevalier * !
Une grande princesse à ce point s'oublier !
Et que dira le roi, que dira la Castille ?
Vous souvenez-vous bien de qui vous êtes fille ?

L'INFANTE.

Oui, oui, je m'en souviens, et j'épandrai mon sang
Plutôt que de rien faire indigne de mon rang.

² VAR. Si j'ai beaucoup d'amour, j'ai bien plus de courage :
Un noble orgueil m'apprend qu'étant fille de roi.

Ne t'étonne donc plus si mon âme gênée
Avec impatience attend leur hyménée ;
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui.
Si l'amour vit d'espoir, il périt avec lui ¹ ;
C'est un feu qui s'éteint, faute de nourriture ;
Et, malgré la rigueur de ma triste aventure,
Si Chimène a jamais Rodrigue pour mari,
Mon espérance est morte, et mon esprit guéri.

Je souffre cependant un tourment incroyable.
Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable :
Je travaille à le perdre, et le perds à regret ;
Et de là prend son cours mon déplaisir secret.
Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne ²
A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne ;
Je sens en deux partis mon esprit divisé.
Si mon courage est haut, mon cœur est embrasé.
Cet hymen m'est fatal, je le crains, et souhaite :
Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite ³.
Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'appas,
Que je meurs s'il s'achève, ou ne s'achève pas.

LÉONOR.

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,
Sinon que de vos maux avec vous je soupire :
Je vous blâmais tantôt, je vous plains à présent :
Mais, puisque dans un mal si doux et si cuisant
Votre vertu combat et son charme et sa force,
En repousse l'assaut, en rejette l'amorce,
Elle rendra le calme à vos esprits flottants.
Espérez donc tout d'elle, et du secours du temps :

¹ VAR. Si l'amour vit d'espoir, il meurt avecque lui.

² VAR. Je suis au désespoir que l'amour me contraigne.

³ VAR. Je ne m'en promets rien qu'une joie imparfaite.
Ma gloire et mon amour ont tous deux tant d'appas,
Que je meurs s'il s'achève, et ne s'achève pas.

Espérez tout du ciel; il a trop de justice
Pour laisser la vertu dans un si long supplice ¹.

L'INFANTE.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

LE PAGE.

Par vos commandements Chimène vous vient voir.

L'INFANTE, à Léonor.

Allez l'entretenir en cette galerie.

LÉONOR.

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie ?

L'INFANTE.

Non, je veux seulement, malgré mon déplaisir,
Remettre mon visage un peu plus à loisir.
Je vous suis. Juste ciel, d'où j'attends mon remède,
Mets enfin quelque borne au mal qui me possède
Assure mon repos, assure mon honneur.
Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur.
Cet hyménée à trois également importe;
Rends son effet plus prompt, ou mon âme plus forte.
D'un lien conjugal joindre ces deux amants,
C'est briser tous mes fers, et finir mes tourments.
Mais je tarde un peu trop : allons trouver Chimène,
Et par son entretien soulager notre peine.

SCÈNE III².

LE COMTE, D. DIÈGUE.

LE COMTE.

Enfin vous l'emportez, et la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi;
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

¹ VAR Pour souffrir la vertu si longtemps au suplice.

² Aujourd'hui, quand les comédiens représentent cette pièce, ils commencent par cette scène. C'est J.-B. Rousseau qui supprima les deux premières ainsi que le rôle de l'infante.

D. DIÈGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez
Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE.

[mes :

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes-
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes ;
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
Qu'ils savent mal payer les services présents.

D. DIÈGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite :
La faveur l'a pu faire autant que le mérite.
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu ¹.
A l'honneur qu'il m'a fait, ajoutez-en un autre ;
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre.
Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils ² ;
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis :
Faites-nous cette grâce, et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre ;
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité ³.
Exercez-la, monsieur, et gouvernez le prince ;
Montrez-lui comme il faut régir une province,
Faire trembler partout les peuples sous sa loi,
Remplir les bons d'amour, et les méchants d'effroi ;

¹ VAR. Vous choisissant, peut-être on eût pu me choisir,
Mais le roi m'a trouvé plus propre à son désir.

² VAR. Rodrigue aime Chimène, et ce digne sujet
De ses affections est le plus cher objet :
Consentez-y, monsieur, et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre.

³ VAR. Lui doit bien mettre au cœur une autre vanité.

Joignez à ces vertus celles d'un capitaine :
 Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
 Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
 Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
 Reposer tout armé, forcer une muraille,
 Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille :
 Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait ¹,
 Expliquant à ses yeux les leçons par l'effet.

D. DIÈGUE.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie ²,
 Il lira seulement l'histoire de ma vie.
 Là, dans un long tissu de belles actions,
 Il verra comme il faut dompter des nations,
 Attaquer une place, ordonner une armée,
 Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir ³;
 Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
 Et qu'a fait, après tout, ce grand nombre d'années,
 Que ne puisse égaler une de mes journées?
 Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui ;
 Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.
 Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille ;
 Mon nom sert de rempart à toute la Castille ;
 Sans moi, vous passeriez bientôt sous d'autres lois,
 Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois ⁴.

¹ VAR. Instruisez-le d'exemple, et vous ressouvenez
 Qu'il faut faire à ses yeux ce que vous enseignez

² IMIT. De mis hazañas escritas
 Daré al príncipe un traslado,
 Y aprenderá en lo que hice,
 Sino aprende en lo que hago.

³ VAR. Les exemples vivants ont bien plus de pouvoir.

⁴ VAR. Et, si vous ne m'aviez, vous n'auriez plus de rois.

Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire :
Le prince à mes côtés ferait dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras ;
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire ;
Et, pour répondre en hâte à son grand caractère,
Il verrait...

D. DIÈGUE.

Je le sais, vous servez bien le roi,
Je vous ai vu combattre et commander sous moi .
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace
Votre rare valeur a bien rempli ma place :
Enfin, pour épargner les discours superflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met quelque différence ¹.

LE COMTE.

Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

D. DIÈGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. DIÈGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

Chaque jour, chaque instant, entassant, pour ma gloire,
Laurier dessus laurier, victoire sur victoire,
Le prince, pour essai de générosité,
Gagnerait des combats, marchant à mon côté.
Loin des froides leçons qu'à mon bras on préfère,
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire.

D. DIÈGUE.

Vous me parlez en vain de ce que je connoi *.

VAN. Un monarque entre nous met de la différence.

* On prononçait : lors connoi comme on l'écrivait, et on le faisait rimer avec moi, toi. (V.)

D. DIÈGUE

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux , le roi fait honneur à votre âge.

D. DIÈGUE.

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras ¹.

D. DIÈGUE.

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas

LE COMTE.

Ne le méritait pas ! Moi ?

D. DIÈGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudence,

Téméraire vieillard , aura sa récompense.

(Il lui donne un soufflet.)

D. DIÈGUE mettant l'épée à la main ².

Achève, et prends ma vie après un tel affront,

Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE.

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse ?

D. DIÈGUE.

O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse ³ !

¹ IMIT.

Yo lo merezco

Tambien como tú, y mejor.

² VAR. (Ils mettent l'épée à la main)³ VAR. O Dieu ! ma force usée à ce besoin me laisse !

La scène continuait ainsi :

D. DIÈGUE.

Épargnes-tu mon sang ?

LE COMTE.

Mon âme est satisfaite ,

Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.

D. DIÈGUE.

Tu dédaignes ma vie

LE COMTE.

Ton épée est à moi ; mais tu serais trop vain ,
Si ce honteux trophée avait chargé ma main.

Adieu. Fais lire au prince , en dépit de l'envie ,
Pour son instruction , l'histoire de ta vie ;
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

SCÈNE IV.

D. DIÈGUE.

O rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ,
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Mon bras qu'avec respect toute l'Espagne admire ,
Mon bras , qui tant de fois a sauvé cet empire ,
Tant de fois affermi le trône de son roi ,
Trahit donc ma querelle , et ne fait rien pour moi ?
O cruel souvenir de ma gloire passée !
Ouvre de tant de jours en un jour effacée !
Nouvelle dignité , fatale à mon bonheur !
Précipice élevé d'où tombe mon honneur !
Faut-il de votre éclat voir triompher le comte ,
Et mourir sans vengeance , ou vivre dans la honte ?
Comte , sois de mon prince à présent gouverneur ¹ ;
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur ;

LE COMTE.

En arrêter le cours

Ne ferait que hâter la Parque de trois jours.

¹ IMIT. Llamadle , llamad al conde ,
Que venga á exercer el cargo
De ayo de vuestro hijo ,
Que podrá mas bien honrarlo ,
Pues que yo sin honra quedo

Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,
 Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.
 Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
 Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
 Fer jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense,
 M'as servi de parade, et non pas de défense,
 Va, quitte désormais le dernier des humains,
 Passe, pour me venger, en de meilleures mains ¹.

SCÈNE V.

D. DIÈGUE, D. RODRIGUE.

D. DIÈGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur?

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon père
 L'éprouverait sur l'heure.

D. DIÈGUE.

Agréable colère ²!

Digne ressentiment à ma douleur bien doux !
 Je reconnais mon sang à ce noble courroux ;
 Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
 Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte ;
 Viens me venger.

D. RODRIGUE.

De quoi?

¹ Ici, les quatre vers suivants ont été supprimés :

Si Rodrigue est mon fils, il faut que l'amour cède,
 Et qu'une ardeur plus haute à ses flammes succède ;
 Mon honneur est le sien, et le mortel affront
 Qui tombe sur mon chef rejait sur son front.

² IMIT. Ese sentimiento adoro,
 Esa cólera me agrada...
 Esa sangre alborotada...
 Es lá que me dió Castilla ;
 Y lá que te di heredadã.

D. DIÈGUE.

D'un affront si cruel ¹,
 Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel :
 D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie;
 Mais mon âge a trompé ma généreuse envie;
 Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,
 Je le remets au tien pour venger et punir.
 Va contre un arrogant éprouver ton courage :
 Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage ²;
 Meurs ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
 Je te donne à combattre un homme à redouter ³;
 Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière ⁴,
 Porter partout l'effroi dans une armée entière.
 J'ai vu, par sa valeur, cent escadrons rompus;
 Et, pour t'en dire encor quelque chose de plus,
 Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
 C'est...

D. RODRIGUE.

De grâce, achevez.

D. DIÈGUE.

Le père de Chimène.

D. RODRIGUE.

Le...?

¹ IMIT. Esta mancha de mi honor
 Al tuyo se estiende.

² IMIT. Lavala
 Con sangre, que sangre sola
 Quita semejantes manchas.

³ IMIT. Poderoso es el contrario.

⁴ VAR. Je l'ai vu , tout sanglant au milieu des batailles ,
 Se faire un beau rempart de mille funérailles.

D. RODRIGUE.

Son nom ? C'est perdre temps en propos superflus.

D. DIÈGUE.

Donc , pour te dire encor quelque chose de plus.

D. DIÈGUE.

Ne réplique point, je connais ton amour :
 Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour ;
 Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.
 Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance ¹ :
 Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi,
 Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
 Accablé des malheurs où le destin me range ²,
 Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge ³.

SCÈNE VI.

D. RODRIGUE.

Percé jusques au fond du cœur
 D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
 Misérable vengeur d'une juste querelle,
 Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
 Je demeure immobile, et mon âme abattue
 Cède au coup qui me tue.
 Si près de voir mon feu récompensé,
 O Dieu, l'étrange peine ⁴ !
 En cet affront mon père est l'offensé,
 Et l'offenseur le père de Chimène !

Que je sens de rudes combats !
 Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse :
 Il faut venger un père, et perdre une maîtresse.

¹ IMIT. Aquí ofensa, y allí espada,
 No tengo mas que decirte.

² IMIT. Y voy á llorar afrentas,
 Mientras tú tomas venganzas.

³ VAR. Je m'en vais les pleurer. Va, cours, vole, et nous venge.

⁴ IMIT. Mi padre el ofendido ! extraña pena !
 Y el ofensor el padre de Ximena !

L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras¹.
Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,

Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini.

O Dieu, l'étrange peine!
Faut-il laisser un affront impuni?
Faut-il punir le père de Chimène²?

Père, maîtresse, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie³,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie.
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,

Mais ensemble amoureuse,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur⁴,
Fer qui causes ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur,
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène?

Il vaut mieux courir au trépas.
Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père;
J'attire en me vengeant sa haine et sa colère⁵
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.

¹ VAR. L'un échauffe mon cœur, l'autre anime mon bras.

² IMIT. Yo he de matar al padre de Ximena!

³ VAR. Illustre tyrannie, adorable contrainte,
Par qui de ma raison la lumière est éteinte
A mon aveuglement rendez un peu de jour.

⁴ VAR. Noble ennemi de mon plus grand bonheur
Qui fais toute ma peine.

⁵ VAR. Qui venge cet affront irrite sa colère,
Et qui peut le souffrir ne le mérite pas.
Prévenons la douleur d'avoir failli contre elle,
Qui nous serait mortelle :
Tout m'est fatal, rien ne me peut guérir,
Ni soulager ma peine.

A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle ,
 Et l'autre indigne d'elle.
 Mon mal augmente à le vouloir guérir ;
 Tout redouble ma peine.
 Allons, mon âme ; et puisqu'il faut mourir,
 Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison !
 Rechercher un trépas si mortel à ma gloire
 Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
 D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison !
 Respecter un amour dont mon âme égarée
 Voit la perte assurée !
 N'écoutons plus ce penser suborneur,
 Qui ne sert qu'à ma peine.
 Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
 Puisque après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'était déçu.
 Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse ¹ :
 Que je meure au combat, ou meure de tristesse ,
 Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
 Je m'accuse déjà de trop de négligence ,
 Courons à la vengeance ;
 Et, tout honteux d'avoir tant balancé ,
 Ne soyons plus en peine ²
 (Puisque aujourd'hui mon père est l'offensé),
 Si l'offenseur est père de Chimène.

¹ VAR. Dois-je pas à mon père autant qu'à ma maîtresse ?

² IMIT.

Habiendo sido

Mi padre el ofendido ,

Poco importa que fuese

El ofensor el padre de Ximena.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

D. ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

Je l'avoue entre nous, mon sang un peu trop chaud¹
S'est trop ému d'un mot, et l'a porté trop haut².
Mais, puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

D. ARIAS.

Qu'aux volontés du roi ce grand courage cède :
Il y prend grande part ; et son cœur irrité
Agira contre vous de pleine autorité.
Aussi vous n'avez point de valable défense.
Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense,
Demandent des devoirs et des soumissions
Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE.

Le roi peut à son gré disposer de ma vie³.

D. ARIAS.

De trop d'emportement votre faute est suivie.
Le roi vous aime encore ; apaisez son courroux.
Il a dit, JE LE VEUX : désobéirez-vous ?

VAR. Je l'avoue, entre nous, quand je lui fis l'affront,
J'eus le sang un peu chaud, et le bras un peu prompt.

IMIT. Confieso que fué locura,
Mas no la quiero enmendar.

VAR. Qu'il prenne donc ma vie ; elle est en sa puissance.

D. ARIAS.

Un peu moins de transport et plus d'obéissance.
D'un prince qui vous aime apaisez le courroux.

LE COMTE.

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime¹,
 Désobéir un peu n'est pas un si grand crime;
 Et, quelque grand qu'il soit, mes services présents²
 Pour le faire abolir sont plus que suffisants³.

D. ARIAS.

Quoi qu'on fasse d'illustre et de considérable,
 Jamais à son sujet un roi n'est redevable.
 Vous vous flattez beaucoup, et vous devez savoir
 Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir.
 Vous vous perdrez, monsieur, sur cette confiance⁴.

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi⁵.
 Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,
 Tout l'État périra, s'il faut que je périsse⁶.

D. ARIAS.

Quoi! vous craignez si peu le pouvoir souverain...

¹ VAR. Monsieur, pour conserver ma gloire et mon estime.

² VAR. Et, quelque grand qu'il fût, mes services présents.

³ Dans les éditions de 1639 et de 1644, on lit ici :

Les satisfactions n'apaisent point une âme :
 Qui les reçoit a tort, qui les fait se diffamer ;
 Et de pareils accords l'effet le plus commun
 Est de déshonorer deux hommes au lieu d'un.

⁴ IMIT. Y con ella has de querer
 Perderte!

⁵ IMIT. Los hombres como yo
 Tienen mucho que perder.

⁶ VAR. Tout l'État périra, plutôt que je périsse.

IMIT Ha de perderse Castilla
 Antes que yo.

LE COMTE.

D'un sceptre qui sans moi tomberait de sa main.
Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne ,
Et ma tête en tombant ferait choir sa couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la raison remette vos esprits.
Prenez un bon conseil.

LE COMTE.

Le conseil en est pris.

D. ARIAS.

Que lui dirai-je enfin ? je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

D. ARIAS.

Mais songez que les rois veulent être absolus.

LE COMTE.

Le sort en est jeté, monsieur, n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc , puisqu'en vain je tâche à vous résoudre :
Avec tous vos lauriers , craignez encor le foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai sans peur.

D. ARIAS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par là don Diègue satisfait.

(Il est seul.)

Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces¹.
J'ai le cœur au-dessus des plus fières disgrâces ;
Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,
Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

¹ VAR. Je m'étonne fort peu de menaces pareilles.
Dans les plus grands périls je fais plus de merveilles ;
Et , quand l'honneur y va , les plus cruels trépas ,
Présentés à mes yeux , ne m'ébranleraient pas.

SCÈNE II.

LE COMTE, D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE

A moi, comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.

Connais-tu bien don Diègue¹?

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas; écoute².

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu³,
 La vaillance et l'honneur de son temps? le sais-tu?

LE COMTE.

Peut-être⁴.

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte⁵,
 Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe⁶?

¹ IMIT. Aquel viejo que está allí,
 Sabes quién es?

² IMIT. Habla baxo, escucha.

³ IMIT. No sabes que fué despojos
 De honra y valor.

⁴ IMIT. Si sería

⁵ IMIT. Y que es sangre suya y mía
 La que yo tengo en el ojos?
 Sabes?

⁶ IMIT. Y el saberlo
 Qué ha de importar?

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir¹.

LE COMTE.

Jeune présomptueux !

D. RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées²

La valeur n'attend point le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi ! qui t'a rendu si vain³,

Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,

Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis ?

D. RODRIGUE.

Oui ; tout autre que moi

Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.

Les palmes dont je vois ta tête si couverte⁴

Semblent porter écrit le destin de ma perte.

J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;

Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur.

¹ IMIT. Si vamos á otro lugar,
Sabras lo mucho que importa

² IMIT. RODRIGUE.
En campaña, en poblado,
De noche, de día, al cielo
Claro, ó á la sombra obscura,
A caballo, á pie, con peto,
O sin él, á espado, ó lança.

LE COMTE.

Que bueno

Pues me retais ! que gracioso mozuelo !

³ VAR. Mais t'attaquer à moi ! qui t'a rendu si vain.

⁴ VAR. Mille et mille lauriers dont ta tête est couverte.

A qui venge son père il n'est rien d'impossible¹ :
Ton bras est vaincu , mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens
Par tes yeux , chaque jour , se découvrait aux miens ,
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.
Je sais ta passion , et suis ravi de voir
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir ;
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime ;
Que ta haute vertu répond à mon estime ;
Et que , voulant pour gendre un cavalier parfait² ,
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse ,
J'admire ton courage , et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;
Dispense ma valeur d'un combat inégal ;
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire.
A vaincre sans péril , on triomphe sans gloire.
On te croirait toujours abattu sans effort ;
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie !

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre ?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir ?

¹ VAR. A qui venge son père , il n'est rien impossible.

² VAR. Et que , voulant pour gendre un chevalier parfait.

LE COMTE.

Viens , tu fais ton devoir , et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

SCÈNE III.

L'INFANTE , CHIMÈNE , LÉONOR.

L'INFANTE.

Apaise , ma Chimène , apaise ta douleur ;
Fais agir ta constance en ce coup de malheur ;
Tu reverras le calme après ce faible orage ;
Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage¹,
Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMÈNE.

Mon cœur outré d'ennuis n'ose rien espérer.
Un orage si prompt qui trouble une bonace
D'un naufrage certain nous porte la menace ,
Je n'en saurais douter , je pérís dans le port.
J'aimais , j'étais aimée , et nos pères d'accord ;
Et je vous en contais la charmante nouvelle²,
Au malheureux moment que naissait leur querelle .
Dont le récit fatal , sitôt qu'on vous l'a fait ,
D'une si douce attente a ruiné l'effet.
Maudite ambition , détestable manie ,
Dont les plus généreux souffrent la tyrannie !
Honneur impitoyable à mes plus chers désirs³ ,
Que tu vas me coûter de pleurs et de soupirs !

L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre :
Un moment l'a fait naître , un moment va l'éteindre.

¹ VAR. Ton bonheur n'est couvert que d'un petit nuage.

² VAR. Et je vous en contais la première nouvelle.

³ VAR. Impitoyable honneur , mortel à mes plaisirs,

Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,
Puisque déjà le roi les veut accommoder ;
Et tu sais que mon âme , à tes ennuis sensible ¹,
Pour en tarir la source y fera l'impossible.

CHIMÈNE.

Les accommodements ne font rien en ce point :
De si mortels affronts ne se réparent point ².
En vain on fait agir la force ou la prudence ;
Si l'on guérit le mal , ce n'est qu'en apparence.
La haine que les cœurs conservent au dedans
Nourrit des feux cachés , mais d'autant plus ardents.

L'INFANTE.

Le saint nœud qui joindra don Rodrigue et Chimène
Des pères ennemis dissipera la haine ;
Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort
Par un heureux hymen étouffer ce discord.

CHIMÈNE.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère :
Don Diègue est trop altier , et je connais mon père.
Je sens couler les pleurs que je veux retenir ;
Le passé me tourmente , et je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu ? d'un vicillard l'impuissante faiblesse ?

CHIMÈNE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeunesse.

CHIMÈNE.

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup.
Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire ;

¹ VAR. Et, de ma part, mon âme, à tes ennuis sensibles.

² VAR. Les affronts à l'honneur ne se réparent point.

Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colère.

CHIMÈNE.

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui !
Et, s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui ?
Étant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage ¹ !
Soit qu'il cède ou résiste au feu qui me l'engage ,
Mon esprit ne peut qu'être ou honteux ou confus
De son trop de respect , ou d'un juste refus.

L'INFANTE.

Chimène a l'âme haute , et , quoique intéressée ² ,
Elle ne peut souffrir une basse pensée ;
Mais si jusques au jour de l'accommodement
Je fais mon prisonnier de ce parfait amant ,
Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage ,
Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage ?

CHIMÈNE.

Ah ! madame, en ce cas je n'ai plus de souci.

SCÈNE IV.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, LE PAGE.

L'INFANTE.

Page, cherchez Rodrigue, et l'amenez ici

LE PAGE.

Le comte de Gormas et lui...

CHIMÈNE.

Bon Dieu ! je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

¹ VAR. Souffrir un tel affront , étant né gentilhomme !
Soit qu'il cède ou résiste au feu qui le consume.

² VAR Chimène est généreuse , et , quoique intéressée ,
Elle ne peut souffrir une lâche pensée.

LE PAGE.

De ce palais ils sont sortis ensemble.

CHIMÈNE.

Seuls ?

LE PAGE.

Seuls, et qui semblaient tout bas se quereller.

CHIMÈNE.

Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus parler.
Madame, pardonnez à cette promptitude.

SCÈNE V.

L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Hélas ! que dans l'esprit je sens d'inquiétude !
Je pleure ses malheurs, son amant me ravit ;
Mon repos m'abandonne, et ma flamme revit.
Ce qui va séparer Rodrigue de Chimène
Fait renaître à la fois mon espoir et ma peine¹ ;
Et leur division, que je vois à regret,
Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret.

LÉONOR.

Cette haute vertu qui règne dans votre âme
Se rend-elle sitôt à cette lâche flamme ?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lâche, à présent que chez moi
Pompeuse et triomphante elle me fait la loi ;
Porte-lui du respect, puisqu'elle m'est si chère.
Ma vertu la combat, mais, malgré moi, j'espère ;
Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu
Vole après un amant que Chimène a perdu.

¹ VAR. Avecque mon espoir fait renaître ma peine.

LÉONOR.

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage,
Et la raison chez vous perd ainsi son usage ?

L'INFANTE.

Ah ! qu'avec peu d'effet on entend la raison ,
Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison .
Et lorsque le malade aime sa maladie ¹ ,
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie !

LÉONOR.

Votre espoir vous séduit, votre mal vous est doux ;
Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous ².

L'INFANTE.

Je ne le sais que trop ; mais, si ma vertu cède,
Apprends comme l'amour flatte un cœur qu'il possède.
Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat,
Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat,
Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte.
Que ne fera-t-il point , s'il peut vaincre le comte !
J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits
Les royaumes entiers tomberont sous ses lois
Et mon amour flatteur déjà se persuade
Que je le vois assis au trône de Grenade ,
Les Maures subjugués trembler en l'adorant,
L'Aragon recevoir ce nouveau conquérant ,
Le Portugal se rendre, et ses nobles journées
Porter de là les mers ses hautes destinées ;
Du sang des Africains arroser ses lauriers ³ ,
Enfin, tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,
Je l'attends de Rodrigue après cette victoire,

¹ VAR. Alors * que le malade aime sa maladie ,
Il ne peut plus souffrir que l'on y remédie.

² VAR. Mais toujours ce Rodrigue est indigne de vous.

³ VAR. Au milieu de l'Afrique arborer ses lauriers.

⁴ Sitôt.

Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

LÉONOR.

Mais, madame, voyez où vous portez son bras,
Ensuite d'un combat qui peut-être n'est pas.

L'INFANTE.

Rodrigue est offensé, le comte a fait l'outrage;
Ils sont sortis ensemble : en faut-il davantage?

LÉONOR.

Eh bien ! ils se battront, puisque vous le voulez ¹ :
Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez ?

L'INFANTE.

Que veux-tu ? je suis folle, et mon esprit s'égare ;
Tu vois par là quels maux cet amour me prépare ².
Viens dans mon cabinet consoler mes ennuis ;
Et ne me quitte point dans le trouble où je suis.

SCÈNE VI.

D. FERNAND, D. ARIAS, D. SANCHE.

D. FERNAND.

Le comte est donc si vain et si peu raisonnable !
Ose-t-il croire encor son crime pardonnable ?

D. ARIAS.

Je l'ai de votre part longtemps entretenu.
J'ai fait mon pouvoir, sire, et n'ai rien obtenu.

D. FERNAND.

Justes dieux ! ainsi donc un sujet téméraire
A si peu de respect et de soin de me plaire !
Il offense don Diègue, et méprise son roi !
Au milieu de ma cour il me donne la loi !

¹ VAR. Je veux que ce combat demeure pour certain :
Votre esprit va-t-il point bien vite pour sa main ?

VAR. Mais c'est le moindre mal que l'amour me prépare.

Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine,
Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine¹ ;
Fût-il la valeur même, et le dieu des combats,
Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.
Quoi qu'ait pu mériter une telle insolence²,
Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence ;
Mais, puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'hui,
Soit qu'il résiste ou non, vous assurer de lui.

D. SANCHE.

Peut-être un peu de temps le rendrait moins rebelle ;
On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle :
Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement,
Un cœur si généreux se rend malaisément.
Il voit bien qu'il a tort, mais une âme si haute³
N'est pas sitôt réduite à confesser sa faute.

D. FERNAND.

Don Sanche, taisez-vous, et soyez averti
Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

D. SANCHE.

J'obéis, et me tais ; mais, de grâce encor, sire,
Deux mots en sa défense.

D. FERNAND.

Et que pourrez-vous dire ?

D. SANCHE.

Qu'une âme accoutumée aux grandes actions
Ne se peut abaisser à des soumissions :
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte ;
Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le comte⁴.
Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéirait s'il avait moins de cœur.

¹ VAR. Je lui rabattrai bien cette humeur si hautaine.

² VAR. Je sais trop comme il faut dompter cette insolence.

³ VAR. On voit bien qu'on a tort ; mais une âme si haute.

⁴ VAR. Et c'est contre ce mot qu'a résisté le comte

Commandez que son bras, nourri dans les alarmes,
Répare cette injure à la pointe des armes ;
Il satisfera, sire ; et vienne qui voudra,
Attendant qu'il l'ait su, voici qui répondra.

D. FERNAND.

Vous perdez le respect : mais je pardonne à l'âge,
Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage¹.
Un roi dont la prudence a de meilleurs objets
Est meilleur ménager du sang de ses sujets :
Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,
Comme le chef a soin des membres qui le servent.
Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi ;
Vous parlez en soldat, je dois agir en roi ;
Et quoi qu'on veuille dire, et quoi qu'il ose croire²,
Le comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.
D'ailleurs l'affront me touche ; il a perdu d'honneur
Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur ;
S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même³,

¹ VAR. Et j'estime l'ardeur en un jeune courage.

² VAR. Et quoi qu'il faille dire, et quoi qu'il veuille croire.

³ VAR. Et, par ce trait hardi d'une insolence extrême,
Il s'est pris à mon choix, il s'est pris à moi-même ;
C'est moi qu'il satisfait en réparant ce tort.
N'en parlons plus. Au reste, on nous menace fort ;
Sur un avis reçu, je crains une surprise.

D. ARIAS.

Les Maures contre vous font-ils quelque entreprise ?
S'osent-ils préparer à des efforts nouveaux ?

LE ROI.

Vers la bouche du fleuve on a vu leurs vaisseaux ;
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine,
Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.

D. ARIAS.

Tant de combats perdus leur ont ôté le cœur
D'attaquer désormais un si puissant vainqueur.

LE ROI.

N'importe, ils ne sauraient qu'avecque jalousie
Voir mon sceptre aujourd'hui régir l'Andalousie ;
Et ce pays si beau que j'ai conquis sur eux,
Réveille à tous moments leurs desseins généreux.

Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.
N'en parlons plus. Au reste, on a vu dix vaisseaux
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux ;
Vers la bouche du fleuve ils ont osé paraître.

D. ARIAS.

Les Maures ont appris par force à vous connaître,
Et, tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur
De se plus hasarder contre un si grand vainqueur

D. FERNAND.

Ils ne verront jamais, sans quelque jalousie,
Mon sceptre, en dépit d'eux, régir l'Andalousie ;
Et ce pays si beau qu'ils ont trop possédé,
Avec un œil d'envie est toujours regardé.
C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville
Placer depuis dix ans le trône de Castille,
Pour les voir de plus près, et d'un ordre plus prompt
Renverser aussitôt ce qu'ils entreprendront.

D. ARIAS.

Ils savent aux dépens de leurs plus dignes têtes¹
Combien votre présence assure vos conquêtes :
Vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Et rien à négliger.

Le trop de confiance attire le danger,
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine²
Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.
Toutefois j'aurais tort de jeter dans les cœurs,
L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs.
L'effroi que produirait cette alarme inutile,
Dans la nuit qui survient troublerait trop la ville :

¹ VAR. Sire, ils ont trop appris aux dépens de leurs têtes.

² VAR. Et le même ennemi que l'on vient de détruire,
S'il sait prendre son temps, est capable de nuire.

Faites doubler la garde aux murs et sur le port¹ ;
C'est assez pour ce soir.

SCÈNE VII.

D. FERNAND, D. ALONSE, D. SANCHE, D. ARIAS.

D. ALONSE.

Sire, le comte est mort.
Don Diègue, par son fils, a vengé son offense.

D. FERNAND.

Dès que j'ai su l'affront, j'ai prévu la vengeance² ;
Et j'ai voulu dès lors prévenir ce malheur.

D. ALONSE.

Chimène à vos genoux apporte sa douleur,
Elle vient tout en pleurs vous demander justice.

D. FERNAND.

Bien qu'à ses déplaisirs mon âme compatisse,
Ce que le comte a fait semble avoir mérité
Ce digne châtiment de sa témérité³.
Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,
Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.
Après un long service à mon État rendu,
Après son sang pour moi mille fois répandu,
A quelques sentiments que son orgueil m'oblige,
Sa perte m'affaiblit et son trépas m'afflige.

¹ VAR. Puisqu'on fait bonne garde aux murs et sur le port,
Il suffit pour ce soir.

² IMIT. Como la ofensa sabia,
Luego caí en la venganza.

³ VAR. Ce juste châtiment de sa témérité.

SCÈNE VIII.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, CHIMÈNE,
D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

CHIMÈNE.

Sire, sire, justice¹ !

D. DIÈGUE.

Ah ! sire, écoutez-nous.

CHIMÈNE.

Je me jette à vos pieds².

D. DIÈGUE.

J'embrasse vos genoux³.

CHIMÈNE.

Je demande justice.

D. DIÈGUE.

Entendez ma défense.

CHIMÈNE.

D'un jeune audacieux punissez l'insolence⁴ :

Il a de votre sceptre abattu le soutien,

Il a tué mon père⁵.

D. DIÈGUE.

Il a vengé le sien.

¹ IMIT. Justicia, justicia pido.

² IMIT. Rey, á tus pies he llegado.

³ IMIT. Rey, á tus pies he venido.

⁴ VAR. CHIMÈNE.
Vengez-moi d'une mort....

D. DIÈGUE.

Il punit l'insolence.

CHIMÈNE.

Rodrigue, sire....

D. DIÈGUE.

A fait un coup d'homme de bien

CHIMÈNE.

Il a tué mon père.

⁵ IMIT. Señor, á mi padre han muerto.

CHIMÈNE

Au sang de ses sujets un roi doit la justice ¹.

D. DIÈGUE.

² Pour la juste vengeance il n'est point de supplice ³.

D. FERNAND.

Levez-vous l'un et l'autre, et parlez à loisir.

Chimène, je prends part à votre déplaisir;

D'une égale douleur je sens mon âme atteinte.

(à don Diègue.)

Vous parlerez après; ne troublez pas sa plainte.

CHIMÈNE.

Sire, mon père est mort; mes yeux ont vu son sang ⁴

Couler à gros bouillons de son généreux flanc;

Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,

Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,

Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux

De se voir répandu pour d'autres que pour vous,

Qu'au milieu des hasards n'osait verser la guerre,

Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre ⁵.

⁶ J'ai couru sur le lieu, sans force et sans couleur ⁷;

Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,

Sire, la voix me manque à ce récit funeste;

¹ IMIT. Habrá en los reyes justicia.

² VAR. Une vengeance juste est sans peur du supplice.

³ IMIT. Justa venganza he tomado.

⁴ IMIT. Yo vi con mis propios ojos
Teñido el luciente acero.

⁵ Vers supprimés par Corneille :

Et, pour son coup d'essai, son indigne attentat
D'un si ferme soutien a privé votre État,
De vos meilleurs soldats abattu l'assurance
Et de vos ennemis relevé l'espérance.

⁶ VAR. J'arrivai sur le lieu, sans force et sans couleur :
Je le trouvai sans vie.

⁷ IMIT. Yo llegué casi sin vida.

Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

D. FERNAND.

Prends courage, ma fille, et sache qu'aujourd'hui
Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMÈNE.

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.
Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie ¹ ;
Son flanc était ouvert; et, pour mieux m'émouvoir
Son sang sur la poussière écrivait mon devoir ² ;
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite,
Me parlait par sa plaie, et hâtait ma poursuite ³ ;
Et, pour se faire entendre au plus juste des rois,
Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.

Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
Règne devant vos yeux une telle licence ;
Que les plus valeureux, avec impunité,
Soient exposés aux coups de la témérité;
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire.
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir
Éteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
Enfin mon père est mort; j'en demande vengeance
Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance.
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang;
Vengez-la par une autre, et le sang par le sang.
Immolez, non à moi, mais à votre couronne ⁴,

¹ VAR. J'arrivai donc sans force, et le trouvai sans vie;
Il ne me parla point; mais pour mieux m'émouvoir.

² IMIT. Escribió en este papel
Con sangre mi obligacion.

³ IMIT. Me habló
Por la boca de la herida.

⁴ VAR. Sacrifiez don Diègue et toute sa famille
A vous, à votre peuple, à toute la Castille.
Le soleil, qui voit tout, ne voit rien sous les cieux
Qui vous puisse payer un sang si précieux.

Mais à votre grandeur, mais à votre personne;
Immolez, dis-je, sire, au bien de tout l'État
Tout ce qu'enorgueillit un si grand attentat.

D. FERNAND.

Don Diègue, répondez.

D. DIÈGUE.

Qu'on est digne d'envie

Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie ¹ !
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux
Au bout de leur carrière, un destin malheureux !
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis partout a suivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront et demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade.
Ce que n'a pu jamais Aragon ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux ²,
Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage
Que lui donnait sur moi l'impuissance de l'âge.
Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendaient au tombeau tout chargés d'infamie,
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
Digne de son pays, et digne de son roi.
Il m'a prêté sa main, il a tué le comte;
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage et du ressentiment,

¹ VAR. Quand avecque la force on perd aussi la vie,
Sire; et que l'âge apporte aux hommes généreux
Avecque sa faiblesse, un destin malheureux !

² VAR. L'orgueil, dans votre cour, l'a fait, presque à vos yeux,
Et souillé sans respect l'honneur de ma vieillesse,
Avantagé de l'âge, et fort de ma faiblesse.

Si venger un soufflet mérite un châtiment ¹,
 Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :
 Quand le bras a failli, l'on en punit la tête ².
 Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats,
 Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras ³.
 Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
 Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire.
 Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
 Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
 Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène ⁴ :
 Je n'y résiste point, je consens à ma peine;
 Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret ⁵,
 Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

D. FERNAND.

L'affaire est d'importance, et, bien considérée,
 Mérite en plein conseil d'être délibérée.
 Don Sanche, remettez Chimène en sa maison.
 Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison.
 Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMÈNE.

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

D. FERNAND.

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs ⁶.

¹ IMIT. La venganza me tocó,
 Y te toca la justicia :
 Hazla en mí, rey soberano.

² IMIT. Custigar en la cabeza
 Los delitos de la mano.

³ IMIT. Yo solo fué mano mía
 Rodrigo.

⁴ IMIT. Con mi cabeza cortada
 Quede Ximena contenta.

⁵ VAR. Et, loin de murmurer d'un injuste décret.

⁶ IMIT. Sosígate, Ximena.

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs ¹.

¹ IMIT. Mi llanto crece.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I.

D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

Rodrigue, qu'as-tu fait? où viens-tu, misérable ¹?

D. RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil
De paraître en des lieux que tu remplis de deuil?
Quoi! viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du comte?
Ne l'as-tu pas tué ²?

D. RODRIGUE.

Sa vie était ma honte ;
Mon honneur de sa main a voulu cet effort ³.

ELVIRE.

Mais chercher ton asile en la maison du mort ⁴?
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?

D. RODRIGUE.

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge ⁵.
Ne me regarde plus d'un visage étonné;

¹ IMIT. Qué has hecho, Rodrigo

² IMIT. No mataste al conde?

³ IMIT. Importabale á mi honor.

⁴ IMIT. Pues, señor,
Quando fué la cosa del muerto
Sagrado del matador?

⁵ VAR. Jamais un meurtrier s'offrit-il à son juge?

Je cherche le trépas après l'avoir donné ¹.
 Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène :
 Je mérite la mort de mériter sa haine ²,
 Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,
 Et l'arrêt de sa bouche, et le coup de sa main.

ELVIRE.

Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence ;
 A ses premiers transports dérobe ta présence.
 Va, ne t'expose point aux premiers mouvements
 Que poussera l'ardeur de ses ressentiments.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher objet à qui j'ai pu déplaire
 Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère ;
 Et j'évite cent morts qui me vont accabler ³,
 Si pour mourir plus tôt je la puis redoubler.

ELVIRE.

Chimène est au palais, de pleurs toute baignée ⁴,
 Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
 Rodrigue, fuis, de grâce, ôte-moi de souci.
 Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici ?
 Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère,
 L'accuse d'y souffrir l'assassin de son père ?
 Elle va revenir ; elle vient, je la voi ⁵ :
 Du moins, pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

¹ IMIT. Yo busco la muerte
 En su casa.

² IMIT. Y por ser justo,
 Vengo á morir en sus manos,
 Pues estoy muerto en su gusto.

³ VAR. Et d'un heur sans pareil je me verrai combler.

⁴ IMIT. Ximena esta
 Cerca palacio, y vendra
 Acompañada.

⁵ IMIT. Ella vendra, ya viene.

SCÈNE II.

D. SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Où, madame, il vous faut de sanglantes victimes :
 Votre colère est juste, et vos pleurs légitimes ;
 Et je n'entrepris pas, à force de parler,
 Ni de vous adoucir, ni de vous consoler.
 Mais si de vous servir je puis être capable,
 Employez mon épée à punir le coupable ;
 Employez mon amour à venger cette mort :
 Sous vos commandements mon bras sera trop fort.

CHIMÈNE.

Malheureuse !

D. SANCHE.

De grâce, acceptez mon service¹.

CHIMÈNE.

J'offenserais le roi, qui m'a promis justice.

D. SANCHE.

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur,
 Que bien souvent le crime échappe à sa longueur ;
 Son cours lent et douteux fait trop perdre de larmes.
 Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes² :
 La voie en est plus sûre, et plus prompte à punir.

CHIMÈNE.

C'est le dernier remède ; et s'il y faut venir,
 Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
 Vous serez libre alors de venger mon injure.

D. SANCHE.

C'est l'unique bonheur où mon âme prétend ;
 Et, pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

¹ VAR. Madame, acceptez mon service.

² VAR. Souffrez qu'un chevalier vous venge par les armes.

SCÈNE III.

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Enfin je me vois libre, et je puis, sans contrainte ,
 De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte ;
 Je puis donner passage à mes tristes soupirs ,
 Je puis t'ouvrir mon âme et tous mes déplaisirs.
 Mon père est mort, Elvire ; et la première épée
 Dont s'est armé Rodrigue, a sa trame coupée.
 Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau !
 La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau ¹,
 Et m'oblige à venger, après ce coup funeste ²,
 Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE.

Reposez-vous, madame ³.

CHIMÈNE.

Ah ! que mal à propos
 Dans un malheur si grand tu parles de repos ⁴ !
 Par où sera jamais ma douleur apaisée,
 Si je ne puis haïr la main qui l'a causée ?
 Et que dois-je espérer qu'un tourment éternel,
 Si je poursuis un crime, aimant le criminel ?

¹ IMIT. La mitad de mi vida
 Ha muerto la otra mitad.

² IMIT. Si al vengar
 De mi vida la una parte,
 Sin las dos he de quedar.

³ IMIT. Descansa.

⁴ VAR. Ton avis importun m'ordonne le repos :
 Par où sera jamais mon âme satisfaite,
 Si je pleure ma perte, ou la main qui l'a faite ?
 Et que puis-je espérer qu'un tourment éternel ?

ELVIRE.

Il vous prive d'un père, et vous l'aimez encore ¹!

CHIMÈNE.

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore ²;
 Ma passion s'oppose à mon ressentiment;
 Dedans mon ennemi je trouve mon amant;
 Et je sens qu'en dépit de toute ma colère,
 Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père :
 Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,
 Tantôt fort, tantôt faible, et tantôt triomphant :
 Mais, en ce dur combat de colère et de flamme,
 Il déchire mon cœur sans partager mon âme;
 Et quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir,
 Je ne consulte point pour suivre mon devoir;
 Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige.
 Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige;
 Mon cœur prend son parti; mais, malgré son effort ³,
 Je sais ce que je suis, et que mon père est mort.

ELVIRE.

Pensez-vous le poursuivre ⁴?

CHIMÈNE.

Ah! cruelle pensée!

Et cruelle poursuite où je me vois forcée!
 Je demande sa tête, et crains de l'obtenir :
 Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir !

ELVIRE.

Quittez, quittez, madame, un dessein si tragique;
 Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

¹ IMIT. Siempre quieres á Rodrigo,
 Que mató á tu padre mira.

² IMIT. Es mi adorado enemigo.

³ VAR. Mon cœur prend son parti; mais contre leur effort,
 Je sais que je suis fille, et que mon père est mort.

⁴ IMIT. Piensas perseguirle?

CHIMÈNE.

Quoi ! mon père étant mort, et presque entre mes bras ¹,
 Son sang criera vengeance, et je ne l'orrai pas !
 Mon cœur, honteusement surpris par d'autres charmes,
 Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes !
 Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur
 Sous un lâche silence étouffe mon honneur ² !

ELVIRE.

Madame, croyez-moi, vous serez excusable
 D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable ³,
 Contre un amant si cher : vous avez assez fait ;
 Vous avez vu le roi, n'en pressez point l'effet :
 Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMÈNE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge ;
 Et, de quoi que nous flatte un désir amoureux,
 Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMÈNE.

Je l'avoue.

ELVIRE.

Après tout, que pensez-vous donc faire ⁴ ?

CHIMÈNE.

Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,
 Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui ⁵.

¹ VAR. Quoi ! j'aurai vu mourir mon pere entre mes bras.

² VAR. Dans un lâche silence étouffe mon honneur.

³ VAR. De conserver pour vous un homme incomparable.
 Un amant si chéri : vous avez assez fait.

⁴ IMIT. Pues cómo harás ?

⁵ IMIT. Seguiréle hasta vengarme,
 Y habre de matar muriendo.

SCÈNE IV.

D. RODRIGUE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. RODRIGUE.

Eh bien ! sans vous donner la peine de poursuivre ¹,
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre ².

CHIMÈNE.

Elvire, où sommes-nous, et qu'est-ce que je voi ?
Rodrigue en ma maison ! Rodrigue devant moi ³ !

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang ; goûtez , sans résistance ,
La douceur de ma perte et de votre vengeance.

CHIMÈNE.

Hélas !

D. RODRIGUE.

Écoute-moi ⁴.

CHIMÈNE.

Je me meurs ⁵.

D. RODRIGUE.

Un moment.

CHIMÈNE.

Va , laisse-moi mourir.

D. RODRIGUE.

Quatre mots seulement ⁶ ;

¹ VAR. Soulez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre.

² IMIT. Mejor es que mi amor firme
Con rendirme
Te dé el gusto matarme ,
Sin la pena de seguirme.

³ IMIT. Rodrigo, Rodrigo en mi casa !

⁴ IMIT. Escucha.

⁵ IMIT. Muero.

⁶ IMIT. Solo quiero
Que en oyendo lo que digo
Respondas con este acero.

Après , ne me réponds qu'avecque cette épée.

CHIMÈNE.

Quoi ! du sang de mon père encor toute trempée !

D. RODRIGUE.

Ma Chimène...

CHIMÈNE.

Ote-moi cet objet odieux,
Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine ,
Pour croître ta colère, et pour hâter ma peine.

CHIMÈNE.

Il est teint de mon sang.

D. RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien ;
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

CHIMÈNE.

Ah ! quelle cruauté , qui tout en un jour tue
Le père par le fer, la fille par la vue !
Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir :
Tu veux que je t'écoute , et tu me fais mourir !

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux , mais sans quitter l'envie
De finir par mes mains ma déplorable vie ;
Car enfin n'attends pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.

¹ L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte ²
Déshonorait mon père , et me couvrait de honte.
Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur.
J'avais part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur ;

¹ VAR. De la main de ton père un coup irréparable
Déshonorait du mien la vieillesse honorable.

² IMIT. Tu padre el conde Lozano
Puso en las canas del mio
La atrevida injusta mano.

Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur et mon père ;
 Je le ferais encor si j'avais à le faire :
 Ce n'est pas qu'en effet, contre mon père et moi ¹,
 Ma flamme assez longtemps n'ait combattu pour toi ;
 Juge de son pouvoir : dans une telle offense
 J'ai pu délibérer si j'en prendrais vengeance ².
 Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,
 J'ai pensé qu'à son tour mon bras était trop prompt ³,
 Je me suis accusé de trop de violence ;
 Et ta beauté, sans doute, emportait la balance ⁴,
 A moins que d'opposer à tes plus forts appas ⁵
 Qu'un homme sans honneur ne te méritait pas ;
 Que malgré cette part que j'avais en ton âme,
 Qui m'aima généreux me haïrait infâme ;
 Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,
 C'était m'en rendre indigne et diffamer ton choix.
 Je te le dis encore, et, quoique j'en soupire ⁶,
 Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire,
 Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter
 Pour effacer ma honte et pour te mériter ;

¹ IMIT. Y aunque me ví sin honor,
 Se malogró mi esperanza
 En tal mudanza
 Con tal fuerza que tu amor
 Puso en duda mi venganza.

² VAR. J'ai pu douter encor si j'en prendrais vengeance.

³ VAR. J'ai retenu ma main, j'ai cru mon bras trop prompt.

⁴ IMIT. Y tú, señora, vincieras
 A no aber imaginado
 Que afrentado,
 Por infame aborrecieras
 Quien quisiste por horando.

⁵ VAR. Si je n'eusse opposé contre tous tes appas

 Qu'après m'avoir chéri quand je vivais sans blâme.

⁶ VAR. Je te le dis encore, et veux, tant que j'expire,
 Sans cesse le penser et sans cesse le dire.

Mais, quitte envers l'honneur, et quitte envers mon père ¹,
 C'est maintenant à toi que je viens satisfaire :
 C'est pour t'offrir mon sang qu'en ces lieux tu me vois.
 J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois ².
 Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime ;
 Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :
 Immole avec courage au sang qu'il a perdu ³
 Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMÈNE.

Ah, Rodrigue ! il est vrai, quoique ton ennemie,
 Je ne te puis blâmer d'avoir fui l'infamie ;
 Et, de quelque façon qu'éclatent mes douleurs
 Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs ⁴.
 Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,
 Demandait à l'ardeur d'un généreux courage :
 Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien ⁵ ;
 Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.
 Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire ;
 Elle a vengé ton père et soutenu ta gloire :
 Même soin me regarde, et j'ai, pour m'affliger,
 Ma gloire à soutenir, et mon père à venger.
 Hélas ! ton intérêt ici me désespère.
 Si quelque autre malheur m'avait ravi mon père,
 Mon âme aurait trouvé dans le bien de te voir

¹ IMIT. Cobré mi perdido honor ;
 Mas luego á tu amor rendido
 He venido.

² IMIT. Porque no llames rigor
 Lo que obligacion ha sido.

³ IMIT. Haz con brio
 La venganza de tu padre ,
 Como hice la del mio.

⁴ IMIT. No te doy la culpa á ti
 De que desdichada soy

⁵ IMIT. Como caballero hiciste.

L'unique allégement qu'elle eût pu recevoir ;
 Et contre ma douleur j'aurais senti des charmes ,
 Quand une main si chère eût essuyé mes larmes.
 Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu ;
 Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû ¹ ;
 Et cet affreux devoir, dont l'ordre m'assassine ,
 Me force à travailler moi-même à ta ruine.
 Car enfin, n'attends pas de mon affection
 De lâches sentiments pour ta punition.
 De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne ,
 Ma générosité doit répondre à la tienne :
 Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi ;
 Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne ;
 Il demande ma tête, et je te l'abandonne ;
 Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt ;
 Le coup m'en sera doux, aussi bien que l'arrêt.
 Attendre après mon crime une lente justice,
 C'est reculer ta gloire autant que mon supplice.
 Je mourrai trop heureux, mourant d'un coup si beau.

CHIMÈNE.

Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau ².
 Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre ?
 Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre ;
 C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,
 Et je dois te poursuivre, et non pas te punir.

D. RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,

¹ VAB. Et, pour mieux tourmenter mon esprit éperdu
 Avec tant de rigueur mon astre me domine,
 Qu'il me faut travailler moi-même à ta ruine.

² IMIT. Mas soy parte
 Para solo perseguirte,
 Pero no para matarte

Ta générosité doit répondre à la mienne ;
 Et, pour venger un père, emprunter d'autres bras,
 Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas :
 Ma main seule du mien a su venger l'offense,
 Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMÈNE.

Cruel, à quel propos sur ce point t'obstiner ?
 Tu t'es vengé sans aide, et tu m'en veux donner !
 Je suivrai ton exemple, et j'ai trop de courage
 Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.
 Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir
 Aux traits de ton amour, ni de ton désespoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur ! hélas ! quoi que je fasse
 Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grâce ?
 Au nom d'un père mort, ou de notre amitié,
 Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié.
 Ton malheureux amant aura bien moins de peine ¹
 A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.

CHIMÈNE.

Va, je ne te hais point.

D. RODRIGUE.

Tu le dois ².

CHIMÈNE.

Je ne puis ³.

D. RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme et si peu les faux bruits ?
 Quand on saura mon crime, et que ta flamme dure,
 Que ne publieront point l'envie et l'imposture !

¹ IMIT. Considera
 Que el dexarme es la venganza,
 Que el matarme no lo fuera.

² IMIT. Me aborreces ?

³ IMIT. No es posible.

Force-les au silence, et, sans plus discourir,
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMÈNE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie ¹;
Et je veux que la voix de la plus noire envie ²
Élève au ciel ma gloire et plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore et que je te poursuis.
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde, encore que je l'aime.
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ ³;
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard ⁴.
La seule occasion qu'aura la médisance,
C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence :
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE.

Que je meure ⁵!

CHIMÈNE.

Va-t'en ⁶.

D. RODRIGUE.

A quoi te résous-tu ⁷?

CHIMÈNE.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère ⁸,

¹ VAR. Elle éclate bien moins en te laissant la vie.

² IMIT. Disculpará mi decoro
Con quien piensa que te adoro
El saber que te persigo.

³ IMIT. Vete, y mira á la salida
No te vean.

⁴ IMIT. Es razon
No quitarme la opinion.

⁵ IMIT. Mátame.

⁶ IMIT. Déxame.

⁷ IMIT. Pues tu rigor qué hacer quiere?

⁸ IMIT. Por mi honor, aunque muger
He de hacer

Je ferai mon possible à bien venger mon père ;
 Mais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
 Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

O miracle d'amour !

CHIMÈNE.

O comble de misères !

D. RODRIGUE.

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères !

CHIMÈNE.

Rodrigue , qui l'eût cru ¹....

D. RODRIGUE.

Chimène, qui l'eût dit ²...

CHIMÈNE.

Que notre heur fût si proche , et sitôt se perdit ³?

D. RODRIGUE.

Et que si près du port , contre toute apparence ,
 Un orage si prompt brisât notre espérance ?

CHIMÈNE.

Ah ! mortelles douleurs !

D. RODRIGUE.

Ah ! regrets superflus !

CHIMÈNE.

Va-t'en , encore un coup , je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE.

Adieu : je vais traîner une mourante vie ⁴,
 Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

Contra ti quanto pudiere ,
 Descando no poder.

¹ IMIT. Ay, Rodrigo ! quién pensara

² IMIT. Ay, Ximena ! quién dixera ?

³ IMIT. Que mi dicha se acabara ?

⁴ IMIT. Quédate , ireme muriendo

CHIMÈNE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
De ne respirer pas un moment après toi.
Adieu; sors, et surtout garde bien qu'on te voie.

ELVIRE.

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie....

CHIMÈNE.

Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer.
Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

SCÈNE V.

D. DIÈGUE.

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse :
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse ;
Toujours quelques soucis en ces événements
Troublent la pureté de nos contentements.
Au milieu du bonheur mon âme en sent l'atteinte ;
Je nage dans la joie, et je tremble de crainte.
J'ai vu mort l'ennemi qui m'avait outragé ;
Et je ne saurais voir la main qui m'a vengé.
En vain je m'y travaille, et d'un soin inutile ,
Tout cassé que je suis, je cours toute la ville :
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur ¹
Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,
Je pense l'embrasser, et n'embrasse qu'une ombre ;
Et mon amour, déçu par cet objet trompeur,
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point de marques de sa fuite ;
Je crains du comte mort les amis et la suite ;

¹ VAR. Si j'en obtiens l'effet, je te donne ma foi.

² VAR. Si peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur
Se consomme sans fruit à chercher le vainqueur.

Leur nombre m'épouvante , et confond ma raison.
 Rodrigue ne vit plus , ou respire en prison.
 Justes cieux ! me trompé-je encore à l'apparence ,
 Ou si je vois enfin mon unique espérance ?
 C'est lui , n'en doutons plus ; mes vœux sont exaucés ,
 Ma crainte est dissipée , et mes ennuis cessés.

SCÈNE VI.

D. DIÈGUE, D. RODRIGUE.

D. DIÈGUE.

Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie ¹ !

D. RODRIGUE.

Hélas !

D. DIÈGUE.

Ne mêle point de soupirs à ma joie ;
 Laisse-moi prendre haleine afin de te louer ².
 Ma valeur n'a point lieu de te désavouer ³ ;
 Tu l'as bien imitée, et ton illustre audace
 Fait bien revivre en toi les héros de ma race :
 C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens ;
 Ton premier coup d'épée égale tous les miens :
 Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée
 Par cette grande épreuve atteint ma renommée.
 Appui de ma vieillesse , et comble de mon heur,
 Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur ⁴ ;

¹ IMIT. Es posible que me hallo
 Entre tus brazos ?

² IMIT. Aliento tomo
 Para en tus alabanzas empleallo.

³ IMIT. Bien mis pasados brios imitaste.

⁴ IMIT. Toca las blancas canas que me honraste.

Viens baiser cette joue, et reconnais la place'
Où fut empreint l'affront que ton courage efface

D. RODRIGUE.

L'honneur vous en est dû, je ne pouvais pas moins³,
Étant sorti de vous et nourri par vos soins.

Je m'en tiens trop heureux, et mon âme est ravie

Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie :

Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux

Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous⁴.

Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate ;

Assez et trop longtemps votre discours le flatte.

Je ne me repens point de vous avoir servi ;

Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi :

Mon bras pour vous venger, armé contre ma flamme,

Par ce coup glorieux m'a privé de mon âme;

Ne me dites plus rien ; pour vous j'ai tout perdu ;

Ce que je vous devais, je vous l'ai bien rendu.

D. DIÈGUE.

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire ⁵.

Je t'ai donné la vie , et tu me rends ma gloire ⁶ ;

Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,

D'autant plus maintenant je te dois de retour.

¹ IMIT. Llega la tierna boca á la mexilla
Donde la mancha de mi honor quitaste.

² VAR. Où fut jadis l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE.

L'honneur vous en est dû ; les cieux vous sont témoins
Qu'étant sorti de vous , je ne pouvais pas moins.
Je me tiens trop heureux.

³ IMIT. Alza la cabeza,
A quien como la cause se atribuya,
Si hay en mi algun valor, y fortaleza.

⁴ VAR. Si j'ose satisfaire à moi-même après vous.

⁵ VAR. Porte encore plus haut le prix de ta victoire.

⁶ IMIT. Si yo te dí el ser naturalmente,
Tú me le has vuelto á pura fuerza suya.

Mais d'un cœur magnanime éloigne ces faiblesses ¹;
 Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses!
 L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir ².

D. RODRIGUE.

Ah! que me dites-vous?

D. DIÈGUE.

Ce que tu dois savoir.

D. RODRIGUE.

Mon honneur offensé sur moi-même se venge;
 Et vous m'osez pousser à la honte du change!
 L'infamie est pareille, et suit également
 Le guerrier sans courage, et le perfide amant.
 A ma fidélité ne faites point d'injure;
 Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure;
 Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus;
 Ma foi m'engage encor, si je n'espère plus;
 Et, ne pouvant quitter ni posséder Chimène,
 Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

D. DIÈGUE.

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas;
 Ton prince et ton pays ont besoin de ton bras.
 La flotte qu'on craignait, dans ce grand fleuve entrée,
 Croit surprendre la ville et piller la contrée.
 Les Maures vont descendre; et le flux et la nuit
 Dans une heure à nos murs les amènent sans bruit.
 La cour est en désordre, et le peuple en alarmes;
 On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
 Dans ce malheur public mon bonheur a permis
 Que j'ai trouvé chez moi cinq cents de mes amis,
 Qui, sachant mon affront, poussés d'un même zèle,
 Se venaient tous offrir à venger ma querelle ³.

¹ VAR. Mais d'un si brave cœur éloigne ces faiblesses.

² VAR. L'amour n'est qu'un plaisir, et l'honneur un devoir.

³ VAR. Venaient m'offrir leur vie à venger ma querelle.

Tu les as prévenus ; mais leurs vaillantes mains
 Se tremperont bien mieux au sang des Africains.
 Va marcher à leur tête, où l'honneur te demande¹ ;
 C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande.
 De ces vieux ennemis va soutenir l'abord ;
 Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort ,
 Prends-en l'occasion , puisqu'elle t'est offerte ;
 Fais devoir à ton roi son salut à ta perte ;
 Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front.
 Ne borne pas ta gloire à venger un affront² ,
 Porte-la plus avant ; force par ta vaillance³
 Ce monarque au pardon, et Chimène au silence ;
 Si tu l'aimes , apprends que revenir vainqueur,
 C'est l'unique moyen de regagner son cœur.
 Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles ;
 Je t'arrête en discours, et je veux que tu voles.
 Viens, suis-moi , va combattre , et montrer à ton roi
 Que ce qu'il perd au comte, il le recouvre en toi.

¹ IMIT. Con quinientos hidalgos, deudos míos,
 Sal en campaña á exercitar tus bríos.

² IMIT. No dirán que la mano te ha servido
 Para vengar agravios solamente.

³ VAR. Pousse-la plus avant ; force , par ta vaillance
 La justice au pardon , et Chimène au silence.
 Si tu l'aimes , apprends que retourner vainqueur.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

N'est-ce point un faux bruit ? le sais-tu bien , Elvire ?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire ?

Et porte jusqu'au ciel , d'une commune voix ,

De ce jeune héros les glorieux exploits.

Les Maures devant lui n'ont paru qu'à leur honte ;

Leur abord fut bien prompt , leur suite encor plus prom-

Trois heures de combat laissent à nos guerriers [pte ;

Une victoire entière et deux rois prisonniers.

La valeur de leur chef ne trouvait point d'obstacles.

CHIMÈNE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles ?

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux rois sont le prix ;

Sa main les a vaincus , et sa main les a pris.

CHIMÈNE.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges ?

ELVIRE.

Du peuple , qui partout fait sonner ses louanges ,

Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur ,

Son ange tutélaire et son libérateur.

CHIMÈNE.

Et le roi , de quel œil voit-il tant de vaillance ?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paraître en sa présence :

Mais don Diègue, ravi, lui présente enchainés,
 Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés,
 Et demande pour grâce à ce généreux prince
 Qu'il daigne voir la main qui sauve la province.

CHIMÈNE.

Mais n'est-il point blessé?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.

Vous changez de couleur! reprenez vos esprits.

CHIMÈNE

Reprenons donc aussi ma colère affaiblie :
 Pour avoir soin de lui, faut-il que je m'oublie?
 On le vante, on le loue, et mon cœur y consent :
 Mon honneur est muet, mon devoir impuissant!
 Silence, mon amour, laisse agir ma colère;
 S'il a vaincu deux rois, il a tué mon père;
 Ces tristes vêtements, où je lis mon malheur,
 Sont les premiers effets qu'ait produits sa valeur;
 Et, quoi qu'on die ailleurs d'un cœur si magnanime¹,
 Ici tous les objets me parlent de son crime.
 Vous qui rendez la force à mes ressentiments,
 Voile, crêpes, habits, lugubres ornements,
 Pompe où m'ensevelit sa première victoire,
 Contre ma passion soutenez bien ma gloire;
 Et lorsque mon amour aura trop de pouvoir,
 Parlez à mon esprit de mon triste devoir,
 Attaquez sans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE.

Modérez ces transports, voici venir l'infante.

¹ VAR. Et combien que pour lui tout un peuple s'anime.

SCÈNE II.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

Je ne viens pas ici consoler tes douleurs ;
Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

CHIMÈNE.

Prenez bien plutôt part à la commune joie,
Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie ,
Madame : autre que moi n'a droit de soupirer.
Le péril dont Rodrigue a su nous retirer¹,
Et le salut public que vous rendent ses armes,
A moi seule aujourd'hui souffrent encor les larmes² :
Il a sauvé la ville, il a servi son roi ;
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi.

L'INFANTE.

Ma Chimène, il est vrai qu'il a fait des merveilles.

CHIMÈNE.

Déjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles ;
Et je l'entends partout publier hautement
Aussi brave guerrier que malheureux amant.

L'INFANTE.

Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire ?
Ce jeune Mars qu'il loue a su jadis te plaire ;
Il possédait ton âme, il vivait sous tes lois :
Et vanter sa valeur, c'est honorer ton choix.

CHIMÈNE.

Chacun peut la vanter avec quelque justice³,
Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice.
On aigrit ma douleur en l'élevant si haut :

¹ VAR. Le péril dont Rodrigue a su vous retirer.² VAR. A moi seule aujourd'hui permet encor les larmes.³ VAR. J'accorde que chacun la vante avec justice.

Je vois ce que je perds quand je vois ce qu'il vaut.
 Ah ! cruels déplaisirs à l'esprit d'une amante !
 Plus j'apprends son mérite, et plus mon feu s'augmente :
 Cependant mon devoir est toujours le plus fort,
 Et malgré mon amour va poursuivre sa mort.

L'INFANTE.

Hier ce devoir te mit en une haute estime ;
 L'effort que tu te fis parut si magnanime ,
 Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour
 Admirait ton courage et plaignait ton amour.
 Mais croirais-tu l'avis d'une amitié fidèle ?

CHIMÈNE.

Ne vous obéir pas me rendrait criminelle.

L'INFANTE.

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui ¹.
 Rodrigue maintenant est notre unique appui ,
 L'espérance et l'amour d'un peuple qui l'adore ,
 Le soutien de Castille, et la terreur du Maure.
 Le roi même est d'accord de cette vérité ,
 Que ton père en lui seul se voit ressuscité ² ;
 Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique ,
 Tu poursuis en sa mort la ruine publique.
 Quoi ! pour venger un père est-il jamais permis
 De livrer sa patrie aux mains des ennemis ?
 Contre nous ta poursuite est-elle légitime ?
 Et pour être punis avons-nous part au crime ?
 Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser
 Celui qu'un père mort t'obligeait d'accuser ;
 Je te voudrais moi-même en arracher l'envie :
 Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie.

¹ VAR. Ce qui fut bon alors ne l'est plus aujourd'hui.

² VAR. Ses faits nous ont rendu ce qu'ils nous ont ôté,
 Et ton père en lui seul se voit ressuscité.

CHIMÈNE.

Ah ! ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté¹ :
 Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.
 Quoique pour ce vainqueur mon amour s'intéresse,
 Quoiqu'un peuple l'adore et qu'un roi le caresse,
 Qu'il soit environné des plus vaillants guerriers,
 J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

L'INFANTE.

C'est générosité quand, pour venger un père,
 Notre devoir attaque une tête si chère ;
 Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang,
 Quand on donne au public les intérêts du sang.
 Non, crois-moi, c'est assez que d'éteindre ta flamme ;
 Il sera trop puni s'il n'est plus dans ton âme.
 Que le bien du pays t'impose cette loi :
 Aussi bien, que crois-tu que t'accorde le roi ?

CHIMÈNE.

Il peut me refuser, mais je ne puis me taire².

L'INFANTE.

Pense bien, ma Chimène, à ce que tu veux faire.
 Adieu : tu pourras seule y penser à loisir.

CHIMÈNE.

Après mon père mort, je n'ai point à choisir³.

¹ VAR. Ah, madame ! souffrez qu'avecque liberté
 Je pousse jusqu'au bout ma générosité.
 Quoique mon cœur pour lui contre moi s'intéresse.

² VAR. Il peut me refuser, mais je ne me puis taire.

³ VAR. Adieu : tu pourras seule y songer à loisir.

SCÈNE III.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS,
D. RODRIGUE, D. SANCHE.

FERNAND.

Généreux héritier d'une illustre famille
Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille
Race de tant d'aïeux en valeur signalés,
Que l'essai de la tienne a sitôt égalés,
Pour te récompenser ma force est trop petite ;
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le pays délivré d'un si rude ennemi,
Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les Maures défaits avant qu'en ces alarmes
J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes,
Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi
Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi.
Mais deux rois tes captifs feront ta récompense :
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence ¹.
Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur ².
Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.
Sois désormais le Cid ; qu'à ce grand nom tout cède ;
Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède ,

¹ IMIT.

DON SANCHE.

El mio Cid le ha llamado.

REY MORO.

En mi lengua es mi señor.

REY DE CASTILLA.

Ese nombre le está bien.

REY MORO.

Entre Moros le ha tenido.

² IMIT.

REY DE CASTILLA.

Pues allá le ha merecido,

En mis tierras se le den.

Lalamrale el Cid es rason.

Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois
Et ce que tu me vaux , et ce que je te dois.

D. RODRIGUE.

Que votre majesté , sire , épargne ma honte.
D'un si faible service elle fait trop de compte ,
Et me force à rougir , devant un si grand roi ,
De mériter si peu l'honneur que j'en reçois.
Je sais trop que je dois au bien de votre empire ,
Et le sang qui m'anime , et l'air que je respire ;
Et , quand je les perdrai pour un si digne objet ,
Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

D. FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage
Ne s'en acquittent pas avec même courage ;
Et lorsque la valeur ne va point dans l'excès ,
Elle ne produit point de si rares succès.
Souffre donc qu'on te loue , et de cette victoire
Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

D. RODRIGUE.

Sire , vous avez su qu'en ce danger pressant
Qui jeta dans la ville un effroi si puissant ,
Une troupe d'amis chez mon père assemblée
Sollicita mon âme encor toute troublée....
Mais , sire , pardonnez à ma témérité ,
Si j'osai l'employer sans votre autorité :
Le péril approchait ; leur brigade était prête ;
Me montrant à la cour , je hasardais ma tête ¹ :
Et , s'il fallait la perdre , il m'était bien plus doux
De sortir de la vie en combattant pour vous.

D. FERNAND.

J'excuse ta chaleur à venger ton offense ;

¹ VAR. Et paraitre à la cour eût hasardé ma tête.
Qu'à défendre l'État j'aimais bien mieux donner.
Qu'aux plaintes de Chimène ainsi l'abandonner.

Et l'État défendu me parle en ta défense :
Crois que dorénavant Chimène a beau parler,
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.
Mais poursuis.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance
Et porte sur le front une mâle assurance.
Nous partimes cinq cents ; mais, par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,
Tant , à nous voir marcher avec un tel visage ¹,
Les plus épouvantés reprenaient de courage !
J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés,
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés :
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure ,
Brûlant d'impatience, autour de moi demeure ,
Se couche contre terre , et, sans faire aucun bruit ,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même ,
Et, se tenant cachée, aide à mon stratagème ;
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles ;
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
Les Maures et la mer montent jusques au port ².
On les laisse passer ; tout leur paraît tranquille ;
Point de soldats au port , point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits ,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris ;
Ils abordent sans peur, ils ancrent , ils descendent ,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.

¹ VAR. Tant, à nous voir marcher en si bon équipage.

² VAR. L'onde s'enflait dessous, et, d'un commun effort,
Les Maures et la mer entrèrent dans le port.

Nous nous levons alors , et tous en même temps
 Poussons jusques au ciel mille cris éclatants ;
 Les nôtres , à ces cris , de nos vaisseaux répondent ¹ ;
 Ils paraissent armés , les Maures se confondent ,
 L'épouvante les prend à demi descendus ;
 Avant que de combattre , ils s'estiment perdus.
 Ils couraient au pillage , et rencontrent la guerre ;
 Nous les pressons sur l'eau , nous les pressons sur terre
 Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang
 Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang. ✕
 Mais bientôt , malgré nous , leurs princes les rallient ,
 Leur courage renaît , et leurs terreurs s'oublient :
 La honte de mourir sans avoir combattu
 Arrête leur désordre , et leur rend leur vertu ².
 Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges ,
 De notre sang au leur font d'horribles mélanges ;
 Et la terre , et le fleuve , et leur flotte , et le port ,
 Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
 O combien d'actions , combien d'exploits célèbres
 Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres ³ ,
 Où chacun , seul témoin des grands coups qu'il donnait ,
 Ne pouvait discerner où le sort inclinait !
 J'allais de tous côtés encourager les nôtres ,
 Faire avancer les uns , et soutenir les autres ,
 Ranger ceux qui venaient , les pousser à leur tour ;
 Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour ⁴.
 Mais enfin sa clarté montre notre avantage ;
 Le Maure voit sa perte , et perd soudain courage ⁵ ;

¹ VAR. Les nôtres au signal de leurs vaisseaux répondent.

² VAR. Rétablit leur désordre , et leur rend leur vertu.
 Contre nous , de pied ferme , ils tirent leurs épées ;
 Des plus braves soldats les trames sont coupées.

³ VAR. Furent ensevelis dans l'horreur des ténèbres.

⁴ VAR. Et n'en pus rien savoir jusques au point du jour.

⁵ VAR. Le Maure vit sa perte , et perdit le courage.

Et, voyant un renfort qui nous vient secourir,
 L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir ¹.
 Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
 Poussent jusques aux cieus des cris épouvantables ²,
 Font retraite en tumulte, et sans considérer
 Si leurs rois avec eux peuvent se retirer ³.
 Pour souffrir ce devoir, leur frayeur est trop forte;
 Le flux les apporta, le reflux les remporte;
 Cependant que leurs rois, engagés parmi nous,
 Et quelque peu des leurs, tout percés de nos coups,
 Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
 A se rendre moi-même en vain je les convie;
 Le cimenterre au poing, ils ne m'écoutent pas :
 Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
 Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
 Ils demandent le chef; je me nomme, ils se rendent.
 Je vous les envoyai tous deux en même temps;
 Et le combat cessa faute de combattants.

C'est de cette façon que, pour votre service....

SCÈNE IV.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. RODRIGUE,
 D. ARIAS, D. ALONSE, D. SANCHE.

D. ALONSE.

Sire, Chimène vient vous demander justice.

D. FERNAND.

La fâcheuse nouvelle, et l'importun devoir !

Va, je ne la veux pas obliger à te voir.

Pour tous remerciements il faut que je te chasse :

¹ VAR. Et, voyant un renfort qui nous vient secourir,
 Changea l'ardeur de vaincre à la peur de mourir.

² VAR. Nous laissent pour adieux des cris épouvantables.

³ VAR. Si leurs rois avec eux ont pu se retirer.

Mais avant que sortir, viens, que ton roi t'embrasse ¹.

{ D. Rodrigue rentre. }

D. DIÈGUE.

Chimène le poursuit, et voudrait le sauver.

D. FERNAND.

On m'a dit qu'elle l'aime, et je vais l'éprouver.

Montrez un œil plus triste.

SCÈNE V.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS,
D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. FERNAND.

Enfin soyez contente,

Chimène, le succès répond à votre attente.

Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,

Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus ;

Rendez grâces au ciel, qui vous en a vengée.

(à don Diègue.)

Voyez comme déjà sa couleur est changée.

D. DIÈGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, et d'un amour parfait,

Dans cette pamoison, sire, admirez l'effet.

Sa douleur a trahi les secrets de son ame,

Et ne vous permet plus de douter de sa flamme.

CHIMÈNE.

Quoi ! Rodrigue est donc mort ?

D. FERNAND.

Non, non, il voit le jour,

Et te conserve encore un immuable amour :

Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse ².

¹ Imit. En premio de estas victorias
Ha de llevarse este abrazo.

² Var. Tu le posséderas, reprends ton allégresse.

CHIMÈNE.

Sire, on pâme de joie , ainsi que de tristesse ¹ :
Un excès de plaisir nous rend tout languissants ;
Et, quand il surprend l'âme , il accable les sens.

D. FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible ?
Chimène , ta douleur a paru trop visible ².

CHIMÈNE.

Eh bien , sire , ajoutez ce comble à mon malheur ³,
Nommez ma pâmoison l'effet de ma douleur :
Un juste déplaisir à ce point m'a réduite :
Son trépas dérobait sa tête à ma poursuite ;
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays ,
Ma vengeance est perdue et mes desseins trahis :
Une si belle fin m'est trop injurieuse.
Je demande sa mort , mais non pas glorieuse ,
Non pas dans un éclat qui l'élève si haut ,
Non pas au lit d'honneur , mais sur un échafaud ;
Qu'il meure pour mon père , et non pour la patrie ;
Que son nom soit taché , sa mémoire flétrie.
Mourir pour le pays n'est pas un triste sort ,
C'est s'immortaliser par une belle mort.
J'aime donc sa victoire , et je le puis sans crime :
Elle assure l'État , et me rend ma victime ,
Mais noble , mais fameuse entre tous les guerriers ,
Le chef , au lieu de fleurs , couronné de lauriers :
Et , pour dire en un mot ce que j'en considère ,
Digne d'être immolé aux mânes de mon père...
Hélas , à quel espoir me laissé-je emporter !

¹ IMIT. Tanto atribula un placer,
Como congoja un pesar.

² VAR. Ta tristesse , Chimène , a paru trop visible.

³ VAR. Eh bien , sire , ajoutez ce comble à mes malheurs.
Nommez ma pâmoison l'effet de mes douleurs.

Rodrigue de ma part n'a rien à redouter ;
 Que pourraient contre lui des armes qu'on méprise ?
 Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise ¹ ;
 Là, sous votre pouvoir, tout lui devient permis ;
 Il triomphe de moi comme des ennemis.
 Dans leur sang répandu la justice étouffée ² ,
 Au crime du vainqueur sert d'un nouveau trophée :
 Nous en croissons la pompe , et le mépris des lois
 Nous fait suivre son char au milieu de deux rois.

D. FERNAND.

Ma fille, ces transports ont trop de violence.
 Quand on rend la justice on met tout en balance.
 On a tué ton père, il était l'agresseur ;
 Et la même équité m'ordonne la douceur.
 Avant que d'accuser ce que j'en fais paraître ,
 Consulte bien ton cœur ; Rodrigue en est le maître ,
 Et ta flamme en secret rend grâces à ton roi ,
 Dont la faveur conserve un tel amant pour toi ³.

CHIMÈNE.

Pour moi ! mon ennemi ! l'objet de ma colère !
 L'auteur de mes malheurs ! l'assassin de mon père !
 De ma juste poursuite on fait si peu de cas
 Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas !
 Puisque vous refusez la justice à mes larmes ,
 Sire , permettez-moi de recourir aux armes ;
 C'est par là seulement qu'il a su m'outrager ,
 Et c'est aussi par là que je me dois venger.
 A tous vos cavaliers je demande sa tête ⁴ ;

² IMIT. Son tus ojos sus espías ,
 Tu retrete su sagrado ,
 Tu favor sus alas libres.

² VAR. Dans leur sang épandu la justice étouffée.

³ IMIT. Si he guardado á Rodrigo
 Quizá para vos le guardo.

⁴ VAR. A tous vos chevaliers je demande sa tête.

Oui, qu'un d'eux me l'apporte, et je suis sa conquête ;
Qu'ils le combattent, sire ; et, le combat fini ;
J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni.
Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

D. FERNAND.

Cette vieille coutume en ces lieux établie ,
Sous couleur de punir un injuste attentat ,
Des meilleurs combattants affaiblit un État ;
Souvent de cet abus le succès déplorable
Opprime l'innocent, et soutient le coupable.
J'en dispense Rodrigue, il m'est trop précieux
Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux ;
Et, quoi qu'ait pu commettre un cœur si magnanime ,
Les Maures en fuyant ont emporté son crime.

D. DIÈGUE.

Quoi ! sire, pour lui seul vous renversez des lois
Qu'a vu toute la cour observer tant de fois !
Que croira votre peuple , et que dira l'envie
Si sous votre défense il ménage sa vie ,
Et s'en fait un prétexte à ne paraître pas ¹
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas ?
De pareilles faveurs terniraient trop sa gloire ² :
Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire.
Le comte eut de l'audace, il l'en a su punir :
Il l'a fait en brave homme , et le doit maintenir ³.

D. FERNAND.

Puisque vous le voulez , j'accorde qu'il le fasse :
Mais d'un guerrier vaincu mille prendraient la place ;
Et le prix que Chimène au vainqueur a promis
De tous mes cavaliers ferait ses ennemis ⁴ :

¹ VAR. Et s'en sert d'un prétexte à ne paraître pas.

² VAR. Sire, ôtez ces faveurs qui terniraient sa gloire.

³ VAR. Il l'a fait en brave homme , et le doit soutenir.

⁴ VAR. De tous les chevaliers ferait ses ennemis.

L'opposer seul à tous serait trop d'injustice ;
 Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.
 Choisis qui tu voudras, Chimène, et choisis bien ;
 Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. DIÈGUE.

N'excusez point par là ceux que son bras étonne ;
 Laissez un champ ouvert où n'entrera personne ¹.
 Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui ,
 Quel courage assez vain s'oserait prendre à lui ?
 Qui se hasarderait contre un tel adversaire ?
 Qui serait ce vaillant , ou bien ce téméraire ?

D. SANCHE

Faites ouvrir le champ : vous voyez l'assaillant ² ;
 Je suis ce téméraire , ou plutôt ce vaillant.
 Accordez cette grâce à l'ardeur qui me presse.
 Madame , vous savez quelle est votre promesse.

D. FERNAND.

Chimène , remets-tu ta querelle en sa main ?

CHIMÈNE.

Sire, je l'ai promis.

D. FERNAND.

Soyez prêt à demain.

D. DIÈGUE.

Non , sire , il ne faut pas différer davantage :
 On est toujours tout prêt quand on a du courage.

D. FERNAND.

Sortir d'une bataille , et combattre à l'instant !

D. DIÈGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. FERNAND.

Du moins une heure ou deux je veux qu'il se délasse ;
 Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe ,

¹ VAR. Laissez un camp ouvert où n'entrera personne.

² VAG. Faites ouvrir le camp : vous voyez l'assaillant.

Pour témoigner à tous qu'à regret je permets
Un sanglant procédé qui ne me plut jamais ,
De moi ni de ma cour il n'aura la présence.

(à D. Arias.)

Vous seul des combattants jugerez la vaillance.
Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur,
Et, le combat fini , m'amenez le vainqueur.
Quel qu'il soit , même prix est acquis à sa peine ¹ ;
Je le veux de ma main présenter à Chimène ,
Et que , pour récompense , il reçoive sa foi.

CHIMÈNE.

Quoi ! sire , m'imposer une si dure loi ² !

D. FERNAND.

Tu t'en plains ; mais ton feu , loin d'avouer ta plainte ,
Si Rodrigue est vainqueur , l'accepte sans contrainte.
Cesse de murmurer contre un arrêt si doux ;
Qui que ce soit des deux , j'en ferai ton époux.

¹ VAR. Quel qu'il soit , même prix est ouvert à sa peine.

² VAR. Sire , c'est me donner une trop dure loi.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

D. RODRIGUE, CHIMÈNE.

CHIMÈNE.

Quoi ! Rodrigue, en plein jour ! d'où te vient cette audace ?
Va , tu me perds d'honneur ; retire-toi , de grâce.

D. RODRIGUE.

Je vais mourir, madame , et vous viens en ce lieu ,
Avant le coup mortel , dire un dernier adieu ;
Cet immuable amour qui sous vos lois m'engage ¹
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir !

D. RODRIGUE

Je cours à ces heureux moments
Qui vont livrer ma vie à vos ressentiments.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir ! Don Sanche est-il si redoutable ,
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable ?
Qui t'a rendu si faible ? ou qui le rend si fort ?
Rodrigue va combattre , et se croit déjà mort !
Celui qui n'a pas craint les Maures ni mon père ,
Va combattre don Sanche , et déjà désespère !

¹ VAR. Mon amour vous le doit , et mon cœur qui soupire
N'ose , sans votre aven , sortir de votre empire.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir !

D. RODRIGUE.

J'y cours , et le comte est vengé
Aussitôt que de vous j'en aurai le congé.

Ainsi donc au besoin ton courage s'abat !

D. RODRIGUE.

Je cours à mon supplice, et non pas au combat ;
 Et ma fidèle ardeur sait bien m'ôter l'envie ,
 Quand vous cherchez ma mort , de défendre ma vie.
 J'ai toujours même cœur ; mais je n'ai point de bras
 Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas ;
 Et déjà cette nuit m'aurait été mortelle ,
 Si j'eusse combattu pour ma seule querelle ;
 Mais défendant mon roi , son peuple , et mon pays ¹
 A me défendre mal je les aurais trahis.
 Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie ,
 Qu'il en veuille sortir par une perfidie :
 Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt ,
 Vous demandez ma mort , j'en accepte l'arrêt.
 Votre ressentiment choisit la main d'un autre :
 Je ne méritais pas de mourir de la vôtre.
 On ne me verra point en repousser les coups ;
 Je dois plus de respect à qui combat pour vous ;
 Et , ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent ,
 Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent ,
 Je lui vais présenter mon estomac ouvert ,
 Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

CHIMÈNE.

Si d'un triste devoir la juste violence ,
 Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance ,
 Prescrit à ton amour une si forte loi ,
 Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi ,
 En cet aveuglement ne perds pas la mémoire
 Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire ,
 Et que , dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu ,
 Quand on le saura mort , on le croira vaincu.

¹ VAR. Mais défendant mon roi , son peuple , et le pays.

Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chère ¹,
 Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon père,
 Et te fait renoncer, malgré ta passion,
 A l'espoir le plus doux de ma possession :
 Je t'en vois cependant faire si peu de compte,
 Que sans rendre combat tu veux qu'on te surmonte.
 Quelle inégalité ravale ta vertu ?
 Pourquoi ne l'as-tu plus ? ou pourquoi l'avais-tu ?
 Quoi ! n'es-tu généreux que pour me faire outrage ?
 S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage ?
 Et traites-tu mon père avec tant de rigueur,
 Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur ?
 Va, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre ;
 Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE.

Après la mort du comte, et les Maures défaits,
 Faudrait-il à ma gloire encor d'autres effets ?
 Elle peut dédaigner le soin de me défendre ;
 On sait que mon courage ose tout entreprendre.
 Que ma valeur peut tout, et que dessous les cieux,
 Auprès de mon honneur, rien ne m'est précieux ².
 Non, non, en ce combat, quoi que vous veuilliez croire,
 Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire,
 Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,
 Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.
 On dira seulement : « Il adorait Chimène ;
 « Il n'a pas voulu vivre et mériter sa haine ;
 « Il a cédé lui-même à la rigueur du sort

¹ VAR. L'honneur te fut plus cher que je ne te suis chère.
 Puisqu'il trempa tes mains dans le sang de mon père,
 Et le fit renoncer, malgré ta passion.

VAR. Non, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre.

² VAR. Mon honneur, appuyé sur de si grands effets,
 Contre un autre ennemi n'a plus à se défendre.

³ VAR. Quand mon honneur y va, rien ne m'est précieux.

« Qui forçait sa maîtresse à poursuivre sa mort :
 « Elle voulait sa tête ; et son cœur magnanime ,
 « S'il l'en eût refusée, eût pensé faire un crime.
 « Pour venger son honneur il perdit son amour,
 « Pour venger sa maîtresse il a quitté le jour,
 « Préférant (quelque espoir qu'eût son âme asservie)
 « Son honneur à Chimène, et Chimène à sa vie. »
 Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat,
 Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat ;
 Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,
 Que tout autre que moi n'eût pu vous satisfaire.

CHIMÈNE.

Puisque , pour t'empêcher de courir au trépas ,
 Ta vie et ton honneur sont de faibles appas ,
 Si jamais je t'aimai , cher Rodrigue , en revanche ,
 Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche ;
 Combats pour m'affranchir d'une condition
 Qui me donne à l'objet de mon aversion ¹.
 Te dirai-je encor plus ? va , songe à ta défense ,
 Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence ;
 Et , si tu sens pour moi ton cœur encore épris ² ,
 Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.
 Adieu : ce mot lâché me fait rougir de honte.

D. RODRIGUE , seul.

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte ?
 Paraissez , Navarrois , Maures et Castellans ,
 Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants ;
 Unissez-vous ensemble , et faites une armée ,
 Pour combattre une main de la sorte animée ;
 Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux ;
 Pour en venir à bout , c'est trop peu que de vous.

¹ VAR. Qui me livre à l'objet de mon aversion.

² VAR. Et si jamais l'amour échauffa tes esprits.

SCÈNE II.

L'INFANTE.

T'écouterai-je encor, respect de ma naissance,
 Qui fais un crime de mes feux?

T'écouterai-je, amour, dont la douce puissance
 Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux¹?

Pauvre princesse ! auquel des deux
 Dois-tu prêter obéissance?

Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi ;
 Mais, pour être vaillant, tu n'es pas fils de roi.

Impitoyable sort, dont la rigueur sépare
 Ma gloire d'avec mes désirs,
 Est-il dit que le choix d'une vertu si rare
 Coûte à ma passion de si grands déplaisirs?

O cieux ! à combien de soupirs

Faut-il que mon cœur se prépare,
 Si jamais il n'obtient sur un si long tourment²
 Ni d'éteindre l'amour, ni d'accepter l'amant !

Mais c'est trop de scrupule, et ma raison s'étonne³
 Du mépris d'un si digne choix :

Bien qu'aux monarques seuls ma naissance me donne,
 Rodrigue, avec honneur je vivrai sous tes lois.

Après avoir vaincu deux rois,

Pourrais-tu manquer de couronne?

Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner
 Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois régner⁴?

Il est digne de moi, mais il est à Chimène ;

¹ VAR. Contre ce fier tyran fait rebeller mes vœux ?

² VAR. S'il ne peut obtenir dessus mon sentiment !

³ VAR. Mais ma honte m'abuse, et ma raison s'étonne.

⁴ VAR. Marque-t-il pas déjà sur qui tu dois régner ?

Le don que j'en ai fait me nuit.
 Entre eux la mort d'un père a si peu mis de haine ¹,
 Que le devoir du sang à regret le poursuit :
 Ainsi n'espérons aucun fruit
 De son crime, ni de ma peine ,
 Puisque pour me punir le destin a permis
 Que l'amour dure même entre deux ennemis.

SCÈNE III.

L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Où viens-tu, Léonor?

LÉONOR.

Vous applaudir, madame ²,
 Sur le repos qu'enfin a retrouvé votre âme.

L'INFANTE.

D'où viendrait ce repos dans un comble d'ennui?

LÉONOR.

Si l'amour vit d'espoir, et s'il meurt avec lui,
 Rodrigue ne peut plus charmer votre courage.
 Vous savez le combat où Chimène l'engage ;
 Puisqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il soit son mari,
 Votre espérance est morte, et votre esprit guéri.

L'INFANTE.

Ah ! qu'il s'en faut encor ³ !

LÉONOR.

Que pouvez-vous prétendre?

L'INFANTE.

Mais plutôt quel espoir me pourrais-tu défendre?

¹ VAR. Entre eux un père mort sème si peu de haine.

² VAR. Vous témoigner, madame,
 L'aise que je ressens du repos de votre âme.

³ VAR. Oh ! qu'il s'en faut encor !

Si Rodrigue combat sous ces conditions ,
 Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions.
 L'amour, ce doux auteur de mes cruels supplices ,
 Aux esprits des amants apprend trop d'artifices.

LÉONOR.

Pourrez-vous quelque chose , après qu'un père mort
 N'a pu , dans leurs esprits , allumer de discord ?
 Car Chimène aisément montre , par sa conduite ,
 Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poursuite.
 Elle obtient un combat , et pour son combattant
 C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant :
 Elle n'a point recours à ces mains généreuses ¹
 Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses ;
 Don Sanche lui suffit , et mérite son choix ² ,
 Parce qu'il va s'armer pour la première fois ;
 Elle aime en ce duel son peu d'expérience :
 Comme il est sans renom , elle est sans défiance ;
 Et sa facilité vous doit bien faire voir ³
 Qu'elle cherche un combat qui force son devoir.
 Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée ⁴ ,
 Et l'autorise enfin à paraître apaisée.

L'INFANTE.

Je le remarque assez , et toutefois mon cœur
 A l'envi de Chimène adore ce vainqueur.
 A quoi me résoudrai-je , amante infortunée ?

LÉONOR.

A vous mieux souvenir de qui vous êtes née ⁵ :
 Le ciel vous doit un roi , vous aimez un sujet !

¹ VAR. Elle ne choisit point de ces mains généreuses.

² VAR. Don Sanche lui suffit : c'est la première fois
 Que ce jeune seigneur endosse le harnois.

VAR. Un tel choix , et si prompt , vous doit bien faire voir.

⁴ VAR. Et , livrant à Rodrigue une victoire aisée ,
 Puisse l'autoriser à paraître apaisée.

⁵ VAR. A vous ressouvenir de qui vous êtes née.

L'INFANTE.

Mon inclination a bien changé d'objet.
 Je n'aime plus Rodrigue, un simple gentilhomme;
 Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme¹ :
 Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,
 C'est le valeureux Cid, le maître de deux rois.
 Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme,
 Mais pour ne troubler pas une si belle flamme;
 Et, quand pour m'obliger on l'aurait couronné,
 Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.
 Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine,
 Allons encore un coup le donner à Chimène.
 Et toi, qui vois les traits dont mon cœur est percé,
 Viens me voir achever comme j'ai commencé.

SCÈNE VI.

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Elvire, que je souffre ! et que je suis à plaindre !
 Je ne sais qu'espérer, et je vois tout à craindre ;
 Aucun vœu ne m'échappe où j'ose consentir ;
 Je ne souhaite rien sans un prompt repentir.
 A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes :
 Le plus heureux succès me coûtera des larmes ;
 Et, quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort,
 Mon père est sans vengeance, ou mon amant est mort.

ELVIRE.

D'un et d'autre côté je vous vois soulagée :
 Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée ;
 Et quoi que le destin puisse ordonner de vous,
 Il soutient votre gloire et vous donne un époux.

¹ VAR. Une ardeur bien plus digne à présent me consomme.

CHIMÈNE.

Quoi ! l'objet de ma haine , ou de tant de colère !
 L'assassin de Rodrigue , ou celui de mon père !
 De tous les deux côtés on me donne un mari
 Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri.
 De tous les deux côtés mon âme se rebelle.
 Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.
 Allez , vengeance , amour , qui troublez mes esprits ,
 Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix :
 Et toi , puissant moteur du destin qui m'outrage ,
 Termine ce combat sans aucun avantage ,
 Sans faire aucun des deux ni vaincu , ni vainqueur.

ELVIRE

Ce serait vous traiter avec trop de rigueur.
 Ce combat pour votre âme est un nouveau supplice ,
 S'il vous laisse obligée à demander justice ,
 A témoigner toujours ce haut ressentiment ,
 Et poursuivre toujours la mort de votre amant.
 Madame , il vaut bien mieux que sa rare vaillance ² ,
 Lui couronnant le front , vous impose silence ;
 Que la loi du combat étouffe vos soupirs ,
 Et que le roi vous force à suivre vos désirs.

CHIMÈNE.

Quand il sera vainqueur , crois-tu que je me rende ?
 Mon devoir est trop fort , et ma perte trop grande ;
 Et ce n'est pas assez pour leur faire la loi ,
 Que celle du combat et le vouloir du roi.
 Il peut vaincre don Sanche avec fort peu de peine ,
 Mais non pas avec lui la gloire de Chimène ;
 Et , quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis ,
 Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

¹ VAR. Quoi ! l'objet de ma haine , ou bien de ma colère !

² VAR. Non , non , il vaut bien mieux que sa rare vaillance .

ELVIRE.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.
Quoi ! vous voulez encor refuser le bonheur
De pouvoir maintenant vous taire avec honneur ?
Que prétend ce devoir, et qu'est-ce qu'il espère ?
La mort de votre amant vous rendra-t-elle un père ?
Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur ?
Faut-il perte sur perte, et douleur sur douleur ?
Allez, dans le caprice où votre humeur s'obstine,
Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine ;
Et nous verrons du ciel l'équitable courroux ¹
Vous laisser, par sa mort, don Sanche pour époux

CHIMÈNE.

Elvire, c'est assez des peines que j'endure :
Ne les redouble point par ce funeste augure.
Je veux, si je le puis, les éviter tous deux ;
Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux :
Non qu'une folle ardeur de son côté me penche ;
Mais, s'il était vaincu, je serais à don Sanche.
Cette appréhension fait naître mon souhait...
Que vois-je ! malheureuse ! Elvire, c'en est fait.

SCÈNE V.

D. SANCHE, CHIMÈNE ELVIRE.

D. SANCHE.

Obligé d'apporter à vos pieds cette épée ²...

Lui gagnant un laurier, vous impose silence.

¹ VAR. Et le ciel, ennuyé d'un supplice si doux *.
Vous laissera, par sa mort, don Sanche pour époux.

VAR. Madame, à vos genoux j'apporte cette épée.

* Et nous verrons le ciel, mu d'un juste courroux.

Vous laisser...

CHIMÈNE.

Quoi ! du sang de Rodrigue encor toute trempée !
 Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,
 Après m'avoir ôté ce que j'aimais le mieux ?
 Éclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre ;
 Mon père est satisfait, cesse de te contraindre ;
 Un même coup a mis ma gloire en sûreté,
 Mon âme au désespoir, ma flamme en liberté.

D. SANCHE.

D'un esprit plus rassis...

CHIMÈNE.

Tu me parles encore,
 Exécrable assassin d'un héros que j'adore !
 Va, tu l'as pris en traître ; un guerrier si vaillant
 N'eût jamais succombé sous un tel assaillant¹.
 N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie ;
 En croyant me venger, tu m'as ôté la vie.

D. SANCHE.

Étrange impression, qui, loin de m'écouter...

CHIMÈNE.

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter,

¹ Après ce vers se trouvaient, dans les premières éditions, les suivants, que Corneille a supprimés :

ELVIRE.

Mais, madame, écoutez.

CHIMÈNE.

Que veux-tu que j'écoute ?

Après ce que je vois, puis-je être encore en doute ?
 J'obtiens, pour mon malheur, ce que j'ai demandé.
 Et ma juste poursuite a trop bien succédé.
 Pardonne, cher amant, à sa rigueur sanglante ;
 Songe que je suis fille aussi bien comme amante ;
 Si j'ai vengé mon père aux dépens de ton sang,
 Du mien, pour te venger, j'épuiserai mon flanc.
 Mon âme désormais n'a rien qui la retienne ;
 Elle ira recevoir ce pardon de la tienne.
 Et toi, qui me prétends acquérir par sa mort,
 Ministre déloyal de mon rigoureux sort,
 N'espère rien de moi.

Que j'entende à loisir avec quelle insolence
Tu peindras son malheur, mon crime et ta vaillance ¹?

SCÈNE VI.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. SANCHE,
D. ALONSE, CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pu celer.
J'aimais, vous l'avez su ; mais, pour venger mon père,
J'ai bien voulu proscrire une tête si chère :
Votre majesté, sire, elle-même a pu voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue est mort, et sa mort m'a changée
D'implacable ennemie en amante affligée.
J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perdue en prenant ma défense ;
Et du bras qui me perd je suis la récompense !
Sire, si la pitié peut émouvoir un roi,
De grâce , révoquez une si dure loi ;
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime ,
Je lui laisse mon bien ; qu'il me laisse à moi-même ² ;
Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment,
Jusqu'au dernier soupir, mon père et mon amant.

¹ La scène se terminait d'abord par les quatre vers suivants , qui ne se trouvent que dans les éditions de 1637 , 1639 et 1644 :

Qu'à tes yeux ce récit tranche mes tristes jours.
Va , va , je mourrai bien sans ce cruel secours ;
Abandonne mon âme au mal qui la possède :
Pour venger mon amant je ne veux plus qu'on m'aide.

² IMIT. Conténtese con mi hacienda ,
Que mi persona , señor ,
Llevaréla á un monasterio.

D. DIÈQUE.

Enfin elle aime , sire , et ne croit plus un crime
D'avouer par sa bouche un amour légitime.

D. FERNAND.

Chimène , sors d'erreur , ton amant n'est pas mort ,
Et don Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

D. SANCHE.

Sire , un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçue :
Je venais du combat lui raconter l'issue.
Ce généreux guerrier dont son cœur est charmé ,
« Ne crains rien (m'a-t-il dit , quand il m'a désarmé) ;
« Je laisserais plutôt la victoire incertaine ,
« Que de répandre un sang hasardé pour Chimène ;
« Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du roi
« Va de notre combat l'entretenir pour moi ,
« De la part du vainqueur lui porter ton épée ¹. »
Sire , j'y suis venu : cet objet l'a trompée ;
Elle m'a cru vainqueur , me voyant de retour ,
Et soudain sa colère a trahi son amour
Avec tant de transport et tant d'impatience ,
Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.
Pour moi , bien que vaincu , je me répute heureux ;
Et malgré l'intérêt de mon cœur amoureux ,
Perdant infiniment , j'aime encor ma défaite .
Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

D. FERNAND.

Ma fille , il ne faut point rougir d'un si beau feu ,
Ni chercher les moyens d'en faire un désaveu ;
Une louable honte en vain t'en sollicite ;
Ta gloire est dégagée , et ton devoir est quitte ;
Ton père est satisfait , et c'était le venger
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.

¹ VAR. Offrir à ses genoux la vie et ton épée.

Tu vois comme le ciel autrement en dispose.
Ayant tant fait pour lui , fais pour toi quelque chose,
Et ne sois point rebelle à mon commandement ,
Qui te donne un époux aimé si chèrement.

SCÈNE VII.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE ,
D. ALONSE, D. SANCHE, L'INFANTE, CHIMÈNE,
LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

Sèche tes pleurs , Chimène , et reçois sans tristesse
Ce généreux vainqueur des mains de ta princesse.

D. RODRIGUE.

Ne vous offensez point, sire, si devant vous
Un respect amoureux me jette à ses genoux.
Je ne viens point ici demander ma conquête ;
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête ,
Madame ; mon amour n'emploiera point pour moi
Ni la loi du combat , ni le vouloir du roi.
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un père ,
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.
Faut-il combattre encor mille et mille rivaux ,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux ,
Forcer moi seul un camp , mettre en fuite une armée ,
Des héros fabuleux passer la renommée ?
Si mon crime par là se peut enfin laver ,
J'ose tout entreprendre , et puis tout achever :
Mais si ce fier honneur , toujours inexorable ,
Ne se peut apaiser sans la mort du coupable ,
N'armez plus contre moi le pouvoir des humains ;
Ma tête est à vos pieds , vengez-vous par vos mains ;
 Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible ..
Prenez une vengeance à tout autre impossible ;

Mais du moins que ma mort suffise à me punir.
 Ne me bannissez point de votre souvenir;
 Et, puisque mon trépas conserve votre gloire,
 Pour vous en revancher conservez ma mémoire,
 Et dites quelquefois, en déplorant mon sort ¹ :
 « S'il ne m'avait aimée, il ne serait pas mort. »

CHIMÈNE.

Relève-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, sire ,
 Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire.
 Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr :
 Et quand un roi commande, on lui doit obéir.
 Mais, à quoi que déjà vous m'ayez condamnée ,
 Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée ?
 Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,
 Toute votre justice en est-elle d'accord ?
 Si Rodrigue à l'État devient si nécessaire ,
 De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire ,
 Et me livrer moi-même au reproche éternel
 D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel ² ?

D. FERNAND.

Le temps assez souvent a rendu légitime
 Ce qui semblait d'abord ne se pouvoir sans crime ;
 Rodrigue t'a gagnée , et tu dois être à lui.
 Mais, quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui ,
 Il faudrait que je fusse ennemi de ta gloire
 Pour lui donner sitôt le prix de sa victoire.

¹ VAR. Et dites quelquefois, en songeant à mon sort.

² VAR. Mon amour a paru, je ne puis m'en dédire

 Et vous êtes mon roi, je dois vous obéir.

 Sire, quelle apparence, à ce triste hyménée,
 Qu'un même jour commence et finisse mon deuil,
 Mette en mon lit Rodrigue, et mon père au cercueil ?
 C'est trop d'intelligence avec son homicide ;
 Vers ses mânes sacrés c'est me rendre perfide,
 Et souiller mon honneur d'un reproche éternel.

Cet hymen différé ne rompt point une loi
Qui , sans marquer de temps , lui destine ta foi.
Prends un an , si tu veux , pour essuyer tes larmes.

Rodrigue , cependant il faut prendre les armes.

Après avoir vaincu les Maures sur nos bords ,
Renversé leurs desseins , repoussé leurs efforts ,
Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre ,
Commander mon armée , et ravager leur terre .
A ce seul nom de Cid ils trembleront d'effroi ;
Ils t'ont nommé seigneur , et te voudront pour roi .
Mais parmi tes hauts faits sois-lui toujours fidèle :
Reviens-en , s'il se peut , encor plus digne d'elle ;
Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser ,
Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser .

D. RODRIGUE.

Pour posséder Chimène , et pour votre service ,
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse ?
Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer ,
Sire , ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer .

D. FERNAND.

Espère en ton courage , espère en ma promesse ;
Et , possédant déjà le cœur de ta maîtresse ,
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi ,
Laisse faire le temps , ta vaillance , et ton roi .

FIN.

EXAMEN DU CID.

Ce poëme a tant d'avantages du côté du sujet et des pensées brillantes dont il est semé, que la plupart de ses auditeurs n'ont pas voulu voir les défauts de sa conduite, et ont laissé enlever leurs suffrages au plaisir que leur a donné sa représentation. Bien que ce soit celui de tous mes ouvrages réguliers où je me suis permis le plus de licence, il passe encore pour le plus beau auprès de ceux qui ne s'attachent pas à la dernière sévérité des règles; et depuis cinquante ans qu'il tient sa place sur nos théâtres, l'histoire ni l'effort de l'imagination n'y ont rien fait voir qui en ait effacé l'éclat. Aussi a-t-il les deux grandes conditions que demande Aristote aux tragédies parfaites, et dont l'assemblage se rencontre si rarement chez les anciens ni chez les modernes; il les assemble même plus fortement et plus noblement que les espèces que pose ce philosophe. Une maîtresse que son devoir force à poursuivre la mort de son amant, qu'elle tremble d'obtenir, a les passions plus vives et plus allumées que tout ce qui peut se passer entre un mari et sa femme, une mère et son fils, un frère et sa sœur; et la haute vertu dans un naturel sensible à ces passions, qu'elle dompte sans les affaiblir, et à qui elle laisse toute leur force pour en triompher plus glorieusement, a quelque chose de plus touchant, de plus élevé et de plus aimable que cette médiocre bonté, capable d'une faiblesse, et même d'un crime, où nos anciens étaient contraints d'arrêter le caractère le plus parfait des rois et des princes dont ils faisaient leurs héros, afin que ces taches et ces forfaits, défigurant ce qu'ils leur laissaient de vertu, s'accommodât¹ au goût et aux souhaits de leurs spectateurs, et fortifiât l'horreur qu'ils avaient conçue de leur domination et de la monarchie.

¹ Sans chercher à justifier l'emploi de ces verbes au singulier, nous ferons remarquer que nous donnons la phrase de Corneille telle qu'elle se trouve dans toutes les éditions publiées de son vivant (PAR)

Rodrigue suit ici son devoir sans rien relâcher de sa passion : Chimène fait la même chose à son tour, sans laisser ébranler son dessein par la douleur où elle se voit abîmée par là ; et si la présence de son amant lui fait faire quelque faux pas, c'est une glissade dont elle se relève à l'heure même ; et non-seulement elle connaît si bien sa faute, qu'elle nous en avertit ; mais elle fait un prompt désaveu de tout ce qu'une vue si chère lui a pu arracher. Il n'est point besoin qu'on lui reproche qu'il lui est honteux de souffrir l'entretien de son amant après qu'il a tué son père ; elle avoue que c'est la seule prise que la médisance aura sur elle. Si elle s'emporte jusqu'à lui dire qu'elle veut bien qu'on sache qu'elle l'adore et le poursuit, ce n'est point une résolution si ferme, qu'elle l'empêche de cacher son amour de tout son possible lorsqu'elle est en la présence du roi. S'il lui échappe de l'encourager au combat contre don Sanche par ces paroles ,

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix ,

elle ne se contente pas de s'enfuir de honte au même moment ; mais sitôt qu'elle est avec Elvire , à qui elle ne déguise rien de ce qui se passe dans son âme , et que la vue de ce cher objet ne lui fait plus de violence , elle forme un souhait plus raisonnable , qui satisfait sa vertu et son amour tout ensemble , et demande au ciel que le combat se termine ,

Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur.

Si elle ne dissimule point qu'elle penche du côté de Rodrigue , de peur d'être à don Sanche , pour qui elle a de l'aversion , cela ne détruit point la protestation qu'elle a faite un peu auparavant que , malgré la loi de ce combat , et les promesses que le roi a faites à Rodrigue , elle lui fera mille autres ennemis , s'il en sort victorieux. Ce grand éclat même qu'elle laisse faire à son amour après qu'elle le croit mort est suivi d'une opposition vigoureuse à l'exécution de cette loi qui la donne à son amant , et elle ne se tait qu'après que le roi l'a différée , et lui a laissé lieu d'espérer qu'avec le temps il y pourra survenir quelque obstacle. Je sais bien que le silence passe d'ordinaire pour une marque de consentement ; mais ,

quand les rois parlent, c'en est une de contradiction : on ne manque jamais à leur applaudir quand on entre dans leurs sentiments ; et le seul moyen de leur contredire avec le respect qui leur est dû , c'est de se taire , quand leurs ordres ne sont pas si pressants qu'on ne puisse remettre à s'excuser de leur obéir lorsque le temps en sera venu , et conserver cependant une espérance légitime d'un empêchement qu'on ne peut encore déterminément prévoir.

Il est vrai que , dans ce sujet , il faut se contenter de tirer Rodrigue de péril , sans le pousser jusqu'à son mariage avec Chimène. Il est historique , et a plu en son temps ; mais bien sûrement il déplairait au nôtre ; et j'ai peine à voir que Chimène y consente chez l'auteur espagnol , bien qu'il donne plus de trois ans de durée à la comédie qu'il en a faite. Pour ne pas contredire l'histoire , j'ai cru ne me pouvoir dispenser d'en jeter quelque idée , mais avec incertitude de l'effet : et ce n'était que par là que je pouvais accorder la bienséance du théâtre avec la vérité de l'événement.

Les deux visites que Rodrigue fait à sa maîtresse ont quelque chose qui choque cette bienséance de la part de celle qui les souffre ; la rigueur du devoir voulait qu'elle refusât de lui parler , et s'enfermât dans son cabinet au lieu de l'écouter . mais permettez-moi de dire , avec un des premiers esprits de notre siècle , « que leur conversation est remplie de si beaux « sentiments, que plusieurs n'ont pas connu ce défaut , et que « ceux qui l'ont connu l'ont toléré. » J'irai plus outre , et dirai que presque tous ont souhaité que ces entretiens se fissent ; et j'ai remarqué aux premières représentations qu'alors que ce malheureux amant se présentait devant elle , il s'élevait un certain frémissement dans l'assemblée , qui marquait une curiosité merveilleuse , et un redoublement d'attention pour ce qu'ils avaient à se dire dans un état si pitoyable. Aristote dit « qu'il y a des absurdités qu'il faut laisser dans un poëme , « quand on peut espérer qu'elles seront bien reçues ; et il « est du pouvoir du poëte , en ce cas , de les couvrir de tant « de brillants , qu'elles puissent éblouir. » Je laisse au jugement de mes auditeurs si je me suis assez bien acquitté de ce

devoir pour justifier par là ces deux scènes. Les pensées de la première des deux sont quelquefois trop spirituelles pour partir de personnes fort affligées ; mais , outre que je n'ai fait que la paraphraser de l'espagnol , si nous ne nous permettions quelque chose de plus ingénieux que le cours ordinaire de la passion , nos poèmes ramperaient souvent , et les grandes douleurs ne mettraient dans la bouche de nos acteurs que des exclamations et des hélas. Pour ne déguiser rien , cette offre que fait Rodrigue de son épée à Chimène , et cette protestation de se laisser tuer par don Sanche , ne me plairaient pas maintenant. Ces deux beautés étaient de mise en ce temps-là , et ne le seraient plus en celui-ci. La première est dans l'original espagnol ; et l'autre est tirée sur ce modèle. Toutes les deux ont fait leur effet en ma faveur : mais je ferais scrupule d'en étaler de pareilles à l'avenir sur notre théâtre.

J'ai dit ailleurs ma pensée touchant l'infante et le roi ; il reste néanmoins quelque chose à examiner sur la manière dont ce dernier agit , qui ne paraît pas assez vigoureuse , en ce qu'il ne fait pas arrêter le comte après le soufflet donné , et n'envoie pas des gardes à don Diègue et à son fils. Sur quoi on peut considérer que don Fernand étant le premier roi de Castille , et ceux qui en avaient été maîtres auparavant lui n'ayant en titre que de comtes , il n'était peut-être pas assez absolu sur les grands seigneurs de son royaume pour le pouvoir faire. Chez don Guillem de Castro , qui a traité ce sujet avant moi , et qui devait mieux connaître que moi quelle était l'autorité de ce premier monarque de son pays , le soufflet se donne en sa présence , et en celle de deux ministres d'État , qui lui conseillent , après que le comte s'est retiré fièrement et avec bravade , et que don Diègue a fait la même chose en soupirant , de ne le pousser point à bout , parce qu'il a quantité d'amis dans les Asturies , qui se pourraient révolter , et prendre parti avec les Maures dont son État est environné : ainsi il se résout d'accommoder l'affaire sans bruit , et recommande le secret à ses deux ministres , qui ont été seuls témoins de l'action. C'est sur cet exemple que je me suis cru bien fondé à le faire agir plus mollement qu'on ne ferait en ce temps-ci ,

où l'autorité royale est plus absolue. Je ne pense pas non plus qu'il fasse une faute bien grande de ne jeter point l'alarme , de nuit , dans sa ville , sur l'avis incertain qu'il a du dessein des Maures , puisqu'on faisait bonne garde sur le mur et sur le port ; mais il est inexcusable de n'y donner aucun ordre après leur arrivée , et de laisser tout faire à Rodrigue. La loi du combat qu'il propose à Chimène avant que de le permettre à don Sanche contre Rodrigue n'est pas si injuste que quelques-uns ont voulu le dire , parce qu'elle est plutôt une menace pour la faire dédire de la demande de ce combat , qu'un arrêt qu'il lui veuille faire exécuter. Cela paraît en ce qu'après la victoire de Rodrigue il n'en exige pas précisément l'effet de sa parole , et la laisse en état d'espérer que cette condition n'aura point de lieu.

Je ne puis dénier que la règle des vingt quatre heures presse trop les incidents de cette pièce. La mort du comte et l'arrivée des Maures s'y pouvaient entresuivre d'aussi près qu'elles font , parce que cette arrivée est une surprise qui n'a point de communication ni de mesures à prendre avec le reste ; mais il n'en va pas ainsi du combat de don Sanche , dont le roi était le maître , et pouvait lui choisir un autre temps que deux heures après la fuite des Maures. Leur défaite avait assez fatigué Rodrigue toute la nuit pour mériter deux ou trois jours de repos ; et même il y avait quelque apparence qu'il n'en était pas échappé sans blessures , quoique je n'en aie rien dit , parce qu'elles n'auraient fait que nuire à la conclusion de l'action.

Cette même règle presse aussi trop Chimène de demander justice au roi la seconde fois. Elle l'avait fait le soir d'auparavant , et n'avait aucun sujet d'y retourner le lendemain matin pour en importuner le roi , dont elle n'avait encore aucun lieu de se plaindre , puisqu'elle ne pouvait encore dire qu'il lui eût manqué de promesse. Le roman lui aurait donné sept ou huit jours de patience avant que de l'en presser de nouveau ; mais les vingt-quatre heures ne l'ont pas permis ; c'est l'incommodité de la règle. Passons à celle de l'unité de lieu , qui ne m'a pas donné moins de gêne en cette pièce

Je l'ai placé dans Séville, bien que don Fernand n'en ait jamais été le maître; et j'ai été obligé à cette falsification, pour former quelque vraisemblance à la descente des Maures, dont l'armée ne pouvait venir si vite par terre que par eau. Je ne voudrais pas assurer toutefois que le flux de la mer monte effectivement jusque-là; mais, comme dans notre Seine, il fait encore plus de chemin qu'il ne lui en faut faire sur le Guadalquivir pour battre les murailles de cette ville, cela peut suffire à fonder quelque probabilité parmi nous, pour ceux qui n'ont point été sur le lieu même.

Cette arrivée des Maures ne laisse pas d'avoir ce défaut que j'ai marqué ailleurs, qu'ils se présentent d'eux-mêmes, sans être appelés dans la pièce directement ni indirectement par aucun acteur du premier acte. Ils ont plus de justesse dans l'irrégularité de l'auteur espagnol. Rodrigue, n'osant plus se montrer à la cour, les va combattre sur la frontière, et ainsi le premier acteur les va chercher, et leur donne place dans le poëme; au contraire de ce qui arrive ici, où ils semblent se venir faire de fête exprès pour en être battus, et lui donner moyen de rendre à son roi un service d'importance qui lui fasse obtenir sa grâce. C'est une seconde incommodité de la règle dans cette tragédie.

Tout s'y passe donc dans Séville, et garde ainsi quelque espèce d'unité de lieu en général : mais le lieu particulier change de scène en scène, et tantôt c'est le palais du roi, tantôt l'appartement de l'infante, tantôt la maison de Chimène, et tantôt une rue ou place publique. On le détermine aisément pour les scènes détachées; mais pour celles qui ont leur liaison ensemble, comme les quatre dernières du premier acte, il est malaisé d'en choisir un qui convienne à toutes. Le comte et don Diègue se querellent au sortir du palais; cela se peut passer dans une rue; mais, après le soufflet reçu, don Diègue ne peut pas demeurer en cette rue à faire ses plaintes, attendant que son fils survienne, qu'il ne soit tout aussitôt environné de peuple, et ne reçoive l'offre de quelques amis. Ainsi il serait plus à propos qu'il se plaignît dans sa maison, où le met l'Espagnol, pour laisser aller ses sentiments en li-

berté ; mais , en ce cas , il faudrait délier les scènes comme il a fait. En l'état où elles sont ici , on peut dire qu'il faut quelquefois aider au théâtre , et suppléer favorablement ce qui ne s'y peut représenter. Deux personnes s'y arrêtent pour parler , et quelquefois il faut présumer qu'ils marchent , ce qu'on ne peut exposer sensiblement à la vue , parce qu'ils échapperaient aux yeux avant que d'avoir pu dire ce qu'il est nécessaire qu'ils fassent savoir à l'auditeur. Ainsi , par une fiction de théâtre , on peut s'imaginer que don Diègue et le comte , sortant du palais du roi , avancent toujours en se querellant , et sont arrivés devant la maison de ce premier lorsqu'il reçoit le soufflet qui l'oblige à y entrer pour y chercher du secours. Si cette fiction poétique ne vous satisfait point , laissons-le dans la place publique , et disons que le concours du peuple autour de lui après cette offense , et les offres de service que lui font les premiers amis qui s'y rencontrent , sont des circonstances que le roman ne doit pas oublier ; mais que ces menues actions ne servant de rien à la principale , il n'est pas besoin que le poète s'en embarrasse sur la scène. Horace l'en dispense par ces vers :

Hoc amet , hoc spernat promissi carminis auctor ,
Pleraque negligat.

Et ailleurs ,

Semper ad eventum festinet.

C'est ce qui m'a fait négliger , au troisième acte , de donner à don Diègue , pour aide à chercher son fils , aucun des cinq cents amis qu'il avait chez lui. Il y a grande apparence que quelques-uns d'eux l'y accompagnaient , et même que quelques autres le cherchaient pour lui d'un autre côté ; mais ces accompagnements inutiles de personnes qui n'ont rien à dire , puisque celui qu'ils accompagnent a seul tout l'intérêt à l'action , ces sortes d'accompagnements , dis-je , ont toujours mauvaise grâce au théâtre , et d'autant plus que les comédiens n'emploient à ces personnages muets que leurs moucheurs de chandelles et leurs valets , qui ne savent quelle posture tenir.

Les funérailles du comte étaient encore une chose fort embarrassante, soit qu'elles se soient faites avant la fin de la pièce, soit que le corps ait demeuré en présence dans son hôtel, attendant qu'on y donnât ordre. Le moindre mot que j'en eusse laissé dire, pour en prendre soin, eût rompu toute la chaleur de l'attention, et rempli l'auditeur d'une fâcheuse idée. J'ai cru plus à propos de les dérober à son imagination par mon silence, aussi bien que le lieu précis de ces quatre scènes du premier acte dont je viens de parler; et je m'assure que cet artifice m'a si bien réussi, que peu de personnes ont pris garde à l'un ni à l'autre, et que la plupart des spectateurs, laissant emporter leurs esprits à ce qu'ils ont vu et entendu de pathétique en ce poëme, ne se sont point avisés de réfléchir sur ces deux considérations.

J'achève par une remarque sur ce que dit Horace, que ce qu'on expose à la vue touche bien plus que ce qu'on n'apprend que par un récit ¹.

C'est sur quoi je me suis fondé pour faire voir le soufflet que reçoit don Diègue, et cacher aux yeux la mort du comte, afin d'acquérir et conserver à mon premier acteur l'amitié des auditeurs, si nécessaire pour réussir au théâtre. L'indignité d'un affront fait à un vieillard chargé d'années et de victoires, les jette aisément dans le parti de l'offensé; et cette mort, qu'on vient dire au roi tout simplement sans aucune narration touchante, n'excite point en eux la commisération qu'y eût fait naître le spectacle de son sang, et ne leur donne aucune aversion pour ce malheureux amant, qu'ils ont vu forcé, par ce qu'il devait à son honneur, d'en venir à cette extrémité, malgré l'intérêt et la tendresse de son amour.

¹ Segnius irritant animos demissa per aures,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

De Arte poetica, v. 180.

HORACE,

TRAGÉDIE.

1639.

A MONSEIGNEUR
LE CARDINAL
DUC DE RICHELIEU.

MONSEIGNEUR .

Je n'aurais jamais eu la témérité de présenter à Votre Éminence ce mauvais portrait d'Horace, si je n'eusse considéré qu'après tant de bienfaits que j'ai reçus d'elle, le silence où mon respect m'a retenu jusqu'à présent passerait pour ingratitude, et que, quelque juste défiance que j'aie de mon travail, je dois avoir encore plus de confiance en votre bonté. C'est d'elle que je tiens tout ce que je suis ; et ce n'est pas sans rougir que, pour toute reconnaissance, je vous fais un présent si peu digne de vous, et si peu proportionné à ce que je vous dois. Mais, dans cette confusion, qui m'est commune avec tous ceux qui écrivent, j'ai cet avantage qu'on ne peut, sans quelque injustice, condamner mon choix, et que ce généreux Romain, que je mets aux pieds de Votre Éminence, eût pu paraître devant elle avec moins de honte, si les forces de l'artisan eussent répondu à la dignité de la matière : j'en ai pour garant l'auteur dont je l'ai tirée, qui commence à décrire cette fameuse histoire par ce glorieux éloge, « qu'il n'y a presque aucune chose plus noble dans toute l'antiquité. » Je voudrais que ce qu'il a dit de l'action se pût dire de la peinture que j'en ai faite, non pour en tirer plus de vanité, mais seulement pour vous offrir quelque chose un peu moins indigne de vous être offert. Le sujet était capable de plus de grâces, s'il eût été traité d'une

main plus savante ; mais du moins il a reçu de la mienne toutes celles qu'elle était capable de lui donner, et qu'on pouvait raisonnablement attendre d'une muse de province, qui, n'étant pas assez heureuse pour jouir souvent des regards de Votre Éminence, n'a pas les mêmes lumières à se conduire qu'ont celles qui en sont continuellement éclairées. Et certes, MONSEIGNEUR, ce changement visible qu'on remarque en mes ouvrages depuis que j'ai l'honneur d'être à Votre Éminence, qu'est-ce autre chose qu'un effet des grandes idées qu'elle m'inspire quand elle daigne souffrir que je lui rende mes devoirs ; et à quoi peut-on attribuer ce qui s'y mêle de mauvais, qu'aux teintures grossières que je reprends quand je demeure abandonné à ma propre faiblesse ? Il faut, MONSEIGNEUR, que tous ceux qui donnent leurs veilles au théâtre publient hautement avec moi que nous vous avons deux obligations très-signalées : l'une, d'avoir ennobli le but de l'art ; l'autre, de nous en avoir facilité les connaissances. Vous avez ennobli le but de l'art, puisque, au lieu de celui de plaire au peuple, que nous prescrivent nos maîtres, et dont les deux plus honnêtes gens de leur siècle, Scipion et Lælie, ont autrefois protesté de se contenter, vous nous avez donné celui de vous plaire et de vous divertir ; et qu'ainsi nous ne rendons pas un petit service à l'État, puisque, contribuant à vos divertissements, nous contribuons à l'entretien d'une santé qui lui est si précieuse et si nécessaire. Vous nous en avez facilité les connaissances, puisque nous n'avons plus besoin d'autre étude pour les acquérir que d'attacher nos yeux sur Votre Éminence quand elle honore de sa présence et de son attention le récit de nos poèmes. C'est là que, lisant sur son visage ce qui lui plaît et ce qui ne lui plaît pas, nous nous instruisons avec certitude de ce qui est bon

et de ce qui est mauvais, et tirons des règles infaillibles de ce qu'il faut suivre et de ce qu'il faut éviter ; o'est là que j'ai souvent appris en deux heures ce que mes livres n'eussent pu m'apprendre en dix ans ; c'est là que j'ai puisé ce qui m'a valu l'applaudissement du public ; et c'est là qu'avec votre faveur j'espère puiser assez pour être un jour une œuvre digne de vos mains. Ne trouvez donc pas mauvais, MONSEIGNEUR, que, pour vous remercier de ce que j'ai de réputation, dont je vous suis entièrement redevable, j'emprunte quatre vers d'un autre Horace que celui que je vous présente, et que je vous exprime par eux les plus véritables sentiments de mon âme :

Totum muneris hoc tui est,
Quod monstror digito prætereuntium
Scenæ non levis artifex :
Quod spiro et placeo, si placeo, tuum es

Je n'ajouterai qu'une vérité à celle-ci, en vous suppliant de croire que je suis et serai toute ma vie, très-passionnément,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ÉMINENCE,

Le très-humble, très-obéissant,
et très-obligé serviteur,

CORNEILLE.

EXCERPTA

E TITO LIVIO.

TITUS LIVIUS, LIB. *primo*, CAP. 23 *et seqq.*

Bellum utrinque summa ope parabatur, civili simillimum bello, prope inter parentes natosque, Trojanam utramque prolem, cum Lavinium ab Troja, ab Lavinio Alba, ab Albanorum stirpe regum oriundi Romani essent. Eventus tamen belli minus miserabilem dimicationem fecit, quod nec acie certatum est, et, tectis modo dirutis alterius urbis, duo populi in unum confusi sunt. Albani priores ingenti exercitu in agrum Romanum impetum fecere : castra ab urbe haud plus quinque millia passuum locant, fossa circumdant. Fossa Cluilia ab nomine ducis per aliquot secula appellata est, donec cum re nomen quoque vetustate abolevit. In his castris Cluilius Albanus rex moritur. Dictatorem Albani Metium Suffetium creant. Interim Tullus ferox præcipue morte regis magnumque deorum numen ab ipso capite orsum, in omne nomen Albanum expetiturum poenas ob bellum impium dictitans, nocte præteritis hostium castris, infesto exercitu in agrum Albanum pergit. Ea res ab stativis excivit Metium, is ducit exercitum quam proxime ad hostem potest; inde legatum præmissum nuntiare Tullo jubet, priusquam dimicent, opus esse colloquio : si secum congressus sit, satis scire ea se allaturum, quæ nihilo minus ad rem Romanam, quam ad Albanam pertineant. Haud aspernatus Tullus, tametsi vana afferrentur, suos in aciem ducit; exeunt contra et Albani. Postquam instructi utrinque stabant, cum paucis procerum in medium duces procedunt. Ibi infit Albanus : « Injurias, et non redditas
« res ex fœdere quæ repetitæ sunt; et ego regem nostrum
« Cluilius causam hujusce esse belli audisse videor, nec te
« dubito, Tulle, eadem præ te ferre. Sed si vera potius quam

« dictu speciosa dicenda sunt, cupido imperii duos cognatos
 « vicinosque populos ad arma stimulat; neque recte an per-
 « peram interpretor, fuerit ista ejus deliberatio qui bellum
 « suscepit: me Albani gerendo bello ducem creavere. Illud
 « te, Tulle, monitum velim: Etrusca res quanta circa nos
 « teque maxime sit, quo propior es Volscis, hoc magis scis
 « multum illi terra, plurimum mari pollent. Memor esto,
 « jam cum signum pugnæ dabis, has duas acies spectaculo
 « fore, ut fessos confectosque simul victorem ac victum ag-
 « grediantur. Itaque, si nos dii amant, quoniam non contenti
 « libertate certa, in dubiam imperii, servitii que aleam imus,
 « ineamus aliquam viam, qua utri utris imperent, sine magna
 « clade, sine multo sanguine utriusque populi decerni possit.»
 Haud displicet res Tullo, quamquam tum indole animi, tum
 spe victoriæ ferocior erat. Quærentibus utrinque ratio initur,
 cui et fortuna ipsa præbuit materiam.

Fortē in duobus tum exercitibus erant tergemini fratres, nec
 ætate, nec viribus dispares. Horatios Curiatiosque fuisse satis
 constat, NEC FERME RES ANTIQUA ALIA EST NOBILIOR; tamen
 in re tam clara nominum error manet, utrius populi Horatii,
 utrius Curatii fuerint. Auctores utroque trahunt: plures ta-
 men invenio, qui Romanos Horatios vocent: hos ut sequar,
 inclinatur animus. Cum tergeminis agunt reges, ut pro sua
 quisque patria dimicet ferro, ibi imperium fore, unde vic-
 toria fuerit: Nihil recusatur, tempus et locus convenit. Prius-
 quam dimicarent, fœdus ictum inter Romanos et Albanos est
 his legibus: Ut cujus populi cives eo certamine vicissent, is
 alteri populo cum bona pace imperitaret.....

Fœdere icto, tergemini (sicut convenerat) arma capiunt.
 Cum sui utrosque adhortarentur, deos patrios, patriam ac
 parentes, quicquid civium domi, quicquid in exercitu sit,
 illorum tunc arma, illorum intueri manus, feroces et suo pte
 ingenio, et pleni adhortantium vocibus, in medium inter
 duas acies procedunt. Consederant utrinque pro castris duo
 exercitus, periculi magis præsentis, quam curæ expertes:
 quippe imperium agebatur, in tam paucorum virtute atque
 fortuna positum. Itaque erecti suspensique in minime gratum

spectaculum animo intenduntur. Datur signum : infestisque armis, velut acies, terni juvenes magnorum exercituum animos gerentes concurrunt. Nec his, nec illis periculum suum, sed publicum imperium, servitiumque observatur animo, futuraque ea deinde patriæ fortuna, quam ipsi fecissent. Ut primo statim concursu increpuere arma, micantesque fulsere gladii, horror ingens spectantes perstringit, et neutro inclinata spe, torpebat vox spiritusque. Consertis deinde manibus, cum jam non motus tantum corporum, agitatioque anceps telorum armorumque, sed vulnera quoque et sanguis spectaculo essent, duo Romani, super alium alius, vulneratis tribus Albanis, expirantes corruerunt. Ad quorum casum cum clamasset gaudio Albanus exercitus, romanas legiones jam spes tota, nondum tamen cura deseruerat, exanimis vice unius, quem tres Curiatii circumsteterant. Forte is integer fuit, ut universis solus nequaquam par, sic adversus singulos ferox. Ergo ut segregaret pugnam eorum, capessit fugam, ita ratus secuturos, ut quemque vulnere affectum corpus sineret. Jam aliquantum spatii ex eo loco, ubi pugnatum est, aufugerat, cum respiciens videt magnis intervallis sequentes, unum haud procul ab sese abesse; in eum magno impetu rediit. Et dum Albanus exercitus inelamat Curiatiis, uti opem ferant fratri, jam Horatius, cæso hoste, victor secundam pugnam petebat. Tunc clamore (qualis ex insperato faventium solet) Romani adjuvant militem suum : et ille defungi prælio festinat. Prius itaque quam alter, qui nec procul aberat, consequi posset, et alterum Curatium conficit. Jamque æquato Marte singuli supererant, sed nec spe, nec viribus pares : alterum intactum ferro corpus, et geminata victoria ferocem in certamen tertium dabant; alter, fessum vulnere, fessum cursu trahens corpus, victusque fratrum ante se strage, victori objicitur hosti. Nec illud prælium fuit. Romanus exultans, « Duos, inquit, fratrum manibus dedi, tertium causæ « belli hujusce, ut Romanus Albano imperet, dabo. » Male sustinenti arma gladium superne jugulo defigit, jacentem spoliât. Romani ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt; eo majore cum gaudio, quo propius metum res fuerat. Ad

sepulturam inde suorum nequaquam paribus animis vertuntur : quippe imperio alteri aucti, alteri ditionis alienæ facti. Sepulcra exstant, quo quisque loco cecidit : duo Romana uno loco propius Albam, tria Albana Romam versus; sed distantia locis, et ut pugnatum est.

Priusquam inde digrederentur, roganti Metio ex fœdere icto, quid imperaret, imperat Tullus uti juventutem in armis habeat, usurum se eorum opera, si bellum cum Vejentibus foret. Ita exercitus inde domos abducti. Princeps Horatius ibat tergemina spolia præ se gerens, cui soror virgo, quæ desponsata uni ex Curiatiis fuerat, obviam ante portam Capenam fuit; cognitoque super humeros fratris paludamento sponsi, quod ipsa confecerat, solvi crines, et flebiliter nomine sponsum mortuum appellat. Movet feroci juveni animum comploratio sororis in victoria sua, tantoque gaudio publico. Stricto itaque gladio, simul verbis increpans, transfigit puellam. « Abi hinc cum immaturo amore ad sponsum, inquit, « oblita fratrum mortuorum, vivique, oblita patriæ. Sic eat « quæcumque Romana lugebit hostem. » Atrox visum id facinus patribus plebique, sed recens meritum facto obstabat : tamen raptus in jus ad regem. Rex, ne ipse tam tristis ingratique ad vulgus iudicii, aut secundum iudicium supplicii auctor esset, concilio populi advocato : « Duumviros, inquit, « qui Horatio perduellionem judicent secundum legem facio. « *Lex horrendi carminis erat*, duumviri perduellionem iudicent. Si a duumviris provocarit, provocatione certato : si « vincent, caput obnubito, infelici arbori reste suspendito, « verberato, vel intra pomœrium, vel extra pomœrium. » Hac lege duumviri creati, qui se absolvere non rebantur ea lege ne innoxium quidem posse. Cum condemnassent, tum alter ex his, « P. Horati, tibi perduellionem iudico, inquit : « I, lictor, colliga manus. » Accesserat lictor, injiciebatque laqueum : tum Horatius, auctore Tullo, clemente legis interprete : « Provoco, inquit. » Ita de provocatione certatum ad populum est. Moti homines sunt in eo iudicio, maxime P. Horatio patre proclamante se filiam jure cæsam iudicare : ni ita esset, patrio jure in filium animadversurum fuisse.

Orabat deinde, ne se, quem paulo ante cum egregia stirpe conspexissent, orbum liberis facerent. Inter hæc senex juvenem amplexus, spolia Curiatorum fixa eo loco, qui nunc Pila Horatia appellatur, ostentans : « Huncceine, aiebat, quem
« modo decoratum ovantemque victoria, incedentem vidis-
« tis, Quirites, eum sub furca vinctum inter verbera et cru-
« ciatus videre potestis? quod vix Albanorum oculi tam de-
« forme spectaculum ferre possent. I, lictor, colliga manus,
« quæ paulo ante armatæ imperium populo romano pepere-
« runt. I, caput obnube liberatoris urbis hujus : arbori infe-
« lici suspende : verbera, vel intra pomœrium, modo inter
« illa pila et spolia hostium : vel extra pomœrium, modo inter
« sepulcra Curiatorum. Quo enim ducere hunc juvenem
« potestis, ubi non sua decora eum a tanta fœditate supplicii
« vindicent? » Non tulit populus nec patris lacrymas, nec
ipsius parem in omni periculo animum : absolveruntque admi-
ratione magis virtutis, quam jure causæ. Itaque ut cædes
manifesta aliquo tamen piaculo lueretur, imperatum patri,
ut filium expiaret pecunia publica. Is quibusdam piacularibus
sacrificiis factis, quæ deinde genti Horatiæ tradita sunt, trans-
misso per viam tigillo, capite adoperto, velut sub jugum
misit juvenem. Id hodie publice quoque semper reffectum
manet : Sororium tigillum vocant. Horatiæ sepulcrum, quo
loco corruerat icta, constructum est saxo quadrato.

PERSONNAGES.

TULLE, roi de Rome.

LE VIEIL HORACE, chevalier romain.

HORACE, son fils.

CURIACE, gentilhomme d'Albe, amant de Camille.

VALÈRE, chevalier romain, amoureux de Camille.

SABINE, femme d'Horace et sœur de Curiace.

CAMILLE, amante de Curiace et sœur d'Horace.

JULIE, dame romaine, confidente de Sabine et de Camille.

FLAVIAN, soldat de l'armée d'Albe.

PROCULE, soldat de l'armée de Rome.

La scène est à Rome dans une salle de la maison d'Horace.

HORACE¹.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SABINE, JULIE.

SABINE.

Approuvez ma faiblesse, et souffrez ma douleur ;
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur :
Si près de voir sur soi fondre de tels orages,
L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages ;
Et l'esprit le plus mâle et le moins abattu
Ne saurait sans désordre exercer sa vertu.
Quoique le mien s'étonne à ces rudes alarmes,
Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mes larmes ,
Et , parmi les soupirs qu'il pousse vers les cieux ,
Ma constance du moins règne encor sur mes yeux :
Quand on arrête là les déplaisirs d'une âme, [femme ;
Si l'on fait moins qu'un homme , on fait plus qu'une
Commander à ses pleurs en cette extrémité ,
C'est montrer, pour le sexe , assez de fermeté.

JULIE.

C'en est peut-être assez pour une âme commune²
Qui du moindre péril se fait une infortune ;
Mais de cette faiblesse un grand cœur est honteux :

¹ C'est le titre que Corneille donna toujours à cette tragédie. Celui des *Horaces* a prévalu dans la conversation et sur les affiches des spectacles. — Les variantes ont été recueillies dans les éditions de 1641-48. (LEF.)

² VAR. C'en est assez et trop pour une âme commune
Qui du moindre péril n'attend qu'une infortune ;
D'un tel abaissement un grand cœur est honteux.

Il ose espérer tout dans un succès douteux.
 Les deux camps sont rangés au pied de nos murailles ;
 Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles.
 Loin de trembler pour elle, il lui faut applaudir :
 Puisqu'elle va combattre, elle va s'agrandir.
 Bannissez, bannissez une frayeur si vaine,
 Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

SABINE.

Je suis Romaine, hélas ! puisque Horace est Romain ¹ ;
 J'en ai reçu le titre en recevant sa main ;
 Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée,
 S'il m'empêchait de voir en quels lieux je suis née.
 Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
 Albe, mon cher pays, et mon premier amour ;
 Lorsque entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
 Je crains notre victoire autant que notre perte.

Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
 Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.
 Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre ²,
 Mes trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre.
 Puis-je former des vœux, et sans impiété
 Importuner le ciel pour ta félicité ?
 Je sais que ton État, encore en sa naissance,
 Ne saurait, sans la guerre, affermir sa puissance ;
 Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins ³
 Ne le borneront pas chez les peuples latins ;
 Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,
 Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre ;
 Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur

¹ VAR. Je suis Romaine, hélas ! puisque mon époux l'est.
 L'hymen me fait de Rome embrasser l'intérêt ;
 Mais il tiendrait mon âme en esclave enchaînée,
 S'il m'ôtait le penser des lieux où je suis née.

² VAR. Quand entre nous et toi je vois la guerre ouverte.

³ VAR. Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes bons destins.

Qui suit l'arrêt des dieux et court à ta grandeur,
 Je voudrais déjà voir tes troupes couronnées,
 D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
 Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons;
 Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons;
 Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule,
 Mais respecte une ville à qui tu dois Romule.
 Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois
 Tu tiens ton nom, tes murs, et tes premières lois.
 Albe est ton origine; arrête, et considère
 Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.
 Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants;
 Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfants;
 Et, se laissant ravir à l'amour maternelle,
 Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contre elle.

JULIE.

Ce discours me surprend, vu que depuis le temps
 Qu'on a contre son peuple armé nos combattants,
 Je vous ai vu pour elle autant d'indifférence
 Que si d'un sang romain vous aviez pris naissance¹.
 J'admirais la vertu qui réduisait en vous
 Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux;
 Et je vous consolais au milieu de vos plaintes,
 Comme si notre Rome eût fait toutes vos craintes.

SABINE.

Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats,
 Trop faibles pour jeter un des partis à bas,
 Tant qu'un espoir de paix a pu flatter ma peine,
 Oui, j'ai fait vanité d'être toute Romaine.
 Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret,
 Soudain j'ai condamné ce mouvement secret;
 Et si j'ai senti, dans ses destins contraires,

¹ VAR. Que si dedans nos murs vous aviez pris naissance.

Quelque maligne joie en faveur de mes frères ,
 Soudain , pour l'étouffer rappelant ma raison ,
 J'ai pleuré quand la gloire entraît dans leur maison.
 Mais aujourd'hui qu'il faut que l'une ou l'autre tombe ,
 Qu'Albe devienne esclave , ou que Rome succombe ,
 Et qu'après la bataille il ne demeure plus
 Ni d'obstacle aux vainqueurs , ni d'espoir aux vaincus ,
 J'aurais pour mon pays une cruelle haine ,
 Si je pouvais encore être toute Romaine ,
 Et si je demandais votre triomphe aux dieux ,
 Au prix de tant de sang qui m'est si précieux.
 Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme :
 Je ne suis point pour Albe , et ne suis plus pour Rome ;
 Je crains pour l'une et l'autre en ce dernier effort ,
 Et serai du parti qu'affligera le sort.
 Égale à tous les deux jusques à la victoire ,
 Je prendrai part aux maux sans en prendre à la gloire ,
 Et je garde , au milieu de tant d'âpres rigueurs ,
 Mes larmes aux vaincus , et ma haine aux vainqueurs.

JULIE.

Qu'on voit naître souvent de pareilles traverses ,
 En des esprits divers , des passions diverses !
 Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement ¹ !
 Son frère est votre époux , le vôtre est son amant :
 Mais elle voit d'un œil bien différent du vôtre
 Son sang dans une armée , et son amour dans l'autre

Lorsque vous conserviez un esprit tout romain ,
 Le sien irrésolu , le sien tout incertain ,
 De la moindre mêlée appréhendait l'orage ,
 De tous les deux partis détestait l'avantage ,
 Au malheur des vaincus donnait toujours ses pleurs ,
 Et nourrissait ainsi d'éternelles douleurs.

¹ VAR. Et qu'en ceci Camille agit bien autrement !

Mais hier, quand elle sut qu'on avait pris journée,
Et qu'enfin la bataille allait être donnée,
Une soudaine joie éclatant sur son front ¹...

SABINE.

Ah ! que je crains, Julie, un changement si prompt !
Hier dans sa belle humeur elle entretenait Valère ;
Pour ce rival, sans doute, elle quitte mon frère :
Son esprit, ébranlé par les objets présents,
Ne trouve point d'absent aimable après deux ans.
Mais excusez l'ardeur d'une amour fraternelle ;
Le soin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle :
Je forme des soupçons d'un trop léger sujet ².
Près d'un jour si funeste on change peu d'objet.
Les âmes rarement sont de nouveau blessées ;
Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées :
Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens,
Ni de contentements qui soient pareils aux siens.

JULIE.

Les causes, comme à vous, m'en semblent fort obscures.
Je ne me satisfais d'aucunes conjectures.
C'est assez de constance en un si grand danger
Que de le voir, l'attendre, et ne point s'affliger ;
Mais certes c'en est trop d'aller jusqu'à la joie.

SABINE.

Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie.
Essayez sur ce point à la faire parler ;
Elle vous aime assez pour ne vous rien celer.
Je vous laisse. Ma sœur, entretenez Julie :
J'ai honte de montrer tant de mélancolie,

¹ VAR. Une soudaine joie éclate sur son front.

² VAR. Je forme des soupçons d'un sujet trop léger ;
Le jour d'une bataille est mal propre à changer ;
D'un nouveau trait alors peu d'âmes sont blessées.
.....

Mais on n'a pas aussi de si gais entretiens.

Et mon cœur, accablé de mille déplaisirs,
Cherche la solitude à cacher ses soupirs.

SCÈNE II.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

Qu'elle a tort de vouloir que je vous entretienne ¹ !
Croît-elle ma douleur moins vive que la sienne ,
Et que , plus insensible à de si grands malheurs ,
A mes tristes discours je mêle moins de pleurs ?
De pareilles frayeurs mon âme est alarmée ;
Comme elle je perdrai dans l'une et l'autre armée
Je verrai mon amant , mon plus unique bien ,
Mourir pour son pays , ou détruire le mien ;
Et cet objet d'amour devenir , pour ma peine ,
Digne de mes soupirs , ou digne de ma haine ² .
Hélas !

JULIE.

Elle est pourtant plus à plaindre que vous.
On peut changer d'amant , mais non changer d'époux.
Oubliez Curiace , et recevez Valère ,
Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire ,
Vous serez toute nôtre , et votre esprit remis
N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE.

Donnez-moi des conseils qui soient plus légitimes ,
Et plaignez mes malheurs sans m'ordonner des crimes
Quoiqu'à peine à mes maux je puisse résister ,
J'aime mieux les souffrir que de les mériter.

JULIE.

Quoi ! vous appelez crime un change raisonnable ?

¹ VAR. Pourquoi fuir et vouloir que je vous entretienne ?

² VAR. Ou digne de mes pleurs , ou digne de ma haine.

CAMILLE.

Quoi ! le manque de foi vous semble pardonnable ?

JULIE.

Envers un ennemi , qui peut nous obliger ¹ ?

CAMILLE.

D'un serment solennel qui peut nous dégager ?

JULIE.

Vous déguisez en vain une chose trop claire :

Je vous vis encore hier entretenir Valère ;

Et l'accueil gracieux qu'il recevait de vous

Lui permet de nourrir un espoir assez doux ².

CAMILLE.

Si je l'entretins hier et lui fis bon visage ,

N'en imaginez rien qu'à son désavantage ;

De mon contentement un autre était l'objet.

Mais pour sortir d'erreur sachez-en le sujet ;

Je garde à Curiace une amitié trop pure

Pour souffrir plus longtemps qu'on m'estime parjure.

Il vous souvient qu'à peine on voyait de sa sœur

Par un heureux hymen mon frère possesseur,

Quand , pour comble de joie , il obtint de mon père ³

Que de ses chastes feux je sérâis le salaire.

Ce jour nous fut propice et funeste à la fois ;

Unissant nos maisons , il désunit nos rois ;

Un même instant conclut notre hymen et la guerre ,

Fit naître notre espoir et le jeta par terre ,

Nous ôta tout sitôt qu'il nous eut tout promis ,

Et , nous faisant amants , il nous fit ennemis.

Combien nos déplaisirs parurent lors extrêmes !

¹ VAR. Envers un ennemi , qui nous peut obliger ?

² VAR. Lui permet de nourrir un espoir bien plus doux.

³ VAR. Quelque cinq ou six mois après que de sa sœur
L'hyménée eut rendu mon frère possesseur
(Vous le savez , Julie) , il obtint de mon père.

Combien contre le ciel il vomit de blasphèmes !
Et combien de ruisseaux coulèrent de mes yeux !
Je ne vous le dis point, vous vîtes nos adieux ;
Vous avez vu depuis les troubles de mon âme :
Vous savez pour la paix quels vœux a faits ma flamme ,
Et quels pleurs j'ai versés à chaque événement ,
Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant .
Enfin mon désespoir, parmi ces longs obstacles ,
M'a fait avoir recours à la voix des oracles .
Écoutez si celui qui me fut hier rendu
Eut droit de rassurer mon esprit éperdu .
Ce Grec si renommé , qui depuis tant d'années
Au pied de l'Aventin prédit nos destinées ,
Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux ,
Me promit par ces vers la fin de mes travaux :
« Albe et Rome demain prendront une autre face ;
« Tes vœux sont exaucés, elles auront la paix ,
« Et tu seras unie avec ton Curiace ,
« Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais .
Je pris sur cet oracle une entière assurance ;
Et, comme le succès passait mon espérance ,
J'abandonnai mon âme à des ravissements
Qui passaient les transports des plus heureux amants .
Jugez de leur excès ! je rencontrai Valère ,
Et, contre sa coutume, il ne put me déplaire ;
Il me parla d'amour sans me donner d'ennui :
Je ne m'aperçus pas que je parlais à lui ;
Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace :
Tout ce que je voyais me semblait Curiace ;
Tout ce qu'on me disait me parlait de ses feux ;
Tout ce que je disais l'assurait de mes vœux .
Le combat général aujourd'hui se hasarde ;
J'en sus hier la nouvelle , et je n'y pris pas garde :
Mon esprit rejetait ces funestes objets ,

Charmé des doux pensers d'hymen et de la paix ;
 La nuit a dissipé des erreurs si charmantes ;
 Mille songes affreux, mille images sanglantes ,
 Ou plutôt mille amas de carnage et d'horreur,
 M'ont arraché ma joie et rendu ma terreur.
 J'ai vu du sang, des morts, et n'ai rien vu de suite ;
 Un spectre en paraissant prenait soudain la fuite ;
 Ils s'effaçaient l'un l'autre ; et chaque illusion
 Redoublait mon effroi par sa confusion.

JULIE.

C'est en contraire sens qu'un songe s'interprète.

CAMILLE.

Je le dois croire ainsi, puisque je le souhaite ;
 Mais je me trouve enfin, malgré tous mes souhaits,
 Au jour d'une bataille, et non pas d'une paix.

JULIE.

Par là finit la guerre, et la paix lui succède.

CAMILLE.

Dure à jamais le mal, s'il y faut ce remède !
 Soit que Rome y succombe ou qu'Albe ait le dessous ,
 Cher amant, n'attends plus d'être un jour mon époux ;
 Jamais, jamais ce nom ne sera pour un homme
 Qui soit ou le vainqueur ou l'esclave de Rome ¹

Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux ?
 Est-ce toi, Curiace ? en croirai-je mes yeux ?

SCÈNE III.

CURIACE, CAMILLE, JULIE.

CURIACE.

N'en doutez point, Camille, et revoyez un homme
 Qui n'est ni le vainqueur ni l'esclave de Rome ;

¹ VAR. Mon cœur (quelque grand feu qui pour toi le consume),
 Ne veut ni le vainqueur ni l'esclave de Rome.

Cessez d'appréhender de voir rougir mes mains
Du poids honteux des fers ou du sang des Romains.
J'ai cru que vous aimiez assez Rome et la gloire
Pour mépriser ma chaîne et haïr ma victoire ;
Et comme également en cette extrémité
Je craignais la victoire et la captivité...

CAMILLE.

Curiace , il suffit, je devine le reste :
Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste ,
Et ton cœur, tout à moi , pour ne me perdre pas ,
Dérobe à ton pays le secours de ton bras.
Qu'un autre considère ici ta renommée ,
Et te blâme, s'il veut , de m'avoir trop aimée ;
Ce n'est point à Camille à t'en mésestimer ;
Plus ton amour paraît , plus elle doit t'aimer ;
Et , si tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître ,
Plus tu quittes pour moi , plus tu le fais paraître.
Mais as-tu vu mon père ? et peut-il endurer
Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer ?
Ne préfère-t-il point l'État à sa famille ?
Ne regarde-t-il point Rome plus que sa fille ?
Enfin notre bonheur est-il bien affermi ?
T'a-t-il vu comme gendre , ou bien comme ennemi ?

CURIACE.

Il m'a vu comme gendre , avec une tendresse
Qui témoignait assez une entière allégresse ;
Mais il ne m'a point vu , par une trahison ,
Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison.
Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville ,
J'aime encor mon honneur en adorant Camille.
Tant qu'a duré la guerre , on m'a vu constamment
Aussi bon citoyen que véritable amant ¹.

¹ VAR. — Aussi bon citoyen comme fidèle amant.

D'Albe avec mon amour j'accordais la querelle :
 Je soupirais pour vous en combattant pour elle ;
 Et , s'il fallait encor que l'on en vint aux coups ,
 Je combattrais pour elle en soupirant pour vous.
 Oui , malgré les désirs de mon âme charmée ,
 Si la guerre durait , je serais dans l'armée :
 C'est la paix qui chez vous me donne un libre accès.
 La paix à qui nos feux doivent ce beau succès.

CAMILLE.

La paix ! et le moyen de croire un tel miracle ?

JULIE.

Camille , pour le moins , croyez-en votre oracle ,
 Et sachons pleinement par quels heureux effets
 L'heure d'une bataille a produit cette paix

CURIACE.

L'aurait-on jamais cru ? Déjà les deux armées ¹ ,
 D'une égale chaleur au combat animées ,
 Se menaçaient des yeux , et , marchant fièrement ,
 N'attendaient , pour donner , que le commandement
 Quand notre dictateur devant les rangs s'avance ,
 Demande à votre prince un moment de silence ;
 Et , l'ayant obtenu : « Que faisons-nous , Romains ,
 « Dit-il , et quel démon nous fait venir aux mains ?
 « Souffrons que la raison éclaire enfin nos ames :
 « Nous sommes vos voisins , nos filles sont vos femmes ,
 « Et l'hymen nous a joints par tant et tant de nœuds ,
 « Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux ; [les :
 « Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux vil-
 « Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles
 « Où la mort des vaincus affaiblit les vainqueurs ,
 « Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs ?
 » Nos ennemis communs attendent avec joie

¹ VAR. Dieux ! qui l'eût jamais cru ? déjà les deux armées.

Le vôtre est au sénat, le nôtre dans sa tente.

CAMILLE.

O dieux, que ce discours rend mon âme contente !

CURIACE.

Dans deux heures au plus, par un commun accord ,
Le sort de nos guerriers réglera notre sort.
Cependant tout est libre , attendant qu'on les nomme :
Rome est dans notre camp, et notre camp dans Rome ;
D'un et d'autre côté l'accès étant permis ,
Chacun va renouer avec ses vieux amis.
Pour moi , ma passion m'a fait suivre vos frères ;
Et mes désirs ont eu des succès si prospères ,
Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain
Le bonheur sans pareil de vous donner la main.
Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance.

CAMILLE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance ¹.

CURIACE.

Venez donc recevoir ce doux commandement ,
Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE.

Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes frères,
Et savoir d'eux encor la fin de nos misères.

JULIE.

Allez , et cependant au pied de nos autels
J'irai rendre pour vous grâces aux immortels.

¹ VAR. Le devoir d'une fille est en l'obéissance.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Ainsi Rome n'a point séparé son estime ;
Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime :
Cette superbe ville en vos frères et vous
Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous ;
Et son illustre ardeur d'oser plus que les autres ¹,
D'une seule maison brave toutes les nôtres :
Nous croirons, à la voir tout entière en vos mains ²,
Que hors les fils d'Horace il n'est point de Romains.
Ce choix pouvait combler trois familles de gloire,
Consacrer hautement leurs noms à la mémoire :
Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix
En pouvait à bon titre immortaliser trois ;
Et puisque c'est chez vous que mon heur et ma flamme
M'ont fait placer ma sœur et choisir une femme,
Ce que je vais vous être et ce que je vous suis
Me font y prendre part autant que je le puis :
Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,
Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte :
La guerre en tel éclat a mis votre valeur,
Que je tremble pour Albe et prévois son malheur :
Puisque vous combattez, sa perte est assurée ;
En vous faisant nommer, le destin l'a jurée.

¹ VAR. Et, ne nous opposant d'autres bras que les vôtres.

² VAR. Nous croirons, la voyant tout entière en vos mains.

Je vois trop dans ce choix ses funestes projets ,
Et me compte déjà pour un de vos sujets.

HORACE.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,
Voyant ceux qu'elle oublie , et les trois qu'elle nomme¹.
C'est un aveuglement pour elle bien fatal
D'avoir tant à choisir , et de choisir si mal.
Mille de ses enfants , beaucoup plus dignes d'elle ,
Pouvaient bien mieux que nous soutenir sa querelle :
Mais quoique ce combat me promette un cercueil ,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil ;
Mon esprit en conçoit une mâle assurance :
J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance ;
Et du sort envieux quels que soient les projets ,
Je ne me compte point pour un de vos sujets.
Rome a trop cru de moi ; mais mon âme ravie
Remplira son attente , ou quittera la vie.
Qui veut mourir ou vaincre est vaincu rarement
Ce noble désespoir périt malaisément.
Rome , quoi qu'il en soit , ne sera point sujette ,
Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

CURIACE.

Hélas ! c'est bien ici que je dois être plaint !
Ce que veut mon pays , mon amitié le craint.
Dures extrémités de voir Albe asservie ,
Ou sa victoire au prix d'une si chère vie ;
Et que l'unique bien où tendent ses désirs
S'achète seulement par vos derniers soupirs !
Quels vœux puis-je former , et quel bonheur attendre ?
De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre ;
De tous les deux côtés mes désirs sont trahis.

HORACE.

Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays !

¹ VAR. Vu ceux qu'elle rejette , et les trois qu'elle nomme.

Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes ;
 La gloire qui le suit ne souffre point de larmes ,
 Et je le recevrais en bénissant mon sort ,
 Si Rome et tout l'État perdaient moins en ma mort ¹.

CURIACE.

A vos amis pourtant permettez de le craindre ;
 Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre :
 La gloire en est pour vous , et la perte pour eux ;
 Il vous fait immortel , et les rend malheureux :
 On perd tout quand on perd un ami si fidèle.
 Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle.

SCÈNE II.

HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

CURIACE.

Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE.

Eh bien , qui sont les trois ?

FLAVIAN.

Vos deux frères et vous.

CURIACE.

Qui ?

FLAVIAN.

Vous et vos deux frères.

Mais pourquoi ce front triste et ces regards sévères ?
 Ce choix vous déplaît-il ?

CURIACE.

Non , mais il me surprend ;
 Je m'estimais trop peu pour un honneur si grand.

¹ VAR. Si Rome et tout l'État perdaient moins à ma mort.

FLAVIAN.

Dirai-je au dictateur, dont l'ordre ici m'envoie ,
Que vous le recevez avec si peu de joie ?
Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance et l'amour
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN.

Contre eux ! Ah ! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE.

Porte-lui ma réponse , et nous laisse en repos.

SCÈNE III.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Que désormais le ciel, les enfers et la terre
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre ;
Que les hommes, les dieux, les démons et le sort
Préparent contre nous un général effort :
Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,
Le sort et les démons, et les dieux et les hommes.
Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible, et d'affreux,
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE.

Le sort, qui de l'honneur nous ouvre la barrière,
Offre à notre constance une illustre matière :
Il épuise sa force à former un malheur,
Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;
Et comme il voit en nous des âmes peu communes¹,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.
Combattre un ennemi pour le salut de tous ,

¹ VAR. Comme il ne nous prend pas pour des âmes communes.

Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups ,
 D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire ;
 Mille déjà l'ont fait , mille pourraient le faire ;
 Mourir pour le pays est un si digne sort ,
 Qu'on briguerait en foule une si belle mort.
 Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime ,
 S'attacher au combat contre un autre soi-même ,
 Attaquer un parti qui prend pour défenseur
 Le frère d'une femme et l'amant d'une sœur ;
 Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie
 Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie ;
 Une telle vertu n'appartenait qu'à nous.
 L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux ,
 Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée
 Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE.

Il est vrai que nos noms ne sauraient plus périr ;
 L'occasion est belle , il nous la faut chérir.
 Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare.
 Mais votre fermeté tient un peu du barbare ;
 Peu , même des grands cœurs , tireraient vanité
 D'aller par ce chemin à l'immortalité :
 A quelque prix qu'on mette une telle fumée ,
 L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.

Pour moi , je l'ose dire , et vous l'avez pu voir ,
 Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir ;
 Notre longue amitié , l'amour , ni l'alliance ,
 N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance ;
 Et puisque par ce choix Albe montre en effet
 Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait ,
 Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome ,
 J'ai le cœur aussi bon , mais enfin je suis homme :
 Je vois que votre honneur demande tout mon sang ¹ ,

¹ VAR. Je vois que votre honneur git à verser mon sang

Que tout le mien consiste à vous percer le flanc ,
 Près d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frère,
 Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire :
 Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,
 Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur ;
 J'ai pitié de moi-même, et jette un œil d'envie
 Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie ¹,
 Sans souhait toutefois de pouvoir reculer.
 Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler .
 J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'ôte ;
 Et si Rome demande une vertu plus haute,
 Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
 Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HORACE.

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être ;
 Et, si vous m'égalez, faites-le mieux paraître.
 La solide vertu dont je fais vanité
 N'admet point de faiblesse avec sa fermeté ;
 Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière
 Que dès les premiers pas regarder en arrière.
 Notre malheur est grand ; il est au plus haut point ;
 Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point :
 Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
 J'accepte aveuglément cette gloire avec joie ;
 Celle de recevoir de tels commandements
 Doit étouffer en nous tous autres sentiments.
 Qui, près de le servir, considère autre chose,
 A faire ce qu'il doit lâchement se dispose ;
 Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.
 Rome a choisi mon bras, je n'examine rien.
 Avec une allégresse aussi pleine et sincère
 Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère ;

¹ VAR. Sur ceux dont notre guerre a consommé la vie.

Et, pour trancher enfin ces discours superflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

CURIACE.

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue ;
Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue ;
Comme notre malheur elle est au plus haut point :
Souffrez que je l'admire, et ne l'imite point.

HORACE.

Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte ;
Et, puisque vous trouvez plus de charme à la plainte ,
En toute liberté goûtez un bien si doux.
Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.
Je vais revoir la vôtre, et résoudre son ame
A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme¹,
A vous aimer encor, si je meurs par vos mains,
Et prendre en son malheur des sentiments romains.

SCÈNE IV.

HORACE, CURIACE, CAMILLE.

HORACE.

Avez-vous su l'état qu'on fait de Curiace ,
Ma sœur ?

CAMILLE.

Hélas ! mon sort a bien changé de face.

HORACE.

Armez-vous de constance, et montrez-vous ma sœur ;
Et si par mon trépas il retourne vainqueur,
Ne le recevez point en meurtrier d'un frère ,
Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit faire ,
Qui sert bien son pays, et sait montrer à tous ,
Par sa haute vertu, qu'il est digne de vous.

¹ VAR. A se resouvenir qu'elle est toujours ma femme.

Comme si je vivais, achevez l'hyménée;
 Mais si ce fer aussi tranche sa destinée,
 Faites à ma victoire un pareil traitement :
 Ne me reprochez point la mort de votre amant.
 Vos larmes vont couler, et votre cœur se presse.
 Consomez avec lui toute cette faiblesse ¹,
 Querellez ciel et terre, et maudissez le sort;
 Mais après le combat ne pensez plus au mort.

(à Curiace.)

Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle,
 Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

SCÈNE V.

CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

Iras-tu, Curiace? et ce funeste honneur ²
 Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur?

CURIACE.

Hélas! je vois trop bien qu'il faut, quoi que je fasse,
 Mourir, ou de douleur, ou de la main d'Horace.
 Je vais comme au supplice à cet illustre emploi;
 Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi;
 Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime;
 Ma flamme au désespoir passe jusques au crime,
 Elle se prend au ciel, et l'ose quereller ³.
 Je vous plains, je me plains; mais il y faut aller

CAMILLE.

Non, je te connais mieux, tu veux que je te prie,
 Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à ta patrie.
 Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits :

¹ VAR. Consommez avec lui toute cette faiblesse.

² VAR. Iras-tu, ma chère âme? et ce funeste honneur.

³ VAR. Elle se prend aux dieux, qu'elle ose quereller.

Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois.
 Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre ;
 Autre de plus de morts n'a couvert notre terre¹ :
 Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien ;
 Souffre qu'un autre aussi puisse ennoblir le sien.

CURIACE.

Que je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête
 Des lauriers immortels que la gloire m'apprête,
 Ou que tout mon pays reproche à ma vertu
 Qu'il aurait triomphé si j'avais combattu,
 Et que sous mon amour ma valeur endormie²
 Couronne tant d'exploits d'une telle infamie !
 Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,
 Tu ne succomberas ni vaincras que par moi ;
 Tu m'as commis ton sort, je t'en rendrai bon compte,
 Et vivrai sans reproche, ou périrai sans honte³.

CAMILLE.

Quoi ! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis !

CURIACE.

Avant que d'être à vous, je suis à mon pays.

CAMILLE.

Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frère,
 Ta sœur de son mari !

CURIACE.

Telle est notre misère.

Le choix d'Albe et de Rome ôte toute douceur
 Aux noms jadis si doux de beau-frère et de sœur.

CAMILLE.

Tu pourras donc, cruel, me présenter sa tête,
 Et demander ma main pour prix de ta conquête !

¹ VAR. Autre de plus de morts n'a couvert cette terre.

² VAR. Et que pour mon amour ma valeur endormie.

³ VAR. Et vivrai sans reproche, ou finirai sans honte.

CURIACE.

Il n'y faut plus penser : en l'état où je suis,
Vous aimer sans espoir, c'est tout ce que je puis.
Vous en pleurez, Camille¹?

CAMILLE.

Il faut bien que je pleure :
Mon insensible amant ordonne que je meure ;
Et quand l'hymen pour nous allume son flambeau²,
Il l'éteint de sa main pour m'ouvrir le tombeau.
Ce cœur impitoyable à ma perte s'obstine,
Et dit qu'il m'aime encore alors qu'il m'assassine.

CURIACE.

Que les pleurs d'une amante ont de puissants discours !
Et qu'un bel œil est fort avec un tel secours !
Que mon cœur s'attendrit à cette triste vue !
Ma constance contre elle à regret s'évertue.
N'attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs³,
Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs ;
Je sens qu'elle chancelle et défend mal la place.
Plus je suis votre amant, moins je suis Curiace :
Faible d'avoir déjà combattu l'amitié,
Vaincrait-elle à la fois l'amour et la pitié !
Allez, ne m'aimez plus, ne versez plus de larmes,
Ou j'oppose l'offense à de si fortes armes ;
Je me défendrai mieux contre votre courroux,
Et, pour le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous :
Vengez-vous d'un ingrat, punissez un volage.
Vous ne vous montrez point sensible à cet outrage !
Je n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi !
En faut-il plus encor ? je renonce à ma foi.
Rigoureuse vertu dont je suis la victime,

¹ VAR. Vous pleurez, ma chère ame ?

² VAR. Et lorsque notre hymen allume son flambeau.

³ VAR. N'attaquez plus ma gloire avecque vos douleurs.

Ne peux-tu résister sans le secours d'un crime ?

CAMILLE.

Ne fais point d'autre crime, et j'atteste les dieux
Qu'au lieu de t'en haïr, je t'en aimerai mieux ;
Oui, je te chérirai, tout ingrat et perfide,
Et cesse d'aspirer au nom de fratricide.
Pourquoi suis-je Romaine, ou que n'es-tu Romain ?
Je te préparerais des lauriers de ma main ;
Je t'encouragerais, au lieu de te distraire ;
Et je te traiterais comme j'ai fait mon frère.
Hélas ! j'étais aveugle en mes vœux aujourd'hui ,
J'en ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui.
Il revient : quel malheur , si l'amour de sa femme
Ne peut non plus sur lui que le mien sur ton ame !

SCÈNE VI.

HORACE, SABINE, CURIACE, CAMILLE.

CURIACE.

Dieux ! Sabine le suit ! Pour ébranler mon cœur,
Est-ce peu de Camille ? y joignez-vous ma sœur ?
Et, laissant à ses pleurs vaincre ce grand courage ,
L'amenez-vous ici chercher même avantage ?

SABINE.

Non, non, mon frère, non ; je ne viens en ce lieu
Que pour vous embrasser et pour vous dire adieu.
Votre sang est trop bon, n'en craignez rien de lâche ,
Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fâche :
Si ce malheur illustre ébranlait l'un de vous
Je le désavouerais pour frère ou pour époux.
Pourrai-je toutefois vous faire une prière
Digne d'un tel époux, et digne d'un tel frère ?
Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,
A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,

La mettre en son éclat sans mélange de crimes;
 Enfin , je veux vous faire ennemis légitimes.
 Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien :
 Quand je ne serai plus , vous ne vous serez rien.
 Brisez votre alliance , et rompez-en la chaîne ;
 Et , puisque votre honneur veut des effets de haine ,
 Achetez par ma mort le droit de vous haïr :
 Albe le veut , et Rome ; il faut leur obéir.
 Qu'un de vous deux me tue , et que l'autre me venge :
 Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange ,
 Et du moins l'un des deux sera juste agresseur ,
 Ou pour venger sa femme , ou pour venger sa sœur.
 Mais quoi ! vous souilleriez une gloire si belle ,
 Si vous vous animiez par quelque autre querelle :
 Le zèle du pays vous défend de tels soins¹ ;
 Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins.
 Il lui faut , et sans haine , immoler un beau-frère.
 Ne différez donc plus ce que vous devez faire ;
 Commencez par sa sœur à répandre son sang ,
 Commencez par sa femme à lui percer le flanc ,
 Commencez par Sabine à faire de vos vies
 Un digne sacrifice à vos chères patries :
 Vous êtes ennemis en ce combat fameux ,
 Vous d'Albe , vous de Rome , et moi de toutes deux.
 Quoi ! me réservez-vous à voir une victoire
 Où , pour haut appareil d'une pompeuse gloire
 Je verrai les lauriers d'un frère ou d'un mari
 Fumer encor d'un sang que j'aurai tant chéri ?
 Pourrai-je entre vous deux régler alors mon ame ,
 Satisfaire aux devoirs et de sœur et de femme ,
 Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu ?
 Non , non , avant ce coup Sabine aura vécu ;

¹ VAR. Votre zèle au pays vous défend de tels soins.

Ma mort le prévientra, de qui que je l'obtienne ;
 Le refus de vos mains y condamne la mienne.
 Sus donc, qui vous retient ? Allez, cœurs inhumains,
 J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains ;
 Vous ne les aurez point au combat occupées,
 Que ce corps au milieu n'arrête vos épées ;
 Et, malgré vos refus, il faudra que leurs coups
 Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

HORACE.

O ma femme !

CURIACE.

O ma sœur !

CAMILLE.

Courage ! ils s'amollissent.

SABINE.

Vous poussez des soupirs ; vos visages pâlisent :
 Quelle peur vous saisit ? Sont-ce là ces grands cœurs ,
 Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs ?

HORACE.

Que t'ai-je fait , Sabine ? et quelle est mon offense¹,
 Qui t'oblige à chercher une telle vengeance ?
 Que t'a fait mon honneur ? et par quel droit viens-tu²
 Avec toute ta force attaquer ma vertu ?
 Du moins contente-toi de l'avoir étonnée ,
 Et me laisse achever cette grande journée.
 Tu me viens de réduire en un étrange point ;
 Aime assez ton mari pour n'en triompher point ,
 Va-t'en , et ne rends plus la victoire douteuse ;
 La dispute déjà m'en est assez honteuse.
 Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE.

Va , cesse de me craindre ; on vient à ton secours.

¹ V. M. Femme, que t'ai-je fait : et quelle est mon offense ?

² V. M. Que t'a fait mon honneur, femme ? et pourquoi viens-tu

SCÈNE I.

LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE, SABINE,
CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Qu'est-ce ci , mes enfants ? écoutez-vous vos flammes ?
Et perdez-vous encor le temps avec des femmes ?
Prêts à verser du sang , regardez-vous des pleurs ?
Fuyez , et laissez-les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse ;
Elles vous feraient part enfin de leur faiblesse ,
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE.

N'appréhendez rien d'eux , ils sont dignes de vous.
Malgré tous nos efforts , vous en devez attendre
Ce que vous souhaitez et d'un fils et d'un gendre ;
Et si notre faiblesse ébranlait leur honneur¹,
Nous vous laissons ici pour leur rendre du cœur.
Allons , ma sœur , allons , ne perdons plus de larmes :
Contre tant de vertus ce sont de faibles armes ;
Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir
Tigres , allez combattre ; et nous , allons mourir.

SCÈNE VIII.

LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

Mon père , retenez des femmes qui s'emportent ,
Et , de grâce , empêchez surtout qu'elles ne sortent ;
Leur amour importun viendrait avec éclat
Par des cris et des pleurs troubler notre combat ;

¹ VAR. Et si notre faiblesse avait pu les changer,
Nous vous laissons ici pour les encourager.
Allons , ma sœur , allons , ne perdons point de larmes.

Et ce qu'elles nous sont ferait qu'avec justice
On nous imputerait ce mauvais artifice ;
L'honneur d'un si beau choix serait trop acheté,
Si l'on nous soupçonnait de quelque lâcheté.

LE VIEIL HORACE.

J'en aurai soin. Allez, vos frères vous attendent ;
Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je ? et par quels compliments...

LE VIEIL HORACE.

Ah ! n'attendrissez point ici mes sentiments ;
Pour vous encourager ma voix manque de termes ;
Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes ;
Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.
Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SABINE.

Prenons parti, mon âme, en de telles disgrâces;
Soyons femme d'Horace ou sœur des Curiaces;
Cessons de partager nos inutiles soins;
Souhaitons quelque chose, et craignons un peu moins.
Mais las! quel parti prendre en un sort si contraire!
Quel ennemi choisir d'un époux ou d'un frère!
La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux,
Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.
Sur leurs hauts sentiments réglons plutôt les nôtres;
Soyons femme de l'un ensemble et sœur des autres;
Regardons leur honneur comme un souverain bien;
Imitons leur constance, et ne craignons plus rien.
La mort qui les menace est une mort si belle,
Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle.
N'appelons point alors les destins inhumains;
Songeons pour quelle cause, et non par quelles mains;
Revoyons les vainqueurs, sans penser qu'à la gloire
Que toute leur maison reçoit de leur victoire;
Et, sans considérer aux dépens de quel sang
Leur vertu les élève en cet illustre rang,
Faisons nos intérêts de ceux de leur famille :
En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille;
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.
Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,
J'ai tiré le moyen d'en avoir de la joie,

Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur¹,
Les morts sans désespoir, les vainqueurs sans horreur.

Flatteuse illusion, erreur douce et grossière,
Vain effort de mon âme, impuissante lumière,
De qui le faux brillant prend droit de m'éblouir,
Que tu sais peu durer, et tôt t'évanouir !
Pareille à ces éclairs qui, dans le fort des ombres,
Poussent un jour qui fuit et rend les nuits plus sombres,
Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté
Que pour les abîmer dans plus d'obscurité.
Tu charmais trop ma peine, et le ciel, qui s'en fâche,
Me vend déjà bien cher ce moment de relâche.
Je sens mon triste cœur percé de tous les coups
Qui m'ôtent maintenant un frère ou mon époux.
Quand je songe à leur mort, quoi que je me propose,
Je songe par quels bras, et non pour quelle cause ;
Et ne vois les vainqueurs en leur illustre rang
Que pour considérer aux dépens de quel sang.
— La maison des vaincus touche seule mon âme ;
En l'une je suis fille, en l'autre je suis femme,
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.
C'est là donc cette paix que j'ai tant souhaitée !
Trop favorables dieux, vous m'avez écoutée !
Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,
Si même vos faveurs ont tant de cruautés ?
Et de quelle façon punissez-vous l'offense,
Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence ?

¹ VAR. Et puis voir maintenant le combat sans terreur.

SCÈNE II.

SABINE, JULIE.

SABINE.

En est-ce fait, Julie ? et que m'apportez-vous ?
Est-ce la mort d'un frère, ou celle d'un époux ?
Le funeste succès de leurs armes impies
De tous les combattants a-t-il fait des hosties¹ ?
Et, m'enviant l'horreur que j'aurais des vainqueurs,
Pour tous tant qu'ils étaient demande-t-il des pleurs² ?

JULIE.

Quoi ! ce qui s'est passé vous l'ignorez encore ?

SABINE.

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore ?
Et ne savez-vous point que de cette maison
Pour Camille et pour moi l'on fait une prison ?
Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes ;
Sans cela nous serions au milieu de leurs armes,
Et, par les désespoirs d'une chaste amitié,
Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE.

Il n'était pas besoin d'un si tendre spectacle ;
Leur vue à leur combat apporte assez d'obstacle.
Sitôt qu'ils ont paru prêts à se mesurer,
On a dans les deux camps entendu murmurer³ :
A voir de tels amis, des personnes si proches,
Venir pour leur patrie aux mortelles approches,
L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur,
L'autre d'un si grand zèle admire la fureur :
Tel porte jusqu'aux cieux leur vertu sans égale,

¹ VAR. Ou si le triste sort de leurs armes impies
De tous les combattants a fait autant d'hosties.

² VAR. Pour tous tant qu'ils étaient, m'a condamnée aux pleurs.

VAR. Et l'un et l'autre camp s'est mis à murmurer.

Et tel l'ose nommer sacrilège et brutale.
 Ces divers sentiments n'ont pourtant qu'une voix ;
 Tous accusent leurs chefs , tous détestent leur choix ;
 Et , ne pouvant souffrir un combat si barbare ,
 On s'écrie , on s'avance , enfin on les sépare.

SABINE.

Que je vous dois d'encens , grands dieux , qui m'exaucez !

JULIE.

Vous n'êtes pas , Sabine , encore où vous pensez :
 Vous pouvez espérer , vous avez moins à craindre ;
 Mais il vous reste encore assez de quoi vous plaindre.
 En vain d'un sort si triste on les veut garantir ;
 Ces cruels généreux n'y peuvent consentir :
 La gloire de ce choix leur est si précieuse ,
 Et charme tellement leur âme ambitieuse ,
 Qu'alors qu'on les déplore ils s'estiment heureux ,
 Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.
 Le trouble des deux camps souille leur renommée ;
 Ils combattront plutôt et l'une et l'autre armée ,
 Et mourront par les mains qui leur font d'autres lois ¹ ,
 Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

SABINE.

Quoi ! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obstinent !

JULIE.

Oui , mais d'autre côté les deux camps se mutinent ,
 Et leurs cris des deux parts poussés en même temps
 Demandent la bataille , ou d'autres combattants.
 La présence des chefs à peine est respectée ,
 Leur pouvoir est douteux , leur voix mal écoutée ,

¹ VAR. Et mourront par les mains qui les ont séparés ,
 Que quitter les honneurs qui leur sont déferés.

SABINE.

Quoi ! dans leur dureté ces cœurs de fer s'obstinent !

JULIE.

Ils le font ; mais , d'ailleurs , les deux camps se mutinent

Le roi même s'étonne; et , pour dernier effort,
 « Puisque chacun, dit-il, s'échauffe en ce discord,
 « Consultons des grands dieux la majesté sacrée,
 « Et voyons si ce change à leurs bontés agréée.
 « Quel impie osera se prendre à leur vouloir,
 « Lorsqu'en un sacrifice ils nous l'auront fait voir? »
 Il se tait, et ces mots semblent être des charmes;
 Même aux six combattants ils arrachent les armes;
 Et ce désir d'honneur qui leur ferme les yeux,
 Tout aveugle qu'il est, respecte encor les dieux.
 Leur plus bouillante ardeur cède à l'avis de Tulle;
 Et, soit par déférence, ou par un prompt scrupule,
 Dans l'une et l'autre armée on s'en fait une loi,
 Comme si toutes deux le connaissaient pour roi.
 Le reste s'apprendra par la mort des victimes.

SABINE.

Les dieux n'avoueront point un combat plein de crimes;
 J'en espère beaucoup puisqu'il est différé,
 Et je commence à voir ce que j'ai désiré.

SCÈNE III.

CAMILLE, SABINE, JULIE.

SABINE.

Ma sœur, que je vous die une bonne nouvelle.

CAMILLE.

Je pense la savoir, s'il faut la nommer telle;
 On l'a dite à mon père, et j'étais avec lui :
 Mais je n'en conçois rien qui flatte mon ennui :
 Ce délai de nos maux rendra les coups plus rudes;
 Ce n'est plus qu'un long terme à nos inquiétudes;
 Et tout l'allégement qu'il en faut espérer,
 C'est de pleurer plus tard ce qu'il faudra pleurer.

SABINE.

Les dieux n'ont pas en vain inspiré ce tumulte.

CAMILLE.

Disons plutôt, ma sœur, qu'en vain on les consulte.
Ces mêmes dieux à Tulle ont inspiré ce choix,
Et la voix du public n'est pas toujours leur voix;
Ils descendent bien moins dans de si bas étages,
Que dans l'âme des rois, leurs vivantes images,
De qui l'indépendante et sainte autorité¹
Est un rayon secret de leur divinité.

JULIE.

C'est vouloir sans raison vous former des obstacles
Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs oracles;
Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu,
Sans démentir celui qui vous fut hier rendu.

CAMILLE.

Un oracle jamais ne se laisse comprendre;
On l'entend d'autant moins que plus on croit l'entendre;
Et, loin de s'assurer sur un pareil arrêt,
Qui n'y voit rien d'obscur doit croire que tout l'est.

SABINE.

Sur ce qu'il fait pour nous prenons plus d'assurance,
Et souffrons les douceurs d'une juste espérance.
Quand la faveur du ciel ouvre à demi ses bras,
Qui n'y s'en promet rien ne la mérite pas;
Il empêche souvent qu'elle ne se déploie;
Et lorsqu'elle descend, son refus la renvoie.

CAMILLE.

Le ciel agit sans nous en ces événements,
Et ne se règle point dessus nos sentiments.

JULIE.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grace.

¹ VAR. Et de qui l'absolue et sainte autorité.

Adieu : je vais savoir comme enfin tout se passe.
Modérez vos frayeurs; j'espère à mon retour
Ne vous entretenir que de propos d'amour,
Et que nous n'emploierons la fin de la journée
Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée.

SABINE.

J'ose encor l'espérer¹.

CAMILLE.

Moi, je n'espère rien.

JULIE.

L'effet vous fera voir que nous en jugeons bien.

SCÈNE IV.

SABINE, CAMILLE.

SABINE.

Parmi nos déplaisirs souffrez que je vous blâme.
Je ne puis approuver tant de trouble en votre âme²;
Que feriez-vous, ma sœur, au point où je me vois,
Si vous aviez à craindre autant que je le dois,
Et si vous attendiez de leurs armes fatales
Des maux pareils aux miens, et des pertes égales?

CAMILLE.

Parlez plus sainement de vos maux et des miens :
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les siens ;
Mais, à bien regarder ceux où le ciel me plonge,
Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe.

La seule mort d'Horace est à craindre pour vous.
Des frères ne sont rien à l'égard d'un époux;

¹ VAR. Comme vous je l'espère.

CAMILLE.

Et je n'ose y songer.

JULIE.

L'effet nous fera voir qui sait mieux en juger.

² VAR. Je ne puis approuver tant de trouble en notre âme.

L'hymen qui nous attache en une autre famille
 Nous détache de celle où l'on a vécu fille ;
 On voit d'un œil divers des nœuds si différents ¹,
 Et pour suivre un mari l'on quitte ses parents :
 Mais, si près d'un hymen, l'amant que donne un père
 Nousest moins qu'un époux, et non pas moins qu'un frère,
 Nos sentiments entre eux demeurent suspendus,
 Notre choix impossible, et nos vœux confondus.
 Ainsi, ma sœur, du moins vous avez dans vos plaintes
 Où porter vos souhaits et terminer vos craintes ;
 Mais, si le ciel s'obstine à nous persécuter,
 Pour moi, j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter.

SABINE.

Quand il faut que l'un meure et par les mains de l'autre,
 C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre.
 Quoique ce soient, ma sœur, des nœuds bien différents,
 C'est sans les oublier qu'on quitte ses parents :
 L'hymen n'efface point ces profonds caractères ;
 Pour aimer un mari, l'on ne hait pas ses frères ;
 La nature en tous temps garde ses premiers droits ;
 Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix :
 Aussi bien qu'un époux ils sont d'autres nous-mêmes ;
 Et tous maux sont pareils alors qu'ils sont extrêmes :
 Et l'amant qui vous charme et pour qui vous brûlez
 Ne vous est, après tout, que ce que vous voulez ;
 Une mauvaise humeur, un peu de jalousie ,
 En fait assez souvent passer la fantaisie ².
 Ce que peut le caprice , ôtez-le par raison ,
 Et laissez votre sang hors de comparaison :
 C'est crime qu'opposer des liens volontaires
 A ceux que la naissance a rendus nécessaires.

¹ VAR. On ne compare point des nœuds si différents.

² VAR. Le peuvent mettre hors de notre fantaisie :
 Ce qu'elles font souvent , faites-le par raison.

Si donc le ciel s'obstine à nous persécuter,
Seule j'ai tout à craindre et rien à souhaiter ;
Mais pour vous, le devoir vous donne, dans vos plaintes,
Où porter vos souhaits , et terminer vos craintes.

CAMILLE.

Je le vois bien, ma sœur, vous n'aimâtes jamais :
Vous ne connaissez point ni l'amour ni ses traits :
On peut lui résister quand il commence à naître,
Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître,
Et que l'aveu d'un père , engageant notre foi,
A fait de ce tyran un légitime roi :
— Il entre avec douceur, mais il règne par force ;
Et, quand l'âme une fois a goûté son amorce,
Vouloir ne plus aimer, c'est ce qu'elle ne peut,
Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut :
Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

SCÈNE V.

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Je viens vous apporter de fâcheuses nouvelles,
Mes filles ; mais en vain je voudrais vous celer
Ce qu'on ne vous saurait longtemps dissimuler :
Vos frères sont aux mains, les dieux ainsi l'ordonnent.

SABINE.

Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent ;
Et je m'imaginai dans la Divinité
Beaucoup moins d'injustice, et bien plus de bonté.
Ne nous consolez point : contre tant d'infortune¹
La pitié parle en vain, la raison importune.

¹ VAR. Ne nous consolez point : la raison importune
Quand elle ose combattre une telle infortune.

Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs,
 Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs ¹.
 Nous pourrions aisément faire en votre présence
 De notre désespoir une fausse constance;
 Mais quand on peut sans honte être sans fermeté,
 L'affecter au dehors, c'est une lâcheté ²;
 L'usage d'un tel art, nous le laissons aux hommes,
 Et ne voulons passer que pour ce que nous sommes.

Nous ne demandons point qu'un courage si fort
 S'abaisse à notre exemple à se plaindre du sort.
 Recevez sans frémir ces mortelles alarmes;
 Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes;
 Enfin pour toute grâce, en de tels déplaisirs,
 Gardez votre constance, et souffrez nos soupirs.

LE VIEIL HORACE.

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
 Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre,
 Et céderais peut-être à de si rudes coups,
 Si je prenais ici même intérêt que vous :
 Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos frères,
 Tous trois me sont encor des personnes bien chères;
 Mais enfin l'amitié n'est pas du même rang,
 Et n'a point les effets de l'amour ni du sang;
 Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente
 Sabine comme sœur, Camille comme amante :
 Je puis les regarder comme nos ennemis,
 Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.
 Ils sont, grâces aux dieux, dignes de leur patrie;
 Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie;
 Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié,
 Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.
 Si par quelque faiblesse ils l'avaient mendiée,

¹ VAR. Qui peut vouloir mourir peut braver les malheurs.

² VAR. La vouloir contrefaire est une lâcheté.

Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,
 Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement
 De l'affront que m'eût fait ce mol consentement.
 Mais lorsqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
 Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres.
 Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix,
 Albe serait réduite à faire un autre choix;
 Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces
 Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces,
 Et de l'événement d'un combat plus humain
 Dépendrait maintenant l'honneur du nom romain :
 La prudence des dieux autrement en dispose ;
 Sur leur ordre éternel mon esprit se repose :
 Il s'arme en ce besoin de générosité,
 Et du bonheur public fait sa félicité.
 Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines,
 Et songez toutes deux que vous êtes Romaines :
 Vous l'êtes devenue, et vous l'êtes encor ;
 Un si glorieux titre est un digne trésor.
 Un jour, un jour viendra que par toute la terre
 Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre,
 Et que, tout l'univers tremblant dessous ses lois,
 Ce grand nom deviendra l'ambition des rois :
 Les dieux à notre *Ænée* ont promis cette gloire.

SCÈNE VI.

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE, JULIE.

LE VIEIL HORACE.

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire ?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets.

Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits.

Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste.

LE VIEIL HORACE.

O d'un triste combat effet vraiment funeste !
 Rome est sujette d'Albe , et pour l'en garantir
 Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !
 Non , non , cela n'est point , on vous trompe , Julie ;
 Rome n'est point sujette , ou mon fils est sans vie :
 Je connais mieux mon sang , il sait mieux son devoir .

JULIE.

Mille , de nos remparts , comme moi l'ont pu voir .
 Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères ;
 Mais , comme il s'est vu seul contre trois adversaires ,
 Près d'être enfermé d'eux , sa fuite l'a sauvé .

LE VIEIL HORACE.

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé¹ !
 Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite !

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite .

CAMILLE.

O mes frères !

LE VIEIL HORACE.

Tout beau , ne les pleurez pas tous ;
 Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux .
 Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte ;
 La gloire de leur mort m'a payé de leur perte .
 Ce bonheur a suivi leur courage vaincu ,
 Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu ,
 Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince .
 Ni d'un État voisin devenir la province .
 Pleurez l'autre , pleurez l'irréparable affront
 Que sa fuite honteuse imprime à notre front ;
 Pleurez le déshonneur de toute notre race ,
 Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace .

¹ VAR. Et nos soldats trahis ne l'ont pas achevé !

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?

LE VIEIL HORACE.

Qu'il mourût,

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,

Rome eût été du moins un peu plus tard sujette ;

Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,

Et c'était de sa vie un assez digne prix.

Il est de tout son sang comptable à sa patrie ;

Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie ;

Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,

Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.

J'en romprai bien le cours, et ma juste colère,

Contre un indigne fils usant des droits d'un père,

Saura bien faire voir, dans sa punition,

L'éclatant désaveu d'une telle action.

SABINE.

Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuses,

Et ne nous rendez point tout à fait malheureuses.

LE VIEIL HORACE.

Sabine, votre cœur se console aisément ;

Nos malheurs jusqu'ici vous touchent faiblement.

Vous n'avez point encor de part à nos misères ;

Le ciel vous a sauvé votre époux et vos frères :

Si nous sommes sujets, c'est de votre pays :

Vos frères sont vainqueurs quand nous sommes trahis ;

Et, voyant le haut point où leur gloire se monte,

Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.

Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux

Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous :

Vos pleurs en sa faveur sont de faibles défenses ;

J'atteste des grands dieux les suprêmes puissances,

Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains

Laveront dans son sang la honte des Romains.

SABINE.

Suivons-le promptement, la colère l'emporte.

Dieux ! verrons-nous toujours des malheurs de la sorte ?

Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands ,

Et toujours redouter la main de nos parents ?

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Ne me parlez jamais en faveur d'un infâme ;
Qu'il me fuie à l'égal des frères de sa femme :
Pour conserver un sang qu'il tient si précieux ,
Il n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux.
Sabine y peut mettre ordre , ou derechef j'atteste
Le souverain pouvoir de la troupe céleste...

CAMILLE.

Ah ! mon père , prenez un plus doux sentiment ¹ ;
Vous verrez Rome même en user autrement ;
Et, de quelque malheur que le ciel l'ait comblée ,
Excuser la vertu sous le nombre accablée.

LE VIEIL HORACE.

Le jugement de Rome est peu pour mon regard ,
Camille ; je suis père , et j'ai mes droits à part.
Je sais trop comme agit la vertu véritable :
C'est sans en triompher que le nombre l'accable ;
Et sa mâle vigueur, toujours en même point ,
Succombe sous la force , et ne lui cède point.
Taisez-vous , et sachons ce que nous veut Valère.

¹ VAR. Eh ! mon père , prenez un plus doux sentiment.

SCÈNE II.

LE VIEIL HORACE, VALÈRE, CAMILLE.

VALÈRE.

Envoyé par le roi pour consoler un père,
Et pour lui témoigner...

LE VIEIL HORACE.

N'en prenez aucun soin :
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin ;
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur ;
Il me suffit.

VALÈRE.

Mais l'autre est un rare bonheur ;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

LE VIEIL HORACE.

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace ?

VALÈRE.

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

LE VIEIL HORACE.

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

VALÈRE.

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite ?

LE VIEIL HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite ?

VALÈRE.

La fuite est glorieuse en cette occasion.

LE VIEIL HORACE.

Vous redoublez ma honte et ma confusion.
Certes, l'exemple est rare et digne de mémoire

De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALÈRE.

Quelle confusion , et quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous ,
Qui fait triompher Rome , et lui gagne un empire ?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire ?

LE VIEIL HORACE.

Quels honneurs , quel triomphe , et quel empire enfin ,
Lorsque Albe sous ses lois range notre destin ?

VALÈRE.

Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire ?
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire ?

LE VIEIL HORACE.

Je sais que par sa fuite il a trahi l'État ¹.

VALÈRE.

Oui , s'il eût en fuyant terminé le combat ;
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyait qu'en homme
Qui savait ménager l'avantage de Rome.

LE VIEIL HORACE.

Quoi ! Rome donc triomphe !

VALÈRE.

Apprenez , apprenez

La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.

Resté seul contre trois , mais en cette aventure
Tous trois étant blessés , et lui seul sans blessure ,
Trop faible pour eux tous , trop fort pour chacun d'eux ,
Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux.
Il fuit pour mieux combattre , et cette prompte ruse
Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.
Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé ,

¹ VAR. Le combat par sa fuite est-il pas terminé ?

VALÈRE.

Albe ainsi quelque temps se l'est imaginé ;
Mais elle a bientôt vu que c'était fuir en homme.

Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé ;
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite ;
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.
Horace , les voyant l'un de l'autre écartés ,
Se retourne , et déjà les croit demi-domptés :
Il attend le premier, et c'était votre gendre.
L'autre , tout indigné qu'il ait osé l'attendre ,
En vain en l'attaquant fait paraître un grand cœur ,
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
Albe à son tour commence à craindre un sort contraire ;
Elle crie au second qu'il secoure son frère :
Il se hâte et s'épuise en efforts superflus ,
Il trouve en les joignant que son frère n'est plus.

CAMILLE.

Hélas !

VALÈRE.

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place ,
Et redouble bientôt la victoire d'Horace.
Son courage sans force est un débile appui ;
Voulant venger son frère , il tombe auprès de lui.
L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie ;
Albe en jette d'angoisse , et les Romains de joie.
Comme notre héros se voit près d'achever ,
C'est peu pour lui de vaincre , il veut encor braver :
« J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères ,
« Rome aura le dernier de mes trois adversaires ,
« C'est à ses intérêts que je vais l'immoler , »
Dit-il ; et tout d'un temps on le voit y voler.
La victoire entre deux n'était pas incertaine ;
L'Albain percé de coups ne se traînait qu'à peine ,
Et , comme une victime aux marches de l'autel ,
Il semblait présenter sa gorge au coup mortel :
Aussi le reçoit-il , peu s'en faut , sans défense ,
Et son trépas de Rome établit la puissance.

LE VIEIL HORACE.

O mon fils ! ô ma joie ! ô l'honneur de nos jours !
 O d'un État penchant l'inespéré secours !
 Vertu digne de Rome , et sang digne d'Horace !
 Appui de ton pays , et gloire de ta race !
 Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements
 L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments ?
 Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
 Ton front victorieux de larmes d'allégresse ?

VALÈRE.

Vos caresses bientôt pourront se déployer ;
 Le roi dans un moment vous le va renvoyer ;
 Et remet à demain la pompe qu'il prépare ¹
 D'un sacrifice aux dieux pour un bonheur si rare ;
 Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers eux
 Par des chants de victoire et par de simples vœux.
 C'est où le roi le mène , et tandis il m'envoie
 Faire office vers vous de douleur et de joie ;
 Mais cet office encor n'est pas assez pour lui ;
 Il y viendra lui-même , et peut-être aujourd'hui :
 Il croit mal reconnaître une vertu si pure ²,
 Si de sa propre bouche il ne vous en assure ,
 S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'État.

LE VIEIL HORACE.

De tels remerciements ont pour moi trop d'éclat ,
 Et je me tiens déjà trop payé par les vôtres
 Du service d'un fils , et du sang des deux autres ³.

¹ VAR. Et remet à demain le pompeux sacrifice
 Que nous devons aux dieux pour un tel bénéfice.

² VAR. Cette belle action si puissamment le touche ,
 Qu'il vous veut rendre grâce , et de sa propre bouche ,
 D'avoir donné vos fils au bien de son État.

³ VAR. Du service de l'un et du sang des deux autres.

VALÈRE.

Le roi ne sait que c'est qu'honorer à demi :

.....

Fait qu'il estime encor l'honneur qu'il vous veut faire.

VALÈRE.

Il ne sait ce que c'est d'honorer à demi ;
Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi
Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire
Au-dessous du mérite et du fils et du père.
Je vais lui témoigner quels nobles sentiments
La vertu vous inspire en tous vos mouvements,
Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

LE VIEIL HORACE.

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.

SCÈNE III.

LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Ma fille, il n'est plus temps de répandre des pleurs.
Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'honneurs ;
On pleure injustement des pertes domestiques,
Quand on en voit sortir des victoires publiques.
Rome triomphe d'Albe, et c'est assez pour nous ;
Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.
En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme
Dont la perte est aisée à réparer dans Rome ;
Après cette victoire, il n'est point de Romain
Qui ne soit glorieux de vous donner la main.
Il me faut à Sabine en porter la nouvelle¹ ;
Ce coup sera sans doute assez rude pour elle,
Et ses trois frères morts par la main d'un époux
Lui donneront des pleurs bien plus justes qu'à vous ;
Mais j'espère aisément en dissiper l'orage,
Et qu'un peu de prudence, aidant son grand courage,

¹ SAB. Je m'en vas à Sabine en porter la nouvelle.

Fera bientôt régner sur un si noble cœur
 Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.
 Cependant étouffez cette lâche tristesse ;
 Recevez-le , s'il vient , avec moins de faiblesse ;
 Faites-vous voir sa sœur , et qu'en un même flanc
 Le ciel vous a tous deux formés d'un même sang.

SCÈNE IV.

CAMILLE.

Oui , je lui ferai voir , par d'infailibles marques ,
 Qu'un véritable amour brave la main des Parques
 Et ne prend point de lois de ces cruels tyrans
 Qu'un astre injurieux nous donne pour parents.
 Tu blâmes ma douleur , tu l'oses nommer lâche ;
 Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche ,
 Impitoyable père , et par un juste effort
 Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.
 En vit-on jamais un dont les rudes traverses
 Prissent en moins de rien tant de faces diverses ?
 Qui fût doux tant de fois , et tant de fois cruel ,
 Et portât tant de coups avant le coup mortel ?
 Vit-on jamais une âme en un jour plus atteinte
 De joie et de douleur , d'espérance et de crainte ,
 Asservie en esclave à plus d'événements ,
 Et le piteux jouet de plus de changements ?
 Un oracle m'assure , un songe me travaille¹ ;
 La paix calme l'effroi que me fait la bataille ;
 Mon hymen se prépare , et presque en un moment
 Pour combattre mon frère on choisit mon amant ;
 Ce choix me désespère , et tous le désavouent² ,

¹ VAR. Un oracle m'assure , un songe m'épouvante ;
 La bataille m'effraie , et la paix me contente.

² VAR. Les deux camps mutinés un tel choix désavouent ,
 Ils rompent la partie , et les dieux la renouent.

La partie est rompue, et les dieux la renouent;
 Rome semble vaincue, et, seul des trois Albains,
 Curiace en mon sang n'a point trempé ses mains.
 O dieux ! sentais-je alors des douleurs trop légères¹
 Pour le malheur de Rome et la mort de deux frères ?
 Et me flattais-je trop quand je croyais pouvoir
 L'aimer encor sans crime et nourrir quelque espoir ?
 Sa mort m'en punit bien, et la façon cruelle
 Dont mon âme éperdue en reçoit la nouvelle ;
 Son rival me l'apprend, et, faisant à mes yeux
 D'un si triste succès le récit odieux,
 Il porte sur le front une allégresse ouverte,
 Que le bonheur public fait bien moins que ma perle ;
 Et, bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui,
 Aussi bien que mon frère il triomphe de lui.
 Mais ce n'est rien encore au prix de ce qui reste :
 On demande ma joie en un jour si funeste ;
 Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur,
 Et baiser une main qui me perce le cœur.
 En un sujet de pleurs si grand, si légitime,
 Se plaindre est une honte, et soupirer un crime ;
 Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux,
 Et si l'on n'est barbare on n'est point généreux.
 Dégénérons, mon cœur, d'un si vertueux père ;
 Soyons indigne sœur d'un si généreux frère :
 C'est gloire de passer pour un cœur abattu²,
 Quand la brutalité fait la haute vertu.
 Éclatez, mes douleurs ; à quoi bon vous contraindre ?
 Quand on a tout perdu, que saurait-on plus craindre ?

¹ VAR. . Dieux ! sentais-je point lors des douleurs trop légères ?

.....
 Me flattais-je point trop quand je croyais pouvoir ?

² VAR. C'est gloire de passer pour des cœurs abattus,
 Quand la brutalité fait les hautes vertus.

Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect ;
Loin d'éviter ses yeux, croissez à son aspect ;
Offensez sa victoire, irritez sa colère ,
Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire.
Il vient, préparons-nous à montrer constamment
Ce que doit une amante à la mort d'un amant.

SCÈNE V.

HORACE, CAMILLE, PROCULE.

(Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces.)

HORACE.

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères ,
Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires ,
Qui nous rend maîtres d'Albe ; enfin voici le bras
Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux États.
Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire ,
Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits ;
Et nos deux frères morts dans le malheur des armes
Sont trop payés de sang pour exiger des larmes :
Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu ,
Je cesserai pour eux de paraître affligée ,
Et j'oublierai leur mort, que vous avez vengée ;
Mais qui me vengera de celle d'un amant
Pour me faire oublier sa perte en un moment ?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuse ?

CAMILLE.

O mon cher Curiace !

HORACE.

O d'une indigne sœur insupportable audace !
 D'un ennemi public dont je reviens vainqueur
 Le nom est dans ta bouche et l'amour dans ton cœur !
 Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire !
 Ta bouche la demande, et ton cœur la respire !
 Suis moins ta passion, règle mieux tes desirs,
 Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs :
 Tes flammes désormais doivent être étouffées ;
 Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées ;
 Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE.

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien ;
 Et, si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme,
 Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme :
 Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort ;
 Je l'adorais vivant, et je le pleure mort.

Ne cherche plus ta sœur où tu l'avais laissée ;
 Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
 Qui, comme une furie attachée à tes pas,
 Te veut incessamment reprocher son trépas.
 Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes¹,
 Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes,
 Et que, jusques au ciel élevant tes exploits,
 Moi-même je le tue une seconde fois !
 Puissent tant de malheurs accompagner ta vie²,
 Que tu tombes au point de me porter envie !
 Et toi bientôt souiller par quelque lâcheté
 Cette gloire si chère à ta brutalité !

¹ Var. Tigre affamé de sang, qui me défends les larmes.

² Var. Puissent de tels malheurs accompagner ta vie.

HORACE.

O ciel ! qui vit jamais une pareille rage ?
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur ?
Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,
Et préfère du moins au souvenir d'un homme
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
— Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
Saper ses fondements encor mal assurés !
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie ;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers !
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre¹,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre ;
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

HORACE, mettant l'épée à la main, et poursuivant sa sœur, qui s'enfuit.

C'est trop, ma patience à la raison fait place ;
Va dedans les enfers plaindre ton Curiace !

CAMILLE, blessée derrière le théâtre.

Ah, traître !

VAR. Puissé-je de mes yeux voir tomber cette foudre.

CORNEILLE. — T. I.

HORACE , revenant sur le théâtre.

Ainsi reçoive un châtiment soudain
Quiconque ose pleurer un ennemi romain !

SCÈNE VI.

HORACE, PROCULE.

PROCULE.

Que venez-vous de faire ?

HORACE.

— Un acte de justice ;
Un semblable forfait veut un pareil supplice.

PROCULE.

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur

HORACE.

Ne me dis point qu'elle est et mon sang et ma sœur :
Mon père ne peut plus l'avouer pour sa fille :
Qui maudit son pays renonce à sa famille ;
Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis ;
De ses plus chers parents il fait ses ennemis ;
Le sang même les arme en haine de son crime.
La plus prompte vengeance en est plus légitime ;
Et ce souhait impie , encore qu'impuissant ,
Est un monstre qu'il faut étouffer en naissant.

SCÈNE VII.

SABINE, HORACE, PROCULE.

SABINE.

A quoi s'arrête ici ton illustre colère ?
Viens voir mourir ta sœur dans les bras de ton père ;
Viens repaître tes yeux d'un spectacle si doux ;
Ou , si tu n'es point las de ces généreux coups ,
Immole au cher pays des vertueux Horaces

Ce reste malheureux du sang des Curiaces ;
Si prodigue du tien , n'épargne pas le leur ;
Joins Sabine à Camille , et ta femme à ta sœur ,
Nos crimes sont pareils , ainsi que nos misères ;
Je soupire comme elle , et déplore mes frères :
Plus coupable en ce point contre tes dures lois ,
Qu'elle n'en pleurait qu'un , et que j'en pleure trois ,
Qu'après son châtement ma faute continue.

HORACE.

Sèche tes pleurs , Sabine , ou les cache à ma vue.
Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié ,
Et ne m'accable point d'une indigne pitié.
Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme
Ne nous laisse à tous deux qu'un penser et qu'une ame ,
C'est à toi d'élever tes sentiments aux miens ,
Non à moi de descendre à la honte des tiens.
Je t'aime , et je connais la douleur qui te presse ;
Embrasse ma vertu pour vaincre ta faiblesse ,
Participe à ma gloire au lieu de la souiller.
Tâche à t'en revêtir , non à m'en dépouiller.
Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie ,
Que je te plaise mieux couvert d'une infamie¹ ?
Sois plus femme que sœur , et , te réglant sur moi ,
Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE.

Cherche pour t'imiter des ames plus parfaites.
Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites ,
J'en ai les sentiments que je dois en avoir ,
Et je m'en prends au sort plutôt qu'à ton devoir :
Mais enfin je renonce à la vertu romaine² ,
Si pour la posséder je dois être inhumaine ,

¹ VAR. Que je te plaise mieux , tombé dans l'infamie ?

² VAR. Mais aussi je renonce à la vertu romaine.

Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur
 Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.
 Prenons part en public aux victoires publiques,
 Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques,
 Et ne regardons point des biens communs à tous,
 Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour nous.
 Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte?
 Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte,
 Mêles tes pleurs aux miens. Quoi! ces lâches discours
 N'arment point ta vertu contre mes tristes jours?
 Mon crime redoublé n'émeut point ta colère?
 Que Camille est heureuse! elle a pu te déplaire;
 Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu,
 Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.
 Cher époux, cher auteur du tourment qui me presse,
 Écoute la pitié, si ta colère cesse;
 Exerce l'une ou l'autre, après de tels malheurs,
 A punir ma faiblesse ou finir mes douleurs;
 Je demande la mort pour grace ou pour supplice;
 Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice,
 N'importe; tous ses traits n'auront rien que de doux¹,
 Si je les vois partir de la main d'un époux.

HORACE.

Quelle injustice aux dieux d'abandonner aux femmes
 Un empire si grand sur les plus belles ames,
 Et de se plaire à voir de si faibles vainqueurs
 Régner si puissamment sur les plus nobles cœurs!
 A quel point ma vertu devient-elle réduite!
 Rien ne la saurait plus garantir que la fuite.
 Adieu. Ne me suis point, ou retiens tes soupirs.

SABINE, seule.

O colère, ô pitié, sourdes à mes desirs,

¹ VAR. N'importe; tous ses traits me sembleront fort doux.

Vous négligez mon crime, et ma douleur vous lasse,
 Et je n'obtiens de vous ni supplice, ni grace!
 Allons-y par nos pleurs faire encore un effort,
 Et n'employons après que nous à notre mort.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LE VIEIL HORACE, HORACE.

LE VIEIL HORACE.

Retirons nos regards de cet objet funeste ,
Pour admirer ici le jugement céleste :
Quand la gloire nous enfle , il sait bien comme il faut
Confondre notre orgueil qui s'élève trop haut :
Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse ;
Il mêle à nos vertus des marques de faiblesse ,
Et rarement accorde à notre ambition
L'entier et pur honneur d'une bonne action.
Je ne plains point Camille ; elle était criminelle ;
Je me tiens plus à plaindre , et je te plains plus qu'elle :
Moi , d'avoir mis au jour un cœur si peu romain ;
Toi , d'avoir par sa mort déshonoré ta main.
Je ne la trouve point injuste ni trop prompte ;
Mais tu pouvais , mon fils , t'en épargner la honte ;
Son crime , quoique énorme et digne du trépas ,
Était mieux impuni que puni par ton bras.

HORACE.

Disposez de mon sang , les lois vous en font maître¹ :
J'ai cru devoir le sien aux lieux qui m'ont vu naître.
Si dans vos sentiments mon zèle est criminel ,
S'il m'en faut recevoir un reproche éternel ,
Si ma main en devient honteuse et profanée ,

¹ VAR. Disposez de mon sort ; les lois vous en font maître.
J'ai cru devoir ce coup aux lieux qui m'ont vu naître.
Si mon zèle au pays vous semble criminel.

Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée :
 Reprenez tout ce sang, de qui ma lâcheté¹
 A si brutalement souillé la pureté.
 Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race ;
 Ne souffrez point de tache en la maison d'Horace.
 C'est en ces actions dont l'honneur est blessé
 Qu'un père tel que vous se montre intéressé :
 — Son amour doit se taire où toute excuse est nulle ;
 Lui-même il y prend part lorsqu'il les dissimule ;
 Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas
 Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

LE VIEIL HORACE.

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême ;
 Il épargne ses fils bien souvent pour soi-même ;
 Sa vieillesse sur eux aime à se soutenir,
 — Et ne les punit point, de peur de se punir².
 Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes ;
 Je sais... Mais le roi vient, je vois entrer ses gardes.

SCÈNE II.

TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE, HORACE,
 TROUPE DE GARDES.

LE VIEIL HORACE.

Ah ! sire, un tel honneur a trop d'excès pour moi ;
 Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon roi :
 Permettez qu'à genoux...

TULLE.

Non , levez-vous, mon père.
 Je fais ce qu'en ma place un bon prince doit faire.
 Un si rare service et si fort important

¹ VAR. Reprenez votre sang, de qui ma lâcheté
 A si mal à propos souillé la pureté.

² VAR. Et ne les punit point, pour ne se pas punir.

Veut l'honneur le plus rare et le plus éclatant.

(montrant Valère.)

Vous en aviez déjà sa parole pour gage ;

Je ne l'ai pas voulu différer davantage.

J'ai su par son rapport, et je n'en doutais pas ,
Comme de vos deux fils vous portez le trépas ,
Et que, déjà votre ame étant trop résolue ,
Ma consolation vous serait superflue :
Mais je viens de savoir quel étrange malheur
D'un fils victorieux a suivi la valeur ,
Et que son trop d'amour pour la cause publique .
Par ses mains à son père ôte une fille unique .
Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort¹ ;
Et je doute comment vous portez cette mort.

LE VIEIL HORACE.

— Sire , avec déplaisir, mais avec patience.

TULLE.

C'est l'effet vertueux de votre expérience.
Beaucoup par un long âge ont appris comme vous
Que le malheur succède au bonheur le plus doux :
Peu savent comme vous s'appliquer ce remède ,
Et dans leur intérêt toute leur vertu cède.
Si vous pouvez trouver dans ma compassion
Quelque soulagement pour votre affliction ,
Ainsi que votre mal sachez qu'elle est extrême ,
Et que je vous en plains autant que je vous aime².

VALÈRE.

Sire , puisque le ciel entre les mains des rois
Dépose sa justice et la force des lois ,
Et que l'État demande aux princes légitimes
Des prix pour les vertus , des peines pour les crimes ,
Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir

¹ VAR. Je sais que peut ce coup sur l'esprit le plus fort.

VAR. Et que Tulle vous plaint autant comme il vous aime.

Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir.
Souffrez...

LE VIEIL HORACE.

Quoi? qu'on envoie un vainqueur au supplice?

TULLE.

Permettez qu'il achève, et je ferai justice;
J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu;
C'est par elle qu'un roi se fait un demi-dieu;
Et c'est dont je vous plains qu'après un tel service,
On puisse contre lui me demander justice.

VALÈRE.

Souffrez donc, ô grand roi, le plus juste des rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix :
Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent;
S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent;
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer;
Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer :
Mais, puisque d'un tel crime il s'est montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable.
Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,
Si vous voulez régner, le reste des Romains
Il y va de la perte ou du salut du reste.

La guerre avait un cours si sanglant, si funeste¹,
Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins,
Ont tant de fois uni des peuples si voisins,
Qu'il est peu de Romains que le parti contraire
N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-frère,
Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs,
Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs.

¹ VAR. Vu le sang qu'a versé cette guerre funeste,
Et tant de nœuds d'hymen dont nos heureux destins
Ont uni si souvent des peuples si voisins,
Peu de nous ont joui d'un destin si prospère,
Qu'ils n'aient perdu dans Albe un cousin, un beau-frère,
Un oncle, un gendre même, et ne donnent des pleurs.

Si c'est offenser Rome, et que l'heur de ses armes
 L'autorise à punir ce crime de nos larmes,
 Quel sang épargnera ce barbare vainqueur,
 Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur,
 Et ne peut excuser cette douleur pressante¹
 Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante,
 Quand, près d'être éclairés du nuptial flambeau,
 Elle voit avec lui son espoir au tombeau?
 Faisant triompher Rome, il se l'est asservie;
 Il a sur nous un droit et de mort et de vie,
 Et nos jours criminels ne pourront plus durer
 Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.

Je pourrais ajouter aux intérêts de Rome
 Combien un pareil coup est indigne d'un homme;
 Je pourrais demander qu'on mit devant vos yeux
 Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux :
 Vous verriez un beau sang, pour accuser sa rage,
 D'un frère si cruel rejaillir au visage;
 Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir;
 Son âge et sa beauté vous pourraient émouvoir :
 Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.
 Vous avez à demain remis le sacrifice;
 Pensez-vous que les dieux, vengeurs des innocents,
 D'une main parricide acceptent de l'encens?
 Sur vous ce sacrilège attirerait sa peine;
 Ne le considérez qu'en objet de leur haine,
 Et croyez avec nous qu'en tous ses trois combats
 Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,
 Puisque ces mêmes dieux, auteurs de sa victoire,
 Ont permis qu'aussitôt il en souillât la gloire,
 Et qu'un si grand courage, après ce double effort,
 Fût digne en même jour de triomphe et de mort.

¹ VAR. Et ne peut excuser la douleur véhémence.

Sire , c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide.
 En ce lieu Rome a vu le premier parricide ,
 La suite en est à craindre , et la haine des cieux.
 Sauvez-nous de sa main , et redoutez les dieux.

TULLE.

Défendez-vous , Horace.

HORACE.

A quoi bon me défendre ?

Vous savez l'action , vous la venez d'entendre ¹ ;
 Ce que vous en croyez me doit être une loi.
 Sire , on se défend mal contre l'avis d'un roi ;
 Et le plus innocent devient soudain coupable ² ,
 Quand aux yeux de son prince il paraît condamnable.
 C'est crime qu'envers lui se vouloir excuser :
 Notre sang est son bien , il en peut disposer ;
 Et c'est à nous de croire , alors qu'il en dispose ,
 Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.
 Sire , prononcez donc , je suis prêt d'obéir ;
 D'autres aiment la vie , et je la dois haïr.
 Je ne reproche point à l'ardeur de Valère
 Qu'en amant de la sœur il accuse le frère ;
 Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui ;
 Il demande ma mort , je la veux comme lui.
 Un seul point entre nous met cette différence ,
 Que mon amour par là cherche son assurance ,
 Et qu'à ce même but nous voulons arriver ,
 Lui pour flétrir ma gloire , et moi pour la sauver.

Sire , c'est rarement qu'il s'offre une matière
 A montrer d'un grand cœur la vertu tout entière ;
 Suivant l'occasion elle agit plus ou moins ,
 Et paraît forte ou faible aux yeux de ses témoins.

¹ VAR. Vous savez l'action , vous la venez d'entendre.

² VAR. Et le plus innocent que le ciel ait fait naître ,
 Quand il le croit coupable , il commence de l'être.

Le peuple , qui voit tout seulement par l'écorce ,
 S'attache à son effet pour juger de sa force¹ ;
 Il veut que ses dehors gardent un même cours ,
 Qu'ayant fait un miracle , elle en fasse toujours :
 Après une action pleine , haute , éclatante ,
 Tout ce qui brille moins remplit mal son attente :
 Il veut qu'on soit égal en tout temps , en tous lieux ;
 Il n'examine point si lors on pouvait mieux ,
 Ni que , s'il ne voit pas sans cesse une merveille ,
 L'occasion est moindre , et la vertu pareille :
 Son injustice accable et détruit les grands noms ;
 L'honneur des premiers faits se perd par les seconds ;
 Et quand la renommée a passé l'ordinaire ,
 Si l'on n'en veut déchoir , il ne faut plus rien faire².

Je ne vanterai point les exploits de mon bras ;
 Votre majesté , sire , a vu mes trois combats :
 Il est bien malaisé qu'un pareil les seconde ,
 Qu'une autre occasion à celle-ci réponde ,
 Et que tout mon courage , après de si grands coups ,
 Parvienne à des succès qui n'aillent au-dessous ;
 Si bien que , pour laisser une illustre mémoire ,
 La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire :
 Encor la fallait-il sitôt que j'eus vaincu ,
 Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu.
 Un homme tel que moi voit sa gloire ternie ,
 Quand il tombe en péril de quelque ignominie ;
 Et ma main aurait su déjà m'en garantir :
 Mais sans votre congé mon sang n'ose sortir ;
 Comme il vous appartient , votre aveu doit se prendre ;
 C'est vous le dérober qu'autrement le répandre.

¹ VAR. Prend droit par ses effets de juger de sa force ,
 Et s'ose imaginer , par un mauvais discours ,
 Que qui fait un miracle en doit faire toujours.

² VAR. Si l'on m'en veut déchoir , il ne faut plus rien faire.

Rome ne manque point de généreux guerriers ;
 Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers ;
 Que votre majesté désormais m'en dispense ;
 Et si ce que j'ai fait vaut quelque récompense ,
 Permettez , ô grand roi , que de ce bras vainqueur
 Je m'immole à ma gloire , et non pas à ma sœur .

SCÈNE III.

TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE, HORACE,
 SABINE.

SABINE.

Sire , écoutez Sabine ; et voyez dans son ame
 Les douleurs d'une sœur , et celles d'une femme ,
 Qui , toute désolée , à vos sacrés genoux ,
 Pleure pour sa famille , et craint pour son époux .
 Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice
 Dérober un coupable au bras de la justice ;
 Quoi qu'il ait fait pour vous , traitez-le comme tel ,
 Et punissez en moi ce noble criminel ;
 De mon sang malheureux expiez tout son crime :
 Vous ne changerez point pour cela de victime ;
 Ce n'en sera point prendre une injuste pitié ,
 Mais en sacrifier la plus chère moitié .
 Les nœuds de l'hyménée , et son amour extrême ,
 Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même ;
 Et si vous m'accordez de mourir aujourd'hui ,
 Il mourra plus en moi qu'il ne mourrait en lui ;
 La mort que je demande , et qu'il faut que j'obtienne ,
 Augmentera sa peine et finira la mienne .
 Sire , voyez l'excès de mes tristes ennuis ,
 Et l'effroyable état où mes jours sont réduits .
 Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée
 De toute ma famille a la trame coupée !

Et quelle impiété de trahir un époux
 Pour avoir bien servi les siens, l'État et vous !
 Aimer un bras souillé du sang de tous mes frères !
 N'aimer pas un mari qui finit nos misères !
 Sire , délivrez-moi , par un heureux trépas ,
 Des crimes de l'aimer et de ne l'aimer pas ;
 J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande.
 Ma main peut me donner ce que je vous demande ;
 Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux ,
 Si je puis de sa honte affranchir mon époux ;
 Si je puis par mon sang apaiser la colère
 Des dieux qu'a pu fâcher sa vertu trop sévère ,
 Satisfaire , en mourant , aux mânes de sa sœur,
 Et conserver à Rome un si bon défenseur.

LE VIEIL HORACE.

Sire , c'est donc à moi de répondre à Valère :
 Mes enfants avec lui conspirent contre un père ;
 Tous trois veulent me perdre , et s'arment sans raison
 Contre si peu de sang qui reste en ma maison.

(à Sabine.)

Toi qui , par des douleurs à ton devoir contraires¹ ,
 Veux quitter un mari pour rejoindre tes frères ,
 Va plutôt consulter leurs mânes généreux ;
 Ils sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennent heureux :
 Puisque le ciel voulait qu'elle fût asservie ,
 Si quelque sentiment demeure après la vie ,
 Ce malheur semble moindre, et moins rudes ses coups,
 Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous ;
 Tous trois désavoueront la douleur qui te touche ,
 Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche ,
 L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
 Sabine, sois leur sœur, suis ton devoir comme eux.

¹ VAL. Toi qui, par des douleurs à tes devoirs contraires.

(au roi.)

Contre ce cher époux Valère en vain s'anime :
 Un premier mouvement ne fut jamais un crime ;
 Et la louange est due , au lieu du châtimement ,
 Quand la vertu produit ce premier mouvement.
 Aimer nos ennemis avec idolâtrie ,
 De rage en leur trépas maudire la patrie ,
 Souhaiter à l'État un malheur infini ,
 C'est ce qu'on nomme crime , et ce qu'il a puni.
 Le seul amour de Rome a sa main animée ;
 Il serait innocent s'il l'avait moins aimée.
 Qu'ai-je dit , sire ? il l'est , et ce bras paternel
 L'aurait déjà puni s'il était criminel ;
 J'aurais su mieux user de l'entière puissance
 Que me donnent sur lui les droits de la naissance ;
 — J'aime trop l'honneur , sire , et ne suis point de rang
 A souffrir ni d'affront , ni de crime en mon sang.
 C'est dont je ne veux point de témoin que Valère ;
 Il a vu quel accueil lui gardait ma colère ,
 Lorsqu'ignorant encor la moitié du combat ,
 Je croyais que sa fuite avait trahi l'État.
 Qui le fait se charger des soins de ma famille ?
 Qui le fait , malgré moi , vouloir venger ma fille ?
 Et par quelle raison , dans son juste trépas ,
 Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas ?
 On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres !
 Sire , nous n'avons part qu'à la honte des nôtres ,
 Et , de quelque façon qu'un autre puisse agir ,
 Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.

(à Valère.)

Tu peux pleurer , Valère , et même aux yeux d'Horace ;
 Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race :
 Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront
 Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
 Lauriers , sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre ,

Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre ,
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui fait choir les méchants sous la main du bourreau ?
Romains , souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans que Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome ,
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom ?
Dis , Valère , dis-nous , si tu veux qu'il périsse ¹ ,
Où tu penses choisir un lieu pour son supplice :
Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
Font résonner encor du bruit de ses exploits ?
Sera-ce hors des murs , au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces ,
Entre leurs trois tombeaux , et dans ce champ d'honneur
Témoin de sa vaillance et de notre bonheur ?
Tu ne saurais cacher sa peine à sa victoire ;
Dans les murs , hors des murs , tout parle de sa gloire ,
Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour ,
Qui veut d'un si beau sang souiller un si beau jour.
Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle ,
Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.

Vous les préviendrez , sire ; et par un juste arrêt
Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt.
Ce qu'il a fait pour elle , il peut encor le faire ² ;
Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
Sire , ne donnez rien à mes débiles ans :
Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants ;
Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle :
Il m'en reste encore un , conservez-le pour elle :
N'ôtez pas à ces murs un si puissant appui ;
Et souffrez , pour finir , que je m'adresse à lui.

¹ VAR. Dis , Valère , dis-nous , puisqu'il faut qu'il périsse.

² VAR. Ce qu'il a fait pour elle , il le peut encor faire.

Horace , ne crois pas que le peuple stupide
 Soit le maître absolu d'un renom bien solide.
 Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit ,
 Mais un moment l'élève , un moment le détruit ;
 Et ce qu'il contribue à notre renommée
 Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.
 C'est aux rois , c'est aux grands , c'est aux esprits bien faits
 A voir la vertu pleine en ses moindres effets ;
 C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire ,
 Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire.
 Vis toujours en Horace ; et toujours auprès d'eux
 Ton nom demeurera grand , illustre , fameux ,
 Bien que l'occasion , moins haute ou moins brillante ,
 D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.
 Ne hais donc plus la vie , et du moins vis pour moi ,
 Et pour servir encor ton pays et ton roi.
 Sire , j'en ai trop dit : mais l'affaire vous touche ;
 Et Rome tout entière a parlé par ma bouche.

VALÈRE.

Sire , permettez-moi...

TULLE.

Valère , c'est assez ,
 Vos discours par les leurs ne sont pas effacés ;
 J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes ,
 Et toutes vos raisons me sont encor présentes.
 Cette énorme action faite presque à nos yeux
 Outrage la nature , et blesse jusqu'aux dieux.
 Un premier mouvement qui produit un tel crime
 Ne saurait lui servir d'excuse légitime :
 Les moins sévères lois en ce point sont d'aceord ;
 Et si nous les suivons , il est digne de mort.
 Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable ,
 Ce crime , quoique grand , énorme , inexcusable ,
 Vient de la même épée et part du même bras

Qui me fait aujourd'hui maître de deux États.
Deux sceptres en ma main , Albe à Rome asservie ,
Parlent bien hautement en faveur de sa vie :
Sans lui j'obéirais où je donne la loi ,
Et je serais sujet où je suis deux fois roi.
Assez de bons sujets dans toutes les provinces
Par des vœux impuissants s'acquittent vers leurs princes ;
Tous les peuvent aimer , mais tous ne peuvent pas
Par d'illustres effets assurer leurs États ;
Et l'art et le pouvoir d'affermir des couronnes
Sont des dons que le ciel fait à peu de personnes.
De pareils serviteurs sont les forces des rois ,
Et de pareils aussi sont au-dessus des lois.
Qu'elles se taisent donc ; que Rome dissimule
Ce que dès sa naissance elle vit en Romule ;
Elle peut bien souffrir en son libérateur
Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur.
Vis donc , Horace , vis , guerrier trop magnanime :
Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime ;
Sa chaleur généreuse a produit ton forfait ;
D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.
Vis pour servir l'État ; vis , mais aime Valère :
Qu'il ne reste entre vous ni haine ni colère ;
Et soit qu'il ait suivi l'amour ou le devoir ,
Sans aucun sentiment résous-toi de le voir.
Sabine , écoutez moins la douleur qui vous presse ;
Chassez de ce grand cœur ces marques de faiblesse :
C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez
La véritable sœur de ceux que vous pleurez.

Mais nous devons aux dieux demain un sacrifice ;
Et nous aurions le ciel à nos vœux mal propice ,
Si nos prêtres , avant que de sacrifier ,
Ne trouvaient les moyens de le purifier :
Son père en prendra soin ; il lui sera facile

D'apaiser tout d'un temps les mânes de Camille.
 Je la plains ; et pour rendre à son sort rigoureux
 Ce que peut souhaiter son esprit amoureux,
 Puisqu'en un même jour l'ardeur d'un même zèle
 Achève le destin de son amant et d'elle,
 Je veux qu'un même jour, témoin de leurs deux morts,
 En un même tombeau voie enfermer leurs corps ¹.

¹ Dans les éditions de 1641-48, la pièce ne se termine point ici : Julie, qui assistait à la scène précédente, restée seule sur le théâtre après la sortie du roi et des autres personnages, y prononce les trois stances que voici :

Camille, ainsi le ciel t'avait bien avertie
 Des tragiques succès qu'il t'avait préparés ;
 Mais toujours du secret il cache une partie
 Aux esprits les plus nets et les mieux éclairés.

Il semblait nous parler de ton proche hyménée,
 Il semblait tout promettre à tes vœux innocents ;
 Et, nous cachant ainsi ta mort inopinée,
 Sa voix n'est que trop vraie en trompant notre sens.

« Albe et Rome aujourd'hui prennent une autre face ;
 « Tes vœux sont exaucés ; elles goûtent la paix ;
 « Et tu vas être unie avec ton Curiace,
 « Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais. »

FIN.

EXAMEN D'HORACE.

C'est une croyance assez générale que cette pièce pourrait passer pour la plus belle des miennes, si les derniers actes répondaient aux premiers. Tous veulent que la mort de Camille en gâte la fin, et j'en demeure d'accord; mais je ne sais si tous en savent la raison. On l'attribue communément à ce qu'on voit cette mort sur la scène; ce qui serait plutôt la faute de l'actrice que la mienne, parce que, quand elle voit son frère mettre l'épée à la main, la frayeur, si naturelle au sexe, lui doit faire prendre la fuite, et recevoir le coup derrière le théâtre, comme je le marque dans cette impression. D'ailleurs, si c'est une règle de ne le point ensanglanter, elle n'est pas du temps d'Aristote, qui nous apprend que, pour émouvoir puissamment, il faut de grands déplaisirs, des blessures et des morts en spectacle. Horace ne veut pas que nous y hasardions les événements trop dénaturés, comme de Médée qui tue ses enfants; mais je ne vois pas qu'il en fasse une règle générale pour toutes sortes de morts, ni que l'emportement d'un homme passionné pour sa patrie contre une sœur qui la maudit en sa présence avec des imprécations horribles, soit de même nature que la cruauté de cette mère. Sénèque l'expose aux yeux du peuple en dépit d'Horace; et, chez Sophocle, Ajax ne se cache point au spectateur lorsqu'il se tue. L'adoucissement que j'apporte dans le second de ces discours pour rectifier la mort de Clytemnestre ne peut être propre ici à celle de Camille. Quand elle s'enfermerait d'elle-même par désespoir en voyant son frère l'épée à la main, ce frère ne laisserait pas d'être criminel de l'avoir tirée contre elle, puisqu'il n'y a point de troisième personne sur le théâtre à qui il pût adresser le coup qu'elle recevrait, comme peut faire Oreste à Égisthe. D'ailleurs, l'histoire est trop connue pour retrancher le péril qu'il court d'une mort infâme après l'avoir tuée; et la défense que lui prête son père pour obtenir sa grâce n'aurait plus de lieu, s'il demeurait innocent. Quoi qu'il en soit, voyons si cette action n'a pu causer la chute

de ce poëme que par là , et si elle n'a point d'autre irrégularité que de blesser les yeux.

Comme je n'ai point accoutumé de dissimuler mes défauts, j'en trouve ici deux ou trois assez considérables. Le premier est que cette action , qui devient la principale de la pièce , est momentanée , et n'a point cette juste grandeur que lui demande Aristote , et qui consiste en un commencement, un milieu, et une fin. Elle surprend tout d'un coup ; et toute la préparation que j'y ai donnée par la peinture de la vertu farouche d'Horace , et par la défense qu'il fait à sa sœur de regretter qui que ce soit de lui ou de son amant qui meure au combat , n'est point suffisante pour faire attendre un emportement si extraordinaire , et servir de commencement à cette action.

Le second défaut est que cette mort fait une action double par le second péril où tombe Horace après être sorti du premier. L'unité de péril d'un héros dans la tragédie fait l'unité d'action ; et quand il en est garanti , la pièce est finie , si ce n'est que la sortie même de ce péril l'engage si nécessairement dans un autre , que la liaison et la continuité des deux n'en fasse qu'une action ; ce qui n'arrive point ici , où Horace revient triomphant sans aucun besoin de tuer sa sœur , ni même de parler à elle ; et l'action serait suffisamment terminée à sa victoire. Cette chute d'un péril en l'autre , sans nécessité , fait ici un effet d'autant plus mauvais , que d'un péril public , où il y va de tout l'État , il tombe en un péril particulier , où il n'y va que de sa vie ; et , pour dire encore plus , d'un péril illustre , où il ne peut succomber que glorieusement , en un péril infâme , dont il ne peut sortir sans tache. Ajoutez , pour troisième imperfection , que Camille , qui ne tient que le second rang dans les trois premiers actes , et y laisse le premier à Sabine , prend le premier en ces deux derniers , où cette Sabine n'est plus considérable ; et qu'ainsi s'il y a égalité dans les mœurs , il n'y en a point dans la dignité des personnages , où se doit étendre ce précepte d'Horace .

Servetur ad inum

Qualis ab incepto processerit , et sibi constet.

Ce défaut en Rodelinde a été une des principales causes du mauvais succès de *Pertharite*, et je n'ai point encore vu sur nos théâtres cette inégalité de rang en un même acteur, qui n'ait produit un très-méchant effet. Il serait bon d'en établir une règle inviolable.

Du côté du temps, l'action n'est point trop pressée, et n'a rien qui ne me semble vraisemblable. Pour le lieu, bien que l'unité y soit exacte, elle n'est pas sans quelque contrainte. Il est constant qu'Horace et Curiace n'ont point de raison de se séparer du reste de la famille pour commencer le second acte; et c'est une adresse de théâtre de n'en donner aucune, quand on n'en peut donner de bonnes. L'attachement de l'auteur à l'action présente souvent ne lui permet pas de descendre à l'examen sévère de cette justesse, et ce n'est pas un crime que de s'en prévaloir pour l'éblouir, quand il est mal-aisé de le satisfaire.

Le personnage de Sabine est assez heureusement inventé, et trouve sa vraisemblance aisée dans le rapport à l'histoire, qui marque assez d'amitié et d'égalité entre les deux familles pour avoir pu faire cette double alliance.

Elle ne sert pas davantage à l'action que l'infante à celle du *Cid*, et ne fait que se laisser toucher diversement, comme elle, à la diversité des événements. Néanmoins on a généralement approuvé celle-ci, et condamné l'autre. J'en ai cherché la raison, et j'en ai trouvé deux : l'une est la liaison des scènes, qui semble, s'il m'est permis de parler ainsi, incorporer Sabine dans cette pièce, au lieu que, dans *le Cid*, toutes celles de l'infante sont détachées, et paraissent hors d'œuvre :

• Tantum series juncturaque pollet.

L'autre, qu'ayant une fois posé Sabine pour femme d'Horace, il est nécessaire que tous les incidents de ce poëme lui donnent les sentiments qu'elle en témoigne avoir, par l'obligation qu'elle a de prendre intérêt à ce qui regarde son mari et ses frères; mais l'infante n'est point obligée d'en prendre aucun en ce qui touche le *Cid*; et si elle a quelque inclination secrète pour lui, il n'est point besoin qu'elle

en fasse rien paraître , puisqu'elle ne produit aucun effet .

L'oracle qui est proposé au premier acte trouve son vrai sens à la conclusion du cinquième. Il semble clair d'abord , et porte l'imagination à un sens contraire ; et je les aimerais mieux de cette sorte sur nos théâtres , que ceux qu'on fait entièrement obscurs , parce que la surprise de leur véritable effet en est plus belle. J'en ai usé ainsi encore dans l'*Andromède* et dans l'*Œdipe*. Je ne dis pas la même chose des songes , qui peuvent faire encore un grand ornement dans la protase , pourvu qu'on ne s'en serve pas souvent. Je voudrais qu'ils eussent l'idée de la fin véritable de la pièce , mais avec quelque confusion qui n'en permit pas l'intelligence entière. C'est ainsi que je m'en suis servi deux fois , ici et dans *Polyeucte* , mais avec plus d'éclat et d'artifice dans ce dernier poème , où il marque toutes les particularités de l'événement , qu'en celui-ci , où il ne fait qu'exprimer une ébauche tout à fait informe de ce qui doit arriver de funeste.

Il passe pour constant que le second acte est un des plus pathétiques qui soient sur la scène , et le troisième un des plus artificieux. Il est soutenu de la seule narration de la moitié du combat des trois frères , qui est coupée très-heureusement pour laisser Horace le père dans la colère et le déplaisir , et lui donner ensuite un beau retour à la joie dans le quatrième. Il a été à propos , pour le jeter dans cette erreur , de se servir de l'impatience d'une femme qui suit brusquement sa première idée , et présume le combat achevé , parce qu'elle a vu deux Horaces par terre , et le troisième en fuite. Un homme , qui doit être plus posé et plus judicieux , n'eût pas été propre à donner cette fausse alarme ; il eût dû prendre plus de patience , afin d'avoir plus de certitude de l'événement , et n'eût pas été excusable de se laisser emporter si légèrement , par les apparences , à présumer le mauvais succès d'un combat dont il n'eût pas vu la fin.

Bien que le roi n'y paraisse qu'au cinquième , il y est mieux dans sa dignité que dans *le Cid* , parce qu'il a intérêt pour tout son État dans le reste de la pièce ; et , bien qu'il n'y parle point , il ne laisse pas d'y agir comme roi. Il vient

aussi dans ce cinquième comme roi qui veut honorer par cette visite un père dont les fils lui ont conservé sa couronne, et acquis celle d'Albe au prix de leur sang. S'il y fait l'office de juge, ce n'est que par accident; et il le fait dans ce logis même d'Horace, par la seule contrainte qu'impose la règle de l'unité de lieu. Tout ce cinquième est encore une des causes du peu de satisfaction que laisse cette tragédie : il est tout en plaidoyers; et ce n'est pas là la place des harangues ni des longs discours : ils peuvent être supportés en un commencement de pièce, où l'action n'est pas encore échauffée; mais le cinquième acte doit plus agir que discourir. L'attention de l'auditeur, déjà lassée, se rebute de ces conclusions qui traînent et tirent la fin en longueur.

Quelques-uns ne veulent pas que Valère y soit un digne accusateur d'Horace, parce que, dans la pièce, il n'a pas fait voir assez de passion pour Camille; à quoi je réponds que ce n'est pas à dire qu'il n'en eût une très-forte, mais qu'un amant mal voulu ne pouvait se montrer de bonne grâce à sa maîtresse dans le jour qui la rejoignait à un amant aimé. Il n'y avait point de place pour lui au premier acte, et encore moins au second : il fallait qu'il tint son rang à l'armée pendant le troisième; et il se montre au quatrième, sitôt que la mort de son rival fait quelque ouverture à son espérance; il tâche à gagner les bonnes grâces du père par la commission qu'il prend du roi de lui apporter les glorieuses nouvelles de l'honneur que ce prince lui veut faire; et, par occasion, il lui apprend la victoire de son fils, qu'il ignorait. Il ne manque pas d'amour durant les trois premiers actes, mais d'un temps propre à le témoigner; et, dès la première scène de la pièce, il paraît bien qu'il rendait assez de soins à Camille, puisque Sabine s'en alarme pour son frère. S'il ne prend pas le procédé de France, il faut considérer qu'il est Romain, et dans Rome, où il n'aurait pu entreprendre un duel contre un autre Romain sans faire un crime d'État, et que j'en aurais fait un de théâtre, si j'avais habillé un Romain à la française.

CINNA,
OU
LA CLÉMENCE D'AUGUSTE,
TRAGÉDIE.

1639.

A MONSIEUR DE MONTAURON¹.

MONSIEUR,

Je vous présente un tableau d'une des plus belles actions d'Auguste. Ce monarque était tout généreux, et sa générosité n'a jamais paru avec tant d'éclat que dans les effets de sa clémence et de sa libéralité. Ces deux rares vertus lui étaient si naturelles, et si inséparables en lui, qu'il semble qu'en cette histoire que j'ai mise sur notre théâtre, elles se soient tour à tour entre-produites dans son âme. Il avait été si libéral envers Cinna, que sa conjuration ayant fait voir une ingratitude extraordinaire, il eut besoin d'un extraordinaire effort de clémence pour lui pardonner; et le pardon qu'il lui donna fut la source des nouveaux bienfaits dont il lui fut prodigue, pour vaincre tout à fait cet esprit qui n'avait pu être gagné par les premiers; de sorte qu'il est vrai de dire qu'il eût été moins clément envers lui s'il eût été moins libéral, et qu'il eût été moins libéral s'il eût été moins clément. Cela étant, à qui pourrais-je plus justement donner le portrait de l'une de ces héroïques vertus, qu'à celui qui possède l'autre en un si haut degré, puisque, dans cette action, ce grand prince les a si bien attachées et comme unies l'une à l'autre, qu'elles ont été tout ensemble et la cause et l'effet l'une de l'autre? Vous avez des richesses, mais vous savez en

¹ Pierre du Puget, seigneur de Montauron, des Carles et Caussidière, La Chevrette et La Marche, conseiller du roi et premier président au bureau des finances de Montauban. Il était si magnifique en toutes choses, qu'on l'appelait son *Éminence gasconne*. Il recevait les plus grands seigneurs de la cour. (A.-MARTIN.) — Les éditions de 1643 à 1648 portent *Montoron*.

jouir ; et vous en jouissez d'une façon si noble , si relevée , et tellement illustre , que vous forcez la voix publique d'avouer que la fortune a consulté la raison quand elle a répandu ses faveurs sur vous , et qu'on a plus de sujet de vous en souhaiter le redoublement que de vous en envier l'abondance. J'ai vécu si éloigné de la flatterie , que je pense être en possession de me faire croire quand je dis du bien de quelqu'un ; et lorsque je donne des louanges (ce qui m'arrive assez rarement), c'est avec tant de retenue , que je supprime toujours quantité de glorieuses vérités , pour ne me rendre pas suspect d'étaler de ces mensonges obligeants que beaucoup de nos modernes savent débiter de si bonne grâce. Aussi je ne dirai rien des avantages de votre naissance , ni de votre courage qui l'a si dignement soutenue dans la profession des armes , à qui vous avez donné vos premières années ; ce sont des choses trop connues de tout le monde. Je ne dirai rien de ce prompt et puissant secours que reçoivent chaque jour de votre main tant de bonnes familles ruinées par les désordres de nos guerres ; ce sont des choses que vous voulez tenir cachées. Je dirai seulement un mot de ce que vous avez particulièrement de commun avec Auguste : c'est que cette générosité qui compose la meilleure partie de votre âme et règne sur l'autre . et qu'à juste titre on peut nommer l'âme de votre âme , puisqu'elle en fait mouvoir toutes les puissances : c'est , dis-je , que cette générosité , à l'exemple de ce grand empereur , prend plaisir à s'étendre sur les gens de lettres , en un temps où beaucoup pensent avoir trop récompensé leurs travaux quand ils les ont honorés d'une louange stérile. Et certes , vous avez traité quelques-unes de nos muses avec tant de magnanimité , qu'en elles vous avez obligé toutes les autres , et qu'il n'en est point qui ne vous en

doive un remerciement. Trouvez donc bon, monsieur, que je m'acquitte de celui que je reconnais vous en devoir, par le présent que je vous fais de ce poëme, que j'ai choisi comme le plus durable des miens, pour apprendre plus longtemps à ceux qui le liront que le généreux M. de Montauron, par une libéralité inouïe en ce siècle, s'est rendu toutes les muses redevables, et que je prends tant de part aux bienfaits dont vous avez surpris quelques-unes d'elles, que je m'en dirai toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très-humble, très-obéissant et
très-obligé serviteur,

CORNEILLE.

SENECA.

LIB. I, *de Clementia*, CAP. IX.

Divus Augustus mitis fuit princeps, si quis illum a principatu suo aestimare incipiat : in communi quidem republica, duodevicesimum egressus annum, jam pugiones in sinu amicorum absconderat, jam insidiis M. Antonii consulis latus petierat, jam fuerat collega proscriptionis : sed quum annum quadragessimum transisset, et in Gallia moraretur, delatum est ad eum indicium L. Cinnam, stolidi ingenii virum, insidias ei struere. Dictum est et ubi, et quando, et quemadmodum aggredi vellet. Unus ex consciis deferebat; constituit se ab eo vindicare. Consilium amicorum advocari jussit.

Nox illi inquieta erat, quum cogitaret adolescentem nobilem, hoc detracto integrum, Cn. Pompeii nepotem, damnamum. Jam unum hominem occidere non poterat, quum M. Antonio proscriptionis edictum inter cœnam dictarat. Gemens subinde voces emittebat varias et inter se contrarias : « Quid ergo ! ego percussorem meum securum ambulare patiar, me sollicito ? Ergo non dabit pœnas, qui tot civilibus bellis frustra petitum caput, tot navalibus, tot pedestribus præliis incolume, postquam terra marique pax parta est. non occidere constituat, sed immolare ? » (Nam sacrificantem placuerat adoriri.) Rursus silentio interposito, majore multo voce sibi quam Cinnæ irascebatur : « Quid vivis, si perire te tam multorum interest ? Quis finis erit suppliciorum ? quis sanguinis ? Ego sum nobilibus adolescentulis expositum caput, in quod mucrones acuunt. Non est tanti vita, si, ut ego non peream, tam multa perdenda sunt. » Interpellavit tandem illum Livia uxor : « Et admittis, inquit, muliebre consilium ? Fac quod medici solent : ubi usitata remedia non procedunt, tentant contraria. Severitate nihil adhuc profecisti : Salvidienum Lepidus secutus est, Lepidum Muræna. Murænam Cæpio, Cæpionem Egnatius, ut alios taceam quos tantum ausos pudet : nunc tenta quomodo tibi cedat clementia. Ignosce L. Cinnæ ; deprehensus est ; jam nocere tibi non potest, prodesse famæ tuæ potest. »

Gavissus sibi quod advocatum invenerat, uxori quidem gratias egit : renuntiari autem extemplo amicis quos in consilium rogaverat imperavit, et Cinna unum ad se accersit, dimissisque omnibus e cubiculo, quum alteram poni Cinna cathedram jussisset : « Hoc, inquit, primum a te peto ne me
« loquentem interpellas, ne medio sermone meo proclames;
« dabitur tibi loquendi liberum tempus. Ego te, Cinna, quum
« in hostium castris invenissem, non tantum factum mihi
« inimicum, sed natum servavi; patrimonium tibi omne concessi; hodie tam felix es et tam dives, ut victo victores invideant : sacerdotium tibi petenti, præteritis compluribus
« quorum parentes mecum militaverant, dedi. Quum sic de
« te meruerim, occidere me constituisti ! »

Quum ad hanc vocem exclamasset Cinna, procul hanc ab se abesse dementiam : « Non præstas, inquit, fidem, Cinna; convenerat ne interloquereris. Occidere, inquam, me paras. » Adjecit locum, socios, diem, ordinem insidiarum, cui commissum esset ferrum. Et quum defixum videret, nec ex conventionem jam, sex ex conscientia tacentem : « Quo, inquit, hoc animo facis? Ut ipse sis princeps? Male, mehercule, cum republica agitur, si tibi ad imperandum nihil præter me obstat. Domum tuam tueri non potes; nuper
« libertini hominis gratia in privato judicio superatus es. Adeo
« nihil facilius putas quam contra Cæsarem advocare. Cedo,
« si spes tuas solus impedio. Paulusne te et Fabius Maximus
« et Cossi et Servilii ferent, tantumque agmen nobilium, non
« inania nomina præferentium, sed eorum qui imaginibus
« suis decori sunt? » Ne totam ejus orationem repetendo magnam partem voluminis occupem, diutius enim quam duabus horis locutum esse constat, quum hanc pœnam qua sola erat contentus futurus, extenderet. « Vitam tibi, inquit, Cinna, iterum do, prius hosti, nunc insidiatori ac parricidæ.
« Ex hodierno die inter nos amicitia incipiat. Contendamus
« utrum ego meliore fide vitam tibi dederim, an tu debeas. » Post hæc detulit ultro consulatum, questus quod non auderet petere, amicissimum, fidelissimumque habuit, hæres solus fuit illi, nullis amplius insidiis ab ullo petitus est.

PERSONNAGES.

OCTAVE CÉSAR AUGUSTE, empereur de Rome.

LIVIE, impératrice.

CINNA, fils d'une fille de Pompée, chef de la conjuration contre Auguste.

MAXIME, autre chef de la conjuration.

ÉMILIE, fille de C. Toranius, tuteur d'Auguste, et pros-
crit par lui durant le triumvirat.

FULVIE, confidente d'Émilie.

POLYCLÈTE, affranchi d'Auguste.

ÉVANDRE, affranchi de Cinna.

EUPHORBE, affranchi de Maxime.

La scène est à Rome.

CINNA,

OU

LA CLÉMENTE D'AUGUSTE¹.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ÉMILIE.

Impatients désirs d'une illustre vengeance
Dont la mort de mon père a formé la naissance²,
Enfants impétueux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
Vous prenez sur mon ame un trop puissant empire;
Durant quelques moments souffrez que je respire³,
Et que je considère, en l'état où je suis,
Et ce que je hasarde, et ce que je poursuis.
Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire⁴,
Et que vous reprochez à ma triste mémoire
Que par sa propre main mon père massacré
Du trône où je le vois fait le premier degré;
Quand vous me présentez cette sanglante image,
La cause de ma haine, et l'effet de sa rage,
Je m'abandonne toute à vos ardents transports,
Et crois, pour une mort, lui devoir mille morts.
Au milieu toutefois d'une fureur si juste,

¹ Les variantes ont été recueillies dans les éditions de 1645-1648. (LEF....)

² VAR. A qui la mort d'un père a donné la naissance.

³ VAR. Pour le moins un moment souffrez que je respire.

⁴ VAR. Quand je regarde Auguste en son trône de gloire.

J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguste ,
 Et je sens refroidir ce bouillant mouvement
 Quand il faut, pour le suivre, exposer mon amant¹.
 Oui, Cinna, contre moi moi-même je m'irrite
 Quand je songe aux dangers où je te précipite.
 Quoique pour me servir tu n'appréhendes rien ,
 Te demander du sang, c'est exposer le tien² :
 D'une si haute place on n'abat point de têtes
 Sans attirer sur soi mille et mille tempêtes;
 L'issue en est douteuse, et le péril certain :
 Un ami déloyal peut trahir ton dessein;
 L'ordre mal concerté, l'occasion mal prise ,
 Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise³
 Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapper;
 Dans sa ruine même il peut t'envelopper;
 Et, quoi qu'en ma faveur ton amour exécute,
 Il te peut, en tombant, écraser sous sa chute⁴.
 Ah! cesse de courir à ce mortel danger;
 Te perdre en me vengeant, ce n'est pas me venger.
 Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes
 Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes;
 Et l'on doit mettre au rang des plus cuisants malheurs⁵
 La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs.
 Mais peut-on en verser alors qu'on venge un père?
 Est-il perte à ce prix qui ne semble légère?
 Et, quand son assassin tombe sous notre effort ,
 Doit-on considérer ce que coûte sa mort?

¹ VAR. Quand il faut, pour le perdre, exposer mon amant.

² VAR. Te demander son sang, s'est exposer le tien.

³ VAR. Peuvent dessus ton chef renverser l'entreprise ,
Porter sur toi les coups dont tu le veux frapper.

⁴ VAR. Il te peut, en tombant, accabler sous sa chute.

⁵ VAR. Et je tiens qu'il faut mettre au rang des grands malheurs
La mort d'un ennemi qui nous coûte des pleurs.

Cessez , vaines frayeurs , cessez , lâches tendresses ,
De jeter dans mon cœur vos indignes faiblesses ;
Et toi qui les produis par tes soins superflus ,
Amour, sers mon devoir, et ne le combats plus :
Lui céder, c'est ta gloire ; et le vaincre , ta honte :
Montre-toi généreux , souffrant qu'il te surmonte ;
Plus tu lui donneras , plus il te va donner ,
Et ne triomphera que pour te couronner.

SCÈNE II.

ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

Je l'ai juré , Fulvie , et je le jure encore ,
Quoique j'aime Cinna , quoique mon cœur l'adore ,
S'il me veut posséder , Auguste doit périr ;
Sa tête est le seul prix dont il peut m'acquérir.
Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose.

FULVIE.

Elle a , pour la blâmer , une trop juste cause ;
Par un si grand dessein vous vous faites juger
Digne sang de celui que vous voulez venger ;
Mais , encore une fois , souffrez que je vous die
Qu'une si juste ardeur devrait être atténuée¹.
Auguste chaque jour , à force de bienfaits ,
Semble assez réparer les maux qu'il vous a faits ;
Sa faveur envers vous paraît si déclarée ,
Que vous êtes chez lui la plus considérée ;
Et de ses courtisans souvent les plus heureux
Vous pressent à genoux de lui parler pour eux².

ÉMILIE.

Toute cette faveur ne me rend pas mon père ;

¹ VAR. Que cette passion dût être refroidie.

² VAR. Ont encore besoin que vous parliez pour eux.

Et de quelque façon que l'on me considère ,
Abondante en richesse , ou puissante en crédit ,
Je demeure toujours la fille d'un proscrit.
Les bienfaits ne font pas toujours ce que tu penses ;
D'une main odieuse ils tiennent lieu d'offenses :
Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr ,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
Il m'en fait chaque jour sans changer mon courage ;
Je suis ce que j'étais , et je puis davantage ,
Et des mêmes présents qu'il verse dans mes mains
J'achète contre lui les esprits des Romains ;
Je recevrais de lui la place de Livie
Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie.
Pour qui venge son père il n'est point de forfaits ,
Et c'est vendre son sang que se rendre aux bienfaits.

FULVIE.

Quel besoin toutefois de passer pour ingrate ?
Ne pouvez-vous haïr sans que la haine éclate ?
Assez d'autres sans vous n'ont pas mis en oubli
Par quelles cruautés son trône est établi ;
Tant de braves Romains , tant d'illustres victimes ,
Qu'à son ambition ont immolés ses crimes ,
Laissent à leurs enfants d'assez vives douleurs
Pour venger votre perte en vengeant leurs malheurs.
Beaucoup l'ont entrepris , mille autres vont les suivre :
Qui vit haï de tous ne saurait longtemps vivre :
Remettez à leurs bras les communs intérêts ,
Et n'aidez leurs desseins que par des vœux secrets.

ÉMILIE.

Quoi ! je le haïrai sans tâcher de lui nuire ?
J'attendrai du hasard qu'il ose le détruire ?
Et je satisferai des devoirs si pressants
Par une haine obscure et des vœux impuissants ?
Sa perte , que je veux , me deviendrait amère ,

Si quelqu'un l'immolait à d'autres qu'à mon père ;
 Et tu verrais mes pleurs couler pour son trépas ,
 Qui , le faisant périr, ne me vengerait pas.
 C'est une lâcheté que de remettre à d'autres
 Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres.
 Joignons à la douceur de venger nos parents
 La gloire qu'on remporte à punir les tyrans ,
 Et faisons publier par toute l'Italie :
 « La liberté de Rome est l'œuvre d'Émilie ;
 « On a touché son ame , et son cœur s'est épris ;
 « Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix. »

FULVIE.

Votre amour à ce prix n'est qu'un présent funeste
 Qui porte à votre amant sa perte manifeste.
 Pensez mieux, Émilie , à quoi vous l'exposez ;
 Combien à cet écueil se sont déjà brisés ;
 Ne vous aveuglez point quand sa mort est visible.

ÉMILIE.

Ah ! tu sais me frapper par où je suis sensible.
 Quand je songe aux dangers que je lui fais courir,
 La crainte de sa mort me fait déjà mourir ;
 Mon esprit en désordre à soi-même s'oppose ;
 Je veux et ne veux pas, je m'emporte et je n'ose ;
 Et mon devoir confus, languissant, étonné ,
 Cède aux rébellions de mon cœur mutiné.

Tout beau, ma passion, deviens un peu moins forte ;
 Tu vois bien des hasards, ils sont grands, mais n'im-
 Cinna n'est pas perdu pour être hasardé. [porte !
 De quelques légions qu'Auguste soit gardé,
 Quelque soin qu'il se donne et quelque ordre qu'il tienne,
 Qui méprise la vie est maître de la sienne.
 Plus le péril est grand , plus doux en est le fruit ;
 La vertu nous y jette, et la gloire le suit :
 Quoi qu'il en soit, qu'Auguste ou que Cinna périsse.

Aux mânes paternels je dois ce sacrifice ;
 Cinna me l'a promis en recevant ma foi :
 Et ce coup seul aussi le rend digne de moi.
 Il est tard , après tout , de m'en vouloir dédire.
 Aujourd'hui l'on s'assemble , aujourd'hui l'on conspire ;
 L'heure , le lieu , le bras se choisit aujourd'hui ;
 Et c'est à faire enfin à mourir après lui.

SCÈNE III.

CINNA , ÉMILIE , FULVIE.

ÉMILIE.

Mais le voici qui vient. Cinna , votre assemblée
 Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée¹ ?
 Et reconnaissez-vous au front de vos amis
 Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis ?

CINNA.

Jamais contre un tyran entreprise conçue
 Ne permit d'espérer une si belle issue ,
 Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort² ,
 Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord ;
 Tous s'y montrent portés avec tant d'allégresse ,
 Qu'ils semblent , comme moi , servir une maîtresse ;
 Et tous font éclater un si puissant courroux ,
 Qu'ils semblent tous venger un père comme vous.

ÉMILIE.

Je l'avais bien prévu , que , pour un tel ouvrage ,
 Cinna saurait choisir des hommes de courage ,
 Et ne remettrait pas en de mauvaises mains
 L'intérêt d'Émilie et celui des Romains.

CINNA.

Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle

¹ VAR. Des grandeurs du péril n'est-elle point troublée ?

² VAR. Jamais de telle ardeur on ne jura sa mort.

Cette troupe entreprend une action si belle !
 Au seul nom de César, d'Auguste, et d'empereur,
 Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur¹,
 Et dans un même instant, par un effet contraire,
 Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.
 « Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
 « Qui doit conclure enfin nos desseins généreux :
 « Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
 « Et son salut dépend de la perte d'un homme,
 « Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
 « A ce tigre altéré de tout le sang romain.
 « Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues !
 « Combien de fois changé de partis et de ligues,
 « Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,
 « Et jamais insolent ni cruel à demi ! »
 Là, par un long récit de toutes les misères
 Que durant notre enfance ont enduré nos pères,
 Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
 Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
 Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
 Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,
 Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
 Nos légions s'armaient contre leur liberté ;
 Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves²
 Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves ;
 Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
 Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers ;
 Et l'exécrable honneur de lui donner un maître
 Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître³,

¹ VAR. Vous eussiez vu leurs yeux s'allumer de fureur.

² VAR. Où le but des soldats et des chefs les plus braves
 C'était d'être vainqueurs pour devenir esclaves ;
 Où chacun trahissait, aux yeux de l'univers,
 Soi-même et son pays, pour assurer ses fers.

³ VAR. Et tâchant d'acquérir, avec le nom de traître,

Romains contre Romains , parents contre parents ,
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.

J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie , affreuse , inexorable¹ ;
Funeste aux gens de bien , aux riches , au sénat ,
Et , pour tout dire enfin , de leur triumvirat ;
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants ,
Rome entière noyée au sang de ses enfants :
Les uns assassinés dans les places publiques ,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques ;
Le méchant par le prix au crime encouragé ,
Le mari par sa femme en son lit égorgé ;
Le fils tout dégoûtant du meurtre de son père ,
Et , sa tête à la main , demandant son salaire ,
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits²
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.

Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages ,
De ces fameux proscrits , ces demi-dieux mortels³ ,
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels ?
Mais pourrai-je vous dire à quelle impatience ,
A quels frémissements , à quelle violence ,
Ces indignes trépas , quoique mal figurés ,
Ont porté les esprits de tous nos conjurés ?
Je n'ai point perdu temps ; et voyant leur colère
Au point de ne rien craindre , en état de tout faire ,
J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés ,
« La perte de nos biens et de nos libertés .

L'abominable honneur de lui donner un maître.

¹ VAR. De leur concorde affreuse , horrible , impitoyable.

² VAR. Sans exprimer encore avecque tous ces traits.

³ VAR. Ces illustres proscrits , ces demi-dieux mortels.

« Le ravage des champs , le pillage des villes ,
 « Et les proscriptions , et les guerres civiles ,
 « Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
 « Pour monter sur le trône et nous donner des lois.
 « Mais nous pouvons changer un destin si funeste ,
 « Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste ¹ ,
 « Et que , juste une fois , il s'est privé d'appui ,
 « Perdant , pour régner seul , deux méchants comme lui :
 « Lui mort , nous n'avons point de vengeur ni de maître ;
 « Avec la liberté Rome s'en va renaître ;
 « Et nous mériterons le nom de vrais Romains ,
 « Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
 « Prenons l'occasion tandis qu'elle est propice :
 « Demain au Capitole il fait un sacrifice ;
 « Qu'il en soit la victime , et faisons en ces lieux
 « Justice à tout le monde , à la face des dieux :
 « Là presque pour sa suite il n'a que notre troupe ;
 « C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe ;
 « Et je veux pour signal que cette même main
 « Lui donne , au lieu d'encens , d'un poignard dans le sein.
 « Ainsi d'un coup mortel la victime frappée
 « Fera voir si je suis du sang du grand Pompée ;
 « Faites voir , après moi , si vous vous souvenez
 « Des illustres aïeux de qui vous êtes nés. »
 A peine ai-je achevé , que chacun renouvelle ,
 Par un noble serment , le vœu d'être fidèle :
 L'occasion leur plaît , mais chacun veut pour soi
 L'honneur du premier coup , que j'ai choisi pour moi.
 La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte :
 Maxime et la moitié s'assurent de la porte ;
 L'autre moitié me suit , et doit l'environner ,
 Prête au premier signal que je voudrai donner.

¹ Van. Rendons toutefois grâce à la bonté céleste.
 Que de nos trois tyrans c'est le seul qui nous reste.

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.
 Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes,
 Le nom de parricide ou de libérateur,
 César celui de prince ou d'un usurpateur¹.
 Du succès qu'on obtient contre la tyrannie
 Dépend ou notre gloire ou notre ignominie;
 Et le peuple, inégal à l'endroit des tyrans,
 S'il les déteste morts, les adore vivants.
 Pour moi, soit que le ciel me soit dur ou propice,
 Qu'il m'élève à la gloire ou me livre au supplice,
 Que Rome se déclare ou pour ou contre nous,
 Mourant pour vous servir, tout me semblera doux.

ÉMILIE.

Ne crains point de succès qui souille ta mémoire :
 Le bon et le mauvais sont égaux pour ta gloire;
 Et, dans un tel dessein, le manque de bonheur
 Met en péril ta vie, et non pas ton honneur.
 Regarde le malheur de Brute et de Cassie;
 La splendeur de leurs noms en est-elle obscurcie?
 Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins²?
 Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains³?
 Leur mémoire dans Rome est encor précieuse,
 Autant que de César la vie est odieuse;
 Si leur vainqueur y règne, ils y sont regrettés,
 Et par les vœux de tous leurs pareils souhaités.

Va marcher sur leurs pas, où l'honneur te convie :
 Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie;
 Souviens-toi du beau feu dont nous sommes épris,
 Qu'aussi bien que la gloire Émilie est ton prix;
 Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent,

¹ VAR. César celui de prince, ou bien d'usurpateur.

² VAR. Et sont-ils morts entiers avecque leurs desseins?

³ VAR. Ont-ils perdu celui de dernier des Romains?

Que tes jours me sont chers, que les miens en dépendent.
Mais quelle occasion mène Évandré vers nous ?

SCÈNE IV.

CINNA, ÉMILIE, ÉVANDRE, FULVIE.

ÉVANDRE.

Seigneur, César vous mande, et Maxime avec vous.

CINNA.

Et Maxime avec moi ! Le sais-tu bien, Évandré ?

ÉVANDRE.

Polyclète est encor chez vous à vous attendre ,
Et fût venu lui-même avec moi vous chercher ,
Si ma dextérité n'eût su l'en empêcher ;
Je vous en donne avis , de peur d'une surprise.
Il presse fort.

ÉMILIE

Mander les chefs de l'entreprise !
Tous deux ! en même temps ! Vous êtes découverts.

CINNA.

Espérons mieux, de grâce.

ÉMILIE.

Ah, Cinna ! je te perds !
Et les dieux, obstinés à nous donner un maître ,
Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître.
Il n'en faut point douter, Auguste a tout appris.
Quoi, tous deux ! et sitôt que le conseil est pris !

CINNA.

Je ne vous puis céler que son ordre m'étonne ;
Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne ;
Maxime est comme moi de ses plus confidents,
Et nous nous alarmons peut-être en imprudents.

VAR. Et que... Mais quel sujet mène Évandré vers nous ?

ÉMILIE.

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même ,
 Cinna , ne porte point mes maux jusqu'à l'extrême ;
 Et , puisque désormais tu ne peux me venger ¹ ,
 Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger ;
 Fuis d'Auguste irrité l'implacable colère.
 Je verse assez de pleurs pour la mort de mon père ;
 N'aigris point ma douleur par un nouveau tourment ;
 Et ne me réduis point à pleurer mon amant ² .

CINNA.

Quoi ! sur l'illusion d'une terreur panique ,
 Trahir vos intérêts et la cause publique !
 Par cette lâcheté moi-même m'accuser ,
 Et tout abandonner quand il faut tout oser !
 Que feront nos amis si vous êtes déçue ?

ÉMILIE.

Mais que deviendras-tu si l'entreprise est sue ?

CINNA.

S'il est pour me trahir des esprits assez bas ,
 Ma vertu pour le moins ne me trahira pas ;
 Vous la verrez , brillante au bord des précipices ,
 Se couronner de gloire en bravant les supplices ,
 Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra ,
 Et le faire trembler alors qu'il me perdra.

Je deviendrais suspect à tarder davantage.
 Adieu. Raffermissiez ce généreux courage.
 S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux ,
 Je mourrai tout ensemble heureux et malheureux :
 Heureux pour vous servir de perdre ainsi la vie ³ ,
 Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

¹ VAR. Et puisque désormais tu ne me peux venger.

² VAR. Et ne lui permets point de m'ôter mon amant.

³ VAR. Heureux pour vous servir d'abandonner la vie.

ÉMILIE.

Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient ;
 Mon trouble se dissipe, et ma raison revient.
 Pardonne à mon amour cette indigne faiblesse.
 Tu voudrais fuir en vain, Cinna, je le confesse ;
 Si tout est découvert, Auguste a su pourvoir
 A ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir.
 Porte, porte chez lui cette mâle assurance,
 Digne de notre amour, digne de ta naissance ;
 Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen romain,
 Et par un beau trépas couronne un beau dessein.
 Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne ;
 Ta mort emportera mon ame vers la tienne ;
 Et mon cœur, aussitôt percé des mêmes coups...

CINNA.

Ah ! souffrez que tout mort je vive encore en vous ;
 Et du moins en mourant permettez que j'espère
 Que vous saurez venger l'amant avec le père.
 Rien n'est pour vous à craindre ; aucun de nos amis ¹.
 Ne sait ni nos desseins, ni ce qui m'est promis ;
 Et, leur parlant tantôt des misères romaines,
 Je leur ai tu la mort qui fait naître nos haines,
 De peur que mon ardeur, touchant vos intérêts,
 D'un si parfait amour ne trahît les secrets ;
 Il n'est su que d'Évandre et de votre Fulvie.

ÉMILIE.

Avec moins de frayeur je vais donc chez Livie.
 Puisque dans ton péril il me reste un moyen

¹ VAR. Dans un si grand péril vos jours sont assurés,
 Vos desseins ne sont sus d'aucun des conjurés ;
 Et, décrivant tantôt les misères romaines,

 De peur que trop d'ardeur, touchant vos intérêts,
 Sur mon visage ému ne peignît nos secrets :
 Notre amour n'est connu que d'Évandre et Fulvie.

De faire agir pour toi son crédit et le mien :
Mais si mon amitié par là ne te délivre ,
N'espère pas qu'enfin je veuille te survivre.
Je fais de ton destin des règles à mon sort ,
Et j'obtiendrai ta vie, ou je suivrai ta mort.

CINNA.

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

ÉMILIE.

Va-t'en , et souviens-toi seulement que je t'aime.

ACTE SECOND.

SCÈNE V.

AUGUSTE, CINNA, MAXIME, TROUPE DE COURTISANS.

AUGUSTE.

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici.
Vous, Cinna, demeurez, et vous, Maxime, aussi.

(Tous se retirent, à la réserve de Cinna et de Maxime.)

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne, et cet illustre rang
Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.
L'ambition déplaît quand elle est assouvie,
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie ;
Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre,
Et, monté sur le faite, il aspire à descendre.
J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu ;
Mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu :
Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,
Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême :

Le grand César mon père en a joui de même ;
 D'un œil si différent tous deux l'ont regardé ¹,
 Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé :
 Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
 Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville ;
 L'autre, tout débonnaire, au milieu du sénat
 A vu trancher ses jours par un assassinat.
 Ces exemples récents suffiraient pour m'instruire,
 Si par l'exemple seul on se devait conduire :
 L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur ;
 Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur ;
 Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées
 N'est pas toujours écrit dans les choses passées :
 Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
 Et par où l'un périt, un autre est conservé.

Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
 Vous, qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécène,
 Pour résoudre ce point avec eux débattu,
 Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu :
 Ne considérez point cette grandeur suprême,
 Odieuse aux Romains, et pesante à moi-même ;
 Traitez-moi comme ami, non comme souverain ;
 Rome, Auguste, l'État, tout est en votre main :
 Vous mettrez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique,
 Sous les lois d'un monarque, ou d'une république ;
 Votre avis est ma règle, et par ce seul moyen
 Je veux être empereur, ou simple citoyen.

CINNA.

Malgré notre surprise, et mon insuffisance,
 Je vous obéirai, seigneur, sans complaisance,

¹ VAR. Sylla s'en est démis, mon père l'a gardé,
 Différents en leur fin comme en leur procédé.
 L'un, cruel et barbare, est mort aimé, tranquille.

Et mets bas le respect qui pourrait m'empêcher
De combattre un avis où vous semblez pencher ;
Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire ,
Que vous allez souiller d'une tache trop noire ,
Si vous ouvrez votre âme à ces impressions ¹
Jusques à condamner toutes vos actions.

On ne renonce point aux grandeurs légitimes ;
On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes ;
Et plus le bien qu'on quitte est noble , grand , exquis ,
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas , seigneur , cette honteuse marque
A ces rares vertus qui vous ont fait monarque ;
Vous l'êtes justement , et c'est sans attentat
Que vous avez changé la forme de l'État.
Rome est dessous vos lois par le droit de la guerre ,
Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre ;
Vos armes l'ont conquise , et tous les conquérants
Pour être usurpateurs ne sont pas des tyrans ;
Quand ils ont sous leurs lois asservi des provinces ² ,
Gouvernant justement , ils s'en font justes princes :
C'est ce que fit César ; il vous faut aujourd'hui
Condamner sa mémoire , ou faire comme lui.
Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste ,
César fut un tyran , et son trépas fut juste ,
Et vous devez aux dieux compte de tout le sang
Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.
N'en craignez point , seigneur , les tristes destinées ³ ;
Un plus puissant démon veille sur vos années.
On a dix fois sur vous attenté sans effet ,

¹ VAR. Si, vous laissant séduire à ces impressions.
Vous-même condamnez toutes vos actions.

² VAR. Lorsque notre valeur nous gagne une province,
Gouvernant justement, on devient juste prince.

³ VAR. Mais sa mort vous fait peur, seigneur : les destinées
D'un soin bien plus exact veillent sur vos années.

Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait.
 On entreprend assez , mais aucun n'exécute ;
 Il est des assassins , mais il n'est plus de Brute :
 Enfin , s'il faut attendre un semblable revers ,
 Il est beau de mourir maître de l'univers.
 C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire ; et j'estime
 Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME.

Oui , j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
 L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver,
 Et qu'au prix de son sang , au péril de sa tête ,
 Il a fait de l'État une juste conquête :
 Mais que , sans se noircir , il ne puisse quitter
 Le fardeau que sa main est lasse de porter,
 Qu'il accuse par là César de tyrannie ,
 Qu'il approuve sa mort , c'est ce que je dénie.

Rome est à vous , seigneur , l'empire est votre bien ;
 Chacun en liberté peut disposer du sien ;
 Il le peut à son choix garder , ou s'en défaire :
 Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire ,
 Et seriez devenu , pour avoir tout dompté ,
 Esclave des grandeurs où vous êtes monté !
 Possédez-les , seigneur , sans qu'elles vous possèdent.
 Loin de vous captiver , souffrez qu'elles vous cèdent ;
 Et faites hautement connaître enfin à tous
 Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.
 Votre Rome autrefois vous donna la naissance ;
 Vous lui voulez donner votre toute-puissance ;
 Et Cinna vous impute à crime capital
 La libéralité vers le pays natal !
 Il appelle remords l'amour de la patrie !
 Par la haute vertu la gloire est donc flétrie !

¹ VAN. Par la même vertu la gloire est donc flétrie,

Si de ses plus hauts faits l'indamie est le prix.

Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,
Si de ses pleins effets l'infamie est le prix !
Je veux bien avouer qu'une action si belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle :
Mais commet-on un crime indigne de pardon ¹
Quand la reconnaissance est au-dessus du don ?
Suivez, suivez, seigneur, le ciel qui vous inspire :
Votre gloire redouble à mépriser l'empire ;
Et vous serez fameux chez la postérité,
Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême
Mais pour y renoncer il faut la vertu même ;
Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,
Après un sceptre acquis, la douceur de régner.

Considérez d'ailleurs que vous réglez dans Rome,
Où, de quelque façon que votre cour vous nomme,
On hait la monarchie ; et le nom d'empereur,
Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.
Il passe pour tyran quiconque s'y fait maître ;
Qui le sert, pour esclave, et qui l'aime, pour traître ;
Qui le souffre a le cœur lâche, mol, abattu,
Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.
Vous en avez, seigneur, des preuves trop certaines :
On a fait contre vous dix entreprises vaines ;
Peut-être que l'onzième est prête d'éclater,
Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter ²
N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie,
Qui pour vous conserver n'a plus que cette voie.
Ne vous exposez plus à ce fameux revers,
Il est beau de mourir maître de l'univers ;
Mais la plus belle mort souille notre mémoire,

¹ VAR. Mais ce n'est pas un crime indigne de pardon.

² VAR. Et que ce mouvement qui vous vient agiter.

Quand nous avons pu vivre et croître notre gloire¹.

CINNA.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir ;
Et cette liberté, qui lui semble si chère,
N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses États.
Avec ordre et raison les honneurs il dispense²,
Avec discernement punit et récompense,
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter, de peur d'un successeur.
Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte ;
La voix de la raison jamais ne se consulte ;
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux.
L'autorité livrée aux plus séditeux³
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de le laisser à celui qui les suit ;
Comme ils ont peu de part aux biens dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent⁴,
Assurés que chacun leur pardonne aisément,
Espérant à son tour un pareil traitement :
Le pire des États, c'est l'État populaire.

AUGUSTE.

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.
Cette haine des rois que depuis cinq cents ans

¹ VAR. Quand nous avons pu vivre avecque plus de gloire.

VAR. Avecque jugement punit et récompense,
Ne précipite rien, de peur d'un successeur
Et dispose de tout en juste possesseur.

² VAR. Les magistrats donnés aux plus séditeux.

VAR. Dedans le champ d'autrui largement ils moissonnent.

Avec le premier lait sucent tous ses enfants ,
Pour l'arracher des cœurs est trop enracinée.

MAXIME.

Oui, seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée ;
Son peuple, qui s'y plait, en fuit la guérison :
Sa coutume l'emporte, et non pas la raison ;
Et cette vieille erreur que Cinna veut abattre
Est une heureuse erreur dont il est idolâtre ¹,
Par qui le monde entier, asservi sous ses lois ²,
L'a vu cent fois marcher sur la tête des rois ,
Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces :
Que lui pouvaient de plus donner les meilleurs princes ?

J'ose dire, seigneur, que par tous les climats
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'États ;
Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure :
Telle est la loi du ciel, dont la sage équité
Sème dans l'univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique ;
Les Parthes, les Persans veulent des souverains ;
Et le seul consulat est bon pour les Romains.

CINNA.

Il est vrai que du ciel la prudence infinie ³
Départ à chaque peuple un différent génie ;
Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des cieux
Change selon les temps comme selon les lieux.
Rome a reçu des rois ses murs et sa naissance ;
Elle tient des consuls sa gloire et sa puissance ,

¹ VAR. Dont elle est idolâtre.

² VAR. Par qui le monde entier, rangé dessous ses lois.

³ VAR. S'il est vrai que du ciel la puissance infinie

.
Il est certain aussi que cet ordre des cieux.

Et reçoit maintenant de vos rares bontés
 Le comble souverain de ses prospérités.
 Sous vous, l'État n'est plus en pillage aux armées ;
 Les portes de Janus par vos mains sont fermées ,
 Ce que sous ses consuls on n'a vu qu'une fois¹,
 Et qu'a fait voir comme eux le second de ses rois.

MAXIME.

Les changements d'État que fait l'ordre céleste
 Ne coûtent point de sang , n'ont rien qui soit funeste.

CINNA.

C'est un ordre des dieux qui jamais ne se rompt, [font².
 De nous vendre un peu cher les grands biens qu'ils nous
 L'exil des Tarquins même ensanglanta nos terres,
 Et nos premiers consuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME.

Donc votre aïeul Pompée au ciel a résisté
 Quand il a combattu pour notre liberté ?

CINNA.

Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue ,
 Par les mains de Pompée il l'aurait défendue :
 Il a choisi sa mort pour servir dignement
 D'une marque éternelle à ce grand changement ,
 Et devait cette gloire aux mânes d'un tel homme ,
 D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Ce nom depuis longtemps ne sert qu'à l'éblouir,
 Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.
 Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde ,
 Depuis que la richesse entre ses murs abonde ,
 Et que son sein , fécond en glorieux exploits ,
 Produit des citoyens plus puissants que des rois ,
 Les grands , pour s'affermir achetant des suffrages ,

¹ VAR. Ce que tous ses consuls n'ont pu faire deux fois.
 Et qu'a fait avant eux le second de ses rois.

² VAR. De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils nous font

Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
 Qui, par des fers dorés se laissant enchaîner,
 Reçoivent d'eux les lois qu'ils pensent leur donner.
 Envieux l'un de l'autre, ils mènent tout par brigues
 Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.
 Ainsi de Marius Sylla devint jaloux ;
 César, de mon aïeul ; Marc-Antoine, de vous :
 Ainsi la liberté ne peut plus être utile
 Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
 Lorsque, par un désordre à l'univers fatal,
 L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal.

Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse
 En la main d'un bon chef à qui tout obéisse.
 Si vous aimez encore à la favoriser¹,
 Otez-lui les moyens de se plus diviser.
 Sylla, quittant la place enfin bien usurpée,
 N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompee,
 Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir,
 S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.
 Qu'a fait du grand César le cruel parricide,
 Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
 Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,
 Si César eût laissé l'empire entre vos mains ?
 Vous la replongerez, en quittant cet empire,
 Dans les maux dont à peine encore elle respire,
 Et de ce peu, seigneur, qui lui reste de sang,
 Une guerre nouvelle épuisera son flanc.

Que l'amour du pays, que la pitié vous touche ;
 Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
 Considérez le prix que vous avez coûté :
 Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté,
 Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée ;

¹ VAR. Et si votre bonté la veut favoriser.

Mais une juste peur tient son âme effrayée :
 Si, jaloux de son heur, et las de commander
 Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
 S'il lui faut à ce prix en acheter un autre
 Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,
 Si ce funeste don la met au désespoir
 Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
 Conservez-vous, seigneur, en lui laissant un maître¹
 Sous qui son vrai bonheur commence de naître ;
 Et, pour mieux assurer le bien commun de tous,
 Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte.
 Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte ;
 Et, quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
 Je consens à me perdre afin de la sauver.
 Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire :
 Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire ;
 Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
 Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,
 Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,
 Regarde seulement l'État et ma personne :
 Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits².
 Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
 Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile ;
 Allez donner mes lois à ce pays fertile :
 Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez,
 Et que je répondrai de ce que vous ferez.
 Pour épouse, Cinna, je vous donne Émilie ;

¹ VAR. Conservez-vous, seigneur, lui conservant un maître

Et daignez assurer le bien commun de tous.

Laisant un successeur qui soit digne de vous.

² VAR. Votre amour pour tous deux fait ce combat d'esprits

Et je veux que chacun en reçoive le prix.

Vous savez qu'elle tient la place de Julie,
 Et que si nos malheurs et la nécessité
 M'ont fait traiter son père avec sévérité,
 Mon épargne depuis en sa faveur ouverte
 Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
 Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner :
 Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner¹ ;
 De l'offre de vos vœux elle sera ravie².
 Adieu : j'en veux porter la nouvelle à Livie.

SCÈNE II.

MAXIME, CINNA.

MAXIME.

Quel est votre dessein après ces beaux discours ?

CINNA.

Le même que j'avais et que j'aurai toujours.

MAXIME.

Un chef de conjurés flatte la tyrannie !

CINNA.

Un chef de conjurés la veut voir impunie !

MAXIME.

Je veux voir Rome libre

CINNA.

Et vous pouvez juger
 Que je veux l'affranchir ensemble et la venger.

Octave aura donc vu ses fureurs assouvies³,
 Pillé jusqu'aux autels, sacrifié nos vies,
 Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
 Et sera quitte après pour l'effet d'un remords !

¹ VAR. Vous n'êtes pas pour elle un homme à dédaigner.

² VAR. Je présume plutôt qu'elle en sera ravie.

³ VAR. Auguste aura soulé ses damnables envies.

Quand le ciel par nos mains à le punir s'apprête,
Un lâche repentir garantira sa tête !
C'est trop semer d'appâts , et c'est trop inviter
Par son impunité quelque autre à l'imiter.
Vengeons nos citoyens , et que sa peine étonne
Quiconque après sa mort aspire à la couronne.
Que le peuple aux tyrans ne soit plus exposé :
S'il eût puni Sylla , César eût moins osé.

MAXIME.

Mais la mort de César, que vous trouvez si juste ,
A servi de prétexte aux cruautés d'Auguste.
Voulant nous affranchir, Brute s'est abusé ;
S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé.

CINNA.

La faute de Cassie et ses terreurs paniques
Ont fait rentrer l'État sous des lois tyranniques¹ :
Mais nous ne verrons point de pareils accidents
Lorsque Rome suivra des chefs moins imprudents.

MAXIME.

Nous sommes encor loin de mettre en évidence
Si nous nous conduirons avec plus de prudence ;
Cependant c'en est peu que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA.

C'en est encor bien moins alors qu'on s'imagine
Guérir un mal si grand sans couper la racine :
Employer la douceur à cette guérison ,
C'est , en fermant la plaie , y verser du poison.

MAXIME.

Vous la voulez sanglante , et la rendez douteuse.

CINNA.

Vous la voulez sans peine , et la rendez honteuse.

¹ Var. Ont fait tomber l'État sous des lois tyranniques.

MAXIME.

Pour sortir de ses fers jamais on ne rougit.

CINNA.

On en sort lâchement , si la vertu n'agit.

MAXIME.

Jamais la liberté ne cesse d'être aimable ;
Et c'est toujours pour Rome un bien inestimable.

CINNA.

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne estimer,
Quand il vient d'une main lasse de l'opprimer :
Elle a le cœur trop bon pour se voir avec joie
Le rebut du tyran dont elle fut la proie ;
Et tout ce que la gloire a de vrais partisans
Le hait trop puissamment pour aimer ses présents.

MAXIME.

Donc pour vous Émilie est un objet de haine¹ ?

CINNA.

La recevoir de lui me serait une gêne :
Mais quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts ,
Je saurai le braver jusque dans les enfers.
Oui , quand par son trépas je l'aurai méritée ,
Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée ,
L'épouser sur sa cendre , et qu'après notre effort
Les présents du tyran soient le prix de sa mort.

MAXIME.

Mais l'apparence , ami , que vous puissiez lui plaire
Teint du sang de celui qu'elle aime comme un père ?
Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

¹ VAR. Donc pour vous Émilie est un objet de haine,
Et cette récompense est pour vous une peine ?

CINNA.

Oui ; mais , pour le braver jusque dans les enfers
Quand nous aurons vengé Rome des maux soufferts ,
Et que par son trépas nous l'aurons méritée.

CINNA.

Ami , dans ce palais on peut nous écouter,
Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence
Dans un lieu si mal propre à notre confidence.
Sortons , qu'en sûreté j'examine avec vous
Pour en venir à bout les moyens les plus doux.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MAXIME, EUPHORBE.

MAXIME.

Lui-même m'a tout dit, leur flamme est mutuelle ;
Il adore Émilie , il est adoré d'elle ;
Mais sans venger son père il n'y peut aspirer ;
Et c'est pour l'acquérir qu'il nous fait conspirer.

EUPHORBE.

Je ne m'étonne plus de cette violence
Dont il contraint Auguste à garder sa puissance :
La ligue se romprait s'il s'en était démis ,
Et tous vos conjurés deviendraient ses amis.

MAXIME.

Ils servent à l'envi la passion d'un homme¹
Qui n'agit que pour soi , feignant d'agir pour Rome ;
Et moi , par un malheur qui n'eut jamais d'égal ,
Je pense servir Rome , et je sers mon rival !

EUPHORBE.

Vous êtes son rival ?

MAXIME.

Oui , j'aime sa maltresse ,
Et l'ai caché toujours avec assez d'adresse ;
Mon ardeur inconnue , avant que d'éclater² ,
Par quelque grand exploit la voulait mériter :
Cependant par mes mains je vois qu'il me l'enlève ;

¹ VAR. Ils servent, abusés, la passion d'un homme.

² VAR. Mon amour inconnue, avant que d'éclater.

Son dessein fait ma perte , et c'est moi qui l'achève ;
 J'avance des succès dont j'attends le trépas ,
 Et pour m'assassiner je lui prête mon bras.
 Que l'amitié me plonge en un malheur extrême !

EUPHORBE.

L'issue en est aisée , agissez pour vous-même ;
 D'un dessein qui vous perd rompez le coup fatal ,
 Gagnez une maîtresse , accusant un rival.
 Auguste , à qui par là vous sauverez la vie ,
 Ne vous pourra jamais refuser Émilie.

MAXIME.

Quoi ! trahir mon ami !

EUPHORBE.

L'amour rend tout permis :

Un véritable amant ne connaît point d'amis ,
 Et même avec justice on peut trahir un traître
 Qui pour une maîtresse ose trahir son maître.
 Oubliez l'amitié , comme lui les bienfaits.

MAXIME.

C'est un exemple à fuir que celui des forfaits¹.

EUPHORBE.

Contre un si noir dessein tout devient légitime :
 On n'est point criminel quand on punit un crime.

MAXIME.

Un crime par qui Rome obtient sa liberté !

EUPHORBE.

Craignez tout d'un esprit si plein de lâcheté.
 L'intérêt du pays n'est point ce qui l'engage ;
 Le sien , et non la gloire , anime son courage :
 Il aimerait César s'il n'était amoureux ,
 Et n'est enfin qu'ingrat , et non pas généreux.

¹ VAR. Un exemple à faillir n'autorise jamais.

EUPHORBE.

Sa faute contre lui vous rend tout légitime.

Pensez-vous avoir lu jusqu'au fond de son ame ?
 Sous la cause publique il vous cachait sa flamme ,
 Et peut cacher encor sous cette passion
 Les détestables feux de son ambition.
 Peut-être qu'il prétend , après la mort d'Octave ,
 Au lieu d'affranchir Rome , en faire son esclave ;
 Qu'il vous compte déjà pour un de ses sujets ,
 Ou que sur votre perte il fonde ses projets.

MAXIME.

Mais comment l'accuser sans nommer tout le reste ?
 A tous nos conjurés l'avis serait funeste ,
 Et par là nous verrions indignement trahis
 Ceux qu'engage avec nous le seul bien du pays.
 D'un si lâche dessein mon âme est incapable ;
 Il perd trop d'innocents pour punir un coupable.
 J'ose tout contre lui , mais je crains tout pour eux.

EUPHORBE.

Auguste s'est lassé d'être si rigoureux ;
 En ces occasions , ennuyé de supplices ,
 Ayant puni les chefs , il pardonne aux complices.
 Si toutefois pour eux vous craignez son courroux ,
 Quand vous lui parlerez , parlez au nom de tous.

MAXIME

Nous disputons en vain , et ce n'est que folie
 De vouloir par sa perte acquérir Émilie :
 Ce n'est pas le moyen de plaire à ses beaux yeux
 Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.
 Pour moi , j'estime peu qu'Auguste me la donne ;
 Je veux gagner son cœur plutôt que sa personne ,
 Et ne fais point d'état de sa possession.
 Si je n'ai point de part à son affection.
 Puis-je la mériter par une triple offense ?
 Je trahis son amant , je détruis sa vengeance.
 Je conserve le sang qu'elle veut voir périr ;

Et j'aurois quelque espoir qu'elle me pût chérir?

EUPHORBE.

C'est ce qu'à dire vrai je vois fort difficile.
L'artifice pourtant vous y peut être utile ;
Il en faut trouver un qui la puisse abuser,
Et du reste le temps en pourra disposer.

MAXIME.

Mais si pour s'excuser il nomme sa complice ?
S'il arrive qu'Auguste avec lui la punisse ?
Puis-je lui demander, pour prix de mon rapport,
Celle qui nous oblige à demander sa mort ?

EUPHORBE.

Vous pourriez m'opposer tant et de tels obstacles
Que pour les surmonter il faudrait des miracles ;
J'espère toutefois qu'à force d'y rêver...

MAXIME.

Éloigne-toi ; dans peu j'irai te retrouver¹ :
Cinna vient, et je veux en tirer quelque chose ,
Pour mieux résoudre après ce que je me propose.

SCÈNE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Vous me semblez pensif.

CINNA.

Ce n'est pas sans sujet.

MAXIME.

Puis-je d'un tel chagrin savoir quel est l'objet² ?

¹ VAR. Va , devant qu'il soit peu , je t'irai retrouver.

Pour t'aller dire après ce que je me propose.

² VAR. D'un penser si profond quel est le triste objet ?

CINNA.

Émilie et César : l'un et l'autre me gêne ;
 L'un me semble trop bon, l'autre trop inhumaine.
 Plût aux dieux que César employât mieux ses soins ¹,
 Et s'en fit mieux aimer, ou m'aimât un peu moins ;
 Que sa bonté touchât la beauté qui me charme,
 Et la pût adoucir comme elle me désarme !
 Je sens au fond du cœur mille remords cuisants
 Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits présents ;
 Cette faveur si pleine, et si mal reconnue,
 Par un mortel reproche à tous moments me tue.
 Il me semble surtout incessamment le voir
 Déposer en nos mains son absolu pouvoir,
 Écouter nos avis, m'applaudir, et me dire :
 « Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire,
 « Mais je le retiendrai pour vous en faire part. »
 Et je puis dans son sein enfoncer un poignard !
 Ah ! plutôt... Mais, hélas ! j'idolâtre Émilie ;
 Un serment exécration à sa haine me lie ;
 L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux :
 Des deux côtés j'offense et ma gloire et les dieux !
 Je deviens sacrilège, ou je suis parricide,
 Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

MAXIME.

Vous n'aviez point tantôt ces agitations :
 Vous paraissiez plus ferme en vos intentions ;
 Vous ne sentiez au cœur ni remords ni reproches.

CINNA.

On ne les sent aussi que quand le coup approche,
 Et l'on ne reconnaît de semblables forfaits
 Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
 L'âme, de son dessein jusque-là possédée,

¹ VAR. Plût aux dieux que César, avecque tous ses soins,
 Ou s'en fit plus aimer, ou m'aimât un peu moins.

S'attache aveuglément à sa première idée.
 Mais alors quel esprit n'en devient point troublé ?
 Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé ?
 Je crois que Brute même , à tel point qu'on le prise ¹,
 Voulut plus d'une fois rompre son entreprise ;
 Qu'avant que de frapper elle lui fit sentir ²
 Plus d'un remords en l'âme , et plus d'un repentir.

MAXIME.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude ;
 Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude ,
 Et fut contre un tyran d'autant plus animé
 Qu'il en reçut de biens et qu'il s'en vit aimé.
 Comme vous l'imitiez , faites la même chose ,
 Et formez vos remords d'une plus juste cause
 De vos lâches conseils , qui seuls ont arrêté
 Le bonheur renaissant de notre liberté :
 C'est vous seul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée ;
 De la main de César Brute l'eût acceptée ,
 Et n'eût jamais souffert qu'un intérêt léger
 De vengeance ou d'amour l'eût remise en danger.
 N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime ,
 Et vous veut faire part de son pouvoir suprême ;
 Mais entendez crier Rome à votre côté :
 « Rends-moi , rends-moi , Cinna , ce que tu m'as ôté ;
 « Et si tu m'as tantôt préféré ta maîtresse ,
 « Ne me préfère pas le tyran qui m'opprime. »

CINNA.

Ami , n'accable plus un esprit malheureux
 Qui ne forme qu'en lâche un dessein généreux ³.
 Envers nos citoyens je sais quelle est ma faute ,
 Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte ;

¹ VAR. Je crois que Brutus même , à quel point qu'on le prise.

² VAR. Et qu'avant que frapper elle le lui fit sentir.

³ VAR. Qui même fait en lâche un acte généreux.

Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié
Qui ne peut expirer sans me faire pitié ;
Et laisse-moi, de grâce, attendant Émilie ,
Donner un libre cours à ma mélancolie :
Mon chagrin t'importune, et le trouble où je suis
Veut de la solitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME.

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous blesse
De la bonté d'Octave et de votre faiblesse :
L'entretien des amants veut un entier secret ;
Adieu. Je me retire en confident discret.

SCÈNE III.

CINNA.

Donne un plus digne nom au glorieux empire ¹
Du noble sentiment que la vertu m'inspire ,
Et que l'honneur oppose au coup précipité
De mon ingratitude et de ma lâcheté ;
Mais plutôt continue à le nommer faiblesse ² ,
; Puisqu'il devient si faible auprès d'une maîtresse ,
Qu'il respecte un amour qu'il devrait étouffer ,
Ou que, s'il le combat, il n'ose en triompher ³.
En ces extrémités quel conseil dois-je prendre ?
De quel côté pencher ? à quel parti me rendre ?
Qu'une âme généreuse a de peine à faillir !
Quelque fruit que par là j'espère de cueillir ,
Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance ,
La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance ,
N'ont point assez d'appâts pour flatter ma raison ,
S'il les faut acquérir par une trahison ;
S'il faut percer le flanc d'un prince magnanime

¹ VAR. Que tu sais mal nommer le glorieux empire.

² VAR. Mais plutôt qu'à bon droit tu le nommes faiblesse.

³ VAR. Ou s'il l'ose combattre, il n'ose en triompher.

Qui du peu que je suis fait une telle estime ,
 Qui me comble d'honneurs , qui m'accable de biens ,
 Qui ne prend pour régner de conseils que les miens.
 O coup ! ô trahison trop indigne d'un homme !
 Dure , dure à jamais l'esclavage de Rome !
 Périsse mon amour , périsse mon espoir ,
 Plutôt que de ma main parte un crime si noir !
 Quoi ! ne m'offre-t-il pas tout ce que je souhaite ,
 Et qu'au prix de son sang ma passion achète ?
 Pour jouir de ses dons faut-il l'assassiner ?
 Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner ?

Mais je dépens de vous , ô serment téméraire !
 O haine d'Emilie ! ô souvenir d'un père !
 Ma foi , mon cœur , mon bras , tout vous est engagé ,
 Et je ne puis plus rien que par votre congé :
 C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse ;
 C'est à vous , Émilie , à lui donner sa grâce :
 Vos seules volontés président à son sort ,
 Et tiennent en mes mains et sa vie et sa mort.
 O dieux , qui comme vous la rendez adorable ,
 Rendez-la , comme vous , à mes vœux exorable ;
 Et puisque de ses lois je ne puis m'affranchir ,
 Faites qu'à mes désirs je la puisse fléchir !
 Mais voici de retour cette aimable inhumaine ¹.

SCÈNE IV.

ÉMILIE , CINNA , FULVIE.

ÉMILIE.

Grâces aux dieux , Cinna , ma frayeur était vaine ;
 Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi ² ,

¹ VAR. Mais voici de retour cette belle inhumaine.

² VAR. Tes amis généreux n'ont point manqué de foi .

Et ne m'ont point réduite à m'employer pour toi.

Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.
Octave en ma présence a tout dit à Livie,
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le désavouerez-vous? et du don qu'il me fait
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet?

ÉMILIE.

L'effet est en ta main.

CINNA.

Mais plutôt en la vôtre.

ÉMILIE.

[tre :

Je suis toujours moi-même, et mon cœur n'est point au-
Me donner à Cinna, c'est ne lui donner rien,
C'est seulement lui faire un présent de son bien.

CINNA.

Vous pouvez toutefois... ô ciel! l'osé-je dire?

ÉMILIE.

Que puis-je? et que crains-tu?

CINNA.

Je tremble, je soupire,

Et vois que si nos cœurs avaient mêmes desirs ¹,
Je n'aurais pas besoin d'expliquer mes soupirs.
Ainsi je suis trop sûr que je vais vous déplaire;
Mais je n'ose parler, et je ne puis me taire.

ÉMILIE.

C'est trop me gêner; parle.

CINNA.

Il faut vous obéir.

Je vais donc vous déplaire, et vous m'allez haïr.

Je vous aime, Émilie, et le ciel me foudroie
Si cette passion ne fait toute ma joie,
Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur

¹ VAR. Et si nos cœurs étaient conformes à nos desirs.

Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur ¹ !
 Mais voyez à quel prix vous me donnez votre âme :
 En me rendant heureux vous me rendez infâme ;
 Cette bonté d'Auguste...

ÉMILIE.

Il suffit , je t'entends ;
 Je vois ton repentir et tes vœux inconstants :
 Les faveurs du tyran emportent tes promesses ;
 Tes feux et tes serments cèdent à ses caresses ,
 Et ton esprit crédule ose s'imaginer
 Qu'Auguste pouvant tout peut aussi me donner ;
 Tu me veux de sa main plutôt que de la mienne ;
 Mais ne crois pas qu'ainsi jamais je t'appartienne :
 Il peut faire trembler la terre sous ses pas ,
 Mettre un roi hors du trône et donner ses États ² ;
 De ses proscriptions rougir la terre et l'onde ,
 Et changer à son gré l'ordre de tout le monde ;
 Mais le cœur d'Émilie est hors de son pouvoir.

CINNA.

Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir ³.
 Je suis toujours moi-même , et ma foi toujours pure ;
 La pitié que je sens ne me rend point parjure ;
 J'obéis sans réserve à tous vos sentiments ⁴,
 Et prends vos intérêts par delà mes serments.

J'ai pu , vous le savez , sans parjure et sans crime
 Vous laisser échapper cette illustre victime,
 César se dépouillant du pouvoir souverain
 Nous ôtait tout prétexte à lui percer le sein ;
 La conjuration s'en allait dissipée ,
 Vos desseins avortés , votre haine trompée ;

¹ VAR. Que peut un bel objet attendre d'un grand cœur !

² VAR. Jeter un roi du trône , et donner ses États.

³ VAR. Aussi n'est-ce qu'à vous que je le veux devoir.

⁴ VAR. J'obéis sans réserve à tous vos mouvements.

Moi seul j'ai raffermi son esprit étonné ;
Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

ÉMILIE.

Pour me l'immoler, traître ! et tu veux que moi-même
Je retienne ta main , qu'il vive , et que je l'aime !
Que je sois le butin de qui l'ose épargner ,
Et le prix du conseil qui le force à régner !

CINNA.

Ne me condamnez point quand je vous ai servie :
Sans moi , vous n'auriez plus de pouvoir sur sa vie ;
Et , malgré ses bienfaits , je rends tout à l'amour
Quand je veux qu'il périsse , ou vous doive le jour.
Avec les premiers vœux de mon obéissance
Souffrez ce faible effort de ma reconnaissance ,
Que je tâche de vaincre un indigne courroux ,
Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous.
Une âme généreuse , et que la vertu guide ,
Fuit la honte des noms d'ingrate et de perfide ;
Elle en hait l'infamie attachée au bonheur ,
Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

ÉMILIE.

Je fais gloire , pour moi , de cette ignominie :
La perfidie est noble envers la tyrannie ;
Et quand on rompt le cours d'un sort si malheureux ¹ .
Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux.

CINNA.

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

ÉMILIE.

Je me fais des vertus dignes d'une Romaine.

CINNA.

Un cœur vraiment romain...

ÉMILIE.

Ose tout pour ravir

¹ VAR. Et quand il faut repandre un sang si malheureux.

Une odieuse vie à qui le fait servir ¹;
Il fuit plus que la mort la honte d'être esclave.

CINNA.

C'est l'être avec honneur que de l'être d'Octave ;
Et nous voyons souvent des rois à nos genoux
Demander pour appui tels esclaves que nous ².
Il abaisse à nos pieds l'orgueil des diadèmes,
Il nous fait souverains sur leurs grandeurs suprêmes ;
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impose un joug dont il nous affranchit.

ÉMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur se propose !
Pour être plus qu'un roi , tu te crois quelque chose !
Aux deux bouts de la terre en est-il un si vain ³
Qu'il prétende égaler un citoyen romain ?
Antoine sur sa tête attirera notre haine
En se déshonorant par l'amour d'une reine ⁴ ;
Attale , ce grand roi , dans la pourpre blanchi ,
Qui du peuple romain se nommait l'affranchi ,
Quand de toute l'Asie il se fût vu l'arbitre ,
Eût encor moins prisé son trône que ce titre.
Souviens-toi de ton nom , soutiens sa dignité ;
Et , prenant d'un Romain la générosité ,
Sache qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois , et pour vivre sans maître.

CINNA.

Le ciel a trop fait voir en de tels attentats
Qu'il hait les assassins et punit les ingrats ;
Et quoi qu'on entreprenne , et quoi qu'on exécute ,

¹ VAR. Et le sang et la vie à qui le fait servir.

² VAR. Implorer la faveur d'esclaves tels que nous.

VAR. Aux deux bouts de la terre en est-il d'assez vain
Pour prétendre égaler un citoyen romain ?

⁴ VAR. En se déshonorant pour l'amour d'une reine

Quand il élève un trône, il en venge la chute;
Il se met du parti de ceux qu'il fait régner;
Le coup dont on les tue est longtemps à saigner;
Et quand à les punir il a pu se résoudre,
De pareils châtimens n'appartiennent qu'au foudre.

ÉMILIE.

Dis que de leur parti toi-même tu te rends,
De te remettre au foudre à punir les tyrans.

Je ne t'en parle plus, va, sers la tyrannie;
Abandonne ton âme à son lâche génie;
Et, pour rendre le calme à ton esprit flottant,
Oublie et ta naissance et le prix qui t'attend.
Sans emprunter ta main pour servir ma colère ¹,
Je saurai bien venger mon pays et mon père.
J'aurais déjà l'honneur d'un si fameux trépas,
Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras;
C'est lui qui, sous tes lois me tenant asservie,
M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie :
Seule contre un tyran, en le faisant périr,
Par les mains de sa garde il me fallait mourir.
Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive;
Et comme pour toi seul l'amour veut que je vive,
J'ai voulu, mais en vain, me conserver pour toi,
Et te donner moyen d'être digne de moi.

Pardonnez-moi, grands dieux, si je me suis trompée
Quand j'ai pensé chérir un neveu de Pompée,
Et si d'un faux semblant mon esprit abusé
A fait choix d'un esclave en son lieu supposé.
Je t'aime toutefois, quel que tu puisses être ²;
Et si pour me gagner il faut trahir ton maître,

¹ VAR. Je saurai bien sans toi, dans ma noble colère,
Venger les fers de Rome et le sang de mon père.

² VAR. Je t'aime toutefois, tel que tu puisses être;
Tu te plains d'un amour qui te veut rendre traître.

Mille autres à l'envi recevraient cette loi
 S'ils pouvaient m'acquérir à même prix que toi.
 Mais n'appréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne ;
 Vis pour ton cher tyran , tandis que je meurs tienne :
 Mes jours avec les siens se vont précipiter ,
 Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.
 Viens me voir, dans son sang et dans le mien baignée ,
 De ma seule vertu mourir accompagnée ,
 Et te dire en mourant d'un esprit satisfait :
 « N'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'as fait ;
 « Je descends dans la tombe où tu m'as condamnée ,
 « Où la gloire me suit qui t'était destinée :
 « Je meurs en détruisant un pouvoir absolu ;
 « Mais je vivrais à toi si tu l'avais voulu. »

CINNA.

Eh bien ! vous le voulez , il faut vous satisfaire ,
 Il faut affranchir Rome , il faut venger un père ,
 Il faut sur un tyran porter de justes coups ;
 Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous.
 S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos femmes,
 Il n'a point jusqu'ici tyrannisé nos âmes ;
 Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautés
 Force jusqu'aux esprits et jusqu'aux volontés.
 Vous me faites priser ce qui me déshonore ;
 Vous me faites haïr ce que mon âme adore ;
 Vous me faites répandre un sang pour qui je dois
 Exposer tout le mien et mille et mille fois :
 Vous le voulez , j'y cours , ma parole est donnée¹ ;
 Mais ma main , aussitôt contre mon sein tournée ,
 Aux mânes d'un tel prince immolant votre amant ,
 A mon crime forcé joindra mon châtim² ,

¹ VAR. Je l'ai juré, j'y cours, et vous serez vengée ;
 Mais ma main , aussitôt de dans mon sein plongée.

² VAR. A ce crime forcé joindre le châtim².

Et , par cette action dans l'autre confondue
Recouvrera ma gloire aussitôt que perdue.
Adieu.

SCÈNE V.

FULVIE, ÉMILIE.

FULVIE.

Vous avez mis son âme au désespoir.

ÉMILIE.

Qu'il cesse de m'aimer, ou suive son devoir.

FULVIE.

Il va vous obéir aux dépens de sa vie :

Vous en pleurez !

ÉMILIE.

Hélas ! cours après lui , Fulvie ;

Et si ton amitié daigne me secourir,

Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir ;

Dis-lui...

FULVIE.

Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste ?

ÉMILIE.

Ah ! c'est faire à ma haine une loi trop injuste.

FULVIE.

Et quoi donc ?

ÉMILIE.

Qu'il achève, et dégage sa foi ,

Et qu'il choisisse après de la mort ou de moi.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLÈTE, GARDES.

AUGUSTE.

Tout ce que tu me dis , Euphorbe , est incroyable .

EUPHORBE.

Seigneur , le récit même en paraît effroyable :

On ne conçoit qu'à peine une telle fureur ¹ ,

Et la seule pensée en fait frémir d'horreur .

AUGUSTE.

Quoi ! mes plus chers amis ! quoi ! Cinna ! quoi ! Maxime !

Les deux que j'honorais d'une si haute estime ,

A qui j'ouvrais mon cœur , et dont j'avais fait choix

Pour les plus importants et plus nobles emplois !

Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire ,

Pour m'arracher le jour l'un et l'autre conspire !

Maxime a vu sa faute , il m'en fait avertir ² ,

Et montre un cœur touché d'un juste repentir :

Mais Cinna !

EUPHORBE.

Cinna seul dans sa rage s'obstine ,

Et contre vos bontés d'autant plus se mutine ;

Lui seul combat encor les vertueux efforts

Que sur les conjurés fait ce juste remords ³ ;

Et , malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées ,

¹ VAR. On ne conçoit qu'à force une telle fureur .

² VAR. Encore pour Maxime , il m'en fait avertir .
Et s'est laissé toucher à quelque repentir .

³ VAR. Que sur les conjurés fait un juste remords .

Il tâche à raffermir leurs âmes ébranlées.

AUGUSTE.

Lui seul les encourage , et lui seul les séduit !

O le plus déloyal que la terre ait produit !

O trahison conçue au sein d'une furie !

O trop sensible coup d'une main si chérie !

Cinna , tu me trahis !... Polyclète , écoutez.

(Il lui parle à l'oreille.)

POLYCLÈTE.

Tous vos ordres , seigneur , seront exécutés.

AUGUSTE.

Qu'Éraste en même temps aille dire à Maxime

Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime.

(Polyclète rentre.)

EUPHORBE.

Il l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir¹.

A peine du palais il a pu revenir ,

Que , les yeux égarés , et le regard farouche ,

Le cœur gros de soupirs , les sanglots à la bouche ,

Il déteste sa vie et ce complot maudit ,

M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit ;

Et , m'ayant commandé que je vous avertisse ,

Il ajoute : « Dis-lui que je me fais justice ,

« Que je n'ignore point ce que j'ai mérité². »

Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité ;

Et l'eau grosse et rapide , et la nuit assez noire³ ,

M'ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

¹ VAR. Il l'a jugé trop grand pour se le pardonner.
A peine du palais il a pu retourner ,
Que de tous les côtés lançant un œil farouche.

² VAR. Que je n'ignore pas ce que j'ai mérité.

³ VAR. Et l'eau grosse et rapide , et la nuit survenue ,
L'ont dérobé sur l'heure à ma débile vue.

AUGUSTE.

Sous ses justes remords il a trop succombé.

AUGUSTE.

Sous ce pressant remords il a trop succombé,
 Il s'est à mes bontés lui-même dérobé ;
 Il n'est crime envers moi qu'un repentir n'efface :
 Mais puisqu'il a voulu renoncer à ma grâce,
 Allez pourvoir au reste , et faites qu'on ait soin
 De tenir en lieu sûr ce fidèle témoin.

SCÈNE II.

AUGUSTE.

Ciel ! à qui voulez-vous désormais que je fie
 Les secrets de mon âme et le soin de ma vie ?
 Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
 Si, donnant des sujets, il ôte les amis,
 Si tel est le destin des grandeurs souveraines
 Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,
 Et si votre rigueur les condamne à chérir
 Ceux que vous animez à les faire périr.
 Pour elles rien n'est sûr ; qui peut tout doit tout craindre.

Rentre en toi-même , Octave , et cesse de te plaindre.
 Quoi ! tu veux qu'on t'épargne , et n'as rien épargné !
 Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
 De combien ont rougi les champs de Macédoine,
 Combien en a versé la défaite d'Antoine,
 Combien celle de Sexte ; et revois tout d'un temps
 Pérouse au sien noyée , et tous ses habitants ;
 Remets dans ton esprit , après tant de carnages ,
 De tes proscriptions les sanglantes images,
 Où toi-même , des tiens devenu le bourreau ,
 Au sein de ton tuteur enfonças le couteau ;
 Et puis ose accuser le destin d'injustice
 Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice¹,

¹ VAR. Si les tiens maintenant s'arment pour ton supplice.

Et que , par ton exemple à ta perte guidés ¹ ,
 Ils violent des droits que tu n'as pas gardés !
 Leur trahison est juste , et le ciel l'autorise :
 Quitte ta dignité comme tu l'as acquise ;
 Rends un sang infidèle à l'infidélité ,
 Et souffre des ingrats après l'avoir été.

Mais que mon jugement au besoin m'abandonne !
 Quelle fureur, Cinna , m'accuse et te pardonne ?
 Toi , dont la trahison me force à retenir
 Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir ,
 Me traite en criminel , et fait seule mon crime ,
 Relève pour l'abattre un trône illégitime ,
 Et , d'un zèle effronté couvrant son attentat ,
 S'oppose , pour me perdre , au bonheur de l'État ?
 Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre !
 Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre !
 Non , non , je me trahis moi-même d'y penser :
 Qui pardonne aisément invite à l'offenser ;
 Punissons l'assassin , proscrivons les complices.

Mais quoi ! toujours du sang , et toujours des supplices !
 Ma cruauté se lasse , et ne peut s'arrêter ;
 Je veux me faire craindre , et ne fais qu'irriter.
 Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile ;
 Une tête coupée en fait naître mille ,
 Et le sang répandu de mille conjurés
 Rend mes jours plus maudits et non plus assurés.
 Octave , n'attends plus le coup d'un nouveau Brute :
 Meurs , et dérobe-lui la gloire de ta chute ;
 Meurs ; tu ferais pour vivre un lâche et vain effort ,
 Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort ,
 Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
 Pour te faire périr tour à tour s'intéresse ;

¹ VAR Et si , par ton exemple à ta perte guidés ,
 Ils violent les droits que tu n'as pas gardés.

Meurs , puisque c'est un mal que tu ne peux guérir ;
 Meurs enfin , puisqu'il faut ou tout perdre , ou mourir.
 La vie est peu de chose , et le peu qui t'en reste
 Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste ;
 Meurs , mais quitte du moins la vie avec éclat ,
 Éteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat¹,
 A toi-même en mourant immole ce perfide ;
 Contentant ses désirs , punis son parricide ;
 Fais un tourment pour lui de ton propre trépas ,
 En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas :
 Mais jouissons plutôt nous-même de sa peine ;
 Et si Rome nous hait , triomphons de sa haine.

O Romains ! ô vengeance ! ô pouvoir absolu !
 O rigoureux combat d'un cœur irrésolu
 Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose !
 D'un prince malheureux ordonnez quelque chose !
 Qui des deux dois-je suivre , et duquel m'éloigner ?
 Ou laissez-moi périr , ou laissez-moi régner.

SCÈNE III.

AUGUSTE, LIVIE.

AUGUSTE.

Madame, on me trahit, et la main qui me tue.
 Rend sous mes déplaisirs ma constance abattue.
 Cinna, Cinna le traître...

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit ,
 Seigneur, et j'ai pâli cent fois à ce récit.
 Mais écouteriez-vous les conseils d'une femme ?

AUGUSTE.

Hélas ! de quel conseil est capable mon âme ?

¹ VAR. Éteins-en le flambeau dans le sang d'un ingrat.

LIVIE.

Votre sévérité, sans produire aucun fruit ¹,
 Seigneur, jusqu'à présent a fait beaucoup de bruit ;
 Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide :
 Salvidien à bas a soulevé Lévide ;
 Murène a succédé, Cépion l'a suivi :
 Le jour à tous les deux dans les tourments ravi
 N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Égnace ²,
 Dont Cinna maintenant ose prendre la place ;
 Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjects
 Ont voulu s'ennoblir par de si hauts projets.
 Après avoir en vain puni leur insolence,
 Essayez sur Cinna ce que peut la clémence ;
 Faites son châtimement de sa confusion,
 Cherchez le plus utile en cette occasion :
 Sa peine peut aigrir une ville animée ;
 Son pardon peut servir à votre renommée ;
 Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher
 Peut-être à vos bontés se laisseront toucher.

AUGUSTE.

Gagnons-les tout à fait en quittant cet empire
 Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire.
 J'ai trop par vos avis consulté là-dessus ;
 Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.
 Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise ;
 Si je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise,
 Et te rends ton État, après l'avoir conquis,
 Plus paisible et plus grand que je ne te l'ai pris :
 Si tu veux me haïr, hais-moi sans plus rien feindre ;
 Si tu me veux aimer, aime-moi sans me craindre :

¹ VAR. Seigneur, jusques ici votre sévérité
 A fait beaucoup de bruit, et n'a rien profité.

² VAR. N'a point mis de frayeur dedans l'esprit d'Égnace,
 Dont Cinna maintenant ose imiter l'audace.

De tout ce qu'eut Sylla de puissance et d'honneur,
Lassé comme il en fut, j'aspire à son bonheur.

LIVIE.

Assez et trop longtemps son exemple vous flatte ;
Mais gardez que sur vous le contraire n'éclate :
Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours
Ne serait pas bonheur s'il arrivait toujours.

AUGUSTE.

Eh bien ! s'il est trop grand, si j'ai tort d'y prétendre¹,
J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre.
Après un long orage il faut trouver un port ;
Et je n'en vois que deux, le repos ou la mort.

LIVIE.

Quoi ! vous voulez quitter le fruit de tant de peines !

AUGUSTE.

Quoi ! vous voulez garder l'objet de tant de haines !

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extrémité,
C'est plutôt désespoir que générosité.

AUGUSTE.

Régner et caresser une main si traîtresse,
Au lieu de sa vertu, c'est montrer sa faiblesse.

LIVIE.

C'est régner sur vous-même, et, par un noble choix,
Pratiquer la vertu la plus digne des rois.

AUGUSTE.

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme ;
Vous me tenez parole, et c'en sont là, madame.

Après tant d'ennemis à mes pieds abattus,
Depuis vingt ans je règne, et j'en sais les vertus ;
Je sais leur divers ordre, et de quelle nature²

¹ VAR. Aussi dedans la place où je m'en vais descendre.

² VAR. Je sais les soins qu'un roi doit avoir de sa vie,
A quoi le bien public, en ce cas, le convie.

Sont les devoirs d'un prince en cette conjoncture :
 Tout son peuple est blessé par un tel attentat ,
 Et la seule pensée est un crime d'État ,
 Une offense qu'on fait à toute sa province ,
 Dont il faut qu'il la venge , ou cesse d'être prince.

LIVIE.

Donnez moins de croyance à votre passion.

AUGUSTE.

Ayez moins de faiblesse , ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez plus si mal un conseil salutaire.

AUGUSTE.

Le ciel m'inspirera ce qu'ici je dois faire.

Adieu : nous perdons temps.

LIVIE.

Je ne vous quitte point ,
 Seigneur, que mon amour n'ait obtenu ce point.

AUGUSTE.

C'est l'amour des grandeurs qui vous rend importune.

LIVIE.

J'aime votre personne , et non votre fortune.

(Elle est seule.)

Il m'échappe ; suivons , et forçons-le de voir ¹
 Qu'il peut , en faisant grâce , affermir son pouvoir ,
 Et qu'enfin la clémence est la plus belle marque
 Qui fasse à l'univers connaître un vrai monarque.

SCÈNE IV.

ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

D'où me vient cette joie , et que mal à propos
 Mon esprit malgré moi goûte un entier repos !

¹ VAR. Il m'échappe ; suivons , et le forçons de voir.

César mande Cinna sans me donner d'alarmes ! [mes :
 Mon cœur est sans soupirs, mes yeux n'ont point de lar-
 Comme si j'apprenais d'un secret mouvement
 Que tout doit succéder à mon contentement !
 Ai-je bien entendu ? me l'as-tu dit, Fulvie ?

FULVIE.

J'avais gagné sur lui qu'il aimerait la vie,
 Et je vous l'amenais, plus traitable et plus doux,
 Faire un second effort contre votre courroux ¹ ;
 Je m'en applaudissais, quand soudain Polyclète,
 Des volontés d'Auguste ordinaire interprète,
 Est venu l'aborder et sans suite et sans bruit,
 Et de sa part sur l'heure au palais l'a conduit.
 Auguste est fort troublé, l'on ignore la cause ;
 Chacun diversement soupçonne quelque chose,
 Tous présument qu'il ait un grand sujet d'ennui,
 Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.
 Mais ce qui m'embarrasse, et que je viens d'apprendre ²,
 C'est que deux inconnus se sont saisis d'Évandre,
 Qu'Euphorbe est arrêté sans qu'on sache pourquoi.
 Que même de son maître on dit je ne sais quoi :
 On lui veut imputer un désespoir funeste ;
 On parle d'eaux, de Tibre, et l'on se tait du reste.

ÉMILIE.

Que de sujets de craindre et de désespérer,
 Sans que mon triste cœur en daigne murmurer !
 A chaque occasion le ciel y fait descendre
 Un sentiment contraire à celui qu'il doit prendre :
 Une vaine frayeur tantôt m'a pu troubler ³ ;
 Et je suis insensible alors qu'il faut trembler.

¹ VAR. Faire un second effort contre un si grand courroux ;
 J'en rendais grâce aux dieux, quand soudain Polyclète.

² VAR. Mais ce qui plus m'étonne, et que je viens d'apprendre.

³ VAR. Une vaine frayeur m'a pu tantôt troubler.

Je vous entends, grands dieux ! vos bontés que j'adore
Ne peuvent consentir que je me déshonore ;
Et, ne me permettant soupirs, sanglots ni pleurs ,
Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.
Vous voulez que je meure avec ce grand courage
Qui m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage ;
Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez ,
Et dans la même assiette où vous me retenez.

O liberté de Rome ! ô mânes de mon père !
J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pu faire :
Contre votre tyran j'ai ligué ses amis ,
Et plus osé pour vous qu'il ne m'était permis.
Si l'effet a manqué, ma gloire n'est pas moindre ;
N'ayant pu vous venger, je vous irai rejoindre ,
Mais si fumante encor d'un généreux courroux ,
Par un trépas si noble et si digne de vous ,
Qu'il vous fera sur l'heure aisément reconnaître ¹
Le sang des grands héros dont vous m'avez fait naître

SCÈNE V.

MAXIME, ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

Mais je vous vois, Maxime, et l'on vous faisait mort !

MAXIME.

Euphorbe trompe Auguste avec ce faux rapport ;
Se voyant arrêté, la trame découverte ,
Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

ÉMILIE.

Que dit-on de Cinna ?

MAXIME.

Que son plus grand regret

¹ VAR. Que d'abord son éclat vous fera reconnaître.

C'est de voir que César sait tout votre secret ;
En vain il le dénie et le veut méconnaître ,
Évandré a tout conté pour excuser son maître ,
Et par l'ordre d'Auguste on vient vous arrêter.

ÉMILIE.

Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter ;
Je suis prête à le suivre , et lasse de l'attendre.

MAXIME.

Il vous attend chez moi.

ÉMILIE.

Chez vous !

MAXIME.

C'est vous surprendre ;

Mais apprenez le soin que le ciel a de vous ;
C'est un des conjurés qui va fuir avec nous.
Prenons notre avantage avant qu'on nous poursuive ;
Nous avons pour partir un vaisseau sur la rive¹.

ÉMILIE.

Me connais-tu , Maxime , et sais-tu qui je suis ?

MAXIME.

En faveur de Cinna je fais ce que je puis ,
Et tâche à garantir de ce malheur extrême
La plus belle moitié qui reste de lui-même.

Sauvons-nous , Émilie , et conservons le jour ,
Afin de le venger par un heureux retour.

ÉMILIE.

Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut suivre ,
Qu'il ne faut pas venger , de peur de leur survivre ;
Quiconque après sa perte aspire à se sauver
Est indigne du jour qu'il tâche à conserver.

MAXIME.

Quel désespoir aveugle à ces fureurs vous porte ?

¹ VAR. Nous avons un vaisseau tout prêt dessus la rive ,

O dieux ! que de faiblesse en une âme si forte !
 Ce cœur si généreux rend si peu de combat
 Et du premier revers la fortune l'abat !
 Rappelez , rappelez cette vertu sublime ,
 Ouvrez enfin les yeux , et connaissez Maxime ;
 C'est un autre Cinna qu'en lui vous regardez ;
 Le ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez ;
 Et puisque l'amitié n'en faisait plus qu'une âme ,
 Aimez en cet ami l'objet de votre flamme ;
 Avec la même ardeur il saura vous chérir ,
 Que...

ÉMILIE.

Tu m'oses aimer , et tu n'oses mourir !
 Tu prétends un peu trop ; mais quoi que tu prétendes ,
 Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes ;
 Cesse de fuir en lâche un glorieux trépas ,
 Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir si bas ;
 Fais que je porte envie à ta vertu parfaite ;
 Ne te pouvant aimer , fais que je te regrette ;
 Montre d'un vrai Romain la dernière vigueur ,
 Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur .
 Quoi ! si ton amitié pour Cinna s'intéresse ¹ ,
 Crois-tu qu'elle consiste à flatter sa maîtresse ?
 Apprends , apprend de moi quel en est le devoir ,
 Et donne-m'en l'exemple , ou viens le recevoir .

MAXIME.

Votre juste douleur est trop impétueuse .

ÉMILIE.

La tienne en ta faveur est trop ingénieuse .
 Tu me parles déjà d'un bienheureux retour ,
 Et dans tes déplaîsirs tu conçois de l'amour !

MAXIME.

Cet amour en naissant est toutefois extrême ;

¹ VAR. Quoi ! si ton amitié pour Cinna t'intéresse.

C'est votre amant en vous, c'est mon ami que j'aime ;
Et des mêmes ardeurs dont il fut embrasé...

ÉMILIE.

Maxime , en voilà trop pour un homme avisé.
Ma perte m'a surprise , et ne m'a point troublée :
Mon noble désespoir ne m'a point aveuglée.
Ma vertu tout entière agit sans s'émouvoir,
Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

MAXIME.

Quoi ! vous suis-je suspect de quelque perfidie ?

ÉMILIE.

Oui , tu l'es , puisque enfin tu veux que je le die ;
L'ordre de notre fuite est trop bien concerté
Pour ne te soupçonner d'aucune lâcheté :
Les dieux seraient pour nous prodigues en miracles ,
S'ils en avaient sans toi levé tous les obstacles.
Fuis sans moi , tes amours sont ici superflus.

MAXIME.

Ah ! vous m'en dites trop.

ÉMILIE.

J'en présume encor plus.

Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures ;
Mais n'espère non plus m'éblouir de parjures.
Si c'est te faire tort que de m'en défier ¹,
Viens mourir avec moi pour te justifier.

MAXIME.

Vivez , belle Émilie , et souffrez qu'un esclave...

ÉMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en présence d'Octave.
Allons , Fulvie , allons.

¹ VAR. Si c'est te faire tort que de me défier.

SCÈNE VI.

MAXIME.

Désespéré, confus,
Et digne, s'il se peut, d'un plus cruel refus,
Que résous-tu, Maxime? et quel est le supplice
Que ta vertu prépare à ton vain artifice?
Aucune illusion ne te doit plus flatter ;
Émilie en mourant va tout faire éclater ;
Sur un même échafaud la perte de sa vie
Étalera sa gloire et ton ignominie ,
Et sa mort va laisser à la postérité¹
L'infame souvenir de ta déloyauté.
Un même jour t'a vu, par une fausse adresse,
Trahir ton souverain, ton ami, ta maîtresse,
Sans que de tant de droits en un jour violés,
Sans que de deux amants au tyran immolés,
Il te reste aucun fruit que la honte et la rage
Qu'un remords inutile allume en ton courage.

Euphorbe, c'est l'effet de tes lâches conseils ;
Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils²?
Jamais un affranchi n'est qu'un esclave infâme ;
Bien qu'il change d'état, il ne change point d'âme³ ;
La tienne, encor servile, avec la liberté
N'a pu prendre un rayon de générosité :
Tu m'as fait relever une injuste puissance ;
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naissance ;
Mon cœur te résistait, et tu l'as combattu
Jusqu'à ce que ta fourbe ait souillé sa vertu⁴.

¹ VAR. Et porte avec son nom à la postérité.

² VAR. Mais que peut-on attendre aussi de tes pareils ?

³ VAR. Et pour changer d'état, il ne change point d'âme.

⁴ VAR. Jusqu'à ce que ta fourbe ait souillé ma vertu.

Il m'en coûte la vie , il m'en coûte la gloire ,
Et j'ai tout mérité pour t'avoir voulu croire ;
Mais les dieux permettront à mes ressentiments
De te sacrifier aux yeux des deux amants ,
Et j'ose m'assurer qu'en dépit de mon crime
Mon sang leur servira d'assez pure victime ,
Si dans le tien mon bras , justement irrité ,
Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

Prends un siège , Cinna , prends , et sur toute chose
Observe exactement la loi que je t'impose :
Prête , sans me troubler , l'oreille à mes discours ;
D'aucun mot , d'aucun cri , n'en interromps le cours ;
Tiens ta langue captive ; et si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence ,
Tu pourras me répondre après tout à loisir :
Sur ce point seulement contente mon désir.

CINNA.

Je vous obéirai , seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te souvienn
De garder ta parole , et je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour , Cinna ; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père , et les miens :
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance ¹ ;
Et lorsque après leur mort tu vins en ma puissance ,
Leur haine enracinée au milieu de ton sein
T'avait mis contre moi les armes à la main ;
Tu fus mon ennemi même avant que de naître ,

¹ On lit dans les éditions de 1645-48 :

Ce fut dedans leur camp que tu pris la naissance ;
Et quand après leur mort tu vins en ma puissance ,
Leur haine héréditaire , ayant passé dans toi ,
T'avait mis à la main les armes contre moi.

Et tu le fus encor quand tu me pus connaître ,
 Et l'inclination jamais n'a démenti ¹
 Ce sang qui t'avait fait du contraire parti :
 Autant que tu l'as pu les effets l'ont suivie ;
 Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie ;
 Je te fis prisonnier pour te combler de biens ;
 Ma cour fut ta prison ; mes faveurs , tes liens ;
 Je te restituai d'abord ton patrimoine ;
 Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine ,
 Et tu sais que depuis , à chaque occasion ,
 Je suis tombé pour toi dans la profusion.
 Toutes les dignités que tu m'as demandées ,
 Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées ;
 Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
 Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs ,
 A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire ² ,
 Et qui m'ont conservé le jour que je respire ;
 De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu ,
 Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
 Quand le ciel me voulut , en rappelant Mécène ,
 Après tant de faveur montrer un peu de haine ³ ,
 Je te donnai sa place en ce triste accident ,
 Et te fis , après lui , mon plus cher confident ;
 Aujourd'hui même encor , mon âme irrésolue
 Me pressant de quitter ma puissance absolue ,
 De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis ,
 Et ce sont , malgré lui , les tiens que j'ai suivis ;
 Bien plus , ce même jour je te donne Émilie
 Le digne objet des vœux de toute l'Italie ,

¹ VAR. Et le sang l'ayant fait d'un contraire parti ,
 Ton inclination ne l'a point démenti ;
 Comme elle l'a suivi , les effets l'ont suivie .

² VAR. M'ont conservé le jour qu'à présent je respire ,
 Et m'ont de tout leur sang acheté cet empire .

³ VAR. Après tant de travaux montrer un peu de haine .

Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins ,
 Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
 Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire
 Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire ;
 Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
 Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

CINNA.

Moi, seigneur ! moi, que j'eusse une âme si traltresse !
 Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse :

Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux ;
 Tu te justifieras après, si tu le peux.
 Écoute cependant, et tiens mieux ta parole.

Tu veux m'assassiner demain, au Capitole ,
 Pendant le sacrifice , et ta main pour signal
 Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal ;
 La moitié de tes gens doit occuper la porte ,
 L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.
 Ai-je de bons avis ou de mauvais soupçons ?
 De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?
 Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
 Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
 Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé :
 Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé ;
 Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
 Que pressent de mes lois les ordres légitimes
 Et qui, désespérant de les plus éviter,
 Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.

Tu te tais maintenant, et gardes le silence,
 Plus par confusion que par obéissance.
 Quel était ton dessein, et que prétendais-tu

¹ VAR. Assurée au besoin du secours des premiers,
 Te dirai-je les noms de tous ces meurtriers ?

Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique ?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique
Son salut désormais dépend d'un souverain ,
Qui pour tout conserver tienne tout en sa main ;
Et si sa liberté te faisait entreprendre ,
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre ;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'État ,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel était donc ton but ? d'y régner en ma place ?
D'un étrange malheur son destin le menace ,
Si pour monter au trône et lui donner la loi
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi ,
Si jusques à ce point son sort est déplorable ,
Que tu sois après moi le plus considérable ,
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.

Apprends à te connaître , et descends en toi-même :
On t'honore dans Rome , on te courtise , on t'aime ,
Chacun tremble sous toi , chacun t'offre des vœux ,
Ta fortune est bien haut , tu peux ce que tu veux :
Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite¹ ,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Ose me démentir , dis-moi ce que tu vaux ,
Conte-moi tes vertus , tes glorieux travaux ,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire ,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire , et ton pouvoir en vient ;
Elle seule t'élève , et seule te soutient ;
C'est elle qu'on adore , et non pas ta personne ;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne ;
Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui

¹ Var. Mais en un triste état on la verrait réduite.

Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
 J'aime mieux toutefois céder à ton envie ;
 Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie ;
 Mais oses-tu penser que les Serviliens ,
 Les Cosses , les Métels , les Pauls , les Fabiens ,
 Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
 Des héros de leur sang sont les vives images ,
 Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux
 Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règues sur eux ?
 Parle , parle , il est temps.

CINNA.

Je demeure stupide ;
 Non que votre colère ou la mort m'intimide :
 Je vois qu'on m'a trahi , vous m'y voyez rêver ,
 Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.

Mais c'est trop y tenir toute l'âme occupée ¹ :
 Seigneur, je suis Romain , et du sang de Pompée.
 Le père et les deux fils , lâchement égorgés ,
 Par la mort de César étaient trop peu vengés ;
 C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause :
 Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose ,
 N'attendez point de moi d'infâmes repentirs ,
 D'inutiles regrets , ni de honteux soupirs ;
 Le sort vous est propice autant qu'il m'est contraire ;
 Je sais ce que j'ai fait , et ce qu'il vous faut faire.
 Vous devez un exemple à la postérité ,
 Et mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE.

Tu me braves , Cinna , tu fais le magnanime ,
 Et , loin de t'excuser , tu couronnes ton crime.
 Voyons si ta constance ira jusques au bout.
 Tu sais ce qui t'est dû , tu vois que je sais tout ;
 Fais ton arrêt toi-même , et choisis tes supplices.

¹ VAR. Cette stupidité s'est enfin dissipée.

SCÈNE II.

LIVIE, AUGUSTE, CINNA ÉMILIE, FULVIE.

LIVIE.

Vous ne connaissez pas encor tous les complices;
 Votre Émilie en est, seigneur, et la voici.

CINNA.

C'est elle-même, ô dieux!

AUGUSTE

Et toi, ma fille, aussi!

ÉMILIE.

Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire¹,
 Et j'en étais, seigneur, la cause et le salaire.

AUGUSTE.

Quoi! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui
 T'emporte-t-il déjà jusqu'à mourir pour lui!
 Ton âme à ses transports un peu trop s'abandonne,
 Et c'est trop tôt aimer l'amant que je te donne.

ÉMILIE.

Cet amour qui m'expose à vos ressentiments
 N'est point le prompt effet de vos commandements :
 Ces flammes dans nos cœurs sans votre ordre étaient nées²;
 Et ce sont des secrets de plus de quatre années :
 Mais, quoique je l'aimasse, et qu'il brûlât pour moi,
 Une haine plus forte à tous deux fit la loi ;
 Je ne voulus jamais lui donner d'espérance,
 Qu'il ne m'eût de mon père assuré la vengeance ;
 Je la lui fis jurer ; il chercha des amis :
 Le ciel rompt le succès que je m'étais promis,
 Et je vous viens, seigneur, offrir une victime,

¹ VAR. Oui, seigneur, du dessein j'en suis la seule cause ;
 C'est pour moi qu'il conspire, et c'est pour moi qu'il ose.

² VAR. Ces flammes dans nos cœurs des longtemps étaient nées.

Non pour sauver sa vie en me chargeant du crime ,
Son trépas est trop juste après son attentat ,
Et toute excuse est vaine en un crime d'État :
Mourir en sa présence , et rejoindre mon père ,
C'est tout ce qui m'amène , et tout ce que j'espère.

AUGUSTE.

Jusques à quand , ô ciel , et par quelle raison
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maison ?
Pour ses débordements j'en ai chassé Julie ;
Mon amour en sa place a fait choix d'Émilie ,
Et je la vois comme elle indigne de ce rang .
L'une m'ôtait l'honneur , l'autre a soif de mon sang ;
Et , prenant toutes deux leur passion pour guide ,
L'une fut impudique , et l'autre est parricide .
O ma fille ! est-ce là le prix de mes bienfaits ?

ÉMILIE.

Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.

AUGUSTE.

Songez avec quel amour j'élevai ta jeunesse.

ÉMILIE.

Il éleva la vôtre avec même tendresse ;
Il fut votre tuteur , et vous son assassin ;
Et vous m'avez au crime enseigné le chemin :
Le mien d'avec le vôtre en ce point seul diffère ,
Que votre ambition s'est immolé mon père ,
Et qu'un juste courroux dont je me sens brûler
A son sang innocent voulait vous immoler.

LIVIE.

C'en est trop , Émilie , arrête et considère
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton père :
Sa mort , dont la mémoire allume ta fureur ,
Fut un crime d'Octave , et non de l'empereur .

Tous ces crimes d'État qu'on fait pour la couronne ,
Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne ,

Et, dans le sacré rang où sa faveur l'a mis,
 Le passé devient juste et l'avenir permis.
 Qui peut y parvenir ne peut être coupable ;
 Quoi qu'il ait fait ou fasse , il est inviolable :
 Nous lui devons nos biens , nos jours sont en sa main ;
 Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain.

ÉMILIE.

Aussi, dans le discours que vous venez d'entendre ,
 Je parlais pour l'aigrir, et non pour me défendre.

Punissez donc , seigneur, ces criminels appas
 Qui de vos favoris font d'illustres ingrats ;
 Tranchez mes tristes jours pour assurer les vôtres.
 Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres ;
 Et je suis plus à craindre, et vous plus en danger,
 Si j'ai l'amour ensemble et le sang à venger¹.

CINNA.

Que vous m'ayez séduit, et que je souffre encore
 D'être déshonoré par celle que j'adore !

Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer :
 J'avais fait ce dessein avant que de l'aimer ;
 A mes plus saints désirs la trouvant inflexible²,
 Je crus qu'à d'autres soins elle serait sensible ;
 Je parlai de son père et de votre rigueur,
 Et l'offre de mon bras suivit celle du cœur.
 Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme !
 Je l'attaquai par là, par là je pris son âme ;
 Dans mon peu de mérite elle me négligeait ,
 Et ne put négliger le bras qui la vengeait :
 Elle n'a conspiré que par mon artifice ;
 J'en suis le seul auteur, elle n'est que complice.

ÉMILIE.

Cinna, qu'oses-tu dire ? Est-ce là me chérir,

¹ VAR. Ayant avec un père un amant à venger.

² VAR. A mes chastes désirs la trouvant inflexible.

Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir?

CINNA.

Mourez , mais en mourant ne souillez point ma gloire.

ÉMILIE.

La mienne se flétrit si César te veut croire.

CINNA.

Et la mienne se perd si vous tirez à vous

Toute celle qui suit de si généreux coups.

ÉMILIE.

Eh bien ! prends-en ta part , et me laisse la mienne ;

Ce serait l'affaiblir que d'affaiblir la tienne :

La gloire et le plaisir, la honte et les tourments ,

Tout doit être commun entre de vrais amants.

Nos deux âmes, seigneur, sont deux âmes romaines ;

Unissant nos désirs, nous unimes nos haines ;

De nos parents perdus le vif ressentiment

Nous apprend nos devoirs en un même moment ;

En ce noble dessein nos cœurs se rencontrèrent ;

Nos esprits généreux ensemble le formèrent ;

Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas :

Vous vouliez nous unir, ne nous séparez pas.

AUGUSTE.

Oui, je vous unirai, couple ingrat et perfide,

Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépide ;

Oui, je vous unirai, puisque vous le voulez :

Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez ;

Et que tout l'univers, sachant ce qui m'anime,

S'étonne du supplice aussi bien que du crime.

SCÈNE III.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME, ÉMILIE
FULVIE.

AUGUSTE.

Mais enfin le ciel m'aime, et ses bienfaits nouveaux¹
Ont arraché Maxime à la fureur des eaux.
Approche, seul ami que j'éprouve fidèle.

MAXIME.

Honorez moins, seigneur, une âme criminelle.

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime après ton repentir,
Après que du péril tu m'as su garantir;
C'est à toi que je dois et le jour et l'empire.

MAXIME.

De tous vos ennemis connaissez mieux le pire :
Si vous régnez encor, seigneur, si vous vivez,
C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.

Un vertueux remords n'a point touché mon ame ;
Pour perdre mon rival j'ai découvert sa trame ;
Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé,
De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé :
Je voulais avoir lieu d'abuser Émilie,
Effrayer son esprit, la tirer d'Italie,
Et pensais la résoudre à cet enlèvement
Sous l'espoir du retour pour venger son amant ;
Mais, au lieu de goûter ces grossières amores,
Sa vertu combattue a redoublé ses forces.
Elle a lu dans mon cœur ; vous savez le surplus,
Et je vous en ferais des récits superflus.

¹ VAR. Mais enfin le ciel m'aime, et parmi tant de maux
Il m'a rendu Maxime, et l'a sauvé des eaux.

Vous voyez le succès de mon lâche artifice :
Si pourtant quelque grâce est due à mon indice ,
Faites périr Euphorbe au milieu des tourments¹ ,
Et souffrez que je meure aux yeux de ces amants.
J'ai trahi mon ami , ma maîtresse , mon maître ,
Ma gloire , mon pays , par l'avis de ce traître ;
Et croirai toutefois mon bonheur infini ,
Si je puis m'en punir après l'avoir puni.

AUGUSTE.

En est-ce assez , ô ciel ? et le sort , pour me nuire ,
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire ?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers ;
Je suis maître de moi comme de l'univers ;
Je le suis , je veux l'être. O siècles ! ô mémoire !
Conservez à jamais ma dernière victoire ;
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.

Soyons amis , Cinna , c'est moi qui t'en convie :
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie ;
Et , malgré la fureur de ton lâche dessein ,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits , je les veux redoubler ;
Je t'en avais comblé , je t'en veux accabler :
Avec cette beauté que je t'avais donnée ,
Reçois le consulat pour la prochaine année.
Aime Cinna , ma fille , en cet illustre rang ;
Préfères-en la pourpre à celle de mon sang ;
Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère² :

¹ VAR. A vos bontés , seigneur , j'en demanderai deux ,
Le supplice d'Euphorbe , et ma mort à leurs yeux.

² VAR. Apprends , à mon exemple , à vaincre ta colère.

Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.

ÉMILIE.

Et je me rends, seigneur, à ces hautes bontés ;
Je recouvre la vue auprès de leurs clartés :
Je connais mon forfait qui me semblait justice ;
Et (ce que n'avait pu la terreur du supplice)
Je sens naître en mon ame un repentir puissant ,
Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.

Le ciel a résolu votre grandeur suprême ; ,
Et pour preuve, seigneur, je n'en veux que moi-même
J'ose avec vanité me donner cet éclat,
Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'État.
Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle ;
Elle est morte, et ce cœur devient sujet fidèle ;
Et, prenant désormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous servir succède à sa fureur.

CINNA.

Seigneur, que vous dirai-je après que nos offenses
Au lieu de châtimens trouvent des récompenses ?
O vertu sans exemple ! ô clémence, qui rend
Votre pouvoir plus juste, et mon crime plus grand !

AUGUSTE.

Cesse d'en retarder un oubli magnanime ;
Et tous deux avec moi faites grâce à Maxime :
Il nous a trahis tous ; mais ce qu'il a commis
Vous conserve innocents, et me rend mes amis.

(à Maxime.)

Reprends auprès de moi ta place accoutumée ;
Rentre dans ton crédit et dans ta renommée ;
Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grâce à son tour ;
Et que demain l'hymen couronne leur amour.
Si tu l'aimes encor, ce sera ton supplice.

MAXIME.

Je n'en murmure point, il a trop de justice :

Et je suis plus confus, seigneur, de vos bontés,
Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA.

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappelée
Vous consacre une foi lâchement violée,
Mais si ferme à présent, si loin de chanceler,
Que la chute du ciel ne pourrait l'ébranler.

Puisse le grand moteur des belles destinées,
Pour prolonger jours, retrancher nos années;
Et moi, par un bonheur dont chacun soit jaloux,
Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous!

LIVIE.

Ce n'est pas tout, seigneur; une céleste flamme
D'un rayon prophétique illumine mon ame.
Oyez ce que les dieux vous font savoir par moi;
De votre heureux destin c'est l'immuable loi.

Après cette action vous n'avez rien à craindre;
On portera le joug désormais sans se plaindre;
Et les plus indomptés, renversant leurs projets,
Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets;
Aucun lâche dessein, aucune ingrate envie
N'attaquera le cours d'une si belle vie;
Jamais plus d'assassins, ni de conspirateurs:
Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.
Rome, avec une joie et sensible et profonde,
Se démet en vos mains de l'empire du monde;
Vos royales vertus lui vont trop enseigner
Que son bonheur consiste à vous faire régner:
D'une si longue erreur pleinement affranchie,
Elle n'a plus de vœux que pour la monarchie,
Vous prépare déjà des temples, des autels,
Et le ciel une place entre les immortels;
Et la postérité, dans toutes les provinces,
Donnera votre exemple aux plus généreux princes.

AUGUSTE.

J'en accepte l'augure , et j'ose l'espérer :
Ainsi toujours les dieux vous daignent inspirer !
Qu'on redouble demain les heureux sacrifices
Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices ,
Et que vos conjurés entendent publier
Qu'Auguste a tout appris , et veut tout oublier.

FIN.

EXAMEN DE CINNA.

Ce poëme a tant d'illustres suffrages qui lui donnent le premier rang parmi les miens, que je me ferais trop d'importants ennemis si j'en disais du mal : je ne le suis pas assez de moi-même pour chercher des défauts où ils n'en ont point voulu voir, et accuser le jugement qu'ils en ont fait, pour obscurcir la gloire qu'ils m'en ont donnée. Cette approbation si forte et si générale vient sans doute de ce que la vraisemblance s'y trouve si heureusement conservée aux endroits où la vérité lui manque, qu'il n'a jamais besoin de recourir au nécessaire. Rien n'y contredit l'histoire, bien que beaucoup de choses y soient ajoutées; rien n'y est violenté par les inconvénients de la représentation, ni par l'unité de jour, ni par celle de lieu.

Il est vrai qu'il s'y rencontre une duplicité de lieu particulière. La moitié de la pièce se passe chez Émilie, et l'autre dans le cabinet d'Auguste. J'aurais été ridicule si j'avais prétendu que cet empereur délibérât avec Maxime et Cinna s'il quitterait l'empire ou non, précisément dans la même place où ce dernier vient de rendre compte à Émilie de la conspiration qu'il a formée contre lui. C'est ce qui m'a fait rompre l'enchaînement des scènes au quatrième acte, n'ayant pu me résoudre à faire que Maxime vînt donner l'alarme à Émilie de la conjuration découverte au lieu même où Auguste en venait de recevoir l'avis par son ordre, et dont il ne faisait que de sortir avec tant d'inquiétude et d'irrésolution. C'eût été une impudence extraordinaire, et tout à fait hors du vraisemblable, de se présenter dans son cabinet un moment après qu'il lui avait fait révéler le secret de cette entreprise, dont il était un des chefs, et porter la nouvelle de sa fausse mort. Rien loin de pouvoir surprendre Émilie par la peur de se

voir arrêtée, c'eût été se faire arrêter lui-même, et se précipiter dans un obstacle invincible au dessein qu'il voulait exécuter. Émilie ne parle donc pas où parle Auguste, à la réserve du cinquième acte; mais cela n'empêche pas qu'à considérer tout le poème ensemble, il n'ait son unité de lieu, puisque tout s'y peut passer, non-seulement dans Rome ou dans un quartier de Rome, mais dans le seul palais d'Auguste, pourvu que vous y vouliez donner un appartement à Émilie qui soit éloigné du sien.

Le compte que Cinna lui rend de sa conspiration justifie ce que j'ai dit ailleurs, que, pour faire souffrir une narration ornée, il faut que celui qui la fait et celui qui l'écoute aient l'esprit assez tranquille, et s'y plaisent assez pour lui prêter toute la patience qui lui est nécessaire. Émilie a de la joie d'apprendre de la bouche de son amant avec quelle chaleur il a suivi ses intentions; et Cinna n'en a pas moins de lui pouvoir donner de si belles espérances de l'effet qu'elle en souhaite : c'est pourquoi, quelque longue que soit cette narration, sans interruption aucune, elle n'ennuie point. Les ornements de rhétorique dont j'ai tâché de l'enrichir ne la font point condamner de trop d'artifice, et la diversité de ses figures ne fait point regretter le temps que j'y perds; mais si j'avais attendu à la commencer qu'Évandré eût troublé ces deux amants par la nouvelle qu'il leur apporte, Cinna eût été obligé de s'en taire ou de la conclure en six vers, et Émilie n'en eût pu supporter davantage.

Comme les vers de ma tragédie d'*Horace* ont quelque chose de plus net et de moins guindé pour les pensées que ceux du *Cid*, on peut dire que ceux de cette pièce ont quelque chose de plus achevé que ceux d'*Horace*; et qu'enfin la facilité de concevoir le sujet, qui n'est ni trop chargé d'incidents, ni trop embarrassé des récits de ce qui s'est passé avant le commencement de la pièce, est une des causes sans doute de la grande approbation qu'il a reçue. L'auditeur aime à s'abandonner à l'action présente, et à n'être point obligé, pour l'intelligence de ce qu'il voit, de réfléchir sur ce qu'il a déjà vu, et de fixer sa mémoire sur les premiers actes,

pendant que les derniers sont devant ses yeux. C'est l'incommodité des pièces embarrassées, qu'en termes de l'art on nomme *implexes*, par un mot emprunté du latin, telles que sont *Rodogune* et *Héraclius*. Elle ne se rencontre pas dans les simples ; mais comme celles-là ont sans doute besoin de plus d'esprit pour les imaginer, et de plus d'art pour les conduire, celles-ci, n'ayant pas le même secours du côté du sujet, demandent plus de force de vers, de raisonnement, et de sentiments pour les soutenir.

POLYEUCTE,
MARTYR,
TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

1640.

A LA REINE RÉGENTE¹.

MADAME,

Quelque connaissance que j'aie de ma faiblesse, quelque profond respect qu'imprime Votre Majesté dans les âmes de ceux qui l'approchent, j'avoue que je me jette à ses pieds sans timidité, sans défiance, et que je me tiens assuré de lui plaire, parce que je suis assuré de lui parler de ce qu'elle aime le mieux. Ce n'est qu'une pièce de théâtre que je lui présente, mais qui l'entre-tiendra de Dieu : la dignité de la matière est si haute, que l'impuissance de l'artisan ne la peut ravalier; et votre âme royale se plaît trop à cette sorte d'entretien pour s'offenser des défauts d'un ouvrage où elle rencontrera les délices de son cœur. C'est par là, MADAME, que j'espère obtenir de Votre Majesté le pardon du long temps que j'ai attendu à lui rendre cette sorte d'hommage. Toutes les fois que j'ai mis sur notre scène des vertus morales ou politiques, j'en ai toujours cru les tableaux trop peu dignes de paraître devant elle, quand j'ai considéré qu'avec quelque soin que je les pusse choisir dans l'histoire, et quelques ornements dont l'artifice les pût enrichir, elle en voyait de plus grands exemples dans elle-même. Pour rendre les choses proportionnées, il fallait aller à la plus haute espèce, et n'entreprendre pas de rien offrir de cette nature à une reine Très-Chrétienne, et qui l'est beaucoup plus encore

¹ La tragédie de *Polyeucte* fut imprimée pour la première fois en 1643. Louis XIII était mort l'année précédente, laissant les rênes de l'État entre les mains d'Anne d'Autriche, sa veuve, régente pendant la minorité de son fils, qui fut depuis Louis le Grand.

par ses actions que par son titre, à moins que de lui offrir un portrait des vertus chrétiennes dont l'amour et la gloire de Dieu formassent ses plus beaux traits, et qui rendit les plaisirs qu'elle y pourra prendre aussi propres à exercer sa piété qu'à délasser son esprit. C'est à cette extraordinaire et admirable piété, **MADAME**, que la France est redevable des bénédictions qu'elle voit tomber sur les premières armes de son roi ; les heureux succès qu'elles ont obtenus en sont les rétributions éclatantes, et des coups du ciel, qui répand abondamment sur tout le royaume les récompenses et les grâces que Votre Majesté a méritées. Notre perte semblait infaillible après celle de notre grand monarque ; toute l'Europe avait déjà pitié de nous, et s'imaginait que nous nous allions précipiter dans un extrême désordre, parce qu'elle nous voyait dans une extrême désolation : cependant la prudence et les soins de Votre Majesté, les bons conseils qu'elle a pris, les grands courages qu'elle a choisis pour les exécuter, ont agi si puissamment dans tous les besoins de l'État, que cette première année de sa régence a non-seulement égalé les plus glorieuses de l'autre règne, mais a même effacé, par la prise de Thionville, le souvenir du malheur qui, devant ses murs, avait interrompu une si longue suite de victoires. Permettez que je me laisse emporter au ravissement que me donne cette pensée, et que je m'écrie dans ce transport :

Que vos soins, grande reine, enfantent de miracles !
 Bruxelles et Madrid en sont tout interdits ;
 Et si notre Apollon me les avait prédits,
 J'aurais moi-même osé douter de ses oracles.

Sous vos commandements on force tous obstacles ;
 On porte l'épouvante aux cœurs les plus hardis,
 Et par des coups d'essai vos États agrandis
 Les drapeaux ennemis font d'illustres spectacles.

La victoire elle-même accourant à mon roi,

Et, mettant à ses pieds Thionville et Rocroi ,
Fait retentir ces vers sur les bords de la Seine :

France, attends tout d'un règne ouvert en triomphant ,
Puisque tu vois déjà les ordres de ta reine
Faire un foudre en tes mains des armes d'un enfant.

Il ne faut point douter que des commencements si merveilleux ne soient soutenus par des progrès encore plus étonnants. Dieu ne laisse point ses ouvrages imparfaits : il les achèvera , MADAME , et rendra non-seulement la régence de Votre Majesté, mais encore toute sa vie , un enchainement continuél de prospérités. Ce sont les vœux de toute la France , et ce sont ceux que fait avec plus de zèle ,

MADAME ,

DE VOTRE MAJESTÉ ,

Le très-humble , très-obéissant ,
très-fidèle serviteur et sujet ,

CORNEILLE.

ABRÉGÉ

DU MARTYE DE SAINT POLYEUCTE ,

ÉCRIT PAR SIMÉON MÉTAPHRASTE ,

et rapporté par Surinus.

L'ingénieuse tissure des fictions avec la vérité, où consiste le plus beau secret de la poésie , produit d'ordinaire deux sortes d'effets, selon la diversité des esprits qui la voient. Les uns se laissent si bien persuader à cet enchaînement, qu'aussitôt qu'ils ont remarqué quelques événements véritables , ils s'imaginent la même chose des motifs qui les font naître et des circonstances qui les accompagnent ; les autres , mieux avertis de notre artifice, soupçonnent de fausseté tout ce qui n'est pas de leur connaissance ; si bien que, quand nous traitons quelque histoire écartée dont ils ne trouvent rien dans leur souvenir, ils l'attribuent tout entière à l'effort de notre imagination, et la prennent pour une aventure de roman.

L'un et l'autre de ces effets serait dangereux en cette rencontre : il y va de la gloire de Dieu , qui se plait dans celle de ses saints, dont la mort si précieuse devant ses yeux ne doit pas passer pour fabuleuse devant ceux des hommes. Au lieu de sanctifier notre théâtre par sa représentation, nous y profanerions la sainteté de leurs souffrances, si nous permettions que la crédulité des uns et la défiance des autres, également abusées par ce mélange, se méprissent également en la vénération qui leur est due, et que les premiers la rendissent mal à propos à ceux qui ne la méritent pas, pendant que les autres la déniaient à ceux à qui elle appartient.

Saint Polyeucte est un martyr dont, s'il m'est permis de parler ainsi, beaucoup ont plutôt appris le nom de la comédie qu'à l'église. Le *Martyrologe romain* en fait mention sur le

13 de février, mais en deux mots, suivant sa coutume ; Baronius , dans ses *Annales* , n'en dit qu'une ligne ; le seul Suerius , ou plutôt Mosander, qui l'a augmenté dans les dernières impressions , en rapporte la mort assez au long sur le neuvième de janvier : et j'ai cru qu'il était de mon devoir d'en mettre ici l'abrégé. Comme il a été à propos d'en rendre la représentation agréable, afin que le plaisir pût insinuer plus doucement l'utilité, et lui servir comme de véhicule pour la porter dans l'âme du peuple, il est juste aussi de lui donner cette lumière pour démêler la vérité d'avec ses ornements, et lui faire reconnaître ce qui lui doit imprimer du respect comme saint, et ce qui le doit seulement divertir comme industriel. Voici donc ce que ce dernier nous apprend :

Polyeucte et Néarque étaient deux cavaliers étroitement liés ensemble d'amitié ; ils vivaient en l'an 250, sous l'empire de Décus ; leur demeure était dans Mélitène, capitale d'Arménie ; leur religion différente, Néarque étant chrétien, et Polyeucte suivant encore la secte des gentils , mais ayant toutes les qualités dignes d'un chrétien, et une grande inclination à le devenir. L'empereur ayant fait publier un édit très-rigoureux contre les chrétiens, cette publication donna un grand trouble à Néarque, non pour la crainte des supplices dont il était menacé, mais pour l'appréhension qu'il eut que leur amitié ne souffrit quelque séparation ou refroidissement par cet édit, vu les peines qui y étaient proposées à ceux de sa religion, et les honneurs promis à ceux du parti contraire ; il en conçut un si profond déplaisir, que son ami s'en aperçut ; et l'ayant obligé de lui en dire la cause, il prit de là occasion de lui ouvrir son cœur : Ne craignez point, lui dit-il, que l'édit de l'empereur nous désunisse ; j'ai vu cette nuit le Christ, que vous adorez ; il m'a dépouillé d'une robe sale pour me revêtir d'une autre toute lumineuse , et m'a fait monter sur un cheval ailé pour le suivre : cette vision m'a résolu entièrement à faire ce qu'il y a longtemps que je médite ; le seul nom de chrétien me manque ; et vous-même, toutes les fois que vous m'avez parlé de votre grand Messie, vous avez pu remarquer que je vous ai toujours écouté avec respect ; et quand vous m'avez

lu sa vie et ses enseignements, j'ai toujours admiré la sainteté de ses actions et de ses discours. O Néarque ! si je ne me croyais pas indigne d'aller à lui sans être initié de ses mystères et avoir reçu la grâce de ses sacrements, que vous verriez éclater l'ardeur que j'ai de mourir pour sa gloire et le soutien de ses éternelles vérités ! Néarque l'ayant éclairci sur l'illusion du scrupule où il était par l'exemple du bon larron, qui en un moment mérita le ciel, bien qu'il n'eût pas reçu le baptême, aussitôt notre martyr, plein d'une sainte ferveur, prend l'édit de l'empereur, crache dessus, et le déchire en morceaux qu'il jette au vent ; et, voyant des idoles que le peuple portait sur les autels pour les adorer, il les arrache à ceux qui les portaient, les brise contre terre, et les foule aux pieds, étonnant tout le monde et son ami même par la chaleur de ce zèle, qu'il n'avait pas espéré.

Son beau-père Félix, qui avait la commission de l'empereur pour persécuter les chrétiens, ayant vu lui-même ce qu'avait fait son gendre, saisi de douleur de voir l'espoir et l'appui de sa famille perdus, tâche d'ébranler sa constance, premièrement par de belles paroles, ensuite par des menaces, enfin par des coups qu'il lui fait donner par ses bourreaux sur tout le visage : mais, n'en ayant pu venir à bout, pour dernier effort il lui envoie sa fille Pauline, afin de voir si ses larmes n'auraient point plus de pouvoir sur l'esprit d'un mari que n'avaient eu ses artifices et ses rigueurs. Il n'avance rien d'avantage par là ; au contraire, voyant que sa fermeté convertissait beaucoup de païens, il le condamne à perdre la tête. Cet arrêt fut exécuté sur l'heure : et le saint martyr, sans autre baptême que de son sang, s'en alla prendre possession de la gloire que Dieu a promise à ceux qui renonceraient à eux-mêmes pour l'amour de lui.

Voilà en peu de mots ce qu'en dit Surius : le songe de Pauline, l'amour de Sévère, le baptême effectif de Polyeucte, le sacrifice pour la victoire de l'empereur, la dignité de Félix, que je fais gouverneur d'Arménie, la mort de Néarque, la conversion de Félix et de Pauline, sont des inventions et des embellissements de théâtre. La seule victoire de l'empereur

contre les Perses a quelque fondement dans l'histoire ; et sans chercher d'autres auteurs , elle est rapportée par M. Coeffeteau dans son *Histoire romaine* ; mais il ne dit pas , ni qu'il leur imposa tribut , ni qu'il envoya faire de sacrifices de remerciement en Arménie.

Si j'ai ajouté ces incidents et ces particularités selon l'art , ou non , les savants en jugeront ; mon but ici n'est pas de les justifier , mais seulement d'avertir le lecteur de ce qu'il en peut croire.

PERSONNAGES.

FÉLIX, sénateur romain , gouverneur d'Arménie.

POLYEUCTE, seigneur arménien, gendre de Félix.

SÉVÈRE, chevalier romain, favori de l'empereur Décie.

NÉARQUE, seigneur arménien, ami de Polyeucte.

PAULINE, fille de Félix, et femme de Polyeucte.

STRATONICE, confidente de Pauline.

ALBIN, confident de Félix.

FABIAN, domestique de Sévère.

CLÉON, domestique de Félix.

TROIS GARDES.

La scène est à Mélitène, capitale d'Arménie, dans le palais de Félix.

POLYEUCTE¹.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

Quoi ! vous vous arrêtez aux songes d'une femme !
De si faibles sujets troublent cette grande âme ;
Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé
S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé !

POLYEUCTE.

Je sais ce qu'est un songe, et le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à son extravagance,
Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit
Forme de vains objets que le réveil détruit ;
Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme ;
Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'âme²
Quand, après un long temps qu'elle a su nous charmer,
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.
Pauline, sans raison dans la douleur plongée,
Craint et croit déjà voir ma mort qu'elle a songée ;
Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais,
Et tâche à m'empêcher de sortir du palais.
Je méprise sa crainte, et je cède à ses larmes ;
Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes,
Et mon cœur attendri, sans être intimidé,

¹ Les variantes nous ont été fournies par les éditions de 1613-57. (LEF....)

² VAR. Ni le juste pouvoir qu'elle prend sur une âme.

N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé.
 L'occasion, Néarque, est-elle si pressante
 Qu'il faille être insensible aux soupirs d'une amante?
 Par un peu de remise épargnons son ennui ¹,
 Pour faire en plein repos ce qu'il trouble aujourd'hui.

NÉARQUE.

Avez-vous cependant une pleine assurance ²
 D'avoir assez de vie ou de persévérance?
 Et Dieu, qui tient votre âme et vos jours dans sa main,
 Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain?
 Il est toujours tout juste et tout bon; mais sa grâce
 Ne descend pas toujours avec même efficace;
 Après certains moments que perdent nos longueurs,
 Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs;
 Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare ³ :
 Le bras qui la versait en devient plus avare,
 Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien ⁴
 Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.
 Celle qui vous pressait de courir au baptême,
 Languissante déjà, cesse d'être la même;
 Et, pour quelques soupirs qu'on vous a fait ouïr,
 Sa flamme se dissipe, et va s'évanouir.

POLYEUCTE.

Vous me connaissez mal : la même ardeur me brûle,
 Et le désir s'accroît quand l'effet se recule.
 Ces pleurs, que je regarde avec un œil d'époux,

¹ VAR. Remettons ce dessein qui l'accable d'ennui;
 Nous le pourrons demain aussi bien qu'aujourd'hui.

² VAR. Oui; mais où prenez-vous l'infailible assurance

 Ce Dieu, qui tient votre âme et vos jours dans sa main,
 Vous a-t-il assuré du pouvoir de demain?

³ VAR. Le bras qui la versait s'arrête et se courrouce;
 Notre cœur s'endurcit, et sa pointe s'émousse.

⁴ VAR. Et cette sainte ardeur qui nous emporte au bien
 Tombe sur un rocher, et n'opère plus rien.

Me laissent dans le cœur aussi chrétien que vous ;
 Mais , pour en recevoir le sacré caractère
 Qui lave nos forfaits dans une eau salulaire ,
 Et qui , purgeant notre âme et dessillant nos yeux ¹ ,
 Nous rend le premier droit que nous avons aux cieux ,
 Bien que je le préfère aux grandeurs d'un empire ² ,
 Comme le bien suprême est le seul où j'aspire ,
 Je crois , pour satisfaire un juste et saint amour ,
 Pouvoir un peu remettre , et différer d'un jour .

NÉARQUE.

Ainsi du genre humain l'ennemi vous abuse :
 Ce qu'il ne peut de force , il l'entreprend de ruse .
 Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranler
 Quand il ne les peut rompre , il pousse à reculer ;
 D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre , [autre ;
 Aujourd'hui par des pleurs , chaque jour par quelque
 Et ce songe rempli de noires visions ³
 N'est que le coup d'essai de ses illusions :
 Il met tout en usage , et prière , et menace ;
 Il attaque toujours , et jamais ne se lasse ;
 Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pu ,
 Et que ce qu'on diffère est à demi rompu .

Rompez ses premiers coups ; laissez pleurer Pauline .
 Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine ⁴ ,
 Qui regarde en arrière , et , douteux en son choix ,
 Lorsque sa voix l'appelle , écoute une autre voix .

POLYEUCTE.

Pour se donner à lui faut-il n'aimer personne ?

NÉARQUE.

Nous pouvons tout aimer , il le souffre , il l'ordonne ;

¹ VAR. Et d'un rayon divin nous dessillant les yeux.

² VAR. Quoique je le préfère aux grandeurs d'un empire.

³ VAR. Ce songe si rempli de noires visions.

⁴ VAR. Dieu ne veut point d'un cœur que le monde domine.

Mais, à vous dire tout, ce Seigneur des seigneurs¹
 Veut le premier amour et les premiers honneurs.
 Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,
 Il faut ne rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même,
 Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens et rang,
 Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
 Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite²
 Qui vous est nécessaire, et que je vous souhaite!
 Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.
 Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
 Qu'on croit servir l'État quand on nous persécute,
 Qu'aux plus âpres tourments un chrétien est en butte,
 Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs,
 Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs?

POLYEUCTE.

Vous ne m'étonnez point; la pitié qui me blesse [blesse³.
 Sied bien aux plus grands cœurs, et n'a point de fai-
 Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort :
 Tel craint de le fâcher, qui ne craint pas la mort;
 Et s'il faut affronter les plus cruels supplices,
 Y trouver des appas, en faire mes délices,
 Votre Dieu, que je n'ose encor nommer le mien,
 M'en donnera la force en me faisant chrétien.

NÉARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE.

Oui, j'y cours, cher Néarque;
 Je brûle d'en porter la glorieuse marque.
 Mais Pauline s'afflige, et ne peut consentir,
 Tant ce songe la trouble, à me laisser sortir.

¹ VAR. Mais ce grand Roi des rois, ce Seigneur des seigneurs.

² VAR. Mais que vous êtes loin de cette amour parfaite.

³ VAR. Est grandeur de courage aussitôt que faiblesse. *Ed. de 1645.*

Digne des plus grands cœurs, n'est rien moins que faiblesse. *Ed. de 1648.*

NÉARQUE.

Votre retour pour elle en aura plus de charmes ;
 Dans une heure au plus tard vous essuierez ses larmes ;
 Et l'heur de vous revoir lui semblera plus doux ,
 Plus elle aura pleuré pour un si cher époux .
 Allons, on nous attend.

POLYEUCTE.

Apaisez donc sa crainte ,
 Et calmez la douleur dont son âme est atteinte .
 Elle revient.

NÉARQUE.

Fuyez.

POLYEUCTE.

Je ne puis.

NÉARQUE

Il le faut ;

Fuyez un ennemi qui sait votre défaut ,
 Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue
 Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue.

SCÈNE II.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

Fuyons, puisqu'il le faut. Adieu, Pauline, adieu.
 Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE.

Quel sujet si pressant à sortir vous convie ?
 Y va-t-il de l'honneur ? y va-t-il de la vie ?

POLYEUCTE.

Il y va de bien plus.

PAULINE.

Quel est donc ce secret ?

POLYEUCTE.

Vous le saurez un jour ; je vous quitte à regret ;

Mais enfin il le faut.

PAULINE.

Vous m'aimez ?

POLYEUCTE.

Je vous aime,

Le ciel m'en soit témoin, cent fois plus que moi-même ;
Mais...

PAULINE.

Mais mon déplaisir ne vous peut émouvoir !
Vous avez des secrets que je ne puis savoir !
Quelle preuve d'amour ! Au nom de l'hyménée ,
Donnez à mes soupirs cette seule journée.

POLYEUCTE.

Un songe vous fait peur ?

PAULINE.

Ses présages sont vains ,
Je le sais ; mais enfin je vous aime , et je crains.

POLYEUCTE.

Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence ¹.
Adieu ! vos pleurs sur moi prennent trop de puissance :
Je sens déjà mon cœur prêt à se révolter ,
Et ce n'est qu'en fuyant que j'y puis résister.

SCÈNE III.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

Va, néglige mes pleurs, cours, et te précipite
Au-devant de la mort que les dieux m'ont prédite ;
Suis cet agent fatal de tes mauvais destins ,
Qui peut-être te livre aux mains des assassins.

Tu vois, ma Stratonice, en quel siècle nous sommes ² :
Voilà notre pouvoir sur les esprits des hommes ;

¹ VAR. Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence.

² VAR. Voilà, ma Stratonice, en ce siècle où nous sommes,
Notre empire absolu sur les esprits des hommes.

Voilà ce qui nous reste , et l'ordinaire effet [fait.
De l'amour qu'on nous offre , et des vœux qu'on nous
Tant qu'ils ne sont qu'amants nous sommes souveraines,
Et jusqu'à la conquête ils nous traitent de reines¹;
Mais après l'hyménée ils sont rois à leur tour.

STRATONICE.

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour ;
S'il ne vous traite ici d'entière confiance ,
S'il part malgré vos pleurs , c'est un trait de prudence ;
Sans vous en affliger , présumez avec moi
Qu'il est plus à propos qu'il vous cèle pourquoi ;
Assurez-vous sur lui qu'il en a juste cause.
Il est bon qu'un mari nous cache quelque chose ,
Qu'il soit quelquefois libre , et ne s'abaisse pas
A nous rendre toujours compte de tous ses pas :
On n'a tous deux qu'un cœur qui sent mêmes traverses ;
Mais ce cœur a pourtant ses fonctions diverses ,
Et la loi de l'hymen qui vous tient assemblés
N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez :
Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine ;
Il est Arménien , et vous êtes Romaine ,
Et vous pouvez savoir que nos deux nations
N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions.
Un songe en notre esprit passe pour ridicule ,
Il ne nous laisse espoir , ni crainte , ni scrupule ;
Mais il passe dans Rome avec autorité
Pour fidèle miroir de la fatalité.

PAULINE.

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne² ,
Je crois que ta frayeur égalerait la mienne ,
Si de telles horreurs t'avaient frappé l'esprit ,
Si je t'en avais fait seulement le récit.

¹ VAR. ils nous traitent en reines.

² VAR. Le mien est bien étrange ; et , quoique Arménienne.

STRATONICE.

A raconter ses maux souvent on les soulage.

PAULINE.

Écoute ; mais il faut te dire davantage,
Et que , pour mieux comprendre un si triste discours ,
Tu saches ma faiblesse et mes autres amours :
Une femme d'honneur peut avouer sans honte
Ces surprises des sens que la raison surmonte ;
Ce n'est qu'en ces assauts qu'éclate la vertu ,
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.

Dans Rome , où je naquis , ce malheureux visage
D'un chevalier romain captiva le courage ;
Il s'appelait Sévère : excuse les soupirs
Qu'arrache encore un nom trop cher à mes désirs.

STRATONICE.

Est-ce lui qui naguère aux dépens de sa vie
Sauva des ennemis votre empereur Décie ,
Qui leur tira mourant la victoire des mains ,
Et fit tourner le sort des Perses aux Romains ?
Lui , qu'entre tant de morts immolés à son maître ,
On ne put rencontrer , ou du moins reconnaître ;
A qui Décie enfin , pour des exploits si beaux ,
Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux ?

PAULINE.

Hélas ! c'était lui-même , et jamais notre Rome
N'a produit plus grand cœur , ni vu plus honnête homme.
Puisque tu le connais , je ne t'en dirai rien.
Je l'aimai , Stratonice ; il le méritait bien.
Mais que sert le mérite où manque la fortune ?
L'un était grand en lui , l'autre faible et commune ;
Trop invincible obstacle , et dont trop rarement
Triomphe auprès d'un père un vertueux amant !

STRATONICE.

La digne occasion d'une rare constance !

PAULINE.

Dis plutôt d'une indigne et folle résistance.

Quelque fruit qu'une fille en puisse recueillir,

Ce n'est une vertu que pour qui veut faillir.

Parmi ce grand amour que j'avais pour Sévère,

J'attendais un époux de la main de mon père ;

Toujours prête à le prendre ; et jamais ma raison

N'avoua de mes yeux l'aimable trahison :

Il possédait mon cœur, mes désirs, ma pensée ;

Je ne lui cachais point combien j'étais blessée ;

Nous soupirions ensemble, et pleurions nos malheurs ;

Mais au lieu d'espérance il n'avait que des pleurs ;

Et, malgré des soupirs si doux, si favorables,

Mon père et mon devoir étaient inexorables.

Enfin je quittai Rome et ce parfait amant,

Pour suivre ici mon père en son gouvernement ;

Et lui, désespéré, s'en alla dans l'armée

Chercher d'un beau trépas l'illustre renommée.

Le reste, tu le sais. Mon abord en ces lieux

Me fit voir Polyeucte, et je plus à ses yeux ;

Et comme il est ici le chef de la noblesse,

Mon père fut ravi qu'il me prit pour maîtresse,

Et par son alliance il se crut assuré

D'être plus redoutable et plus considéré ;

Il approuva sa flamme, et conclut l'hyménée :

Et moi, comme à son lit je me vis destinée,

Je donnai par devoir à son affection

Tout ce que l'autre avait par inclination.

Si tu peux en douter, juge-le par la crainte

Dont en ce triste jour tu me vois l'âme atteinte.

STRATONICE.

Elle fait assez voir à quel point vous l'aimez ¹.

¹ VAR. Je vois que vous l'aimez autant qu'on peut l'aimer ;
Mais quel songe, après tout, tient vos sens alarmés ?

Mais quel songe , après tout , tient vos sens alarmés ?

PAULINE.

Je l'ai vu cette nuit , ce malheureux Sévère ,
 La vengeance à la main , l'œil ardent de colère :
 Il n'était point couvert de ces tristes lambeaux
 Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux ;
 Il n'était point percé de ces coups pleins de gloire
 Qui , retranchant sa vie , assurent sa mémoire ;
 Il semblait triomphant , et tel que sur son char
 Victorieux dans Rome entre notre César.
 Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue ,
 « Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due ,
 « Ingrate , m'a-t-il dit ; et , ce jour expiré ,
 « Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. »
 A ces mots j'ai frémi , mon âme s'est troublée :
 Ensuite des chrétiens une impie assemblée ,
 Pour avancer l'effet de ce discours fatal ,
 A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.
 Soudain à son secours j'ai réclamé mon père :
 Hélas ! c'est de tout point ce qui me désespère .
 J'ai vu mon père même , un poignard à la main ,
 Entrer le bras levé pour lui percer le sein :
 Là , ma douleur trop forte a brouillé ces images ;
 Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages .
 Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué ,
 Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué .
 Voilà quel est mon songe .

STRATONICE.

Il est vrai qu'il est triste ;
 Mais il faut que votre âme à ces frayeurs résiste :
 La vision , de soi , peut faire quelque horreur ,
 Mais non pas vous donner une juste terreur . | père
 Pouvez-vous craindre un mort , pouvez-vous craindre un
 Qui chérit votre époux , que votre époux révère ,

Et dont le juste choix vous a donnée à lui
Pour s'en faire en ces lieux un ferme et sûr appui?

PAULINE.

Il m'en a dit autant, et rit de mes alarmes;
Mais je crains des chrétiens les complots et les charmes,
Et que sur mon époux leur troupeau ramassé
Ne venge tant de sang que mon père a versé.

STRATONICE.

Leur secte est insensée, impie et sacrilège,
Et dans son sacrifice use de sortilège;
Mais sa fureur ne va qu'à briser nos autels;
Elle n'en veut qu'aux dieux, et non pas aux mortels.
Quelque sévérité que sur eux on déploie,
Ils souffrent sans murmure, et meurent avec joie;
Et, depuis qu'on les traite en criminels d'État,
On ne peut les charger d'aucun assassinat.

PAULINE.

Tais-toi, mon père vient.

SCÈNE IV.

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Ma fille, que ton songe ¹
En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge!
Que j'en crains les effets, qui semblent s'approcher!

PAULINE.

Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher ²

FÉLIX.

Sévère n'est point mort.

PAULINE.

Quel mal nous fait sa vie?

¹ VAR. Que depuis peu ton songe. *Éd. de 164.*

² VAR. De grâce, apprenez-moi ce qui peut vous toucher.

FÉLIX.

Il est le favori de l'empereur Décie.

PAULINE.

Après l'avoir sauvé des mains des ennemis,
L'espoir d'un si haut rang lui devenait permis ;
Le destin , aux grands cœurs si souvent mal propice ,
Se résout quelquefois à leur faire justice.

FÉLIX.

Il vient ici lui-même.

PAULINE.

Il vient !

FÉLIX.

Tu le vas voir.

PAULINE.

C'en est trop ; mais comment le pouvez-vous savoir ?

FÉLIX.

Albin l'a rencontré dans la proche campagne ;
Un gros de courtisans en foule l'accompagne ,
Et montre assez quel est son rang et son crédit :
Mais, Albin , redis-lui ce que ses gens t'ont dit.

ALBIN.

Vous savez quelle fut cette grande journée
Que sa perte pour nous rendit si fortunée ,
Où l'empereur captif , par sa main dégagé ,
Rassura son parti déjà découragé ,
Tandis que sa vertu succomba sous le nombre ;
Vous savez les honneurs qu'on fit faire à son ombre ,
Après qu'entre les morts on ne put le trouver :
Le roi de Perse aussi l'avait fait enlever.
Témoin de ses hauts faits et de son grand courage ¹ ,
Ce monarque en voulut connaître le visage ;
On le mit dans sa tente , où , tout percé de coups ,

¹ VAR. Témoin de ses hauts faits , encor qu'à son dommage,
Il en voulut tout mort connaître le visage.

Tout mort qu'il paraissait, il fit mille jaloux¹;
 Là, bientôt il montra quelque signe de vie :
 Ce prince généreux en eut l'âme ravie,
 Et sa joie, en dépit de son dernier malheur,
 Du bras qui le causait honora la valeur ;
 Il en fit prendre soin, la cure en fut secrète ;
 Et comme au bout d'un mois sa santé fut parfaite,
 Il offrit dignités, alliance, trésors,
 Et pour gagner Sévère il fit cent vains efforts.
 Après avoir comblé ses refus de louanges ,
 Il envoie à Décie en proposer l'échange ;
 Et soudain l'empereur, transporté de plaisir,
 Offre au Perse son frère , et cent chefs à choisir.
 Ainsi revint au camp le valeureux Sévère
 De sa haute vertu recevoir le salaire ;
 La faveur de Décie en fut le digne prix.
 De nouveau l'on combat, et nous sommes surpris.
 Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire :
 Lui seul rétablit l'ordre, et gagne la victoire,
 Mais si belle, et si pleine, et par tant de beaux faits,
 Qu'on nous offre tribut, et nous faisons la paix.
 L'empereur, qui lui montre une amour infinie²,
 Après ce grand succès l'envoie en Arménie ;
 Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux ,
 Et par un sacrifice en rendre hommage aux dieux.

FÉLIX.

O ciel ! en quel état ma fortune est réduite !

¹ VAR. Chacun plaignait son sort, bien qu'il en fût jaloux.

Le généreux monarque en eut l'âme ravie,
 Et, vaincu qu'il était, oublia son malheur
 Pour dans son auteur même honorer la valeur.

VAR. L'empereur lui témoigne une amour infinie,
 Et ravi du succès, l'envoie en Arménie ;

Et par un sacrifice en rendre grâce aux dieux.

ALBIN.

Voilà ce que j'ai su d'un homme de sa suite ,
Et j'ai couru , seigneur, pour vous y disposer.

FÉLIX.

Ah ! sans doute , ma fille , il vient pour t'épouser ;
L'ordre d'un sacrifice est pour lui peu de chose ,
C'est un prétexte faux dont l'amour est la cause.

PAULINE.

Cela pourrait bien être ; il m'aimait chèrement.

FÉLIX.

Que ne permettra-t-il à son ressentiment ?
Et jusques à quel point ne porte sa vengeance ,
Une juste colère avec tant de puissance ?
Il nous perdra , ma fille.

PAULINE.

Il est trop généreux.

FÉLIX.

Tu veux flatter en vain un père malheureux ;
Il nous perdra , ma fille. Ah ! regret qui me tue
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue !
Ah , Pauline ! en effet , tu m'as trop obéi ;
Ton courage était bon , ton devoir l'a trahi :
Que ta rébellion m'eût été favorable !
Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable !
Si quelque espoir me reste , il n'est plus aujourd'hui
Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnait sur lui ;
Ménage en ma faveur l'amour qui le possède ,
Et d'où provient mon mal fais sortir le remède.

PAULINE.

Moi ! moi ! que je revoie un si puissant vainqueur ,
Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur !
Mon père , je suis femme , et je sais ma faiblesse :
Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse ,
Et poussera sans doute , en dépit de ma foi ,

Quelque soupir indigne et de vous et de moi.
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Rassure un peu ton ame.

PAULINE.

Il est toujours aimable, et je suis toujours femme ;
Dans le pouvoir sur moi que ses regards ont eu ,
Je n'ose m'assurer de toute ma vertu ¹.
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Il faut le voir , ma fille ,
Ou tu trahis ton père et toute ta famille.

PAULINE

C'est à moi d'obéir , puisque vous commandez ;
Mais voyez les périls où vous me hasardez.

FÉLIX.

Ta vertu m'est connue.

PAULINE.

Elle vaincra sans doute ;
Ce n'est pas le succès que mon ame redoute :
Je crains ce dur combat et ces troubles puissants
Que fait déjà chez moi la révolte des sens ;
Mais , puisqu'il faut combattre un ennemi que j'aime ,
Souffrez que je me puisse armer contre moi-même ,
Et qu'un peu de loisir me prépare à le voir.

FÉLIX.

Jusqu'au-devant des murs je vais le recevoir ;
Rappelle cependant tes forces étonnées ,
Et songe qu'en tes mains tu tiens nos destinées.

PAULINE.

Oui , je vais de nouveau dompter mes sentiments ,
Pour servir de victime à vos commandements.

¹ VAR. Je ne me répons pas de toute ma vertu.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SÉVÈRE, FABIAN.

SÉVÈRE.

Cependant que Félix donne ordre au sacrifice,
Pourrai-je prendre un temps à mes vœux si propice ?
Pourrai-je voir Pauline, et rendre à ses beaux yeux
L'hommage souverain que l'on va rendre aux dieux ?
Je ne t'ai point celé que c'est ce qui m'amène ;
Le reste est un prétexte à soulager ma peine ¹ :
Je viens sacrifier ; mais c'est à ses beautés
Que je viens immoler toutes mes volontés.

FABIAN.

Vous la verrez, seigneur.

SÉVÈRE.

Ah, quel comble de joie !

Cette chère beauté consent que je la voie ² !
Mais ai-je sur son âme encor quelque pouvoir ?
Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir ?
Quel trouble, quel transport lui cause ma venue ?
Puis-je tout espérer de cette heureuse vue ?
Car je voudrais mourir plutôt que d'abuser
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser ;
Elles sont pour Félix, non pour triompher d'elle :
Jamais à ses désirs mon cœur ne fut rebelle ;
Et si mon mauvais sort avait changé le sien ,

¹ VAR. Du reste mon esprit ne s'en met guère en peine.

² VAR. Cet adorable objet consent que je le voie !

.....
En lui parlant d'amour, l'as-tu vu s'émouvoir ?

Je me vaincrais moi-même , et ne prétendrais rien .

FABIAN.

Vous la verrez , c'est tout ce que je vous puis dire .

SÉVÈRE.

D'où vient que tu frémis , et que ton cœur soupire ?
Ne m'aime-t-elle pas ? éclaircis-moi ce point .

FABIAN.

M'en croirez-vous , seigneur ? ne la revoyez point ;
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses :
Vous trouverez à Rome assez d'autres maîtresses ;
Et , dans ce haut degré de puissance et d'honneur ,
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur .

SÉVÈRE.

Qu'à des pensers si bas mon âme se ravale !
Que je tienne Pauline à mon sort inégale !
Elle en a mieux usé , je la dois imiter ;
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter .
Voyons-la , Fabian , ton discours m'importune ;
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune :
Je l'ai dans les combats trouvée heureusement ,
En cherchant une mort digne de son amant ;
Ainsi ce rang est sien , cette faveur est sienne ,
Et je n'ai rien enfin que d'elle je ne tienne .

FABIAN.

Non , mais encore un coup ne la revoyez point .

SÉVÈRE.

Ah ! c'en est trop , enfin , éclaircis-moi ce point ;
As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée ?

FABIAN.

Je tremble à vous le dire ; elle est...

SÉVÈRE.

Quoi ?

FABIAN.

Mariée.

SÉVÈRE.

Soutiens-moi , Fabian ; ce coup de foudre est grand ,
Et frappe d'autant plus , que plus il me surprend.

FABIAN.

Seigneur , qu'est devenu ce généreux courage ?

SÉVÈRE.

La constance est ici d'un difficile usage ;
De pareils déplaisirs accablent un grand cœur ;
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur ;
Et , quand d'un feu si beau les âmes sont éprises ,
La mort les trouble moins que de telles surprises.
Je ne suis plus à moi quand j'entends ce discours ¹.
Pauline est mariée !

FABIAN.

Oui , depuis quinze jours ;
Polyeucte , un seigneur des premiers d'Arménie ,
Goûte de son hymen la douceur infinie.

SÉVÈRE.

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix ;
Polyeucte a du nom , et sort du sang des rois :
Faibles soulagemens d'un malheur sans remède !
Pauline , je verrai qu'un autre vous possède !

O ciel , qui malgré moi me renvoyez au jour ,
O sort , qui redonnez l'espoir à mon amour ,
Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée ,
Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée !

Voyons-la toutefois , et dans ce triste lieu
Achevons de mourir en lui disant adieu ;
Que mon cœur , chez les morts emportant son image ,
De son dernier soupir puisse lui faire hommage.

FABIAN.

Seigneur , considérez...

¹ VAR. J'ai de la peine encore à croire tes discours.

SÉVÈRE.

Tout est considéré.

Quel désordre peut craindre un cœur désespéré?
N'y consent-elle pas?

FABIAN

Oui , seigneur, mais...

SÉVÈRE.

N'importe.

FABIAN.

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SÉVÈRE.

Et ce n'est pas un mal que je veuille guérir;
Je ne veux que la voir, soupirer et mourir.

FABIAN.

Vous vous échapperez sans doute en sa présence;
Un amant qui perd tout n'a plus de complaisance;
Dans un tel entretien il suit sa passion ¹,
Et ne pousse qu'injure et qu'imprécation.

SÉVÈRE.

Juge autrement de moi, mon respect dure encore;
Tout violent qu'il est, mon désespoir l'adore.
Quels reproches aussi peuvent m'être permis?
De quoi puis-je accuser qui ne m'a rien promis?
Elle n'est point parjure, elle n'est point légère;
Son devoir m'a trahi, mon malheur, et son père.
Mais son devoir fut juste, et son père eut raison;
J'impute à mon malheur toute la trahison;
Un peu moins de fortune et plus tôt arrivée
Eût gagné l'un par l'autre, et me l'eût conservée;
Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pu l'acquérir:
Laisse-la-moi donc voir, soupirer et mourir.

FABIAN.

Oui, je vais l'assurer qu'en ce malheur extrême

¹ VAR. Dans un tel désespoir il suit sa passion.

Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même.
 Elle a craint comme moi ces premiers mouvements
 Qu'une perte imprévue arrache aux vrais amants ,
 Et dont la violence excite assez de trouble ,
 Sans que l'objet présent l'irrite et le redouble.

SÉVÈRE.

Fabian , je la vois.

FABIAN.

Seigneur, souvenez-vous...

SÉVÈRE.

Hélas ! elle aime un autre , un autre est son époux.

SCÈNE II.

SÉVÈRE, PAULINE, STRATONICE, FABIAN.

PAULINE.

Oui , je l'aime , seigneur ¹, et n'en fais point d'excuse ;
 Que tout autre que moi vous flatte et vous abuse ,
 Pauline a l'âme noble , et parle à cœur ouvert.

Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd ;
 Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée ,
 A vos seules vertus je me serais donnée ,
 Et toute la rigueur de votre premier sort
 Contre votre mérite eût fait un vain effort ;
 Je découvrerais en vous d'assez illustres marques
 Pour vous préférer même aux plus heureux monarques :
 Mais puisque mon devoir m'imposait d'autres lois ,
 De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix ,
 Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne
 Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne ,
 Quand je vous aurais vu , quand je l'aurais haï ,
 J'en aurais soupiré , mais j'aurais obéi ,

¹ Dans l'édition de 1643 et dans celle de 1648 , on lit :

Oui , je l'aime , Sévere.

Et sur mes passions ma raison souveraine
Eût blâmé mes soupirs et dissipé ma haine.

SÉVÈRE.

Que vous êtes heureuse ! et qu'un peu de soupirs
Fait un aisé remède à tous vos déplaisirs ¹ !
Ainsi, de vos désirs toujours reine absolue,
Les plus grands changements vous trouvent résolue ;
De la plus forte ardeur vous portez vos esprits
Jusqu'à l'indifférence, et peut-être au mépris ;
Et votre fermeté fait succéder sans peine
La faveur au dédain, et l'amour à la haine ².

Qu'un peu de votre humeur ou de votre vertu
Soulagerait les maux de ce cœur abattu !
Un soupir, une larme à regret épandue
M'aurait déjà guéri de vous avoir perdue :
Ma raison pourrait tout sur l'amour affaibli,
Et de l'indifférence irait jusqu'à l'oubli ;
Et, mon feu désormais se réglant sur le vôtre,
Je me tiendrais heureux entre les bras d'une autre.
O trop aimable objet, qui m'avez trop charmé,
Est-ce là comme on aime, et m'avez-vous aimé ?

PAULINE.

Je vous l'ai trop fait voir, seigneur ; et si mon âme ³
Pouvoit bien étouffer les restes de sa flamme,
Dieux, que j'éviterais de rigoureux tourments !
Ma raison, il est vrai, dompte mes sentiments :
Mais, quelque autorité que sur eux elle ait prise,
Elle n'y règne pas, elle les tyrannise ;
Et, quoiqu'il le dehors soit sans émotion,

¹ VAR. Vous acquitte aisément de tous vos déplaisirs.

² VAR. La fureur au mépris, et l'amour à la haine.

³ VAR. Je vous aimai, Sévère ; et si dedans mon âme
Je pouvais étouffer les restes de ma flamme,

Ma raison, il est vrai, dompte mes mouvements.

Le dedans n'est que trouble et que sédition :
 Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte ;
 Votre mérite est grand , si ma raison est forte :
 Je le vois , encor tel qu'il alluma mes feux ,
 D'autant plus puissamment solliciter mes vœux
 Qu'il est environné de puissance et de gloire ,
 Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire ,
 Que j'en sais mieux le prix , et qu'il n'a point déçu
 Le généreux espoir que j'en avais conçu.
 Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome ,
 Et qui me range ici dessous les lois d'un homme ,
 Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas ,
 Qu'il déchire mon âme et ne l'ébranle pas ;
 C'est cette vertu même , à nos désirs cruelle ,
 Que vous louiez alors en blasphémant contre elle :
 Plaiguez-vous-en encor ; mais louez sa rigueur
 Qui triomphe à la fois de vous et de mon cœur ,
 Et voyez qu'un devoir moins ferme et moins sincère ¹
 N'aurait pas mérité l'amour du grand Sévère.

SÉVÈRE.

Ah ! madame , excusez une aveugle douleur ²
 Qui ne connaît plus rien que l'excès du malheur :
 Je nommais inconstance , et prenais pour un crime ³ ,
 De ce juste devoir l'effort le plus sublime.
 De grâce , montrez moins à mes sens désolés
 La grandeur de ma perte et ce que vous valez ;
 Et cachant par pitié cette vertu si rare ,
 Qui redouble mes feux lorsqu'elle nous sépare ,

¹ VAR. De plus bas sentiments n'auraient pas méritée
 Cette parfaite amour que vous m'aviez portée. *Éd. de 1645.*
 De plus bas sentiments d'une ardeur moins discrète
 N'auraient pas mérité cette ardeur si parfaite. *Éd. de 1648.*

² VAR. Ah ! Pauline , excusez une aveugle douleur. *Éd. de 1645.*

³ VAR. Je nommais inconstance , et prenais pour des crimes
 D'un vertueux devoir les effets légitimes.

Faites voir des défauts qui puissent à leur tour
Affaiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE.

Hélas ! cette vertu , quoique enfin invincible ,
Ne laisse que trop voir une âme trop sensible.
Ces pleurs en sont témoins , et ces lâches soupirs
Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs :
Trop rigoureux effets d'une aimable présence
Contre qui mon devoir a trop peu de défense !
Mais si vous estimez ce vertueux devoir ,
Conservez-m'en la gloire , et cessez de me voir.
Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte ;
Épargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte ;
Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens ,
Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens.

SÉVÈRE.

Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste !

PAULINE.

Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

SÉVÈRE.

Quel prix de mon amour ! quel fruit de mes travaux !

PAULINE.

C'est le remède seul qui peut guérir nos maux.

SÉVÈRE.

Je veux mourir des miens ; aimez-en la mémoire.

PAULINE.

Je veux guérir des miens ; ils souilleraient ma gloire.

SÉVÈRE.

Ah ! puisque votre gloire en prononce l'arrêt ,
Il faut que ma douleur cède à son intérêt.
Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne ¹ ?
Elle me rend les soins que je dois à la mienne.

¹ VAR. D'un cœur comme le mien qu'est-ce qu'elle n'obtienne ?
Vous réveillez les soins que je dois à la mienne.

Adieu : je vais chercher au milieu des combats
 Cette immortalité que donne un beau trépas ,
 Et remplir dignement , par une mort pompeuse ,
 De mes premiers exploits l'attente avantageuse ,
 Si toutefois , après ce coup mortel du sort ,
 J'ai de la vie assez pour chercher une mort.

PAULINE.

Et moi , dont votre vue augmente le supplice ,
 Je l'éviterai même en votre sacrifice ¹ ;
 Et , seule dans ma chambre enfermant mes regrets ,
 Je vais pour vous aux dieux faire des vœux secrets.

SÉVÈRE.

Puisse le juste ciel , content de ma ruine ,
 Combler d'heur et de jours Polyeucte et Pauline !

PAULINE.

Puisse trouver Sévère , après tant de malheur ,
 Une félicité digne de sa valeur !

SÉVÈRE.

Il la trouvait en vous.

PAULINE.

Je dépendais d'un père.

SÉVÈRE.

O devoir qui me perd et qui me désespère !
 Adieu , trop vertueux objet , et trop charmant.

PAULINE.

Adieu , trop malheureux et trop parfait amant.

SCÈNE III.

PAULINE , STRATONICE.

STRATONICE.

Je vous ai plaints tous deux , j'en verse encor des larmes ;
 Mais du moins votre esprit est hors de ses alarmes :

VAB. Je la veux éviter, mêmes au sacrifice.

Vous voyez clairement que votre songe est vain ;
Sévère ne vient pas la vengeance à la main.

PAULINE.

Laisse-moi respirer du moins, si tu m'as plainte ;
Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte ;
Souffre un peu de relâche à mes esprits troublés ;
Et ne m'accable point par des maux redoublés.

STRATONICE.

Quoi ! vous craignez encor ?

PAULINE.

Je tremble, Stratonice ;
Et , bien que je m'effraie avec peu de justice ¹,
Cette injuste frayeur sans cesse reproduit
L'image des malheurs que j'ai vus cette nuit.

STRATONICE.

Sévère est généreux.

PAULINE.

Malgré sa retenue ,
Polyeucte sanglant frappe toujours ma vue.

STRATONICE.

Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui ².

PAULINE.

Je crois même au besoin qu'il serait son appui :
Mais , soit cette croyance ou fausse , ou véritable ,
Son séjour en ces lieux m'est toujours redoutable ;
A quoi que sa vertu puisse le disposer,
Il est puissant , il m'aime , et vient pour m'épouser.

¹ VAR. Et, quoique je m'effraie avec peu de justice.

² VAR. Vous-même êtes témoin des vœux qu'il fait pour lui.

SCÈNE IV.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

C'est trop verser de pleurs , il est temps qu'ils tarissent :
Que votre douleur cesse , et vos craintes finissent ;
Malgré les faux avis par vos dieux envoyés ,
Je suis vivant , madame , et vous me revoyez.

PAULINE.

Le jour est encor long , et , ce qui plus m'effraie ,
La moitié de l'avis se trouve déjà vraie ;
J'ai cru Sévère mort , et je le vois ici.

POLYEUCTE.

Je le sais ; mais enfin j'en prends peu de souci.
Je suis dans Mélitène , et , quel que soit Sévère ,
Votre père y commande , et l'on m'y considère ;
Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison
D'un cœur tel que le sien craindre une trahison :
On m'avait assuré qu'il vous faisait visite ,
Et je venais lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE.

Il vient de me quitter assez triste et confus ;
Mais j'ai gagné sur lui qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE.

Quoi ! vous me soupçonnez déjà de quelque ombrage ?

PAULINE.

Je ferais à tous trois un trop sensible outrage.
J'assure mon repos que troublent ses regards :
La vertu la plus ferme évite les hasards ;
Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte ;
Et , pour vous en parler avec une âme ouverte ,
Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer ,
Sa présence toujours a droit de nous charmer.

Oùte qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre ,
On souffre à résister, on souffre à s'en défendre ;
Et , bien que la vertu triomphe de ces feux ,
La victoire est pénible, et le combat honteux.

POLYEUCTE.

O vertu trop parfaite , et devoir trop sincère ,
Que vous devez coûter de regrets à Sévère !
Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux !
Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux !
Plus je vois mes défauts et plus je vous contemple ,
Plus j'admire...

SCÈNE V.

POLYEUCTE, PAULINE, NÉARQUE, STRATONICE,
CLÉON.

CLÉON.

Seigneur, Félix vous mande au temple ;
La victime est choisie , et le peuple à genoux ;
Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE.

Va , nous allons te suivre. Y venez-vous, madame ?

PAULINE.

Sévère craint ma vue, elle irrite sa flamme ;
Je lui tiendrai parole , et ne veux plus le voir.
Adieu : vous l'y verrez ; pensez à son pouvoir,
Et ressouvenez-vous que sa valeur est grande.

POLYEUCTE.

Allez , tout son crédit n'a rien que j'appréhende ;
Et comme je connais sa générosité,
Nous ne nous combattons que de civilité.

SCÈNE VI.

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

Où pensez-vous aller ?

POLYEUCTE.

Au temple où l'on m'appelle.

NÉARQUE.

Quoi ! vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle !
Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien ?

POLYEUCTE.

Vous par qui je le suis, vous en souvient-il bien ?

NÉARQUE.

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE.

Et moi, je les déteste.

NÉARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeste.

NÉARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverser,

Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser ¹.

Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes

Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes :

C'est l'attente du ciel, il nous la faut remplir ;

Je viens de le promettre, et je vais l'accomplir ².

Je rends grâce au Dieu que tu m'as fait connaître

¹ VAR. Et mourir dans leur temple, ou bien les en chasser.

² VAR. Je le viens de promettre, et je vais l'accomplir.

De cette occasion qu'il a sitôt fait naître ,
Où déjà sa bonté , prête à me couronner ,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NÉARQUE.

Ce zèle est trop ardent , souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE.

On n'en peut trop avoir pour le Dieu qu'on révère.

NÉARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour lui.

NÉARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle ?

POLYEUCTE.

Il sera mon appui.

NÉARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle est volontaire , et plus elle mérite.

NÉARQUE.

Il suffit , sans chercher , d'attendre et de souffrir.

POLYEUCTE.

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.

NÉARQUE.

Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.

NÉARQUE.

Par une sainte vie il faut la mériter¹.

POLYEUCTE.

Mes crimes , en vivant , me la pourraient ôter.

Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure ?

Quand elle ouvre le ciel , peut-elle sembler dure ?

¹ VAR. Par une sainte vie il la faut mériter.

Je suis chrétien , Néarque , et le suis tout à fait ;
 La foi que j'ai reçue aspire à son effet.
 Qui fuit croit lâchement , et n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE.

Ménagez votre vie , à Dieu même elle importe ¹ ;
 Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NÉARQUE.

Vous voulez donc mourir ?

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre ?

NÉARQUE.

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre.
 Sous l'horreur des tourments je crains de succomber.

POLYEUCTE.

Qui marche assurément n'a point peur de tomber :
 Dieu fait part , au besoin , de sa force infinie.
 Qui craint de le nier , dans son âme le nie ;
 Il croit le pouvoir faire , et doute de sa foi.

NÉARQUE.

Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

POLYEUCTE.

J'attends tout de sa grâce , et rien de ma faiblesse.
 Mais , loin de me presser , il faut que je vous presse !
 D'où vient cette froideur ?

NÉARQUE.

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'est offert pourtant ; suivons ce saint effort ;
 Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.
 Il faut (je me souviens encor de vos paroles)

¹ VAR. Voyez que votre vie à Dieu mêmes importe.

Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang ;
 Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
 Hélas ! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
 Que vous me souhaitiez, et que je vous souhaite ?
 S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
 Qu'à grand'peine chrétien j'en montre plus que vous ?

NÉARQUE.

Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime,
 C'est sa grâce qu'en vous n'affaiblit aucun crime ;
 Comme encor tout entière, elle agit pleinement,
 Et tout semble possible à son feu véhément :
 Mais cette même grâce en moi diminuée,
 Et par mille péchés sans cesse exténuée,
 Agit aux grands effets avec tant de langueur,
 Que tout semble impossible à son peu de vigueur :
 Cette indigne mollesse et ces lâches défenses
 Sont des punitions qu'attirent mes offenses ;
 Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
 Me donne votre exemple à me fortifier.
 Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
 Braver l'idolâtrie et montrer qui nous sommes :
 Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,
 Comme vous me donnez celui de vous offrir !

POLYEUCTE.

A cet heureux transport que le ciel vous envoie,
 Je reconnais Néarque, et j'en pleure de joie.
 Ne perdons plus de temps ; le sacrifice est prêt :
 Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt ;
 Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
 Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule ;
 Allons en éclairer l'aveuglement fatal ;
 Allons briser ces dieux de pierre ou de métal :
 Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste ;
 Faisons triompher Dieu : qu'il dispose du reste.

NÉARQUE.

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous ,
Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous ¹.

¹ VAR. Allons mourir pour lui comme il est mort pour nous.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PAULINE.

Que de soucis flottants, que de confus nuages
Présentent à mes yeux d'inconstantes images !
Douce tranquillité, que je n'ose espérer,
Que ton divin rayon tarde à les éclairer !
Mille agitations, que mes troubles produisent¹,
Dans mon cœur ébranlé tour à tour se détruisent ;
Aucun espoir n'y coule où j'ose persister ;
Aucun effroi n'y règne où j'ose m'arrêter.
Mon esprit, embrassant tout ce qu'il s'imagine ,
Voit tantôt mon bonheur, et tantôt ma ruine ,
Et suit leur vaine idée avec si peu d'effet ,
Qu'il ne peut espérer ni craindre tout à fait.
Sévère incessamment brouille ma fantaisie :
J'espère en sa vertu, et crains sa jalousie ;
Et je n'ose penser que d'un œil bien égal
Polyeucte en ces lieux puisse voir son rival.
Comme entre deux rivaux la haine est naturelle ,
L'entrevue aisément se termine en querelle ;
L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter,

¹ VAR. Mille pensers divers, que mes troubles produisent ,
Dans mon cœur incertain à l'envi se détruisent ;
Nul espoir ne me flatte où j'ose persister ;
Nulle peur ne m'effraie où j'ose m'arrêter.
.
Veut tantôt mon bonheur, et tantôt ma ruine ;
L'un et l'autre le frappe avec si peu d'effet.

L'autre un désespéré qui peut trop attenter ¹.
 Quelque haute raison qui règle leur courage,
 L'un conçoit de l'envie, et l'autre de l'ombrage.
 La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir
 Ou de nouveau reçue, ou prête à recevoir,
 Consumant dès l'abord toute leur patience,
 Forme de la colère et de la défiance,
 Et, saisissant ensemble et l'époux et l'amant,
 En dépit d'eux les livre à leur ressentiment.
 Mais que je me figure une étrange chimère!
 Et que je traite mal Polyeucte et Sévère,
 Comme si la vertu de ces fameux rivaux
 Ne pouvait s'affranchir de ces communs défauts!
 Leurs âmes à tous deux d'elles-mêmes maîtresses
 Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses :
 Ils se verront au temple en hommes généreux.
 Mais las! ils se verront, et c'est beaucoup pour eux,
 Que sert à mon époux d'être dans Mélitène,
 Si contre lui Sévère arme l'aigle romaine,
 Si mon père y commande, et craint ce favori,
 Et se repent déjà du choix de mon mari?
 Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte;
 En naissant il avorte, et fait place à la crainte;
 Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper.
 Dieux! faites que ma peur puisse enfin se tromper!

SCÈNE II.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

Mais sachons-en l'issue. Eh bien! ma Stratonice,
 Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice?

¹ VAE. L'autre en désespéré qui le lui veut ôter.

Ces rivaux généreux au temple se sont vus ?

STRATONICE.

Ah, Pauline !

PAULINE.

Mes vœux ont-ils été déçus ?

J'en vois sur ton visage une mauvaise marque.

Se sont-ils querellés ?

STRATONICE.

Polyeucte, Néarque,

Les chrétiens...

PAULINE.

Parle donc : les chrétiens... ?

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

Tu prépares mon âme à d'étranges ennuis.

STRATONICE.

Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.

PAULINE.

L'ont-ils assassiné ?

STRATONICE.

Ce serait peu de chose.

Tout votre songe est vrai, Polyeucte n'est plus...

PAULINE.

Il est mort !

STRATONICE.

Non, il vit ; mais, ô pleurs superflus !

Ce courage si grand, cette âme si divine,

N'est plus digne du jour, ni digne de Pauline.

Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux ;

C'est l'ennemi commun de l'État et des dieux,

Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide,

Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,

Une peste exécration à tous les gens de bien,

Un sacrilège impie, en un mot, un chrétien.

PAULINE.

Ce mot aurait suffi sans ce torrent d'injures.

STRATONICE.

Ces titres aux chrétiens sont-ce des impostures ?

PAULINE.

Il est ce que tu dis, s'il embrasse leur foi ;
Mais il est mon époux, et tu parles à moi.

STRATONICE.

Ne considérez plus que ce Dieu qu'il adore.

PAULINE.

Je l'aimai par devoir ; ce devoir dure encore.

STRATONICE.

Il vous donne à présent sujet de le haïr :
Qui trahit tous nos dieux aurait pu vous trahir ¹.

PAULINE.

Je l'aimerais encor, quand il m'aurait trahie ;
Et si de tant d'amour tu peux être ébahie ²,
Apprends que mon devoir ne dépend point du sien :
Qu'il y manque, s'il veut ; je dois faire le mien.
Quoi ! s'il aimait ailleurs, serais-je dispensée
A suivre, à son exemple, une ardeur insensée ?
Quelque chrétien qu'il soit, je n'en ai point d'horreur :
Je chéris sa personne, et je hais son erreur.
Mais quel ressentiment en témoigne mon père ?

STRATONICE

Une secrète rage, un excès de colère,
Malgré qui toutefois un reste d'amitié
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié.
Il ne veut point sur lui faire agir sa justice,
Que du traître Néarque il n'ait vu le supplice.

¹ VAR. Qui trahit bien les dieux aurait pu vous trahir.

² VAR. Et si de cette amour tu peux être ébahie.

PAULINE.

Quoi ! Néarque en est donc ?

STRATONICE.

Néarque l'a séduit ;
De leur vieille amitié c'est là l'indigne fruit.
Ce perfide tantôt, en dépit de lui-même ,
L'arrachant de vos bras , le traînait au baptême.
Voilà ce grand secret et si mystérieux
Que n'en pouvait tirer votre amour curieux.

PAULINE.

Tu me blâmais alors d'être trop importune.

STRATONICE.

Je ne prévoyais pas une telle infortune.

PAULINE.

Avant qu'abandonner mon âme à mes douleurs ,
Il me faut essayer la force de mes pleurs ;
En qualité de femme ou de fille , j'espère
Qu'ils vaincront un époux , ou fléchiront un père.
Que si sur l'un et l'autre ils manquent de pouvoir ,
Je ne prendrai conseil que de mon désespoir.
Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.

STRATONICE.

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple.
Je ne puis y penser sans frémir à l'instant ,
Et crains de faire un crime en vous la racontant.
Apprenez en deux mots leur brutale insolence.

Le prêtre avait à peine obtenu du silence ,
Et devers l'orient assuré son aspect ,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect ¹.
A chaque occasion de la cérémonie ,
A l'envi l'un et l'autre étalait sa manie ,
Des mystères sacrés hautement se moquait ,

¹ VAR. Que l'on s'est aperçu de leur peu de respect.

Et traitait de mépris les dieux qu'on invoquait.
 Tout le peuple en murmure, et Félix s'en offense ;
 Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence :
 « Quoi ! lui dit Polyeucte en élevant sa voix ,
 « Adorez-vous des dieux ou de pierre ou de bois ? »
 Ici dispensez-moi du récit des blasphèmes
 Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter mêmes :
 L'adultère et l'inceste en étaient les plus doux.
 « Oyez , dit-il ensuite , oyez , peuple , oyez tous ¹ :
 « Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque
 « De la terre et du ciel est l'absolu monarque ,
 « Seul être indépendant, seul maître du destin ² ,
 « Seul principe éternel, et souveraine fin.
 « C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie
 « Des victoires qu'il donne à l'empereur Décie ;
 « Lui seul tient en sa main le succès des combats ;
 « Il le veut élever, il le peut mettre à bas ³ ;
 « Sa bonté , son pouvoir, sa justice est immense ;
 « C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense :
 « Vous adorez en vain des monstres impuissants. »
 Se jetant à ces mots sur le vin et l'encens,
 Après en avoir mis les saints vases par terre ,
 Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre ,
 D'une fureur pareille ils courent à l'autel.
 Cieux ! a-t-on vu jamais , a-t-on rien vu de tel ?
 Du plus puissant des dieux nous voyons la statue
 Par une main impie à leurs pieds abattue ,
 Les mystères troublés , le temple profané ,
 La fuite et les clameurs d'un peuple mutiné
 Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste.

¹ VAR. Oyez, Félix, suit-il ; oyez , peuple , oyez tous.

² VAR. Seul maître du destin , seul être indépendant,
 Substance qui jamais ne reçoit d'accident.

³ VAR. Il le veut élever, il le peut mettre bas.

Félix... Mais le voici qui vous dira le reste.

PAULINE.

Que son visage est sombre et plein d'émotion !
Qu'il montre de tristesse et d'indignation !

SCÈNE III.

FÉLIX, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Une telle insolence avoir osé paraître !
En public ! à ma vue ! il en mourra, le traître.

PAULINE.

Souffrez que votre fille embrasse vos genoux.

FÉLIX.

Je parle de Néarque , et non de votre époux.
Quelque indigne qu'il soit de ce doux nom de gendre ,
Mon âme lui conserve un sentiment plus tendre ;
La grandeur de son crime et de mon déplaisir
N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choisir.

PAULINE.

Je n'attendais pas moins de la bonté d'un père.

FÉLIX

Je pouvais l'immoler à ma juste colère :
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
De son audace impie a monté la fureur ;
Vous l'avez pu savoir du moins de Stratonice.

PAULINE.

Je sais que de Néarque il doit voir le supplice.

FÉLIX.

Du conseil qu'il doit prendre il sera mieux instruit ,
Quand il verra punir celui qui l'a séduit.

Au spectacle sanglant d'un ami qu'il faut suivre ,
La crainte de mourir et le désir de vivre
Ressaisissent une âme avec tant de pouvoir,

Que qui voit le trépas cesse de le vouloir.
 L'exemple touche plus que ne fait la menace :
 Cette indiscrete ardeur tourne bientôt en glace ,
 Et nous verrons bientôt son cœur inquieté ¹
 Me demander pardon de tant d'impiété.

PAULINE.

Vous pouvez espérer qu'il change de courage ?

FÉLIX.

Aux dépens de Néarque il doit se rendre sage.

PAULINE.

Il le doit ; mais , hélas ! où me renvoyez-vous ?
 Et quels tristes hasards ne court point mon époux ,
 Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espère
 Le bien que j'espérais de la bonté d'un père ?

FÉLIX.

Je vous en fais trop voir, Pauline , à consentir ²
 Qu'il évite la mort par un prompt repentir.
 Je devais même peine à des crimes semblables ³ ;
 Et , mettant différence entre ces deux coupables ,
 J'ai trahi la justice à l'amour paternel ;
 Je me suis fait pour lui moi-même criminel ;
 Et j'attendais de vous , au milieu de vos craintes ,
 Plus de remerciements que je n'entends de plaintes.

PAULINE.

De quoi remercier qui ne me donne rien ?
 Je sais quelle est l'humeur et l'esprit d'un chrétien.
 Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure :
 Vouloir son repentir, c'est ordonner qu'il meure.

¹ VAR. N'en ayez plus l'esprit si fort inquieté ;
 Il se repentira de son impiété.

PAULINE.

Quoi ! vous espérez donc qu'il change de courage ?

VAR. Je lui fais trop de grâce encor de consentir.

² VAR. La même peine est due à des crimes semblables.

FÉLIX.

Sa grâce est en sa main , c'est à lui d'y rêver.

PAULINE.

Faites-la tout entière.

FÉLIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FÉLIX.

Je l'abandonne aux lois , qu'il faut que je respecte.

PAULINE.

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-père est l'appui ?

FÉLIX.

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.

PAULINE.

Mais il est aveuglé.

FÉLIX.

Mais il se plaît à l'être.

Qui chérit son erreur ne la veut pas connaître.

PAULINE.

Mon père , au nom des dieux...

FÉLIX.

Ne les réclamez pas,

Ces dieux dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

FÉLIX.

Eh bien ! qu'il leur en fasse.

PAULINE.

Au nom de l'empereur, dont vous tenez la place...

FÉLIX.

J'ai son pouvoir en main ; mais, s'il me l'a commis,
C'est pour le déployer contre ses ennemis.

PAULINE.

Polyeucte l'est-il ?

FÉLIX.

Tous chrétiens sont rebelles.

PAULINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles ;
En épousant Pauline il s'est fait votre sang.

FÉLIX.

Je regarde sa faute , et ne vois plus son rang.
Quand le crime d'État se mêle au sacrilège ¹ ,
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilège.

PAULINE.

Quel excès de rigueur !

FÉLIX.

Moindre que son forfait.

PAULINE.

O de mon songe affreux trop véritable effet !
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille ?

FÉLIX.

Les dieux et l'empereur sont plus que ma famille.

PAULINE.

La perte de tous deux ne vous peut arrêter !

FÉLIX.

J'ai les dieux et Décie ensemble à redouter.
Mais nous n'avons encore à craindre rien de triste :
Dans son aveuglement pensez-vous qu'il persiste ?
S'il nous semblait tantôt courir à son malheur,
C'est d'un nouveau chrétien la première chaleur.

PAULINE.

Si vous l'aimez encor, quittez cette espérance
Que deux fois en un jour il change de croyance :
Outre que les chrétiens ont plus de dureté,
Vous attendez de lui trop de légèreté.
Ce n'est point une erreur avec le lait sucée,

¹ VAR. On le crime d'État se mêle au sacrilège.

Que sans l'examiner son âme ait embrassée :
 Polyeucte est chrétien parce qu'il l'a voulu ,
 Et vous portait au temple un esprit résolu.
 Vous devez présumer de lui comme du reste :
 Le trépas n'est pour eux ni honteux ni funeste ;
 Ils cherchent de la gloire à mépriser nos dieux ;
 Aveugles pour la terre , ils aspirent aux cieux ;
 Et , croyant que la mort leur en ouvre la porte ,
 Tourmentés , déchirés , assassinés , n'importe ,
 Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs ,
 Et les mènent au but où tendent leurs désirs ;
 La mort la plus infâme ils l'appellent martyr.

FÉLIX.

Eh bien donc ! Polyeucte aura ce qu'il désire :
 N'en parlons plus.

PAULINE.

Mon père...

SCÈNE IV.

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Albin , en est-ce fait ?

ALBIN.

Oui , seigneur ; et Néarque a payé son forfait.

FÉLIX.

Et notre Polyeucte a vu trancher sa vie ?

ALBIN.

Il l'a vu , mais , hélas ! avec un œil d'envie.

Il brûle de le suivre , au lieu de reculer ;

Et son cœur s'affermit , au lieu de s'ébranler.

PAULINE.

Je vous le disais bien. Encore un coup , mon père ,
 Si jamais mon respect a pu vous satisfaire ,

Si vous l'avez prisé, si vous l'avez chéri...

FÉLIX.

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

PAULINE.

Je l'ai de votre main : mon amour est sans crime ;
Il est de votre choix la glorieuse estime ;
Et j'ai, pour l'accepter, éteint le plus beau feu ¹
Qui d'une âme bien née ait mérité l'aveu.

Au nom de cette aveugle et prompte obéissance
Que j'ai toujours rendue aux lois de la naissance ,
Si vous avez pu tout sur moi, sur mon amour,
Que je puisse sur vous quelque chose à mon tour !
Par ce juste pouvoir à présent trop à craindre ,
Par ces beaux sentiments qu'il m'a fallu contraindre ,
Ne m'ôtez pas vos dons ; ils sont chers à mes yeux ,
Et m'ont assez coûté pour m'être précieux.

FÉLIX.

Vous m'importunez trop : bien que j'aie un cœur tendre ²,
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre :
Employez mieux l'effort de vos justes douleurs ;
Malgré moi m'en toucher, c'est perdre et temps et pleurs ;
J'en veux être le maître, et je veux bien qu'on sache
Que je la désavoue alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux chrétien ,
Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien.
Allez ; n'irritez plus un père qui vous aime ,

¹ VAR. Et j'ai pour l'accepter éteint les plus beaux feux
Qui d'une âme bien née aient mérité les vœux.

² VAR. Vous m'importunez trop.

PAULINE.

Dieux ! que viens-je d'entendre !

FÉLIX.

Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre :
Par tant de vains efforts malgré moi m'en toucher,
C'est perdre avec le temps des pleurs à me fâcher.
Vous m'en avez donné ; mais je veux bien qu'on sache.

Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même.
Tantôt jusqu'en ce lieu je le ferai venir ¹ :
Cependant quittez-nous, je veux l'entretenir.

PAULINE.

De grâce, permettez...

FÉLIX.

Laissez-nous seuls, vous dis-je ;
Votre douleur m'offense autant qu'elle m'afflige.
A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins ;
Vous avancerez plus en m'importunant moins.

SCÈNE V.

FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

Albin, comme est-il mort ?

ALBIN.

En brutal, en impie,
En bravant les tourments, en dédaignant la vie,
Sans regret, sans murmure, et sans étonnement,
Dans l'obstination et l'endurcissement,
Comme un chrétien enfin, le blasphème à la bouche.

FÉLIX.

Et l'autre ?

ALBIN.

Je l'ai dit déjà, rien ne le touche ;
Loin d'en être abattu, son cœur en est plus haut ;
On l'a violenté pour quitter l'échafaud :
Il est dans la prison où je l'ai vu conduire ;
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire ².

¹ VAR. Tantôt jusques ici je te ferai venir.

² VAR. Mais vous n'êtes pas prêt encor de le réduire.

FÉLIX.

Que je suis malheureux !

ALBIN.

Tout le monde vous plaint.

FÉLIX.

On ne sait pas les maux dont mon cœur est atteint ;
De pensers sur pensers mon âme est agitée ,
De soucis sur soucis elle est inquiétée ;
Je sens l'amour, la haine, et la crainte, et l'espoir,
La joie et la douleur tour à tour l'émouvoir ;
J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables ;
J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables ;
J'en ai de généreux qui n'oseraient agir :
J'en ai même de bas, et qui me font rougir.
J'aime ce malheureux que j'ai choisi pour gendre ,
Je hais l'aveugle erreur qui le vient de surprendre ;
Je déplore sa perte, et, le voulant sauver,
J'ai la gloire des dieux ensemble à conserver ;
Je redoute leur foudre, et celui de Décie ;
Il y va de ma charge, il y va de ma vie.
Ainsi tantôt pour lui je m'expose au trépas,
Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.

ALBIN.

Décie excusera l'amitié d'un beau-père ;
Et d'ailleurs Polyeucte est d'un sang qu'on révère.

FÉLIX.

A punir les chrétiens son ordre est rigoureux ;
Et plus l'exemple est grand, plus il est dangereux :
On ne distingue point quand l'offense est publique ;
Et lorsqu'on dissimule un crime domestique ,
Par quelle autorité peut-on, par quelle loi ,
Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soi ?

ALBIN.

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne ,

Écrivez à Décie afin qu'il en ordonne.

FÉLIX.

Sévère me perdrait, si j'en usais ainsi :
 Sa haine et son pouvoir font mon plus grand souci.
 Si j'avais différé de punir un tel crime ,
 Quoiqu'il soit généreux , quoiqu'il soit magnanime ,
 Il est homme , et sensible , et je l'ai dédaigné ;
 Et de tant de mépris son esprit indigné ¹ ,
 Que met au désespoir cet hymen de Pauline ,
 Du courroux de Décie obtiendrait ma ruine.
 Pour venger un affront tout semble être permis ,
 Et les occasions tentent les plus remis .
 Peut-être (et ce soupçon n'est pas sans apparence)
 Il rallume en son cœur déjà quelque espérance ,
 Et , croyant bientôt voir Polyeucte puni ,
 Il rappelle un amour à grand'peine banni .
 Juge si sa colère , en ce cas implacable ,
 Me ferait innocent de sauver un coupable ,
 Et s'il m'épargnerait , voyant par mes bontés
 Une seconde fois ses desseins avortés .

Te dirai-je un penser indigne , bas , et lâche ?
 Je l'étouffe , il renaît ; il me flatte , et me fâche :
 L'ambition toujours me le vient présenter ;
 Et tout ce que je puis , c'est de le détester .
 Polyeucte est ici l'appui de ma famille ;
 Mais si , par son trépas , l'autre épousait ma fille ,
 J'acquerrais bien par là de plus puissants appuis
 Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis .
 Mon cœur on prend par force une maligne joie :
 Mais que plutôt le ciel à tes yeux me foudroie ,
 Qu'à des pensers si bas je puisse consentir ,
 Que jusque-là ma gloire ose se démentir !

¹ VAR. Et des mépris reçus son esprit indigné.

ALBIN.

Votre cœur est trop bon, et votre âme trop haute.
Mais vous résolvez-vous à punir cette faute ?

FÉLIX.

Je vais dans la prison faire tout mon effort
A vaincre cet esprit par l'effroi de la mort ;
Et nous verrons après ce que pourra Pauline ¹.

ALBIN.

Que ferez-vous enfin si toujours il s'obstine ?

FÉLIX.

Ne me presse point tant ; dans un tel déplaisir,
Je ne puis que résoudre, et ne sais que choisir.

ALBIN.

Je dois vous avertir, en serviteur fidèle,
Qu'en sa faveur déjà la foule se rebelle,
Et ne peut voir passer par la rigueur des lois
Sa dernière espérance et le sang de ses rois.
Je tiens sa prison même assez mal assurée ² ;
J'ai laissé tout autour une troupe éplorée ;
Je crains qu'on ne la force.

FÉLIX.

Il faut donc l'en tirer,
Et l'amener ici pour nous en assurer.

ALBIN.

Tirez-l'en donc vous-même, et d'un espoir de grâce
Apaisez la fureur de cette populace.

FÉLIX.

Allons, et, s'il persiste à demeurer chrétien,
Nous en disposerons sans qu'elle en sache rien.

¹ VAR. Et nous verrons après le pouvoir de Pauline. *Ed. de 1645*
J'emploierai puis après le pouvoir de Pauline. *Ed. de 1638.*

² VAR. Et même la prison n'est pas bien assurée.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

POLYEUCTE, CLÉON; TROIS AUTRES GARDES.

POLYEUCTE.

Gardes, que me veut-on ?

CLÉON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.

O présence, ô combat que surtout j'appréhende !
Félix, dans la prison j'ai triomphé de toi,
J'ai ri de ta menace, et t'ai vu sans effroi :
Tu prends pour t'en venger de plus puissantes armes ;
Je craignais beaucoup moins tes bourreaux que ses lar-
Seigneur, qui vois ici les périls que je cours, [mes.
En ce pressant besoin redouble ton secours ;
Et toi qui, tout sortant encor de la victoire,
Regardes mes travaux du séjour de la gloire,
Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemi,
Prête du haut du ciel la main à ton ami.

Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office ?
Non pour me dérober aux rigueurs du supplice ¹,
Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader ;
Mais comme il suffira de trois à me garder,
L'autre m'obligerait d'aller querir Sévère ;
Je crois que sans péril on peut me satisfaire ² :

¹ VAR.

CLÉON.

Nous n'osons plus, seigneur, vous rendre aucun service.

POLYEUCTE.

Je ne vous parle pas de me faire évader.

² VAR. Je crois que sans péril cela se peut bien faire.

Si j'avais pu lui dire un secret important.
Il vivrait plus heureux , et je mourrais content.

CLÉON.

Si vous me l'ordonnez , j'y cours en diligence ¹.

POLYEUCTE.

Sévère à mon défaut fera ta récompense.
Va , ne perds point de temps , et reviens promptement.

CLÉON.

Je serai de retour, seigneur, dans un moment.

SCÈNE II.

POLYEUCTE.

(Les gardes se retirent aux coins du théâtre.)

Source délicieuse , en misères féconde ,
Que voulez-vous de moi , flatteuses voluptés ?
Heureux attachements de la chair et du monde ,
Que ne me quittez-vous , quand je vous ai quittés ?
Allez , honneurs , plaisirs , qui me livrez la guerre :
Toute votre félicité ,
Sujette à l'instabilité ,
En moins de rien tombe par terre ;
Et comme elle a l'éclat du verre ,
Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuissants ;
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire

¹ VAR. Puisque c'est pour Sévère , à tout je me dispense.

POLYEUCTE.

Lui-même , à mon défaut , fera la récompense.

Le plus tôt vaut le mieux ; va donc , et promptement.

CLÉON.

J'y cours , et vous m'aurez ici dans un moment.

Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.
Il étale à son tour des revers équitables

Par qui les grands sont confondus ;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables ¹,
Sont d'autant plus inévitables,
Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang. Décie impitoyable ²,
Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens :
De ton heureux destin vois la suite effroyable ;
Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens.
Encore un peu plus outre , et ton heure est venue ;

Rien ne t'en saurait garantir ;
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nue ,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colère ;
Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux ³ ;
Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père,
Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux :
Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine.

Monde, pour moi tu n'as plus rien ⁴ :
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flamme toute divine ;
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,

¹ VAR. Dessus ces illustres coupables.

² VAR. Tigre affamé de sang , Décie impitoyable.

³ VAR. Qu'un rival plus puissant lui donne dans les yeux.

⁴ VAR. Vains appas , vous ne m'êtes rien.

Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir :
 De vos sacrés attraites les âmes possédées
 Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
 Vous promettez beaucoup, et donnez davantage :
 Vos biens ne sont point inconstants ;
 Et l'heureux trépas que j'attends
 Ne vous sert que d'un doux passage
 Pour nous introduire au partage
 Qui nous rend à jamais contents.

C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre,
 Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.

Je la vois : mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé,
 N'en goûte plus l'appas dont il était charmé ;
 Et mes yeux, éclairés des célestes lumières,
 Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières.

SCÈNE III.

POLYEUCTE, PAULINE, GARDES.

POLYEUCTE.

Madame, quel dessein vous fait me demander ?
 Est-ce pour me combattre, ou pour me seconder ?
 Cet effort généreux de votre amour parfaite ¹
 Vient-il à mon secours, vient-il à ma défaite ?
 Apportez-vous ici la haine, ou l'amitié,
 Comme mon ennemie, ou ma chère moitié ?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'ennemis que vous-même ;
 Seul vous vous haïssez lorsque chacun vous aime ²,
 Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé :

¹ VAR. Et l'effort généreux de cette amour parfaite
 Vient-il à mon secours, ou bien à ma défaite ?

² VAR. Vous seul vous haïssez, lorsque chacun vous aime.

Ne veuillez pas vous perdre, et vous êtes sauvé.
 A quelque extrémité que votre crime passe,
 Vous êtes innocent si vous vous faites grâce.
 Daignez considérer le sang dont vous sortez,
 Vos grandes actions, vos rares qualités ;
 Chéri de tout le peuple , estimé chez le prince ,
 Gendre du gouverneur de toute la province ,
 Je ne vous compte à rien le nom de mon époux ;
 C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour vous .
 Mais après vos exploits , après votre naissance ,
 Après votre pouvoir , voyez notre espérance ;
 Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
 Ce qu'à nos tristes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE.

Je considère plus ; je sais mes avantages ,
 Et l'espoir que sur eux forment les grands courages :
 Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers ,
 Que troublent les soucis , que suivent les dangers ;
 La mort nous les ravit , la fortune s'en joue ;
 Aujourd'hui dans le trône , et demain dans la boue ;
 Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents ,
 Que peu de vos Césars en ont joui longtemps.

J'ai de l'ambition , mais plus noble et plus belle :
 Cette grandeur périt , j'en veux une immortelle ,
 Un bonheur assuré , sans mesure et sans fin ,
 Au-dessus de l'envie , au-dessus du destin .
 Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie
 Qui tantôt , qui soudain me peut être ravie ;
 Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit ,
 Et ne peut m'assurer de celui qui le suit ?

PAULINE.

Voilà de vos chrétiens les ridicules songes ;
 Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges :
 Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux.

Mais , pour en disposer, ce sang est-il à vous ?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage ;
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage :
Vous la devez au prince, au public, à l'État.

POLYEUCTE.

Je la voudrais pour eux perdre dans un combat ;
Je sais quel en est l'heur, et quelle en est la gloire.
Des aïeux de Décie on vante la mémoire ;
Et ce nom, précieux encore à vos Romains ,
Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains.
Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne ;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne :
Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort ?

PAULINE.

Quel Dieu !

POLYEUCTE.

Tout beau , Pauline : il entend vos paroles ;
Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles ,
Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,
De bois, de marbre ou d'or, comme vous les voulez :
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre ;
Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien !

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment ; laissez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir :
Il m'ôte des périls que j'aurais pu courir,
Et, sans me laisser lieu de tourner en arrière,

Sa faveur me couronne entrant dans la carrière ;
 Du premier coup de vent il me conduit au port,
 Et, sortant du baptême, il m'envoie à la mort.
 Si vous pouviez comprendre, et le peu qu'est la vie,
 Et de quelles douceurs cette mort est suivie !...
 Mais que sert de parler de ces trésors cachés
 A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés ?

PAULINE.

Cruel ! car il est temps que ma douleur éclate,
 Et qu'un juste reproche accable une ame ingrate,
 Est-ce là ce beau feu ? sont-ce là tes serments ?
 Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments ?
 Je ne te parlais point de l'état déplorable
 Où ta mort va laisser ta femme inconsolable ;
 Je croyais que l'amour t'en parlerait assez,
 Et je ne voulais pas de sentiments forcés :
 Mais cette amour si ferme et si bien méritée
 Que tu m'avais promise, et que je t'ai portée,
 Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
 Te peut-elle arracher une larme, un soupir ?
 Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie ¹ ;
 Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie ;
 Et ton cœur, insensible à ces tristes appas,
 Se figure un bonheur où je ne serai pas !
 C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée ?
 Je te suis odieuse après m'être donnée !

POLYEUCTE.

Hélas !

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à sortir !
 Encor s'il commençait un heureux repentir ²,
 Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverais de charmes !

¹ VAR. Tu me quittes, ingrat, et mêmes avec joie.

VAR. Encore s'il marquait un heureux repentir.

Mais courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verse, et plutôt à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer !
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne ;
Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs ¹,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs :
Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière ;
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.

Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne ;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne :
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux ? qu'oses-tu souhaiter ?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAULINE.

Que plutôt... !

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense :
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu ;
Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,

¹ VAR. Et si l'on peut au ciel emporter des douleurs.
J'en emporte de voir l'excès de vos malheurs.

Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-

PAULINE. [même.

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas¹.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations!

POLYEUCTE.

Célestes vérités!

PAULINE.

Étrange aveuglement!

POLYEUCTE.

Éternelles clartés!

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline!

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine!

PAULINE.

Va, cruel, va mourir; tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.

PAULINE.

Oui, je t'y vais laisser; ne t'en mets plus en peine;
Je vais...

¹ VAR. Au nom de cet amour, venez suivre mes pas.

SCÈNE IV.

POLYEUCTE, PAULINE, SÉVÈRE, FABIAN;

GARDES.

PAULINE.

Mais quel dessein en ce lieu vous amène,
Sévère? Aurait-on cru qu'un cœur si généreux ¹
Pût venir jusqu'ici braver un malheureux?

POLYEUCTE.

Vous traitez mal, Pauline, un si rare mérite;
A ma seule prière il rend cette visite.

Je vous ai fait, seigneur, une incivilité ²,
Que vous pardonnerez à ma captivité.
Possesseur d'un trésor dont je n'étais pas digne,
Souffrez avant ma mort que je vous le résigne ³,
Et laisse la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une femme jamais pût recevoir des cieux
Aux mains du plus vaillant et du plus honnête homme
Qu'ait adoré la terre et qu'ait vu naître Rome.
Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous;
Ne la refusez pas de la main d'un époux :
S'il vous a désunis, sa mort vous va rejoindre.
Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre;
Rendez-lui votre cœur, et recevez sa foi :
Vivez heureux ensemble, et mourez comme moi;
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte désire.

Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.
Allons, gardes, c'est fait.

¹ VAR. Sévère, est-ce le fait d'un homme généreux
De venir jusqu'ici braver un malheureux?

² VAR. Je vous ai fait, seigneur, une incivilité.

³ VAR. Souffrez, avant mourir, que je vous la résigne.

SCÈNE V.

SÉVÈRE, PAULINE, FABIAN.

SÉVÈRE.

Dans mon étonnement,
Je suis confus pour lui de son aveuglement;
Sa résolution a si peu de pareilles,
Qu'à peine je me fie encore à mes oreilles;
Un cœur qui vous chérit (mais quel cœur assez bas
Aurait pu vous connaître, et ne vous chérir pas?),
Un homme aimé de vous, sitôt qu'il vous possède,
Sans regret il vous quitte : il fait plus, il vous cède;
Et, comme si vos feux étaient un don fatal,
Il en fait un présent lui-même à son rival!
Certes, ou les chrétiens ont d'étranges manies,
Ou leurs félicités doivent être infinies,
Puisque, pour y prétendre, ils osent rejeter
Ce que de tout l'empire il faudrait acheter.

Pour moi, si mes destins, un peu plus tôt propices,
Eussent de votre hymen honoré mes services,
Je n'aurais adoré que l'éclat de vos yeux,
J'en aurais fait mes rois, j'en aurais fait mes dieux;
On m'aurait mis en poudre, on m'aurait mis en cendre,
Avant que...

PAULINE.

Brisons là; je crains de trop entendre,
Et que cette chaleur, qui sent vos premiers feux,
Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.
Sévère, connaissez Pauline tout entière.

Mon Polyeucte touche à son heure dernière;
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment;
Vous en êtes la cause encor qu'innocemment.
Je ne sais si votre âme, à vos désirs ouverte,

Aurait osé former quelque espoir sur sa perte :
Mais sachez qu'il n'est point de si cruels trépas
Où d'un front assuré je ne porte mes pas ,
Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs que je n'endure,
Plutôt que de souiller une gloire si pure ,
Que d'épouser un homme , après son triste sort ,
Qui de quelque façon soit cause de sa mort :
Et , si vous me croyiez d'une âme si peu saine ,
L'amour que j'eus pour vous tournerait tout en haine.
Vous êtes généreux ; soyez-le jusqu'au bout.
Mon père est en état de vous accorder tout ,
Il vous craint ; et j'avance encor cette parole ,
Que , s'il perd mon époux , c'est à vous qu'il l'immoie.
Sauvez ce malheureux , employez-vous pour lui ;
Faites-vous un effort pour lui servir d'appui.
Je sais que c'est beaucoup que ce que je demande ;
Mais plus l'effort est grand , plus la gloire en est grande.
Conserver un rival dont vous êtes jaloux ,
C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous ;
Et si ce n'est assez de votre renommée ,
C'est beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée ,
Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher ,
Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher :
Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévère.
Adieu. Résolvez seul ce que vous voulez faire ¹ ;
Si vous n'êtes pas tel que je l'ose espérer ,
Pour vous priser encor je le veux ignorer.

¹ VAR. Je m'en vais sans réponse , après cette prière ;
Et si vous n'êtes tel que je l'ose espérer.

SCÈNE VI.

SÉVÈRE, FABIAN.

SÉVÈRE.

Qu'est-ce ci, Fabian? quel nouveau coup de foudre
Tombe sur mon bonheur, et le réduit en poudre!
Plus je l'estime près, plus il est éloigné;
Je trouve tout perdu quand je crois tout gagné;
Et toujours la fortune, à me nuire obstinée,
Tranche mon espérance aussitôt qu'elle est née;
Avant qu'offrir des vœux je reçois des refus :
Toujours triste, toujours et honteux et confus
De voir que lâchement elle ait osé renaitre,
Qu'encor plus lâchement elle ait osé paraître;
Et qu'une femme enfin dans la calamité ¹
Me fasse des leçons de générosité.

Votre belle âme est haute autant que malheureuse,
Mais elle est inhumaine autant que généreuse,
Pauline; et vos douleurs avec trop de rigueur
D'un amant tout à vous tyrannisent le cœur.
C'est donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne;
Que je serve un rival lorsqu'il vous abandonne;
Et que, par un cruel et généreux effort,
Pour vous rendre en ses mains je l'arrache à la mort.

FABIAN.

Laissez à son destin cette ingrate famille;
Qu'il accorde, s'il veut, le père avec la fille,
Polyeucte et Félix, l'épouse avec l'époux :
D'un si cruel effort quel prix espérez-vous?

SÉVÈRE.

La gloire de montrer à cette âme si belle

¹ VAR. Et qu'une femme enfin dans l'infélicité.

Que Sévère l'égale, et qu'il est digne d'elle ;
Qu'elle m'était bien due , et que l'ordre des cieux
En me la refusant m'est trop injurieux.

FABIAN.

Sans accuser le sort ni le ciel d'injustice ,
Prenez garde au péril qui suit un tel service ;
Vous hasardez beaucoup , seigneur, pensez-y bien.
Quoi ! vous entreprenez de sauver un chrétien !
Pouvez-vous ignorer pour cette secte impie
Quelle est et fut toujours la haine de Décie ?
C'est un crime vers lui si grand , si capital ,
Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SÉVÈRE.

Cet avis serait bon pour quelque âme commune.
S'il tient entre ses mains ma vie et ma fortune ,
Je suis encor Sévère ; et tout ce grand pouvoir
Ne peut rien sur ma gloire , et rien sur mon devoir.
Ici l'honneur m'oblige , et j'y veux satisfaire ;
Qu'après , le sort se montre ou propice ou contraire ,
Comme son naturel est toujours inconstant ,
Périssant glorieux , je périrai content.

Je te dirai bien plus , mais avec confiance :

La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense :
On les hait ; la raison , je ne la connais point ;
Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.

• Par curiosité j'ai voulu les connaître :

On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître ;

Et sur cette croyance on punit du trépas

Des mystères secrets que nous n'entendons pas.

Mais Cérès Éleusine , et la Bonne déesse ,

Ont leurs secrets comme eux à Rome et dans la Grèce ;

Encore impunément nous souffrons en tous lieux ,

Leur Dieu seul excepté , toute sorte de dieux :

Tous les monstres d'Égypte ont leurs temples dans Rome ;

Nos aïeux à leur gré faisaient un dieu d'un homme ;
Et, leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,
Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs :
Mais, à parler sans fard de tant d'apothéoses,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.

Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout ,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout :
Mais, si j'ose entre nous dire ce qu'il me semble ,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble ;
Et, me dût leur colère écraser à tes yeux ,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux ¹.
Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes ,
Les vices détestés, les vertus florissantes ;
Ils font des vœux pour nous qui les persécutons ;
Et, depuis tant de temps que nous les tourmentons ,
Les a-t-on vus mutins ? les a-t-on vus rebelles ?
Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles ?
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux ;
Et, lions au combat, ils meurent en agneaux .
J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre .
Allons trouver Félix ; commençons par son gendre ;
Et contentons ainsi, d'une seule action ,
Et Pauline, et ma gloire, et ma compassion.

Après ces vers venaient, dans les éditions de 1643-48, les quatre suivants, que Corneille a supprimés :

Peut-être qu'après tout les croyances publiques
Ne sont qu'inventions de sages politiques,
Pour contenir un peuple ou bien pour l'émouvoir,
Et dessus sa faiblesse affermir leur pouvoir.

Et deux vers plus bas, on lisait encore ceux-ci, qui ne se trouvent que dans les premières éditions, 1643-48 :

Jamais un adultère, un traître, un assassin ;
Jamais d'ivrognerie, et jamais de larcin :
Ce n'est qu'amour entre eux, que charité sincère ;
Chacun y chérit l'autre, et le secourt en frère.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

FÉLIX, ALBIN, CLÉON.

FÉLIX.

Albin, as-tu bien vu la fourbe de Sévère ?
As-tu bien vu sa haine ? et vois-tu ma misère ?

ALBIN.

Je n'ai vu rien en lui qu'un rival généreux ,
Et ne vois rien en vous qu'un père rigoureux.

FÉLIX.

Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine ¹ !
Dans l'âme il hait Félix et dédaigne Pauline ;
Et, s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui
Les restes d'un rival trop indignes de lui.
Il parle en sa faveur, il me prie, il menace ,
Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grâce ;
Tranchant du généreux, il croit m'épouvanter :
L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer.
Je sais des gens de cour quelle est la politique ² ,
J'en connais mieux que lui la plus fine pratique.
C'est en vain qu'il tempête et feint d'être en fureur :
Je vois ce qu'il prétend auprès de l'empereur.
De ce qu'il me demande il m'y ferait un crime ;
Épargnant son rival, je serais sa victime ;
Et, s'il avait affaire à quelque maladroit ,
Le piège est bien tendu, sans doute il le perdrait :

¹ VAR. Que tu le connais mal ! tout son fait n'est que mine.

² VAR. Je connais avant lui la cour et ses intrigues ,
J'en connais les détours, j'en connais les pratiques.

Mais un vieux courtisan est un peu moins crédule ¹;
Il voit quand on le joue, et quand on dissimule;
Et moi j'en ai tant vu de toutes les façons,
Qu'à lui-même au besoin j'en ferais des leçons.

ALBIN.

Dieux! que vous vous gênez par cette défiance!

FÉLIX.

Pour subsister en cour c'est la haute science.
Quand une fois un homme a droit de nous haïr,
Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir;
Toute son amitié nous doit être suspecte.
Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte,
Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit,
Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

ALBIN.

Grâce, grâce, seigneur! que Pauline l'obtienne!

FÉLIX.

Celle de l'empereur ne suivrait pas la mienne;
Et, loin de le tirer de ce pas dangereux ²,
Ma bonté ne ferait que nous perdre tous deux.

ALBIN.

Mais Sévère promet...

FÉLIX.

Albin, je m'en défie,
Et connais mieux que lui la haine de Décie;
En faveur des chrétiens s'il choquait son courroux,
Lui-même assurément se perdrait avec nous.

Je veux tenter pourtant encore une autre voie.
Amenez Polyeucte; et si je le renvoie,
S'il demeure insensible à ce dernier effort,
Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

¹ VAR. Mais un vieux courtisan n'est pas si fort crédule.

² VAR. Et, loin de le tirer de ce pas hasardeux.

ALBIN.

Votre ordre est rigoureux.

FÉLIX.

Il faut que je le suive,
Si je veux empêcher qu'un désordre n'arrive.
Je vois le peuple ému pour prendre son parti ;
Et toi-même tantôt tu m'en as averti :
Dans ce zèle pour lui qu'il fait déjà paraître ,
Je ne sais si longtemps j'en pourrais être maître ;
Peut-être dès demain , dès la nuit , dès ce soir ,
J'en verrais des effets que je ne veux pas voir ;
Et Sévère aussitôt , courant à sa vengeance ,
M'irait calomnier de quelque intelligence.
Il faut rompre ce coup , qui me serait fatal.

ALBIN.

Que tant de prévoyance est un étrange mal ¹ !
Tout vous nuit , tout vous perd , tout vous fait de l'ombrage ,
Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage ;
Que c'est mal le guérir que le désespérer.

FÉLIX.

En vain après sa mort il voudra murmurer ;
Et , s'il ose venir à quelque violence ,
C'est à faire à céder deux jours à l'insolence :
J'aurai fait mon devoir , quoi qu'il puisse arriver.
Mais Polyeucte vient , tâchons à le sauver.
Soldats , retirez-vous , et gardez bien la porte.

SCÈNE II.

FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN.

FÉLIX

As-tu donc pour la vie une haine si forte ,

¹ VAR. Que votre déliance est un étrange mal !

Malheureux Polyeucte ? et la loi des chrétiens
T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens ?

POLYEUCTE.

Je ne hais point la vie , et j'en aime l'usage ,
Mais sans attachement qui sente l'esclavage ,
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens ;
La raison me l'ordonne , et la loi des chrétiens ;
Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre ,
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

FÉLIX.

Te suivre dans l'abîme où tu te veux jeter ?

POLYEUCTE.

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter.

FÉLIX.

Donne-moi pour le moins le temps de la connaître ;
Pour me faire chrétien , sers-moi de guide à l'être ;
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foi ,
Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE.

N'en riez point , Félix , il sera votre juge ;
Vous ne trouverez point devant lui de refuge ;
Les rois et les bergers y sont d'un même rang :
De tous les siens sur vous il vengera le sang.

FÉLIX.

Je n'en répandrai plus , et , quoi qu'il en arrive ,
Dans la foi des chrétiens je souffrirai qu'on vive ;
J'en serai protecteur.

POLYEUCTE.

Non , non , persécutez ,

Et soyez l'instrument de nos félicités :

Celle d'un vrai chrétien n'est que dans les souffrances¹ ;
Les plus cruels tourments lui sont des récompenses.

¹ VAR. Aussi bien un chrétien n'est rien sans les souffrances ;
Les plus cruels tourments nous sont des récompenses.

Dieu, qui rend le centuple aux bonnes actions,
Pour comble donne encor les persécutions :
Mais ces secrets pour vous sont fâcheux à comprendre ;
Ce n'est qu'à ses élus que Dieu les fait entendre.

FÉLIX.

Je te parle sans fard, et veux être chrétien.

POLYEUCTE.

Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien ?

FÉLIX.

La présence importune...

POLYEUCTE.

Et de qui ? de Sévère ?

FÉLIX.

Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colère :
Dissimule un moment jusques à son départ.

POLYEUCTE.

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard ?
Portez à vos païens, portez à vos idoles
Le sucre empoisonné que sèment vos paroles.
Un chrétien ne craint rien, ne dissimule rien ;
Aux yeux de tout le monde il est toujours chrétien.

FÉLIX.

Ce zèle de ta foi ne sert qu'à te séduire,
Si tu cours à la mort plutôt que de m'instruire.

POLYEUCTE.

Je vous en parlerais ici hors de saison ;
Elle est un don du ciel, et non de la raison ;
Et c'est là que bientôt, voyant Dieu face à face ,
Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grâce.

FÉLIX.

Ta perte cependant me va désespérer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains de quoi la réparer ;
En vous ôtant un gendre, on vous en donne un autre

Dont la condition répond mieux à la vôtre ;
Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

FÉLIX.

Cesse de me tenir ce discours outrageux.
Je t'ai considéré plus que tu ne mérites ;
Mais, malgré ma bonté, qui croît plus tu l'irrites ¹
Cette insolence enfin te rendrait odieux,
Et je me vengerais aussi bien que nos dieux.

POLYEUCTE.

Quoi ! vous changez bientôt d'humeur et de langage !
Le zèle de vos dieux rentre en votre courage !
Celui d'être chrétien s'échappe ! et par hasard
Je vous viens d'obliger à me parler sans fard !

FÉLIX.

Va, ne présume pas que, quoi que je te jure,
De tes nouveaux docteurs je suive l'imposture.
Je flattais ta manie, afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher ;
Je voulais gagner temps pour ménager ta vie
Après l'éloignement d'un flatteur de Décie ;
Mais j'ai trop fait d'injure à nos dieux tout-puissants ;
Choisis de leur donner ton sang, ou de l'encens.

POLYEUCTE.

Mon choix n'est point douteux. Mais j'aperçois Pauline :
O ciel !

SCÈNE III.

FÉLIX, POLYEUCTE, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine ?
Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour ?
Ne pourrai-je fléchir la nature ou l'amour ?

¹ VAR. Mais, malgré ma bonté, qui croît quand tu l'irrites.

Et n'obtiendrai-je rien d'un époux ni d'un père ?

FÉLIX.

Parlez à votre époux.

POLYEUCTE.

Vivez avec Sévère.

PAULINE.

Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager.

POLYEUCTE.

Mon amour, par pitié, cherche à vous soulager ¹ ;
Il voit quelle douleur dans l'âme vous possède ,
Et sait qu'un autre amour en est le seul remède.
Puisqu'un si grand mérite a pu vous enflammer,
Sa présence toujours a droit de vous charmer :
Vous l'aimiez, il vous aime, et sa gloire augmentée...

PAULINE.

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée,
Et pour me reprocher, au mépris de ma foi,
Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi ?
Vois, pour te faire vaincre un si fort adversaire,
Quels efforts à moi-même il a fallu me faire ;
Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur
Si justement acquis à son premier vainqueur ;
Et si l'ingratitude en ton cœur ne domine ,
Fais quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline :
Apprends d'elle à forcer ton propre sentiment ;
Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement ;
Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie ,
Pour vivre sous tes lois à jamais asservie.
Si tu peux rejeter de si justes désirs ,
Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs ;
Ne désespère pas une âme qui t'adore.

¹ VAR. Ma pitié, tant s'en faut, cherche à vous soulager ;
Notre amour vous emporte à des douleurs si vraies ,
Que rien qu'un autre amour ne peut guérir ces plaies.

POLYEUCTE.

Je vous l'ai déjà dit, et vous le dis encore,
Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.
Je ne méprise point vos pleurs, ni votre foi;
Mais, de quoi que pour vous notre amour m'entretienne,
Je ne vous connais plus, si vous n'êtes chrétienne.
C'en est assez, Félix, reprenez ce courroux,
Et sur cet insolent vengez vos dieux, et vous.

PAULINE.

Ah! mon père, son crime à peine est pardonnable;
Mais s'il est insensé, vous êtes raisonnable:
La nature est trop forte, et ses aimables traits
Imprimés dans le sang ne s'effacent jamais:
Un père est toujours père, et sur cette assurance
J'ose appuyer encore un reste d'espérance.

Jetez sur votre fille un regard paternel:
Ma mort suivra la mort de ce cher criminel;
Et les dieux trouveront sa peine illégitime,
Puisqu'elle confondra l'innocence et le crime,
Et qu'elle changera, par ce redoublement,
En injuste rigueur un juste châtiment;
Nos destins, par vos mains rendus inséparables,
Nous doivent rendre heureux ensemble, ou misérables;
Et vous seriez cruel jusques au dernier point,
Si vous désunissiez ce que vous avez joint.
Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire;
Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.
Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,
Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FÉLIX.

Oui, ma fille, il est vrai qu'un père est toujours père;
Rien n'en peut effacer le sacré caractère;
Je porte un cœur sensible, et vous l'avez percé.
Je me joins avec vous contre cet insensé.

Malheureux Polyeucte , es-tu seul insensible ?
 Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible ?
 Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché ¹ ?
 Peux-tu voir tant d'amour sans en être touché ?
 Ne reconnais-tu plus ni beau-père , ni femme ,
 Sans amitié pour l'un , et pour l'autre sans flamme ?
 Pour reprendre les noms et de gendre et d'époux ,
 Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux ?

POLYEUCTE.

Que tout cet artifice est de mauvaise grâce ² !
 Après avoir deux fois essayé la menace ,
 Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort ,
 Après avoir tenté l'amour et son effort ,
 Après m'avoir montré cette soif du baptême ,
 Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même ,
 Vous vous joignez ensemble ! Ah , ruses de l'enfer !
 Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher !
 Vos résolutions usent trop de remise ;
 Prenez la vôtre enfin , puisque la mienne est prise.

Je n'adore qu'un Dieu , maître de l'univers ,
 Sous qui tremblent le ciel , la terre , et les enfers ;
 Un Dieu qui , nous aimant d'une amour infinie ,
 Voulut mourir pour nous avec ignominie ,
 Et qui , par un effort de cet excès d'amour ³ ,
 Veut pour nous en victime être offert chaque jour .
 Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre .
 Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :
 Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux ;
 Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux ;
 La prostitution , l'adultère , l'inceste ,
 Le vol , l'assassinat , et tout ce qu'on déteste ,

¹ VAR. Peux-tu voir tant de pleurs d'un cœur si détaché ?

² VAR. Que tout cet artifice est de mauvaise grâce !

³ VAR. Et qui , pour un excès de cette même amour .

C'est exemple qu'à suivre offrent vos immortels.
J'ai profané leur temple, et brisé leurs autels;
Je le ferais encor si j'avais à le faire,
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévere,
Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.

FÉLIX.

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur :
Adore-les, ou meurs !

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Impie !

Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Tu l'es ? O cœur trop obstiné !
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous ?

FÉLIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.

Chère Pauline, adieu ; conservez ma mémoire.

PAULINE.

Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs¹.

POLYEUCTE.

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FÉLIX

Qu'on l'ôte de mes yeux, et que l'on m'obéisse.
Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

¹ VAR. Je te suivrai partout, et mêmes au trépas.

POLYEUCTE.

Sortez de votre erreur, ou ne me suivez pas.

SCÈNE IV.

FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

Je me fais violence, Albin, mais je l'ai dû ;
 Ma bonté naturelle aisément m'eût perdu.
 Que la rage du peuple à présent se déploie,
 Que Sévère en fureur tonne, éclate, foudroie,
 M'étant fait cet effort, j'ai fait ma sûreté.
 Mais n'es-tu point surpris de cette dureté ?
 Vois-tu comme le sien des cœurs impénétrables
 Ou des impiétés à ce point exécrables ?
 Du moins j'ai satisfait mon esprit affligé ¹ :
 Pour amollir son cœur je n'ai rien négligé ;
 J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes :
 Et certes, sans l'horreur de ses derniers blasphèmes,
 Qui m'ont rempli soudain de colère et d'effroi,
 J'aurais eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN.

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire,
 Qui tient je ne sais quoi d'une action trop noire,
 Indigne de Félix, indigne d'un Romain,
 Répandant votre sang par votre propre main.

FÉLIX.

Ainsi l'ont autrefois versé Brute et Manlie ;
 Mais leur gloire en a crû, loin d'en être affaiblie ;
 Et quand nos vieux héros avaient de mauvais sang ²,
 Ils eussent, pour le perdre, ouvert leur propre flanc.

ALBIN.

Votre ardeur vous séduit ; mais, quoi qu'elle vous die ,

¹ VAR. Du moins j'ai satisfait à mon cœur affligé :
 Pour amollir le sien je n'ai rien négligé.

² VAR. Jamais nos vieux héros n'ont eu de mauvais sang,
 Qu'ils n'eussent pour le perdre ouvert leur propre flanc.

Quand vous la sentirez une fois refroidie,
Quand vous verrez Pauline, et que son désespoir
Par ses pleurs et ses cris saura vous émouvoir...

FÉLIX.

Tu me fais souvenir qu'elle a suivi ce traître,
Et que ce désespoir qu'elle fera paraître
De mes commandements pourra troubler l'effet :
Va donc y donner ordre, et voir ce qu'elle fait ;
Romps ce que ses douleurs y donneraient d'obstacle ;
Tire-la, si tu peux, de ce triste spectacle ;
Tâche à la consoler. Va donc ; qui te retient ?

ALBIN.

Il n'en est pas besoin, seigneur, elle revient.

SCÈNE V.

FÉLIX, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

Père barbare, achève, achève ton ouvrage ;
Cette seconde hostie est digne de ta rage :
Joins ta fille à ton gendre ; ose : que tardes-tu ?
Tu vois le même crime, ou la même vertu :
Ta barbarie en elle a les mêmes matières.
Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières ;
Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir,
M'a dessillé les yeux, et me les vient d'ouvrir.

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée :
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée ;
Je suis chrétienne enfin , n'est-ce point assez dit ?
Conserve en me perdant ton rang et ton crédit ;
Redoute l'empereur, appréhende Sévère :
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire ;
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas ;
Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.

Mène, mène-moi voir tes dieux que je déteste ;
 Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste.
 On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
 Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez,
 Et, saintement rebelle aux lois de la naissance,
 Une fois envers toi manquer d'obéissance.
 Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir :
 C'est la grâce qui parle, et non le désespoir.
 Le faut-il dire encor, Félix ? je suis chrétienne ;
 Affermis par ma mort ta fortune et la mienne ;
 Le coup à l'un et l'autre en sera précieux,
 Puisqu'il t'assure en terre en m'élevant aux cieux.

SCÈNE VI.

FÉLIX, SÉVÈRE, PAULINE, ALBIN, FABIAN.

SÉVÈRE.

Père dénaturé, malheureux politique,
 Esclave ambitieux d'une peur chimérique ;
 Polyeucte est donc mort ! et par vos cruautés
 Vous pensez conserver vos tristes dignités !
 La faveur que pour lui je vous avais offerte,
 Au lieu de le sauver, précipite sa perte !
 J'ai prié, menacé, mais sans vous émouvoir ;
 Et vous m'avez cru fourbe, ou de peu de pouvoir !
 Eh bien ! à vos dépens vous verrez que Sévère ¹
 Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire ;
 Et par votre ruine il vous fera juger
 Que qui peut bien vous perdre eût pu vous protéger.
 Continuez aux dieux ce service fidèle ;
 Par de telles horreurs montrez-leur votre zèle.
 Adieu ; mais quand l'orage éclatera sur vous,

¹ VAR. Lh bien ! à vos dépens vous saurez que Sévère.

Ne doutez point du bras dont partiront les coups.

FÉLIX.

Arrêtez-vous, seigneur, et d'une âme apaisée¹
Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.

Ne me reprochez plus que par mes cruautés
Je tâche à conserver mes tristes dignités ;
Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre .
Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre ,
Je m'y trouve forcé par un secret appas ;
Je cède à des transports que je ne connais pas ;
Et, par un mouvement que je ne puis entendre ,
De ma fureur je passe au zèle de mon gendre .
C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent
Pour son persécuteur prie un Dieu tout-puissant ;
Son amour épandu sur toute la famille
Tire après lui le père aussi bien que la fille .
J'en ai fait un martyr, sa mort me fait chrétien :
J'ai fait tout son bonheur, il veut faire le mien .
C'est ainsi qu'un chrétien se venge et se courrouce :
Heureuse cruauté dont la suite est si douce !
Donne la main, Pauline. Apportez des liens ;
Immolez à vos dieux ces deux nouveaux chrétiens .
Je le suis , elle l'est ; suivez votre colère .

PAULINE.

Qu'heureusement enfin je retrouve mon père !
Cet heureux changement rend mon bonheur parfait .

FÉLIX.

Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait .

SÉVÈRE.

Qui ne serait touché d'un si tendre spectacle !
De pareils changements ne vont point sans miracle :
Sans doute vos chrétiens, qu'on persécute en vain ,

¹ VAR. Arrêtez-vous . Sévère , et d'une âme apaisée .

Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain ;
Ils mènent une vie avec tant d'innocence ,
Que le ciel leur en doit quelque reconnaissance :
Se relever plus forts , plus ils sont abattus ,
N'est pas aussi l'effet des communes vertus.
Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pu dire ;
Je n'en vois point mourir que mon cœur n'en soupire ;
Et peut-être qu'un jour je les connaîtrai mieux.
J'approuve cependant que chacun ait ses dieux,
Qu'il les serve à sa mode et sans peur de la peine.
Si vous êtes chrétien, ne craignez plus ma haine ;
Je les aime, Félix, et de leur protecteur
Je n'en veux pas sur vous faire un persécuteur.

Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque ;
Servez bien votre Dieu, servez notre monarque.
Je perdrai mon crédit envers Sa Majesté,
Ou vous verrez finir cette sévérité¹ :
Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

FÉLIX.

Daigne le ciel en vous achever son ouvrage ,
Et, pour vous rendre un jour ce que vous méritez ,
Vous inspirer bientôt toutes ses vérités !

Nous autres, bénissons notre heureuse aventure :
Allons à nos martyrs donner la sépulture,
Baiser leurs corps sacrés, les mettre en digne lieu,
Et faire retentir partout le nom de Dieu.

¹ VAR. On bien il quittera cette sévérité.

EXAMEN DE POLYEUCTE.

Ce martyr est rapporté par Surius sur le neuvième de janvier. Polyeucte vivait en l'année 250, sous l'empereur Dèce. Il était Arménien, ami de Néarque, et gendre de Félix, qui avait la commission de l'empereur pour faire exécuter ses édits contre les chrétiens. Cet ami l'ayant résolu à se faire chrétien, il déchira ces édits qu'on publiait, arracha les idoles des mains de ceux qui les portaient sur les autels pour les adorer, les brisa contre terre, résista aux larmes de sa femme Pauline, que Félix employa auprès de lui pour le ramener à leur culte, et perdit la vie par l'ordre de son beau-père, sans autre baptême que celui de son sang. Voilà ce que m'a prêté l'histoire ; le reste est de mon invention.

Pour donner plus de dignité à l'action, j'ai fait Félix gouverneur d'Arménie, et ai pratiqué un sacrifice public, afin de rendre l'occasion plus illustre, et donner un prétexte à Sévère de venir en cette province, sans faire éclater son amour avant qu'il en eût l'aveu de Pauline¹. Ceux qui veulent arrêter nos héros dans une médiocre bonté, où quelques interprètes d'Aristote bornent leur vertu, ne trouveront pas ici leur compte, puisque celle de Polyeucte va jusqu'à la sainteté, et n'a aucun mélange de faiblesse. J'en ai déjà parlé ailleurs ; et pour confirmer ce que j'en ai dit par quelques autorités, j'ajouterai ici que Minturnus, dans son *Traité du poète*, agite cette question, *Si la passion de Jésus-Christ et les martyres des saints*

¹ Ceci répond à toutes les objections de Voltaire. Sévère, dit-il, ne devait-il pas expédier de la frontière un exprès à Félix, et lui demander Pauline ? Quoi ! il a des lettres de faveur pour épouser Pauline, et il ne les a pas montrées en arrivant ! *Il ne voulait pas*, répond Corneille, et Sévère lui-même le dit dans la pièce, *faire éclater son amour avant qu'il en eût l'aveu de Pauline*. Voltaire, ayant le projet de commenter Corneille, devait au moins consulter les différents examens que ce grand homme a mis à la suite de ses pièces, ou les lire avec plus d'attention. (P.)

doivent être exclus du théâtre à cause qu'ils passent cette médiocre bonté, et résout en ma faveur. Le célèbre Heinsius, qui non-seulement a traduit la *Poétique* de notre philosophie, mais a fait un *Traité de la Constitution de la Tragédie* selon sa pensée, nous en a donné une sur le martyre des Innocents. L'illustre Grotius a mis sur la scène la Passion même de Jésus-Christ et l'histoire de Joseph ; et le savant Buchanan a fait la même chose de celle de Jephté, et de la mort de saint Jean-Baptiste. C'est sur ces exemples que j'ai hasardé ce poème, où je me suis donné des licences qu'ils n'ont pas prises, de changer l'histoire en quelque chose, et d'y mêler des épisodes d'invention : aussi m'était-il plus permis sur cette matière qu'à eux sur celle qu'ils ont choisie. Nous ne devons qu'une croyance pieuse à la vie des saints, et nous avons le même droit sur ce que nous en tirons pour le porter sur le théâtre, que sur ce que nous empruntons des autres histoires ; mais nous devons une foi chrétienne et indispensable à tout ce qui est dans la *Bible*, qui ne nous laisse aucune liberté d'y rien changer. J'estime toutefois qu'il ne nous est pas défendu d'y ajouter quelque chose, pourvu qu'il ne détruise rien de ces vérités dictées par le Saint-Esprit. Buchanan ni Grotius ne l'ont pas fait dans leurs poèmes ; mais aussi ne les ont-ils pas rendus assez fournis pour notre théâtre, et ne s'y sont proposé pour exemple que la constitution la plus simple des anciens. Heinsius a plus osé qu'eux dans celui que j'ai nommé : les anges qui bercent l'enfant Jésus, et l'ombre de Marianne avec les furies qui agitent l'esprit d'Hérode, sont des agréments qu'il n'a pas trouvés dans l'Évangile. Je crois même qu'on en peut supprimer quelque chose, quand il y a apparence qu'il ne plairait pas sur le théâtre, pourvu qu'on ne mette rien en la place ; car alors ce serait changer l'histoire, ce que le respect que nous devons à l'Écriture ne permet point. Si j'avais à y exposer celle de David et de Bethsabée, je ne décrirais pas comme il en devint amoureux en la voyant se baigner dans une fontaine, de peur que l'image de cette nudité ne fit une impression trop chatouilleuse dans l'esprit de l'auditeur ; mais je me contenterais de le peindre avec de l'amour pour elle, sans

parler aucunement de quelle manière cet amour se serait emparé de son cœur.

Je reviens à *Polyeucte*, dont le succès a été très-heureux. Le style n'en est pas si fort ni si majestueux que celui de *Cinna* et de *Pompée*, mais il a quelque chose de plus touchant; et les tendresses de l'amour humain y font un si agréable mélange avec la fermeté du divin, que sa représentation a satisfait tout ensemble les dévots et les gens du monde. A mon gré, je n'ai point fait de pièce où l'ordre du théâtre soit plus beau et l'enchaînement des scènes mieux ménagé. L'unité d'action, et celle de jour et de lieu, y ont leur justesse, et les scrupules qui peuvent naître touchant ces deux dernières se dissiperont aisément, pour peu qu'on me veuille prêter de cette faveur que l'auditeur nous doit toujours, quand l'occasion s'en offre, en reconnaissance de la peine que nous avons prise à le divertir.

Il est hors de doute que si nous appliquons ce poëme à nos coutumes, le sacrifice se fait trop tôt après la venue de Sévère; et cette précipitation sortira du vraisemblable par la nécessité d'obéir à la règle. Quand le roi envoie ses ordres dans les villes pour y faire rendre des actions de grâces pour ses victoires, ou pour d'autres bénédictions qu'il reçoit du ciel, on ne les exécute pas dès le jour même; mais aussi il faut du temps pour assembler le clergé, les magistrats et les corps de ville, et c'est ce qui en fait différer l'exécution. Nos acteurs n'avaient ici aucune de ces assemblées à faire.

Il suffisait de la présence de Sévère et de Félix, et du ministère du grand prêtre; et ainsi nous n'avons eu aucun besoin de remettre ce sacrifice à un autre jour. D'ailleurs, comme Félix craignait ce favori, qu'il croyait irrité du mariage de sa fille, il était bien aise de lui donner le moins d'occasion de tarder qu'il lui était possible, et de tâcher, durant son peu de séjour, à gagner son esprit par une prompte complaisance, et montrer tout ensemble une impatience d'obéir aux volontés de l'empereur.

L'autre scrupule regarde l'unité de lieu, qui est assez exacte, puisque tout s'y passe dans une salle ou antichambre com-

munie aux appartements de Félix et de sa fille. Il semble que la bienséance y soit un peu forcée pour conserver cette unité au second acte, en ce que Pauline vient jusque dans cette antichambre pour trouver Sévère, dont elle devrait attendre la visite dans son cabinet. A quoi je réponds qu'elle a eu deux raisons de venir au-devant de lui : l'une pour faire plus d'honneur à un homme dont son père redoutait l'indignation, et qu'il lui avait commandé d'adoucir en sa faveur ; l'autre, pour rompre plus aisément la conversation avec lui, en se retirant dans ce cabinet, s'il ne voulait pas la quitter à sa prière, et se délivrer, par cette retraite, d'un entretien dangereux pour elle ; ce qu'elle n'eût pu faire si elle eût reçu sa visite dans son appartement.

Sa confidence avec Stratonice, touchant l'amour qu'elle avait eu pour ce cavalier, me fait faire une réflexion sur le temps qu'elle prend pour cela. Il s'en fait beaucoup sur nos théâtres d'affections qui ont déjà duré deux ou trois ans, dont on attend à révéler le secret justement au jour de l'action qui se présente, et non-seulement sans aucune raison de choisir ce jour-là plutôt qu'un autre pour le déclarer, mais lors même que vraisemblablement on s'en est dû ouvrir beaucoup auparavant avec la personne à qui on en fait confidence. Ce sont choses dont il faut instruire le spectateur en les faisant apprendre par un des acteurs à l'autre ; mais il faut prendre garde avec soin que celui à qui on les apprend ait eu lieu de les ignorer jusque-là aussi bien que le spectateur, et que quelque occasion tirée du sujet oblige celui qui les récite à rompre enfin un silence qu'il a gardé si longtemps. L'infante, dans *le Cid*, avoue à Léonor l'amour secret qu'elle a pour lui, et l'aurait pu faire un an ou six mois plus tôt. Cléopâtre, dans *Pompée*, ne prend pas des mesures plus justes avec Charmion ; elle lui conte la passion de César pour elle, et comme

Chaque jour ses courriers

Lui portent en tribut ses vœux et ses lauriers.

Cependant, comme il ne paraît personne avec qui elle ait plus d'ouverture de cœur qu'avec cette Charmion, il y a grande apparence que c'était elle-même dont cette reine se servait

pour introduire ces courriers, et qu'ainsi elle devait savoir déjà tout ce commerce entre César et sa maîtresse. Du moins il fallait marquer quelque raison qui lui eût laissé ignorer jusque-là tout ce qu'elle lui apprend, et de quel autre ministère cette princesse s'était servie pour recevoir ces courriers. Il n'en va pas de même ici. Pauline ne s'ouvre avec Stratonice que pour lui faire entendre le songe qui la trouble, et les sujets qu'elle a de s'en alarmer; et comme elle n'a fait ce songe que la nuit d'auparavant, et qu'elle ne lui eût jamais révélé son secret sans cette occasion qui l'y oblige, on peut dire qu'elle n'a point eu lieu de lui faire cette confidence plus tôt qu'elle ne l'a faite.

Je n'ai point fait de narration de la mort de Polyeucte, parce que je n'avais personne pour la faire ni pour l'écouter, que des païens qui ne la pouvaient ni écouter, ni faire que comme ils avaient fait et écouté celle de Néarque; ce qui aurait été une répétition et marque de stérilité, et n'aurait pas d'ailleurs répondu à la dignité de l'action principale, qui est terminée par là. Ainsi j'ai mieux aimé la faire connaître par un saint emportement de Pauline, que cette mort a convertie, que par un récit qui n'eût point eu de grâce dans une bouche indigne de le prononcer. Félix son père se convertit après elle; et ces deux conversions, quoique miraculeuses, sont si ordinaires dans les martyres, qu'elles ne sortent point de la vraisemblance, parce qu'elles ne sont pas de ces événements rares et singuliers qu'on ne peut tirer en exemple; et elles servent à remettre le calme dans les esprits de Félix, de Sévère, et de Pauline, que sans cela j'aurais eu bien de la peine à retirer du théâtre dans un état qui rendit la pièce complète, en ne laissant rien à souhaiter à la curiosité de l'auditeur.

POMPÉE,

TRAGÉDIE.

1641.

A MONSEIGNEUR

L'ÉMINENTISSIME

CARDINAL MAZARIN.

MONSEIGNEUR,

Je présente le grand Pompée à Votre Éminence, c'est-à-dire le plus grand personnage de l'ancienne Rome au plus illustre de la nouvelle; je mets sous la protection du premier ministre de notre jeune roi un héros qui, dans sa bonne fortune, fut le protecteur de beaucoup de rois, et qui, dans sa mauvaise, eut encore des rois pour ses ministres. Il espère de la générosité de Votre Éminence qu'elle ne dédaignera pas de lui conserver cette seconde vie que j'ai tâché de lui redonner, et que, lui rendant cette justice qu'elle fait rendre par tout le royaume, elle le vengera pleinement de la mauvaise politique de la cour d'Égypte. Il l'espère, et avec raison, puisque, dans le peu de séjour qu'il a fait en France, il a déjà su de la voix publique que les maximes dont vous vous servez pour la conduite de cet État ne sont point fondées sur d'autres principes que ceux de la vertu. Il a su d'elle les obligations que vous a la France de l'avoir choisie pour votre seconde mère, qui vous est d'autant plus redevable, que les grands services que vous lui rendez sont de purs effets de votre inclination et de votre zèle, et non pas des devoirs de votre naissance. Il a su d'elle que Rome s'est acquittée envers notre jeune monarque de ce qu'elle devait à ses prédécesseurs, par le présent qu'elle lui a fait de votre personne. Il a su d'elle

enfin que la solidité de votre prudence et la netteté de vos lumières enfantent des conseils si avantageux pour le gouvernement, qu'il semble que ce soit vous à qui, par un esprit de prophétie, notre Virgile ait adressé ce vers il y a plus de seize siècles :

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Voilà, MONSEIGNEUR, ce que ce grand homme a appris en apprenant à parler français :

Pauca, sed a pleno venientia pectore veri.

Et comme la gloire de Votre Éminence est assurée sur la fidélité de cette voix publique, je n'y mêlerai point la faiblesse de mes pensées, ni la rudesse de mes expressions, qui pourraient diminuer quelque chose de son éclat ; et je n'ajouterai rien aux célèbres témoignages qu'elle vous rend, qu'une profonde vénération pour les hautes qualités qui vous les ont acquis, avec une protestation très-sincère et très-inviolable d'être toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ÉMINENCE,

Le très-humble, très-obéissant et
très-fidèle serviteur,

CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Si je voulais faire ici ce que j'ai fait en mes deux derniers ouvrages, et te donner le texte ou l'abrégé des auteurs dont cette histoire est tirée, afin que tu pusses remarquer en quoi je m'en serais écarté pour l'accommoder au théâtre, je ferais un avant-propos dix fois plus long que mon poëme, et j'aurais à rapporter des livres entiers de presque tous ceux qui ont écrit l'histoire romaine. Je me contenterai de t'avertir que celui dont je me suis le plus servi a été le poëte Lucain, dont la lecture m'a rendu si amoureux de la force de ses pensées et de la majesté de son raisonnement, qu'afin d'en enrichir notre langue j'ai fait cet effort pour réduire en poëme dramatique ce qu'il a traité en épique. Tu trouveras ici cent ou deux cents vers traduits ou imités de lui¹. J'ai tâché de suivre ce grand homme dans le reste, et de prendre son caractère quand son exemple m'a manqué : si je suis demeuré bien loin derrière, tu en jugeras. Cependant j'ai cru ne te déplaire pas de te donner ici trois passages qui ne viennent pas mal à mon sujet. Le premier est un épitaphe² de Pompée, prononcé par Caton dans Lucain. Les deux autres sont deux peintures de Pompée et de César, tirées de Velleius Paterculus. Je les laisse en latin, de peur que ma traduction n'ôte trop de leur grâce et de leur force. Les dames se les feront expliquer.

¹ C'est le huitième livre de Lucain qui a fourni à Corneille le sujet de Pompée.

² *Épitaphe* était alors du genre masculin.

EPITAPHIUM POMPEII MAGNI.

CATO, APUD LUCANUM, LIB. IX ¹.

Civis obit, inquit, multum majoribus impar
Nosse modum juris, sed in hoc tamen utilis aëvo,
Cui non ulla fuit justî reverentia : salva
Libertate potens, et solus plebe parata
Privatus servire sibi, rectorque senatus,
Sed regnantis, erat. Nil belli jure poposcit :
Quæque dari voluit, voluit sibi posse negari.
Immodicas possedit opes, sed plura retentis
Intulit : invasit ferrum; sed ponere norat.
Prætulit arma togæ; sed pacem armatus amavit.
Juvit sumpta ducem, juvit dimissa potestas.
Casta domus, luxuque carens, corruptaque numquam
Fortuna domini. Clarum et venerabile nomen
Gentibus, et multum nostræ quod proderat urbi.
Olim vera fides, Sylla Marioque receptis,
Libertatis obit : Pompeio rebus adempto
Nunc et ficta perit. Non jam regnare pudebit :
Nec color imperii, nec frons erit ulla senatus.
O felix, cui summa dies fuit obvia victo,
Et cui quærendos Pharium scelus obtulit enses!
Forsitan in soceri potuisset viveret regno.
Scire mori, sors prima viris, sed proxima, cogi.
Et mihi, si fati aliena in jura venimus,
Da talem, Fortuna, Jubam : non deprecor hosti
Servari, dum me servet cervice recisa.

ICON POMPEII MAGNI.

VELLEIUS PATERCULUS, LIB. II, C. XXIX.

Fuit hic genitus matre Lucilia, stirpis senatoriæ, forma
excellens, non ea qua flos commendatur ætatis, sed dignitate

¹ V. 190 et seqq.

et constantia : quæ in illam conveniens amplitudinem, fortunam quoque ejus ad ultimum vitæ comitata est diem : innocentia eximius, sanctitate præcipuus, eloquentia medius : potentia quæ honoris causa ad eum deferretur, non ut ab eo occuparetur, cupidissimus : dux bello peritissimus : civis in toga (nisi ubi vereretur ne quem haberet parem) modestissimus, amicitiarum tenax, in offensis exorabilis, in reconcilianda gratia fidelissimus, in accipienda satisfactione facillimus, potentia sua numquam aut raro ad impotentiam usus, pene omnium votorum expers, nisi numeraretur inter maxima, in civitate libera dominaque gentium, indignari, cum omnes cives jure haberet pares, quemquam æqualem dignitate conspicere.

ICON C. J. CÆSARIS.

VELLEIUS PATERCULUS, LIB. II, C. XLII.

Hic nobilissima Juliorum genitus familia, et, quod inter omnes antiquissimos constabat, ab Anchise ac Venere deducens genus, forma omnium civium excellentissimus, vigore animi acerrimus, munificentia effusissimus, animo super humanam et naturam et fidem evectus, magnitudine cogitationum, celeritate bellandi, patientia periculorum, Magno illi Alexandro, sed sobrio, neque iracundo, simillimus : qui denique semper et somno et cibo in vitam, non in voluptatem uteretur.

PERSONNAGES.

JULES-CÉSAR.

MARC-ANTOINE.

LÉPIDE.

CORNÉLIE, femme de Pompée.

PTOLOMÉE, roi d'Égypte.

CLÉOPATRE, sœur de Ptolomée. [gypte.

ACHILLAS, lieutenant général des armées du roi d'Égypte.

PHOTIN, chef du conseil d'Égypte.

SEPTIME, tribun romain, à la solde du roi d'Égypte.

CHARMION, dame d'honneur de Cléopâtre.

ACHORÉE, écuyer de Cléopâtre.

PHILIPPE, affranchi de Pompée.

TROUPE DE ROMAINS.

TROUPE D'ÉGYPTIENS.

La scène est en Alexandrie, dans le palais de Ptolomée.

POMPÉE¹.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PTOLOMÉE, PHOTIN, ACHILLAS, SEPTIME.

PTOLOMÉE.

Le destin se déclare, et nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-père et du gendre.
Quand les dieux étonnés semblaient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.
Ses fleuves teints de sang et rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides,
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ses champs empestés confusément épars,
Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents²
De quoi faire la guerre au reste des vivants,
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée,
Justifiant César, a condamné Pompée³.
Ce déplorable chef du parti le meilleur,
Que sa fortune lasse abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, et laisse à la mémoire
Des changements du sort une éclatante histoire⁴.

¹ Les variantes ont été recueillies dans les éditions de 1644-48. — Dans la première édition (1644), cette tragédie avait pour titre : *la Mort de Pompée*; et c'est ainsi qu'aujourd'hui encore on la désigne ordinairement. (LEF...)

² VAR. Et de leurs troncs pourris exhalent dans les vents.

³ VAR. Justifie César, et condamne Pompée.

⁴ VAR. Des changements du sort une effroyable histoire.

Il fuit, lui qui, toujours triomphant et vainqueur,
 Vit ses prospérités égaler son grand cœur;
 Il fuit, et dans nos ports, dans nos murs, dans nos villes;
 Et, contre son beau-père ayant besoin d'asiles,
 Sa déroute orgueilleuse en cherche aux mêmes lieux
 Où contre les Titans en trouvèrent les dieux :
 Il croit que ce climat, en dépit de la guerre,
 Ayant sauvé le ciel, sauvera bien la terre,
 Et, dans son désespoir à la fin se mêlant,
 Pourra prêter l'épaule au monde chancelant ¹.
 Oui, Pompée avec lui porte le sort du monde,
 Et veut que notre Égypte, en miracles féconde,
 Serve à sa liberté de sépulcre ou d'appui,
 Et relève sa chute, ou trébuche sous lui.

C'est de quoi, mes amis, nous avons à résoudre;
 Il apporte en ces lieux les palmes ou la foudre :
 S'il couronna le père, il hasarde le fils;
 Et, nous l'ayant donnée, il expose Memphis.
 Il faut le recevoir ou hâter son supplice ²,
 Le suivre, ou le pousser dedans le précipice.
 L'un me semble peu sûr, l'autre peu généreux;
 Et je crains d'être injuste, ou d'être malheureux ³.
 Quoi que je fasse enfin, la fortune ennemie
 M'offre bien des périls, ou beaucoup d'infamie :
 C'est à moi de choisir, c'est à vous d'aviser
 A quel choix vos conseils doivent me disposer ⁴.
 Il s'agit de Pompée, et nous aurons la gloire
 D'achever de César ou troubler la victoire;
 Et je puis dire enfin que jamais potentat
 N'eut à délibérer d'un si grand coup d'État.

¹ VAR. Pourra prêter épaule au monde chancelant.

² VAR. Il faut, ou recevoir, ou hâter son supplice.

³ VAR. Et je crains d'être injuste, et d'être malheureux.

⁴ VAR. A quel choix vos conseils me doivent disposer.

PHOTIN.

Seigneur, quand par le fer les choses sont vidées ¹,
La justice et le droit sont de vaines idées;
Et qui veut être juste en de telles saisons
Balance le pouvoir, et non pas les raisons ².

Voyez donc votre force; et regardez Pompée,
Sa fortune abattue, et sa valeur trompée.
César n'est pas le seul qu'il fuie en cet État ³ :
Il fuit et le reproche et les yeux du sénat,
Dont plus de la moitié piteusement étale
Une indigne curée aux vautours de Pharsale;
Il fuit Rome perdue, il fuit tous les Romains ⁴,
A qui par sa défaite il met les fers aux mains;
Il fuit le désespoir des peuples et des princes
Qui vengeraient sur lui le sang de leurs provinces ⁵,
Leurs États et d'argent et d'hommes épuisés,
Leurs trônes mis en cendre, et leurs sceptres brisés :
Auteur des maux de tous, il est à tous en butte,
Et fuit le monde entier écrasé sous sa chute.
Le défendez-vous seul contre tant d'ennemis?
L'espoir de son salut en lui seul était mis,
Lui seul pouvait pour soi : cédez alors qu'il tombe.
Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe ⁶,
Sous qui tout l'univers se trouve foudroyé,
Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé?

¹ VAR. Sire, quand par le fer les choses sont vidées.

² IMIT. Metiri sua regna decet, viresque fateri.

³ IMIT. Nec soceri tantum arma fugit : fugit ora senatus,
Cujus thessalicas saturat pars magna volucres.

⁴ IMIT. Et metuit gentes quas uno in sanguine mixtas
Deseruit, regesque timet quorum omnia mersit.

⁵ VAR. Qui veut venger sur lui le sang de leurs provinces.

⁶ IMIT. Tu, Ptolemæe, potes Magni fulcire ruinam
Sub qua Roma jacet?

Quand on veut soutenir ceux que le sort accable ¹,
 A force d'être juste on est souvent coupable ;
 Et la fidélité qu'on garde imprudemment ²,
 Après un peu d'éclat, traîne un long châtiment,
 Trouve un noble revers, dont les coups invincibles,
 Pour être glorieux, ne sont pas moins sensibles.

Seigneur, n'attirez point le tonnerre en ces lieux ³ ;
 Rangez-vous du parti des destins et des dieux ⁴,
 Et sans les accuser d'injustice ou d'outrage,
 Puisqu'ils font les heureux, adorez leur ouvrage ⁵ ;
 Quels que soient leurs décrets, déclarez-vous pour eux,
 Et, pour leur obéir, perdez le malheureux.
 Pressé de toutes parts des colères célestes,
 Il en vient dessus vous faire fondre les restes ;
 Et sa tête, qu'à peine il a pu dérober ⁶,
 Toute prête de choir, cherche avec qui tomber.
 Sa retraite chez vous en effet n'est qu'un crime ;
 Elle marque sa haine, et non pas son estime ;
 Il ne vient que vous perdre en venant prendre port ;
 Et vous pouvez douter s'il est digne de mort !
 Il devait mieux remplir nos vœux et notre attente ⁷,
 Faire voir sur ses nefs la victoire flottante ;
 Il n'eût ici trouvé que joie et que festins :
 Mais puisqu'il est vaincu, qu'il s'en prenne aux destins.
 J'en veux à sa disgrâce, et non à sa personne ⁸ :

¹ IMIT. Jus et fas multos faciunt, Ptolemae, nocentes.

² IMIT. Dat pœnas laudata fides, cum sustinet, inquit,
 Quos fortuna premit.

³ VAR. Sire, n'attirez point le tonnerre en ces lieux.

⁴ IMIT. Fatis accede, deisque.

⁵ IMIT. Et cole felices, miseros fuge.

⁶ IMIT. Postquam nulla manet rerum fiducia, quarit
 Cum qua gente cadat.

⁷ IMIT. Votis tua fovimus arma.

⁸ IMIT. Hoc ferrum, quod fata jubent proferre, paravi.

J'exécute à regret ce que le ciel ordonne ;
 Et du même poignard pour César destiné
 Je perce en soupirant son cœur infortuné.
 Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de sa tête
 Mettre à l'abri la vôtre, et parer la tempête.
 Laissez nommer sa mort un injuste attentat :
 La justice n'est pas une vertu d'État.
 Le choix des actions ou mauvaises ou bonnes ¹
 Ne fait qu'anéantir la force des couronnes ;
 Le droit des rois consiste à ne rien épargner ;
 La timide équité détruit l'art de régner.
 Quand on craint d'être injuste, on a toujours à craindre ² ;
 Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre ,
 Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd ,
 Et voler sans scrupule au crime qui lui sert ³.

C'est là mon sentiment. Achillas et Septime
 S'attacheront peut-être à quelque autre maxime.
 Chacun a son avis ; mais , quel que soit le leur ,
 Qui punit le vaincu ne craint point le vainqueur.

ACHILLAS.

Seigneur, Photin dit vrai : mais , quoique de Pompée ⁴
 Je voie et la fortune et la valeur trompée ,
 Je regarde son sang comme un sang précieux ,
 Qu'au milieu de Pharsale ont respecté les dieux.
 Non qu'en un coup d'État je n'approuve le crime ;
 Mais , s'il n'est nécessaire , il n'est point légitime ;
 Et quel besoin ici d'une extrême rigueur ?

Non tibi, sed victo. Ferium tua viscera, Magne ;
 Malueram soceri.

¹ IMIT. Sceptrorum vis tota perit, si pendere justa
 Incipit.

² IMIT. Semper metuet, quem sæva pudebunt.

³ VAR. Et voler sans scrupule au crime qui le sert.

⁴ VAR. Sire, Photin dit vrai ; mais , quoique de Pompée.

Qui n'est point au vaincu ne craint point le vainqueur. ¹
Neutre jusqu'à présent, vous pouvez l'être encore ;
Vous pouvez adorer César, si l'on l'adore :
Mais, quoique vos encens le traitent d'immortel,
Cette grande victime est trop pour son autel ;
Et sa tête immolée au dieu de la victoire
Imprime à votre nom une tache trop noire :
Ne le pas secourir suffit sans l'opprimer.
En usant de la sorte, on ne vous peut blâmer.
Vous lui devez beaucoup ; par lui Rome animée
A fait rendre le sceptre au feu roi Ptolomée :
Mais la reconnaissance et l'hospitalité
Sur les âmes des rois n'ont qu'un droit limité.
Quoi que doive un monarque, et dût-il sa couronne,
Il doit à ses sujets encor plus qu'à personne,
Et cesse de devoir quand la dette est d'un rang
A ne point s'acquitter qu'aux dépens de leur sang.
S'il est juste d'ailleurs que tout se considère,
Que hasardait Pompée en servant votre père ?
Il se voulut par là faire voir tout-puissant,
Et vit croître sa gloire en le rétablissant.
Il le servit enfin, mais ce fut de la langue ;
La bourse de César fit plus que sa harangue :
Sans ses mille talents, Pompée et ses discours
Pour rentrer en Égypte étaient un froid secours.
Qu'il ne vante donc plus ses mérites frivoles,
Les effets de César valent bien ses paroles :
Et si c'est un bienfait qu'il faut rendre aujourd'hui ,
Comme il parla pour vous, vous parlerez pour lui.
Ainsi vous le pouvez et devez reconnaître.
Le recevoir chez vous, c'est recevoir un maître ,
Qui, tout vaincu qu'il est, bravant le nom de roi ,

¹ Imit. Quidquid non fuerit Magni, dum bella geruntur,
Nec victoris erit.

Dans vos propres États vous donnerait la loi.

Fermez-lui donc vos ports , mais épargnez sa tête.
S'il le faut toutefois , ma main est toute prête ;
J'obéis avec joie , et je serais jaloux ¹
Qu'autre bras que le mien portât les premiers coups.

SEPTIME.

Seigneur, je suis Romain , je connais l'un et l'autre.
Pompée a besoin d'aide , il vient chercher la vôtre :
Vous pouvez , comme maître absolu de son sort ,
Le servir , le chasser , le livrer vif ou mort.
Des quatre le premier vous serait trop funeste ;
Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reste.

Le chasser , c'est vous faire un puissant ennemi ,
Sans obliger par là le vainqueur qu'à demi ,
Puisque c'est lui laisser et sur mer et sur terre
La suite d'une longue et difficile guerre ,
Dont peut-être tous deux également lassés
Se vengeraient sur vous de tous les maux passés.
Le livrer à César n'est que la même chose :
Il lui pardonnera , s'il faut qu'il en dispose ,
Et , s'armant à regret de générosité ,
D'une fausse clémence il fera vanité ,
Heureux de l'asservir en lui donnant la vie ,
Et de plaire par là même à Rome asservie ,
Cependant que , forcé d'épargner son rival ,
Aussi bien que Pompée il vous voudra du mal.

Il faut le délivrer du péril et du crime ,
Assurer sa puissance , et sauver son estime ,
Et du parti contraire en ce grand chef détruit ,
Prendre sur vous le crime , et lui laisser le fruit ².
C'est là mon sentiment , ce doit être le vôtre :

¹ VAR. Je sais obéir, sire , et je serais jaloux.

² VAR. Prendre sur vous la honte , et lui laisser le fruit.

Par là vous gagnez l'un, et ne craignez plus l'autre.
 Mais, suivant d'Achillas le conseil hasardeux,
 Vous n'en gagnez aucun, et les perdez tous deux.

PTOLOMÉE.

N'examinons donc plus la justice des causes,
 Et cédon's au torrent qui roule toutes choses ¹.
 Je passe au plus de voix, et de mon sentiment
 Je veux bien avoir part à ce grand changement.

Assez et trop longtemps l'arrogance de Rome
 A cru qu'être Romain c'était être plus qu'homme.
 Abattons sa superbe avec sa liberté ;
 Dans le sang de Pompée éteignons sa fierté ;
 Tranchons l'unique espoir où tant d'orgueil se fonde,
 Et donnons un tyran à ces tyrans du monde.
 Secondons le destin qui les veut mettre aux fers ²,
 Et prêtons-lui la main pour venger l'univers.
 Rome, tu serviras ; et ces rois que tu braves,
 Et que ton insolence ose traiter d'esclaves, •
 Adoreront César avec moins de douleur,
 Puisqu'il sera ton maître aussi bien que le leur.

Allez donc, Achillas, allez avec Septime
 Nous immortaliser par cet illustre crime.
 Qu'il plaise au ciel ou non, laissez-m'en le souci.
 Je crois qu'il veut sa mort, puisqu'il l'amène ici.

ACHILLAS.

Seigneur, je crois tout juste alors qu'un roi l'ordonne ³.

PTOLOMÉE.

Allez, et hâtez-vous d'assurer ma couronne ;
 Et vous ressouvenez que je mets en vos mains
 Le destin de l'Égypte et celui des Romains.

¹ VAR. Et cédon's au torrent qui traîne toutes choses.

² VAR. Consentons au destin qui les veut mettre aux fers.

³ VAR. Sire, je crois tout juste alors qu'un roi l'ordonne.

SCÈNE II.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Photin , ou je me trompe , ou ma sœur est déçue.
De l'abord de Pompée elle espère autre issue.
Sachant que de mon père il a le testament,
Elle ne doute point de son couronnement;
Elle se croit déjà souveraine maîtresse
D'un sceptre partagé que sa bonté lui laisse;
Et , se promettant tout de leur vieille amitié,
De mon trône en son âme elle prend la moitié,
Où de son vain orgueil les cendres rallumées
Poussent déjà dans l'air de nouvelles fumées.

PHOTIN.

Seigneur, c'est un motif que je ne disais pas ¹,
Qui devait de Pompée avancer le trépas.
Sans doute il jugerait de la sœur et du frère
Suivant le testament du feu roi votre père,
Son hôte et son ami , qui l'en daigna saisir ² :
Jugez après cela de votre déplaisir.
Ce n'est pas que je veuille , en vous parlant contre elle ,
Rompre les sacrés nœuds d'une amour fraternelle ;
Du trône et non du cœur je la veux éloigner,
Car c'est ne régner pas qu'être deux à régner :
Un roi qui s'y résout est mauvais politique ;
Il détruit son pouvoir quand il le communique ;
Et les raisons d'État... Mais , seigneur , la voici ³

¹ VAR. Sire, c'est un motif que je ne disais pas.

² VAR. Son hôte et son ami , qui l'en voulut saisir.

³ VAR. Et les raisons d'État... Mais, sire , la voici.

SCÈNE III.

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, PHOTIN.

CLÉOPATRE.

Seigneur, Pompée arrive, et vous êtes ici ¹ !

PTOLOMÉE.

J'attends dans mon palais ce guerrier magnanime,
Et lui viens d'envoyer Achillas et Septime.

CLÉOPATRE.

Quoi ! Septime à Pompée , à Pompée Achillas !

PTOLOMÉE.

Si ce n'est assez d'eux , allez , suivez leurs pas.

CLÉOPATRE.

Donc pour le recevoir c'est trop que de vous-même ?

PTOLOMÉE.

Ma sœur, je dois garder l'honneur du diadème.

CLÉOPATRE.

Si vous en portez un , ne vous en souvenez
Que pour baiser la main de qui vous le tenez , [me.
Que pour en faire hommage aux pieds d'un si grand hom-

PTOLOMÉE.

Au sortir de Pharsale est-ce ainsi qu'on le nomme ?

CLÉOPATRE.

Fût-il dans son malheur de tous abandonné,
Il est toujours Pompée , et vous a couronné.

PTOLOMÉE.

Il n'en est plus que l'ombre , et couronna mon père ,
Dont l'ombre et non pas moi lui doit ce qu'il espère ;
Il peut aller , s'il veut , dessus son monument ²
Recevoir ses devoirs et son remerciement.¹ VAR. Sire, Pompée arrive, et vous êtes ici.² VAR. S'il veut, il peut aller dessus son monument.

CLÉOPATRE.

Après un tel bienfait, c'est ainsi qu'on le traite !

PTOLOMÉE.

Je m'en souviens, ma sœur, et je vois sa défaite.

CLÉOPATRE.

Vous la voyez de vrai, mais d'un œil de mépris.

PTOLOMÉE.

Le temps de chaque chose ordonne et fait le prix.
Vous qui l'estimez tant, allez lui rendre hommage ;
Mais songez qu'au port même il peut faire naufrage.

CLÉOPATRE.

Il peut faire naufrage, et même dans le port !
Quoi ! vous auriez osé lui préparer la mort !

PTOLOMÉE.

J'ai fait ce que les dieux m'ont inspiré de faire,
Et que pour mon État j'ai jugé nécessaire.

CLÉOPATRE.

Je ne le vois que trop, Photin et ses pareils
Vous ont empoisonné de leurs lâches conseils :
Ces âmes que le ciel ne forma que de boue...

PHOTIN.

Ce sont de nos conseils, oui, madame, et j'avoue...

CLÉOPATRE.

Photin, je parle au roi, vous répondrez pour tous
Quand je m'abaisserai jusqu'à parler à vous.

PTOLOMÉE, à Photin.

Il faut un peu souffrir de cette humeur hautaine :
Je sais votre innocence et je connais sa haine ;
Après tout, c'est ma sœur, oyez sans repartir.

CLÉOPATRE.

Ah ! s'il est encor temps de vous en repentir¹,
Affranchissez-vous d'eux et de leur tyrannie,

¹ VAR. S'il est, sire, encor temps de vous en repentir.

Rappelez la vertu par leurs conseils bannie ;
 Cette haute vertu dont le ciel et le sang
 Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang.

PTOLOMÉE.

Quoi ! d'un frivole espoir déjà préoccupée,
 Vous me parlez en reine en parlant de Pompée ;
 Et d'un faux zèle ainsi votre orgueil revêtu
 Fait agir l'intérêt sous le nom de vertu !
 Confessez-le, ma sœur, vous sauriez vous en taire ,
 N'était le testament du feu roi notre père :
 Vous savez qu'il le garde.

CLÉOPATRE.

Et vous saurez aussi
 Que la seule vertu me fait parler ainsi,
 Et que, si l'intérêt m'avait préoccupée,
 J'agirais pour César et non pas pour Pompée.
 Apprenez un secret que je voulais cacher,
 Et cessez désormais de me rien reprocher.

Quand ce peuple insolent qu'enferme Alexandrie
 Fit quitter au feu roi son trône et sa patrie ,
 Et que jusque dans Rome il alla du sénat ¹
 Implorer la pitié contre un tel attentat ,
 Il nous mena tous deux pour toucher son courage ,
 Vous, assez jeune encor, moi déjà dans un âge
 Où ce peu de beauté que m'ont donné les cieux
 D'un assez vif éclat faisait briller mes yeux.
 César en fut épris, et du moins j'eus la gloire ²
 De le voir hautement donner lieu de le croire ;
 Mais, voyant contre lui le sénat irrité ,
 Il fit agir Pompée et son autorité.

¹ VAR. Et que, par ces mutins chassé de son État,
 Il fut jusque dans Rome implorer le sénat.

² VAR. César en fut épris, du moins il feignit l'être,
 Et voulut que l'effet le fit bientôt paraître.

Ce dernier nous servit à sa seule prière ,
 Qui de leur amitié fut la preuve dernière :
 Vous en savez l'effet , et vous en jouissez.
 Mais pour un tel amant ce ne fut pas assez ;
 Après avoir pour nous employé ce grand homme ,
 Qui nous gagna soudain toutes les voix de Rome ,
 Son amour en voulut seconder les efforts ,
 Et , nous ouvrant son cœur , nous ouvrit ses trésors :
 Nous eûmes de ses feux , encore en leur naissance ,
 Et les nerfs de la guerre , et ceux de la puissance ,
 Et les mille talents qui lui sont encor dus
 Remirent en nos mains tous nos États perdus.
 Le roi , qui s'en souvint à son heure fatale ,
 Me laissa comme à vous la dignité royale ,
 Et , par son testament , il vous fit cette loi ¹
 Pour me rendre une part de ce qu'il tint de moi.
 C'est ainsi qu'ignorant d'où vint ce bon office ,
 Vous appelez faveur ce qui n'est que justice ,
 Et l'osez accuser d'une aveugle amitié ,
 Quand du tout qu'il me doit il me rend la moitié.

PTOLOMÉE.

Certes , ma sœur , le conte est fait avec adresse.

CLÉOPATRE.

César viendra bientôt , et j'en ai lettre expresse ;
 Et peut-être aujourd'hui vos yeux seront témoins
 De ce que votre esprit s' imagine le moins.
 Ce n'est pas sans sujet que je parlais en reine.
 Je n'ai reçu de vous que mépris et que haine ;
 Et , de ma part du sceptre indigne ravisseur ,
 Vous m'avez plus traitée en esclave qu'en sœur ;
 Même , pour éviter des effets plus sinistres ,
 Il m'a fallu flatter vos insolents ministres ,

¹ VAR. Et par son testament , qui doit servir de loi ,
 Me rendit une part de ce qu'il tint de moi.

Dont j'ai craint jusqu'ici le fer ou le poison.
 Mais Pompée ou César m'en va faire raison.
 Et, quoi qu'avec Photin Achillas en ordonne ,
 Ou l'une ou l'autre main me rendra ma couronne.
 Cependant mon orgueil vous laisse à démêler
 Quel était l'intérêt qui me faisait parler.

SCÈNE IV.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Que dites-vous, ami, de cette âme orgueilleuse ?

PHOTIN.

Seigneur, cette surprise est pour moi merveilleuse¹ ;
 Je n'en sais que penser, et mon cœur, étonné
 D'un secret que jamais il n'aurait soupçonné ,
 Inconstant et confus dans son incertitude ,
 Ne se résout à rien qu'avec inquiétude.

PTOLOMÉE.

Sauverons-nous Pompée ?

PHOTIN.

Il faudrait faire effort ,
 Si nous l'avions sauvé, pour conclure sa mort.
 Cléopâtre vous hait ; elle est fière, elle est belle ;
 Et si l'heureux César a de l'amour pour elle ,
 La tête de Pompée est l'unique présent
 Qui vous fasse contre elle un rempart suffisant.

PTOLOMÉE.

Ce dangereux esprit a beaucoup d'artifice.

PHOTIN.

Son artifice est peu contre un si grand service.

¹ VAR. Sire, cette surprise est pour moi merveilleuse.

PTOLOMÉE.

Mais si , tout grand qu'il est, il cède à ses appas?

PHOTIN.

Il la faudra flatter ; mais ne m'en croyez pas ,
Et , pour mieux empêcher qu'elle ne vous opprime ,
Consultez-en encore Achillas et Septime.

PTOLOMÉE.

Allons donc les voir faire , et montons à la tour ;
Et nous en résoudrons ensemble à leur retour.

ACTE SECOND

SCÈNE I.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Je l'aime , mais l'éclat d'une si belle flamme ,
Quelque brillant qu'il soit , n'éblouit point mon âme ,
Et toujours ma vertu retrace dans mon cœur
Ce qu'il doit au vaincu , brûlant pour le vainqueur.
Aussi qui l'ose aimer porte une âme trop haute
Pour souffrir seulement le soupçon d'une faute ;
Et je le traiterais avec indignité
Si j'aspirais à lui par une lâcheté.

CHARMION.

Quoi ! vous aimez César , et si vous étiez crue ,
L'Égypte pour Pompée armerait à sa vue ,
En prendrait la défense , et , par un prompt secours ,
Du destin de Pharsale arrêterait le cours ?
L'amour certes sur vous a bien peu de puissance.

CLÉOPATRE.

Les princes ont cela de leur haute naissance ;
Leur ame dans leur sang prend des impressions
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions ;
Leur générosité soumet tout à leur gloire ;
Tout est illustre en eux quand ils daignent se croire !
Et si le peuple y voit quelques dérèglements ,
C'est quand l'avis d'autrui corrompt leurs sentiments.
Ce malheur de Pompée achève la ruine.

* VAR. Tout est illustre en eux quand ils osent se croire.

Le roi l'eût secouru , mais Photin l'assassine :
Il croit cette âme basse , et se montre sans foi ;
Mais , s'il croyait la sienne , il agirait en roi.

CHARMION.

Ainsi donc de César l'amante et l'ennemie...

CLÉOPATRE.

Je lui garde une flamme exempte d'infamie ,
Un cœur digne de lui.

CHARMION.

Vous possédez le sien ?

CLÉOPATRE.

Je crois le posséder.

CHARMION.

Mais le savez-vous bien ?

CLÉOPATRE.

Apprends qu'une princesse aimant sa renommée ,
Quand elle dit qu'elle aime , est sûre d'être aimée¹,
Et que les plus beaux feux dont son cœur soit épris
N'oseraient l'exposer aux hontes d'un mépris².

Notre séjour à Rome enflamma son courage :
Là j'eus de son amour le premier témoignage ,
Et depuis jusqu'ici chaque jour ses courriers
M'apportent en tribut ses vœux et ses lauriers.
Partout , en Italie , aux Gaules , en Espagne ,
La fortune le suit , et l'amour l'accompagne.
Son bras ne dompte point de peuples ni de lieux
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux ,
Et , de la même main dont il quitte l'épée
Fumant encor du sang des amis de Pompée ,
Il trace des soupirs , et d'un style plaintif
Dans son champ de victoire il se dit mon captif.

¹ VAR. Quand elle avoue aimer , s'assure d'être aimée.

² VAR. Et , de quelque beau feu que son cœur soit épris ,
Ne s'expose jamais aux hontes d'un mépris.

Oui , tout victorieux il m'écrivit de Pharsale ;
 Et si sa diligence à ses feux est égale ,
 Ou plutôt si la mer ne s'oppose à ses feux ,
 L'Égypte le va voir me présenter ses vœux.
 Il vient , ma Charmion , jusque dans nos murailles ,
 Chercher auprès de moi le prix de ses batailles ,
 M'offrir toute sa gloire , et soumettre à mes lois
 Ce cœur et cette main qui commandent aux rois ¹ :
 Et ma rigueur , mêlée aux faveurs de la guerre ,
 Ferait un malheureux du maître de la terre.

CHARMION.

J'oserais bien jurer que vos charmants appas
 Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas ,
 Et que le grand César n'a rien qui l'importune
 Si vos seules rigueurs ont droit sur sa fortune
 Mais quelle est votre attente , et que prétendez-vous ,
 Puisque d'une autre femme il est déjà l'époux ,
 Et qu'avec Calphurnie un paisible hyménée
 Par des liens sacrés tient son ame enchaînée ?

CLÉOPATRE.

Le divorce , aujourd'hui si commun aux Romains ,
 Peut rendre en ma faveur tous ces obstacles vains :
 César en sait l'usage et la cérémonie :
 Un divorce chez lui fit place à Calphurnie.

CHARMION.

Par cette même voie il pourra vous quitter.

CLÉOPATRE.

Peut-être mon bonheur saura mieux l'arrêter ;
 Peut-être mon amour aura quelque avantage ²

¹ VAR. Et le cœur et la main qui les donnent aux rois ;
 Si bien que ma rigueur , ainsi que le tonnerre ,
 Peut faire un malheureux du maître de la terre.

CHARMION.

J'oserais bien jurer que vos divins appas.

² VAR. Comme il n'a plus d'enfants , ces chers et nouveaux gages

Qui saura mieux que moi ménager son courage.
 Mais laissons au hasard ce qui peut arriver ;
 Achevons cet hymen , s'il se peut achever :
 Ne durât-il qu'un jour, ma gloire est sans seconde
 D'être du moins un jour la maîtresse du monde.
 J'ai de l'ambition , et, soit vice ou vertu,
 Mon cœur sous son fardeau veut bien être abattu ;
 J'en aime la chaleur, et la nomme sans cesse
 La seule passion digne d'une princesse.
 Mais je veux que la gloire anime ses ardeurs,
 Qu'elle mène sans honte au faite des grandeurs ;
 Et je la désavoue alors que sa manie
 Nous présente le trône avec ignominie.

Ne t'étonne donc plus, Charmion , de me voir
 Défendre encor Pompée et suivre mon devoir ;
 Ne pouvant rien de plus pour sa vertu séduite ,
 Dans mon ame en secret je l'exhorte à la fuite ,
 Et voudrais qu'un orage , écartant ses vaisseaux ,
 Malgré lui l'enlevât aux mains de ses bourreaux.
 Mais voici de retour le fidèle Achorée ,
 Par qui j'en apprendrai la nouvelle assurée.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

En est-ce déjà fait, et nos bords malheureux

Me seraient de son cœur de précieux otages.

Ici on lit, dans les éditions de 1644-48, ces quatre vers que Corneille a supprimés :

Et si jamais le ciel favorisait ma couche
 De quelque rejeton de cette illustre souche ,
 Cette heureuse union de mon sang et du sien
 Unirait à jamais son destin et le mien.

Sont-ils déjà souillés d'un sang si généreux ?

ACHORÉE.

Madame , j'ai couru par votre ordre au rivage ;
J'ai vu la trahison , j'ai vu toute sa rage ,
Du plus grand des mortels j'ai vu trancher le sort :
J'ai vu dans son malheur la gloire de sa mort :
Et puisque vous voulez qu'ici je vous raconte
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte .
Écoutez , admirez , et plaignez son trépas.

Ses trois vaisseaux en rade avaient mis voiles bas ;
Et , voyant dans le port préparer nos galères ,
Il croyait que le roi , touché de ses misères ,
Par un beau sentiment d'honneur et de devoir .
Avec toute sa cour le venait recevoir ;
Mais voyant que ce prince , ingrat à ses mérites ¹ ,
N'envoyait qu'un esquif rempli de satellites ,
Il soupçonne aussitôt son manquement de foi ,
Et se laisse surprendre à quelque peu d'effroi :
Enfin , voyant nos bords et notre flotte en armes ,
Il condamne en son cœur ces indignes alarmes ,
Et réduit tous les soins d'un si pressant ennui
A ne hasarder pas Cornélie avec lui .

« N'exposons , lui dit-il , que cette seule tête ²
« A la réception que l'Égypte m'apprête ;
« Et tandis que moi seul j'en courrai le danger ,
« Songe à prendre la fuite afin de me venger .
« Le roi Juba nous garde une foi plus sincère :
« Chez lui tu trouveras et mes fils , et ton père ;
« Mais quand tu les verrais descendre chez Pluton ,

¹ Imit. Quippe fides si pura foret , etc.

Venturum tota Pharium cum classe tyrannum.

² Imit. Longeque a littore casus

Expectate meos , et in hac cervice tyranni

Explore fidem.

« Ne désespère point, du vivant de Caton. »
 Tandis que leur amour en cet adieu conteste ¹,
 Achillas à son bord joint son esquif funeste.
 Septime se présente, et, lui tendant la main ²,
 Le salue empereur en langage romain ;
 Et comme député de ce jeune monarque ,
 « Passez , seigneur, dit-il, passez dans cette barque ;
 « Les sables et les bancs cachés dessous les eaux
 « Rendent l'accès mal sûr à de plus grands vaisseaux. »
 Ce héros voit la fourbe, et s'en moque dans l'âme :
 Il reçoit les adieux des siens et de sa femme ,
 Leur défend de le suivre, et s'avance au trépas
 Avec le même front qu'il donnait les États ;
 La même majesté sur son visage empreinte
 Entre ces assassins montre un esprit sans crainte :
 Sa vertu tout entière à la mort le conduit :
 Son affranchi Philippe est le seul qui le suit ;
 C'est de lui que j'ai su ce que je viens de dire :
 Mes yeux ont vu le reste , et mon cœur en soupire ,
 Et croit que César même à de si grands malheurs
 Ne pourra refuser des soupirs et des pleurs.

CLÉOPATRE.

N'épargnez pas les miens ; achevez , Achorée ,
 L'histoire d'une mort que j'ai déjà pleurée.

ACHORÉE.

On l'amène ; et du port nous le voyons venir,
 Sans que pas un d'entre eux daigne l'entretenir.
 Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.
 Sitôt qu'on a pris terre, on l'invite à descendre ³.

¹ VAR. Il dit, et cependant que leur amour conteste.

² IMIT. Romanus Pharia miles de puppe salutat
 Septimius.

³ VAR. Enfin l'esquif aborde, on l'invite à descendre :
 Il se lève ; et soudain, par derrière, Achillas,
 Comme pour commencer, tirant son coutelas.

Il se lève ; et soudain pour signal Achillas ,
 Derrière ce héros , tirant son coutelas ,
 Septime et trois des siens , lâches enfants de Rome ,
 Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme ,
 Tandis qu'Achillas même , épouvanté d'horreur ,
 De ces quatre enragés admire la fureur .

CLÉOPATRE.

Vous qui livrez la terre aux discordes civiles ,
 Si vous vengez sa mort , dieux , épargnez nos villes !
 N'imputez rien aux lieux , reconnaissez les mains ;
 Le crime de l'Égypte est fait par des Romains .
 Mais que fait et que dit ce généreux courage ?

ACHORÉE.

D'un des pans de sa robe il couvre son visage ¹ ,
 A son mauvais destin en aveugle obéit ,
 Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit ,
 De peur que d'un coup d'œil contre une telle offense ²
 Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance .
 Aucun gémissément à son cœur échappé ³
 Ne le montre , en mourant , digne d'être frappé :
 Immobile à leurs coups , en lui-même il rappelle
 Ce qu'eut de beau sa vie , et ce qu'on dira d'elle .
 Et tient la trahison que le roi leur prescrit
 Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit .
 Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre ;
 Et son dernier soupir est un soupir illustre ⁴ ,
 Qui , de cette grande âme achevant les destins ,
 Étale tout Pompée aux yeux des assassins .

¹ IMIT. Involvit vultus , atque indignatus apertum ,
 Fortunæ præbere caput , tunc lumina pressit .

² VAR. De peur qu'il ne semblât contre une telle offense
 Implorer d'un coup d'œil son aide et sa vengeance .

³ IMIT. Nullo gemitu consensit ad ictum .

⁴ IMIT. Sequè probat moriens .

¹ Sur les bords de l'esquif sa tête enfin penchée ²,
 Par le traître Septime indignement tranchée,
 Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
 Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats;
 On descend, et pour comble à sa noire aventure ³
 On donne à ce héros la mer pour sépulture ⁴,
 Et le tronc sous les flots roule dorénavant
 Au gré de la fortune, et de l'onde, et du vent.
 La triste Cornélie, à cet affreux spectacle ⁵,
 Par de long cris aigus tâche d'y mettre obstacle,
 Défend ce cher époux de la voix et des yeux;
 Puis, n'espérant plus rien, lève les mains aux cieux;
 Et, cédant tout à coup à la douleur plus forte,
 Tombe, dans sa galère, évanouie ou morte ⁶.
 Les siens en ce désastre, à force de ramer,
 L'éloignent de la rive, et regagnent la mer ⁷.
 Mais sa fuite est mal sûre : et l'infâme Septime
 Qui se voit dérober la moitié de son crime,
 Afin de l'achever, prend six vaisseaux au port,

¹ IMIT. Septimius reteggit scisso velamine vultus,
 Collaque in obliquo ponit languentia rostro,
 Tunc nervos venasque secat.
 Vindicat hoc Pharius dextra gestare satelles.

² VAR. Sa tête sur les bords de la barque penchée.

³ VAR. Et pour combler enfin sa tragique aventure.

⁴ IMIT. Littora Pompeium feriunt, truncusque vadosis
 Hunc illuc jactatur aquis.

⁵ VAR. A ce spectacle affreux la triste Cornélie....

CLÉOPATRE.

Dieux ! en quels déplaisirs est-elle ensevelie ?

ACHORÉE.

Ayant toujours suivi ce cher époux des yeux,
 Je l'ai vue élever ses tristes mains aux cieux;
 Puis, cédant aussitôt à la douleur plus forte,
 Tomber, dans sa galère, évanouie ou morte.

⁶ IMIT. Interque suorum
 Lapsa manus rapitur trepida fugiente carina.

⁷ VAR. L'éloignent du rivage, et regagnent la mer.

Et poursuit sur les eaux Pompée après sa mort.

Cependant Achillas porte au roi sa conquête :
 Tout le peuple tremblant en détourne la tête ;
 Un effroi général offre à l'un sous ses pas
 Des abîmes ouverts pour venger ce trépas ;
 L'autre entend le tonnerre ; et chacun se figure¹
 Un désordre soudain de toute la nature ,
 Tant l'excès du forfait, troublant leurs jugements ,
 Présente à leur terreur l'excès des châtimens !

Philippe, d'autre part, montrant sur le rivage
 Dans une âme servile un généreux courage ,
 Examine d'un œil et d'un soin curieux
 Où les vagues rendront ce dépôt précieux ,
 Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre ,
 Dans quelque urne chétive en ramasser la cendre ,
 Et d'un peu de poussière élever un tombeau
 A celui qui du monde eut le sort le plus beau.
 Mais comme vers l'Afrique on poursuit Cornélie,
 On voit d'ailleurs César venir de Thessalie :
 Une flotte paraît, qu'on a peine à compter...

CLÉOPATRE.

C'est lui-même, Achorée, il n'en faut point douter.
 Tremblez, tremblez, méchants, voici venir la foudre ;
 Cléopâtre a de quoi vous mettre tous en poudre ;
 César vient, elle est reine, et Pompée est vengé ;
 La tyrannie est bas , et le sort a changé.

Admironz cependant le destin des grands hommes ,
 Plaignons-les, et par eux jugeons ce que nous sommes.

Ce prince d'un sénat maître de l'univers,
 Dont le bonheur semblait au-dessus du revers² ,
 Lui, que sa Rome a vu, plus craint que le tonnerre ,

¹ VAR. L'autre entend le tonnerre, et l'autre se figure.

² VAR. De qui l'heur semblaît être au-dessus du revers.

Triompher en trois fois des trois parts de la terre,
 Et qui voyait encore en ces derniers hasards
 L'un et l'autre consul suivre ses étendards ;
 Sitôt que d'un malheur sa fortune est suivie ,
 Les monstres de l'Égypte ordonnent de sa vie :
 On voit un Achillas, un Septime, un Photin ,
 Arbitres souverains d'un si noble destin ;
 Un roi qui de ses mains a reçu la couronne
 A ces pestes de cour lâchement l'abandonne .
 Ainsi finit Pompée ; et peut-être qu'un jour
 César éprouvera même sort à son tour.
 Rendez l'augure faux, dieux qui voyez mes larmes,
 Et secondez partout et mes vœux et ses armes !

CHARMION.

Madame, le roi vient, qui pourra vous ouïr.

SCÈNE III.

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, CHARMION.

PTOLOMÉE.

Savez-vous le bonheur dont nous allons jouir,
 Ma sœur ?

CLÉOPATRE.

Oui, je le sais, le grand César arrive :
 Sous les lois de Photin je ne suis plus captive.

PTOLOMÉE.

Vous haïssez toujours ce fidèle sujet ?

CLÉOPATRE.

Non , mais en liberté je ris de son projet.

PTOLOMÉE.

Quel projet faisait-il dont vous puissiez vous plaindre ?

CLÉOPATRE.

J'en ai souffert beaucoup, et j'avais plus à craindre.
 Un si grand politique est capable de tout ;

Et vous donnez les mains à tout ce qu'il résout.

PTOLOMÉE.

Si je suis ses conseils, j'en connais la prudence.

CLÉOPATRE.

Si j'en crains les effets, j'en vois la violence.

PTOLOMÉE.

Pour le bien de l'État tout est juste en un roi.

CLÉOPATRE.

Ce genre de justice est à craindre pour moi ;
Après ma part du sceptre, à ce titre usurpée ,
Il en coûte la vie et la tête à Pompée.

PTOLOMÉE.

Jamais un coup d'État ne fut mieux entrepris.
Le voulant secourir, César nous eût surpris ;
Vous voyez sa vitesse ; et l'Égypte , troublée ,
Avant qu'être en défense en serait accablée ;
Mais je puis maintenant à cet heureux vainqueur
Offrir en sûreté mon trône et votre cœur.

CLÉOPATRE.

Je ferai mes présents, n'ayez soin que des vôtres ,
Et dans vos intérêts n'en confondez point d'autres.

PTOLOMÉE.

Les vôtres sont les miens, étant de même sang.

CLÉOPATRE.

Vous pouvez dire encore , étant de même rang,
Étant rois l'un et l'autre ; et toutefois je pense
Que nos deux intérêts ont quelque différence.

PTOLOMÉE.

Oui, ma sœur ; car l'État, dont mon cœur est content ,
Sur quelques bords du Nil à grand'peine s'étend :
Mais César, à vos lois soumettant son courage,
Vous va faire régner sur le Gange et le Tage.

CLÉOPATRE.

J'ai de l'ambition, mais je la sais régler :

Elle peut m'éblouir, et non pas m'aveugler.
Ne parlons point ici du Tage ni du Gange;
Jé connais ma portée, et ne prends point le change.

PTOLOMÉE.

L'occasion vous rit, et vous en userez.

CLÉOPATRE.

Si je n'en use bien, vous m'en accuserez.

PTOLOMÉE.

J'en espère beaucoup, vu l'amour qui l'engage.

CLÉOPATRE.

Vous la craignez peut-être encore davantage;
Mais, quelque occasion qui me rie aujourd'hui,
N'ayez aucune peur, je ne veux rien d'autrui;
Je ne garde pour vous ni haine ni colère;
Et je suis bonne sœur, si vous n'êtes bon frère.

PTOLOMÉE.

Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

CLÉOPATRE.

Le temps de chaque chose ordonne et fait le prix.

PTOLOMÉE.

Votre façon d'agir le fait assez connaître.

CLÉOPATRE.

Le grand César arrive, et vous avez un maître.

PTOLOMÉE.

Il l'est de tout le monde, et je l'ai fait le mien.

CLÉOPATRE.

Allez lui rendre hommage, et j'attendrai le sien.
Allez, ce n'est pas trop pour lui que de vous-même :
Je garderai pour vous l'honneur du diadème.
Photin vous vient aider à le bien recevoir;
Consultez avec lui quel est votre devoir.

SCÈNE IV.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

J'ai suivi tes conseils ; mais plus je l'ai flattée,
 Et plus dans l'insolence elle s'est emportée :
 Si bien qu'enfin, outré de tant d'indignités,
 Je m'allais emporter dans les extrémités :
 Mon bras, dont ses mépris forçaient la retenue,
 N'eût plus considéré César ni sa venue,
 Et l'eût mise en état, malgré tout son appui,
 De se plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.
 L'arrogante ! à l'ouïr elle est déjà ma reine :
 Et, si César en croit son orgueil et sa haine,
 Si, comme elle s'en vante, elle est son cher objet
 De son frère et son roi je deviens son sujet.
 Non, non ; prévenons-la : c'est faiblesse d'attendre
 Le mal qu'on voit venir sans vouloir s'en défendre :
 Otons-lui les moyens de nous plus dédaigner,
 Otons-lui les moyens de plaire et de régner ;
 Et ne permettons pas qu'après tant de bravades,
 Mon sceptre soit le prix d'une de ses œillades.

PHOTIN.

Seigneur, ne donnez point de prétexte à César ¹
 Pour attacher l'Égypte aux pompes de son char.
 Ce cœur ambitieux, qui par toute la terre
 Ne cherche qu'à porter l'esclavage et la guerre,
 Enflé de sa victoire et des ressentiments
 Qu'une perte pareille imprime aux vrais amants,
 Quoique vous ne rendiez que justice à vous-même,
 Prendrait l'occasion de venger ce qu'il aime ;
 Et, pour s'assujettir et vos États et vous,

¹ VAR. Sire, ne donnez point de prétexte à César.

Imputerait à crime un si juste courroux.

PTOLOMÉE.

Si Cléopâtre vit, s'il la voit, elle est reine

PHOTIN.

Si Cléopâtre meurt, votre perte est certaine.

PTOLOMÉE.

Je perdrai qui me perd, ne pouvant me sauver.

PHOTIN.

Pour la perdre avec joie, il faut vous conserver.

PTOLOMÉE.

Quoi ! pour voir sur sa tête éclater ma couronne ?
Sceptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,
Passe, passe plutôt en celle du vainqueur.

PHOTIN.

Vous l'arracherez mieux de celle d'une sœur.
Quelques feux que d'abord il lui fasse paraître,
Il partira bientôt, et vous serez le maître.
L'amour à ses pareils ne donne point d'ardeur
Qui ne cède aisément aux soins de leur grandeur :
Il voit encor l'Afrique et l'Espagne occupées
Par Juba, Scipion, et les jeunes Pompées ;
Et le monde à ses lois n'est point assujéti,
Tant qu'il verra durer ces restes du parti.
Au sortir de Pharsale, un si grand capitaine
Saurait mal son métier s'il laissait prendre haleine,
Et s'il donnait loisir à des cœurs si hardis
De relever du coup dont ils sont étourdis :
S'il les vaine, s'il parvient où son désir aspire.
Il faut qu'il aille à Rome établir son empire,
Jouer de sa fortune et de son attentat,
Et changer à son gré la forme de l'État.
Jugez durant ce temps ce que vous pourrez faire.
Seigneur, voyez César, forcez-vous à lui plaire¹ ;

¹ VAR. Sire, voyez César, forcez-vous à lui plaire.

Et, lui déférant tout, veuillez vous souvenir
 Que les événements régleront l'avenir.
 Remettez en ses mains trône, sceptre, couronne,
 Et, sans en murmurer, souffrez qu'il en ordonne
 Il en croira sans doute ordonner justement,
 En suivant du feu roi l'ordre et le testament :
 L'importance d'ailleurs de ce dernier service
 Ne permet pas d'en craindre une entière injustice.
 Quoi qu'il en fasse enfin, feignez d'y consentir,
 Louez son jugement, et laissez-le partir ¹. [geances,
 Après, quand nous verrons le temps propre aux ven-
 Nous aurons et la force et les intelligences.
 Jusque-là réprimez ces transports violents
 Qu'excitent d'une sœur les mépris insolents :
 Les bravades enfin sont des discours frivoles,
 Et qui songe aux effets néglige les paroles.

PTOLOMÉE.

Ah ! tu me rends la vie et le sceptre à la fois :
 Un sage conseiller est le bonheur des rois.
 Cher appui de mon trône, allons, sans plus attendre,
 Offrir tout à César, afin de tout reprendre ;
 Avec toute ma flotte allons le recevoir ²,
 Et par ces vains honneurs séduire son pouvoir.

¹ VAR. Louez son jugement, et le laissez partir.

VAR. Et, pour vaincre d'honneurs son absolu pouvoir,
 Avec toute ma flotte allons le recevoir.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CHARMION, ACHORÉE.

CHARMION.

Oui, tandis que le roi va lui-même en personne
Jusqu'aux pieds de César prosterner sa couronne,
Cléopâtre s'enferme en son appartement,
Et, sans s'en émouvoir, attend son compliment.
Comment nommerez-vous une humeur si hautaine?

ACHORÉE.

Un orgueil noble et juste, et digne d'une reine
Qui soutient avec cœur et magnanimité
L'honneur de sa naissance et de sa dignité :
Lui pourrai-je parler?

CHARMION

Non ; mais elle m'envoie
Savoir à cet abord ce qu'on a vu de joie ;
Ce qu'à ce beau présent César a témoigné ;
S'il a paru content, ou s'il l'a dédaigné ¹ ;
S'il traite avec douceur, s'il traite avec empire ;
Ce qu'à nos assassins enfin il a su dire ².

ACHORÉE.

La tête de Pompée a produit des effets
Dont ils n'ont pas sujet d'être fort satisfaits.
Je ne sais si César prendrait plaisir à feindre ;
Mais pour eux jusqu'ici je trouve lieu de craindre :

¹ VAR. S'il en a rendu grâce, ou s'il l'a dédaigné.

² VAR. Ce qu'à nos assassins enfin il a pu dire.

S'ils aimaient Ptolomée, ils l'ont fort mal servi.

Vous l'avez vu partir, et moi je l'ai suivi.
 Ses vaisseaux en bon ordre ont éloigné la ville,
 Et pour joindre César n'ont avancé qu'un mille :
 Il venait à plein voile; et si dans les hasards
 Il éprouva toujours pleine faveur de Mars ¹,
 Sa flotte, qu'à l'envi favorisait Neptune,
 Avait le vent en poupe ainsi que sa fortune.
 Dès le premier abord notre prince étonné
 Ne s'est plus souvenu de son front couronné;
 Sa frayeur a paru sous sa fausse allégresse;
 Toutes ses actions ont senti la bassesse :
 J'en ai rougi moi-même, et me suis plaint à moi
 De voir là Ptolomée, et n'y voir point de roi;
 Et César, qui lisait sa peur sur son visage,
 Le flattait par pitié pour lui donner courage.
 Lui, d'une voix tombante offrant ce don fatal,
 « Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, de rival :
 « Ce que n'ont pu les dieux dans votre Thessalie,
 « Je vais mettre en vos mains Pompée et Cornélie :
 « En voici déjà l'un, et pour l'autre, elle fuit;
 « Mais avec six vaisseaux un des miens la poursuit. »

A ces mots Achillas découvre cette tête :
 Il semble qu'à parler encore elle s'apprête;
 Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur ²
 En sanglots mal formés exhale sa douleur;
 Sa bouche encore ouverte et sa vue égarée
 Rappellent sa grande âme à peine séparée;
 Et son courroux mourant fait un dernier effort ³
 Pour reprocher aux dieux sa défaite et sa mort.

¹ VAR. Il éprouva toujours la faveur de son Mars.

² IMIT. Atque os in murmura pulsant
 Singultus animæ.

³ IMIT. Iratamque deis faciem.

César, à cet aspect comme frappé du foudre ¹,
 Et comme ne sachant que croire ou que résoudre,
 Immobile, et les yeux sur l'objet attachés,
 Nous tient assez longtemps ses sentiments cachés;
 Et je dirai, si j'ose en faire conjecture,
 Que, par un mouvement commun à la nature,
 Quelque maligne joie en son cœur s'élevait,
 Dont sa gloire indignée à peine le sauvait.
 L'aise de voir la terre à son pouvoir soumise
 Chatouillait malgré lui son âme avec surprise,
 Et de cette douceur son esprit combattu
 Avec un peu d'effort rassurait sa vertu.
 S'il aime sa grandeur, il hait la perfidie;
 Il se juge en autrui, se tâte, s'étudie,
 Examine en secret sa joie et ses douleurs ²,
 Les balance, choisit, laisse couler des pleurs ³;
 Et, forçant sa vertu d'être encor la maîtresse,
 Se montre généreux par un trait de faiblesse :
 Ensuite il fait ôter ce présent de ses yeux ⁴,
 Lève les mains ensemble et les regards aux cieux,
 Lâche deux ou trois mots contre cette insolence;
 Puis tout triste et pensif il s'obstine au silence,
 Et même à ses Romains ne daigne repartir
 Que d'un regard farouche et d'un profond soupir.
 Enfin ayant pris terre avec trente cohortes,
 Il se saisit du port, il se saisit des portes,
 Met des gardes partout et des ordres secrets,

¹ IMIT. Non primo Cæsar damnavit munera visu.
 Vultus dum crederet, hæsit.

² VAR. Consulte à sa raison sa joie et ses douleurs,
 Examine, choisit, laisse couler des pleurs.

³ IMIT. Lacrymas non sponte cadentes
 Effudit....

⁴ IMIT. Aufer ab aspectu nostro funesta, satelles,
 Regis dona tui.

Fait voir sa défiance ainsi que ses regrets ,
Parle d'Égypte en maître , et de son adversaire ,
Non plus comme ennemi , mais comme son beau-père.
Voilà ce que j'ai vu.

CHARMION.

Voilà ce qu'attendait ,
Ce qu'au juste Osiris la reine demandait.
Je vais bien la ravir avec cette nouvelle.
Vous, continuez-lui ce service fidèle.

ACHORÉE.

Qu'elle n'en doute point. Mais César vient. Allez ,
Peignez-lui bien nos gens pâles et désolés ;
Et moi , soit que l'issue en soit douce ou funeste ,
J'irai l'entretenir quand j'aurai vu le reste.

SCÈNE II.

CÉSAR , PTOLOMÉE , LÉPIDE , PHOTIN , ACHORÉE ;
SOLDATS ROMAINS , SOLDATS ÉGYPTIENS.

PTOLOMÉE.

Seigneur, montez au trône, et commandez ici.

CÉSAR.

Connaissez-vous César, de lui parler ainsi ?
Que m'offrirait de pis la fortune ennemie ,
A moi qui tiens le trône égal à l'infamie !
Certes , Rome à ce coup pourrait bien se vanter
D'avoir eu juste lieu de me persécuter ;
Elle qui d'un même œil les donne et les dédaigne ,
Qui ne voit rien aux rois qu'elle aime ou qu'elle craigne ,
Et qui verse en nos cœurs, avec l'âme et le sang ,
Et la haine du nom , et le mépris du rang.
C'est ce que de Pompée il vous fallait apprendre :
S'il en eût aimé l'offre , il eût su s'en défendre ;

Et le trône et le roi se seraient ennoblis
 A soutenir la main qui les a rétablis.
 Vous eussiez pu tomber, mais tout couvert de gloire :
 Votre chute eût valu la plus haute victoire ;
 Et si votre destin n'eût pu vous en sauver,
 César eût pris plaisir à vous en relever.
 Vous n'avez pu former une si noble envie.
 Mais quel droit aviez-vous sur cette illustre vie ?
 Que vous devait son sang pour y tremper vos mains,
 Vous qui devez respect au moindre des Romains ?
 Ai-je vaincu pour vous dans les champs de Pharsale ¹ ?
 Et, par une victoire aux vaincus trop fatale,
 Vous ai-je acquis sur eux, en ce dernier effort,
 La puissance absolue et de vie et de mort ?
 Moi, qui n'ai jamais pu la souffrir à Pompée ²,
 La souffrirai-je en vous sur lui-même usurpée,
 Et que de mon bonheur vous ayez abusé
 Jusqu'à plus attenter que je n'aurais osé ?
 De quel nom, après tout, pensez-vous que je nomme
 Ce camp où vous tranchez du souverain de Rome,
 Et qui sur un seul chef lui fait bien plus d'affront
 Que sur tant de milliers ne fit le roi de Pont ?
 Pensez-vous que j'ignore ou que je dissimule ³
 Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de scrupule,
 Et que, s'il m'eût vaincu, votre esprit complaisant ⁴
 Lui faisait de ma tête un semblable présent ?

¹ IMIT. Ergo in Thessalicis Pellæo fecimus arvis
 Jus gladio ?

² IMIT. Non tuleram Magnum mecum Romana regentem ;
 Te, Ptolemæe , feram ?

³ IMIT. Nec fallere vos me
 Credite victorem : nobis quoque tale paratum
 Littoris hospitium.

⁴ VAR. Et que, s'il eût vaincu, votre esprit complaisant.

Grâces à ma victoire , on me rend des hommages ¹
 Où ma fuite eût reçu toutes sortes d'outrages ;
 Au vainqueur , non à moi , vous faites tout l'honneur :
 Si César en jouit , ce n'est que par bonheur.
 Amitié dangereuse et redoutable zèle ,
 Que règle la fortune , et qui tourne avec elle !
 Mais parlez , c'est trop être interdit et confus.

PTOLOMÉE.

Je le suis , il est vrai , si jamais je le fus ;
 Et vous-même avouerez que j'ai sujet de l'être.
 Étant né souverain , je vois ici mon maître :
 Ici , dis-je , où ma cour tremble en me regardant ,
 Où je n'ai point encore agi qu'en commandant ,
 Je vois une autre cour sous une autre puissance ,
 Et ne puis plus agir qu'avec obéissance.
 De votre seul aspect je me suis vu surpris :
 Jugez si vos discours rassurent mes esprits ² ;
 Jugez par quels moyens je puis sortir d'un trouble
 Que forme le respect , que la crainte redouble ,
 Et ce que vous peut dire un prince épouvanté
 De voir tant de colère et tant de majesté.
 Dans ces étonnements dont mon âme est frappée
 De rencontrer en vous le vengeur de Pompée ,
 Il me souvient pourtant que s'il fut notre appui ,
 Nous vous dûmes dès lors autant et plus qu'à lui :
 Votre faveur pour nous éclata la première ,
 Tout ce qu'il fit après fut à votre prière .
 Il émut le sénat pour des rois outragés ,
 Que sans cette prière il aurait négligés ;
 Mais de ce grand sénat les saintes ordonnances
 Eussent peu fait pour nous , seigneur , sans vos finances ;

¹ *Imi* *Ne sic mea colla gerantur*

Thessalie fortuna facit

² *Val* Jugez si vos discours me rendent mes esprits .

Par là de nos mutins le feu roi vint à bout ;
Et, pour en bien parler, nous vous devons le tout.
Nous avons honoré votre ami, votre gendre ,
Jusqu'à ce qu'à vous-même il ait osé se prendre ;
Mais voyant son pouvoir, de vos succès jaloux ,
Passer en tyrannie, et s'armer contre vous...

CÉSAR.

Tout beau : que votre haine, en son sang assouvie,
N'aille point à sa gloire ; il suffit de sa vie.
N'avancez rien ici que Rome ose nier,
Et justifiez-vous sans le calomnier.

PTOLOMÉE.

Je laisse donc aux dieux à juger des pensées ,
Et dirai seulement qu'en vos guerres passées,
Où vous fûtes forcé par tant d'indignités,
Tous nos vœux ont été pour vos prospérités ;
Que, comme il vous traitait en mortel adversaire ,
J'ai cru sa mort pour vous un malheur nécessaire ;
Et que sa haine injuste, augmentant tous les jours ,
Jusque dans les enfers chercherait du secours ;
Ou qu'enfin, s'il tombait dessous votre puissance ,
Il nous fallait pour vous craindre votre clémence ;
Et que le sentiment d'un cœur trop généreux ,
Usant mal de vos droits, vous rendit malheureux.

J'ai donc considéré qu'en ce péril extrême
Nous vous devons, seigneur, servir malgré vous-même ;
Et, sans attendre d'ordre en cette occasion ,
Mon zèle ardent l'a prise à ma confusion.
Vous m'en désavouez, vous l'imputez à crime ;
Mais pour servir César rien n'est illégitime.
J'en ai souillé mes mains pour vous en préserver :
Vous pouvez en jouir et le désapprouver ;
Et plus j'ai fait pour vous, plus l'action est noire ,
Puisque c'est d'autant plus vous immoler ma gloire ,

Et que ce sacrifice, offert par mon devoir,
Vous assure la vôtre avec votre pouvoir.

CÉSAR.

Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de ruses
De mauvaises couleurs et de froides excuses.
Votre zèle était faux, si seul il redoutait
Ce que le monde entier à pleins vœux souhaitait ;
Et s'il vous a donné ces craintes trop subtiles
Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civiles¹,
Où l'honneur seul m'engage, et que pour terminer
Je ne veux que celui de vaincre et pardonner,
Où mes plus dangereux et plus grands adversaires,
Sitôt qu'ils sont vaincus, ne sont plus que mes frères ;
Et mon ambition ne va qu'à les forcer,
Ayant dompté leur haine, à vivre et m'embrasser.

O combien d'allégresse une si triste guerre
Aurait-elle laissé dessus toute la terre,
Si Rome avait pu voir marcher en même char²,
Vainqueurs de leur discorde, et Pompée et César !
Voilà ces grands malheurs que craignait votre zèle.
O crainte ridicule autant que criminelle !
Vous craigniez ma clémence ! ah ! n'ayez plus ce soin ;
Souhaitez-la plutôt, vous en avez besoin.
Si je n'avais égard qu'aux lois de la justice,
Je m'apaiserais Rome avec votre supplice,
Sans que ni vos respects, ni votre repentir,
Ni votre dignité, vous pussent garantir³ ;
Votre trône lui-même en serait le théâtre :
Mais, voulant épargner le sang de Cléopâtre,

¹ IMIT. Unica belli
Præmia civilis, victis donare salutem,
Perdidimus.

² VAR. Si l'on voyait marcher dessus un même char.

³ VAR. Ni votre dignité, vous en pût garantir.

J'impute à vos flatteurs toute la trahison ,
 Et je veux voir comment vous m'en ferez raison ;
 Suivant les sentiments dont vous serez capable
 Je saurai vous tenir innocent ou coupable.
 Cependant à Pompée élevez des autels¹,
 Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux immortels ;
 Par un prompt sacrifice expiez tous vos crimes ,
 Et surtout pensez bien au choix de vos victimes.
 Allez y donner ordre , et me laissez ici
 Entretenir les miens sur quelque autre souci.

SCÈNE III.

CÉSAR, ANTOINE, LEPIDE.

CÉSAR.

Antoine , avez-vous vu cette reine adorable ?

ANTOINE.

Oui , seigneur , je l'ai vue : elle est incomparable ;
 Le ciel n'a point encor par de si doux accords
 Uni tant de vertus aux grâces d'un beau corps ;
 Une majesté douce épand sur son visage
 De quoi s'assujettir le plus noble courage ;
 Ses yeux savent ravir , son discours sait charmer ;
 Et , si j'étais César , je la voudrais aimer

CÉSAR.

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme ?

ANTOINE.

Comme n'osant la croire , et la croyant dans l'âme ;
 Par un refus modeste et fait pour inviter ,
 Elle s'en dit indigne , et la croit mériter

CÉSAR.

En pourrai-je être aimé ?

¹ IMIT. Justo date thura sepulchro ,
 Et placate caput.

ANTOINE.

Douter qu'elle vous aime ,
Elle qui de vous seul attend son diadème ,
Qui n'espère qu'en vous ! douter de ses ardeurs ,
Vous qui la pouvez mettre au faite des grandeurs
Que votre amour sans crainte à son amour prétende ;
Au vainqueur de Pompée il faut que tout se rende ;
Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des rois ;
Et surtout elle craint l'amour de Calpurnie
Mais , l'une et l'autre crainte à votre aspect bannie ,
Vous ferez succéder un espoir assez doux ,
Lorsque vous daignerez lui dire un mot pour vous.

CÉSAR.

Allons donc l'affranchir de ces frivoles craintes ,
Lui montrer de mon cœur les sensibles atteintes ;
Allons , ne tardons plus.

ANTOINE.

Avant que de la voir ,
Sachez que Cornélie est en votre pouvoir ;
Septime vous l'amène , orgueilleux de son crime ,
Et pense auprès de vous se mettre en haute estime :
Dès qu'ils ont abordé , vos chefs , par vous instruits ,
Sans leur rien témoigner les ont ici conduits.

CÉSAR.

Qu'elle entre. Ah , l'importune et fâcheuse nouvelle !
Qu'à mon impatience elle semble cruelle !
O ciel ! et ne pourrai-je enfin à mon amour
Donner en liberté ce qui reste du jour ?

SCÈNE IV.

CÉSAR, CORNÉLIE, ANTOINE, LÉPIDE, SEPTIME.

SEPTIME.

Seigneur...

CÉSAR.

Allez, Septime, allez vers votre maître ;

César ne peut souffrir la présence d'un traître ,
D'un Romain lâche assez pour servir sous un roi ,
Après avoir servi sous Pompée et sous moi .

(Septime rentre.)

CORNÉLIE.

César, car le destin , que dans tes fers je brave ¹ ,
Me fait ta prisonnière, et non pas ton esclave ,
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur
Jusqu'à te rendre hommage, et te nommer seigneur ;
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée ,
Veuve du jeune Crasse et veuve de Pompée ,
Fille de Scipion , et, pour dire encor plus ,
Romaine , mon courage est encore au-dessus ;
Et de tous les assauts que sa rigueur me livre ,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre .
J'ai vu mourir Pompée , et ne l'ai pas suivi ;
Et, bien que le moyen m'en aye été ravi ,
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes
M'aye ôté le secours et du fer et des ondes ,
Je dois rougir pourtant, après un tel malheur ² ,
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur :
Ma mort était ma gloire, et le destin m'en prive
Pour croître mes malheurs, et me voir ta captive .
Je dois bien toutefois rendre grâces aux dieux ³

¹ VAR. César, car le destin qui m'outré et que je brave.

IMIT. Turpe mori te solo non posse dolere.

² VAR. Encore ai-je sujet de rendre grâce aux dieux.

De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
 Que César y commande, et non pas Ptolomée.
 Hélas ! et sous quel astre, ô ciel , m'as-tu formée,
 Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis ¹
 Que je rencontre ici mes plus grands ennemis, [prince
 Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un
 Qui doit à mon époux son trône et sa province ?

César, de ta victoire écoute moins le bruit ;
 Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit ;
 Je l'ai porté pour dot chez Pompée et chez Crasse ;
 Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrâce ² ;
 Deux fois de mon hymen le nœud mal assorti ³
 A chassé tous les dieux du plus juste parti :
 Heureuse en mes malheurs, si ce triste hyménée
 Pour le bonheur de Rome à César m'eût donnée !
 Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison
 D'un astre envenimé l'invincible poison !
 Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine.
 Je te l'ai déjà dit, César, je suis Romaine ;
 Et quoique ta captive, un cœur comme le mien ,
 De peur de s'oublier, ne te demande rien.
 Ordonne ; et, sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie ,
 Souviens-toi seulement que je suis Cornélie.

CÉSAR.

O d'un illustre époux noble et digne moitié
 Dont le courage étonne, et le sort fait pitié !
 Certes, vos sentiments font assez reconnaître
 Qui vous donna la main , et qui vous donna l'être ;

¹ VAR. Si je dois grâce aux dieux de ce qu'ils ont permis.

² IMIT. Bis nocui mundo.

³ IMIT. Cunctosque fugavi
 A causa meliore deos.

⁴ IMIT. O utinam in thalamos invisi Caesaris issem
 Infelix conjux , et nulli laeta marito !

Et l'on juge aisément , au cœur que vous portez ,
 Où vous êtes entrée , et de qui vous sortez .
 L'âme du jeune Crasse , et celle de Pompée ,
 L'une et l'autre vertu par le malheur trompée ,
 Le sang des Scipions protecteur de nos dieux ,
 Parlent par votre bouche et brillent dans vos yeux ;
 Et Rome dans ses murs ne voit point de famille
 Qui soit plus honorée ou de femme ou de fille .
 Plût au grand Jupiter , plût à ces mêmes dieux
 Qu'Annibal eût bravés jadis sans vos aïeux ,
 Que ce héros si cher dont le ciel vous sépare
 N'eût pas si mal connu la cour d'un roi barbare ,
 Ni mieux aimé tenter une incertaine foi ,
 Que la vieille amitié qu'il eût trouvée en moi ;
 Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes
 Eût vaincu ses soupçons , dissipé ses alarmes ;
 Et qu'enfin , m'attendant sans plus se défier ,
 Il m'eût donné moyen de me justifier !
 Alors , foulant aux pieds la discorde et l'envie ¹ ,
 Je l'eusse conjuré de se donner la vie ,
 D'oublier ma victoire , et d'aimer un rival
 Heureux d'avoir vaincu pour vivre son égal :
 J'eusse alors regagné son âme satisfaite ²
 Jusqu'à lui faire aux dieux pardonner sa défaite ;
 Il eût fait à son tour , en me rendant son cœur ,
 Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur .
 Mais puisque par sa perte , à jamais sans seconde ,

¹ IMIT. Ut te complexus , positis civilibus armis ,
 Affectus abs te veteres vitamque rogarem ,
 Magne , tuam ; dignaque satis mercede laborum
 Contentus , par esse tibi . Tunc pace fideli
 Fecissem ut victus posses ignoscere divis
 Fecisses ut Roma mihi .

² VAR. Alors , l'esprit content et l'âme satisfaite ,
 Je l'eusse fait aux dieux pardonner sa défaite .

Le sort a dérobé cette allégresse au monde ¹,
César s'efforcera de s'acquitter vers vous
De ce qu'il voudrait rendre à cet illustre époux.
Prenez donc en ces lieux liberté tout entière :
Seulement pour deux jours soyez ma prisonnière,
Afin d'être témoin comme, après nos débats,
Je chéris sa mémoire et venge son trépas,
Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie
De quel orgueil nouveau m'enfle la Thessalie.
Je vous laisse à vous-même, et vous quitte un moment.
Choisissez-lui, Lépide, un digne appartement;
Et qu'on l'honore ici, mais en dame romaine,
C'est-à-dire un peu plus qu'on n'honore la reine.
Commandez, et chacun aura soin d'obéir.

CORNÉLIE.

O ciel ! que de vertus vous me faites haïr !

¹ IMIT. *Læta dies rapta est populi.*

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

PTOLOMÉE, ACHILLAS, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Quoi ! de la même main et de la même épée
Dont il vient d'immoler le malheureux Pompée ,
Septime, par César indignement chassé,
Dans un tel désespoir à vos yeux a passé ?

ACHILLAS.

Oui , seigneur ; et sa mort a de quoi vous apprendre ¹
La honte qu'il prévient , et qu'il vous faut attendre.
Jugez quel est César à ce courroux si lent.
Un moment pousse et rompt un transport violent ;
Mais l'indignation qu'on prend avec étude
Augmente avec le temps , et porte un coup plus rude ;
Ainsi n'espérez pas de le voir modéré ;
Par adresse il se fâche après s'être assuré.
Sa puissance établie , il a soin de sa gloire.
Il poursuivait Pompée , et chérit sa mémoire ;
Et veut tirer à soi , par un courroux accort ,
L'honneur de sa vengeance et le fruit de sa mort.

PTOLOMÉE.

Ah ! si je t'avais cru , je n'aurais point de maître ;
Je serais dans le trône où le ciel m'a fait naître :
Mais c'est une imprudence assez commune aux rois
D'écouter trop d'avis , et se tromper au choix ;

¹ VAR. Il est mort , et mourant , sire , il doit vous apprendre

.....
Jugez César vous-même à ce courroux si lent.

Le destin les aveugle au bord du précipice :
 Ou si quelque lumière en leur âme se glisse ,
 Cette fausse clarté dont il les éblouit
 Les plonge dans un gouffre , et puis s'évanouit

PHOTIN.

J'ai mal connu César ; mais puisqu'en son estime
 Un si rare service est un énorme crime ,
 Il porte dans son flanc de quoi nous en laver ¹ ;
 C'est là qu'est notre grâce , il nous l'y faut trouver.
 Je ne vous parle plus de souffrir sans murmure ,
 D'attendre son départ pour venger cette injure ;
 Je sais mieux conformer les remèdes au mal :
 Justifions sur lui la mort de son rival ;
 Et , notre main alors également trempée
 Et du sang de César et du sang de Pompée ,
 Rome , sans leur donner de titres différents ,
 Se croira par vous seul libre de deux tyrans.

PTOLOMÉE.

Oui , par là seulement ma perte est évitable ² ;
 C'est trop craindre un tyran que j'ai fait redoutable :
 Montrons que sa fortune est l'œuvre de nos mains ;
 Deux fois en même jour disposons des Romains ;
 Faisons leur liberté comme leur esclavage.
 César , que tes exploits n'enflent plus ton courage ;
 Considère les miens , tes yeux en sont témoins.
 Pompée était mortel , et tu ne l'es pas moins :
 Il pouvait plus que toi ; tu lui portais envie :
 Tu n'as , non plus que lui , qu'une âme et qu'une vie ;
 Et son sort que tu plains te doit faire penser
 Que ton cœur est sensible , et qu'on peut le percer.
 Tonne , tonne à ton gré , fais peur de ta justice :

¹ VAR. Sire , il porte en son flanc de quoi nous en laver.

² VAR. Oui , oui , ton sentiment enfin est véritable ;
 C'est trop craindre celui que j'ai fait redoutable.

C'est à moi d'apaiser Rome par ton supplice ;
 C'est à moi de punir ta cruelle douceur,
 Qui n'épargne en un roi que le sang de sa sœur.
 Je n'abandonne plus ma vie et ma puissance¹
 Au hasard de sa haine , ou de ton inconstance ;
 Ne crois pas que jamais tu puisses à ce prix
 Récompenser sa flamme , ou punir ses mépris :
 J'emploierai contre toi de plus nobles maximes.
 Tu m'as prescrit tantôt de choisir des victimes ,
 De bien penser au choix ; j'obéis , et je voi
 Que je n'en puis choisir de plus digne que toi ,
 Ni dont le sang offert , la fumée , et la cendre ,
 Puissent mieux satisfaire aux mânes de ton gendre.

Mais ce n'est pas assez , amis , de s'irriter :
 Il faut voir quels moyens on a d'exécuter :
 Toute cette chaleur est peut-être inutile ;
 Les soldats du tyran sont maîtres de la ville ;
 Que pouvons-nous contre eux ? et , pour les prévenir ,
 Quel temps devons-nous prendre , et quel ordre tenir ?

ACHILLAS.

Nous pouvons tout , seigneur , en l'état où nous sommes².
 A deux milles d'ici vous avez six mille hommes ,
 Que depuis quelques jours , craignant des remuements ,
 Je faisais tenir prêts à tous événements ;
 Quelques soins qu'ait César , sa prudence est déçue.
 Cette ville a sous terre une secrète issue ,
 Par où fort aisément on les peut , cette nuit ,
 Jusque dans le palais introduire sans bruit :
 Car contre sa fortune aller à force ouverte ,
 Ce serait trop courir vous-même à votre perte.

¹ VAR. Et n'abandonner pas ma vie et ma puissance

 Ni souffrir que demain tu puisses à ce prix.

² VAR. Nous pouvons beaucoup , sire , en l'état où nous sommes.

Il nous le faut surprendre au milieu du festin ¹,
 Enivré des douceurs de l'amour et du vin.
 Tout le peuple est pour nous. Tantôt, à son entrée ²,
 J'ai remarqué l'horreur que ce peuple a montrée ³,
 Lorsque avec tant de faste il a vu ses faisceaux
 Marcher arrogamment, et braver nos drapeaux :
 Au spectacle insolent de ce pompeux outrage,
 Ses farouches regards étincelaient de rage :
 Je voyais sa fureur à peine se dompter ;
 Et, pour peu qu'on le pousse, il est prêt d'éclater :
 Mais surtout les Romains que commandait Septime,
 Pressés de la terreur que sa mort leur imprime,
 Ne cherchent qu'à venger par un coup généreux
 Le mépris qu'en leur chef ce superbe a fait d'eux.

PTOLOMÉE.

Mais qui pourra de nous approcher sa personne,
 Si durant le festin sa garde l'environne ?

PHOTIN.

Les gens de Cornélie, entre qui vos Romains
 Ont déjà reconnu des frères, des germains,
 Dont l'âpre déplaisir leur a laissé paraître
 Une soif d'immoler leur tyran à leur maître :
 Ils ont donné parole, et peuvent, mieux que nous,
 Dans les flancs de César porter les premiers coups :
 Son faux art de clémence, ou plutôt sa folie,
 Qui pense gagner Rome en flattant Cornélie,
 Leur donnera sans doute un assez libre accès
 Pour de ce grand dessein assurer le succès.

¹ IMIT. Plenum epulis, madidumque mero, venerique paratum
 Invenies.

² IMIT. Sed fremitu vulgi fasces et signa querentis
 Inferri Romana suis, discordia sensit
 Pectora.

³ VAR. J'ai remarqué l'horreur qu'il a souvent montrée.

Mais voici Cléopâtre : agissez avec feinte ,
Seigneur, et ne montrez que faiblesse et que crainte ¹.
Nous allons vous quitter, comme objets odieux
Dont l'aspect importun offenserait ses yeux.

PTOLOMÉE.

Allez, je vous rejoins.

SCÈNE II.

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

J'ai vu César, mon frère ,
Et de tout mon pouvoir combattu sa colère.

PTOLOMÉE.

Vous êtes généreuse ; et j'avais attendu
Cet office de sœur que vous m'avez rendu.
Mais cet illustre amant vous a bientôt quittée.

CLÉOPATRE.

Sur quelque brouillerie, en la ville excitée,
Il a voulu lui-même apaiser les débats
Qu'avec nos citoyens ont eus quelques soldats ² :
Et moi, j'ai bien voulu moi-même vous redire
Que vous ne craigniez rien pour vous ni votre empire ;
Et que le grand César blâme votre action
Avec moins de courroux que de compassion.
Il vous plaint d'écouter ces lâches politiques
Qui n'inspirent aux rois que des mœurs tyranniques.
Ainsi que la naissance, ils ont les esprits bas ;
En vain on les élève à régir des États :
Un cœur né pour servir sait mal comme on commande ;
Sa puissance l'accable alors qu'elle est trop grande ;

¹ VAR. Sire, et ne lui montrez que faiblesse et que crainte.

² VAR. Qu'avec nos citoyens ont pris quelques soldats.

Et sa main , que le crime en vain fait redouter ,
Laisse choir le fardeau qu'elle ne peut porter.

PTOLOMÉE.

Vous dites vrai , ma sœur , et ces effets sinistres
Me font bien voir ma faute au choix de mes ministres.
Si j'avais écouté de plus nobles conseils ,
Je vivrais dans la gloire où vivent mes pareils ;
Je mériterais mieux cette amitié si pure
Que pour un frère ingrat vous donne la nature ;
César embrasserait Pompée en ce palais ;
Notre Égypte à la terre aurait rendu la paix ,
Et verrait son monarque encore à juste titre
Ami de tous les deux , et peut-être l'arbitre.
Mais , puisque le passé ne peut se révoquer ¹ ,
Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'ose expliquer.

Je vous ai maltraitée ; et vous êtes si bonne ,
Que vous me conservez la vie et la couronne.
Vainquez-vous tout à fait , et , par un digne effort ,
Arrachez Achillas et Photin à la mort ;
Elle leur est bien due ; ils vous ont offensée ;
Mais ma gloire en leur perte est trop intéressée :
Si César les punit des crimes de leur roi ,
Toute l'ignominie en rejaillit sur moi :
Il me punit en eux ; leur supplice est ma peine.
Forcez , en ma faveur , une trop juste haine.
De quoi peut satisfaire un cœur si généreux
Le sang abject et vil de ces deux malheureux ?
Que je vous doive tout : César cherche à vous plaire ,
Et vous pouvez d'un mot désarmer sa colère ² .

CLÉOPATRE.

Si j'avais en mes mains leur vie et leur trépas ,
Je les méprise assez pour ne m'en venger pas ;

¹ VAR. Mais puisque le passé ne se peut révoquer.

² VAR. Vous pouvez d'un coup d'œil désarmer sa colère.

Mais sur le grand César je puis fort peu de chose ,
 Quand le sang de Pompée à mes désirs s'oppose.
 Je ne me vante pas de pouvoir le fléchir ¹ ;
 J'en ai déjà parlé , mais il a su gauchir ;
 Et , tournant le discours sur une autre matière ,
 Il n'a ni refusé , ni souffert ma prière.
 Je veux bien toutefois encor m'y hasarder ,
 Mes efforts redoublés pourront mieux succéder ;
 Et j'ose croire...

PTOLOMÉE.

Il vient ; souffrez que je l'évite :
 Je crains que ma présence à vos yeux ne l'irrite ² ,
 Que son courroux ému ne s'aigrisse à me voir ;
 Et vous agirez seule avec plus de pouvoir.

SCÈNE III.

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE,
 CHARMION, ACHORÉE, ROMAINS.

CÉSAR.

Reine, tout est paisible ; et la ville calmée ,
 Qu'un trouble assez léger avait trop alarmée .
 N'a plus à redouter le divorce intestin
 Du soldat insolent et du peuple mutin.
 Mais , ô dieux ! ce moment que je vous ai quittée
 D'un trouble bien plus grand a mon âme agitée ;
 Et ces soins importuns , qui m'arrachaient de vous ,
 Contre ma grandeur même allumaient mon courroux.
 Je lui voulais du mal de m'être si contraire ,
 De rendre ma présence ailleurs si nécessaire ;
 Mais je lui pardonnais , au simple souvenir

¹ VAR. Je ne me vante pas de le pouvoir fléchir.

² VAR. Je crains que de nouveau ma présence l'irrite ;
 Elle pourrait l'aigrir , au lieu de l'émouvoir.

Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir.
 C'est elle dont je tiens cette haute espérance
 Qui flatte mes désirs d'une illustre apparence,
 Et fait croire à César qu'il peut former des vœux,
 Qu'il n'est pas tout à fait indigne de vos feux,
 Et qu'il peut en prétendre une juste conquête ¹.
 N'ayant plus que les dieux au-dessus de sa tête.
 Oui, reine, si quelqu'un dans ce vaste univers
 Pouvait porter plus haut la gloire de vos fers;
 S'il était quelque trône où vous pussiez paraître
 Plus dignement assise en captivant son maître ².
 J'irais, j'irais à lui, moins pour le lui ravir,
 Que pour lui disputer le droit de vous servir:
 Et je n'aspirerais au bonheur de vous plaire
 Qu'après avoir mis bas un si grand adversaire ³.
 C'était pour acquérir un droit si précieux
 Que combattait partout mon bras ambitieux;
 Et dans Pharsale même il a tiré l'épée
 Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.
 Je l'ai vaincu, princesse; et le dieu des combats
 M'y favorisait moins que vos divins appas;
 Ils conduisaient ma main, ils enflaient mon courage:
 Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage:
 C'est l'effet des ardeurs qu'ils daignaient m'inspirer;
 Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait soupirer,
 Pour faire que votre âme avec gloire y réponde,
 M'ont rendu le premier et de Rome et du monde.
 C'est ce glorieux titre, à présent effectif,
 Que je viens ennoblir par celui de captif:
 Heureux si mon esprit gagne tant sur le vôtre
 Qu'il en estime l'un et me permette l'autre!

¹ VAR. Et qu'il en peut prétendre une juste conquête.

² VAR. Plus hautement assise en captivant son maître.

³ VAR. Qu'après avoir mis bas un si digne adversaire.

CLÉOPATRE.

Je sais ce que je dois au souverain bonheur
 Dont me comble et m'accable un tel excès d'honneur.
 Je ne vous tiendrai plus mes passions secrètes :
 Je sais ce que je suis ; je sais ce que vous êtes.
 Vous daignâtes m'aimer dès mes plus jeunes ans ;
 Le sceptre que je porte est un de vos présents ;
 Vous m'avez par deux fois rendu le diadème :
 J'avoue après cela , seigneur, que je vous aime ,
 Et que mon cœur n'est point à l'épreuve des traits
 Ni de tant de vertus , ni de tant de bienfaits.
 Mais, hélas ! ce haut rang, cette illustre naissance ,
 Cet État de nouveau rangé sous ma puissance ,
 Ce sceptre par vos mains dans les miennes remis ,
 A mes vœux innocents sont autant d'ennemis.
 Ils allument contre eux une implacable haine ;
 Ils me font méprisable alors qu'ils me font reine ;
 Et si Rome est encor telle qu'auparavant ,
 Le trône où je me siedo m'abaisse en m'élevant ;
 Et ces marques d'honneur, comme titres infâmes ,
 Me rendent à jamais indigne de vos flammes.

J'ose encor toutefois , voyant votre pouvoir ,
 Permettre à mes désirs un généreux espoir ;
 Après tant de combats, je sais qu'un si grand homme
 A droit de triompher des caprices de Rome ,
 Et que l'injuste horreur qu'elle eut toujours des rois
 Peut céder, par votre ordre , à de plus justes lois ;
 Je sais que vous pouvez forcer d'autres obstacles :
 Vous me l'avez promis , et j'attends ces miracles.
 Votre bras dans Pharsale a fait de plus grands coups ,
 Et je ne les demande à d'autres dieux qu'à vous.

CÉSAR.

Tout miracle est facile où mon amour s'applique
 Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'Afrique ,

Qu'à montrer mes drapeaux au reste épouvanté
 Du parti malheureux qui m'a persécuté ;
 Rome, n'ayant plus lors d'ennemis à me faire,
 Par impuissance enfin prendra soin de me plaire ;
 Et vos yeux la verront, par un superbe accueil,
 Immoler à vos pieds sa haine et son orgueil.
 Encore une défaite, et dans Alexandrie
 Je veux que cette ingrante en ma faveur vous prie ;
 Et qu'un juste respect, conduisant ses regards,
 A votre chaste amour demande des Césars.
 C'est l'unique bonheur où mes desirs prétendent ;
 C'est le fruit que j'attends des lauriers qui m'attendent :
 Heureux si mon destin, encore un peu plus doux,
 Me les faisait cueillir sans m'éloigner de vous !
 Mais, las ! contre mon feu mon feu me sollicite,
 Si je veux être à vous, il faut que je vous quitte.
 En quelques lieux qu'on fuie, il me faut y courir
 Pour achever de vaincre et de vous conquérir.
 Permettez cependant qu'à ces douces amours
 Je prenne un nouveau cœur et de nouvelles forces,
 Pour faire dire encore, aux peuples pleins d'effroi,
 Que venir, voir, et vaincre, est même chose en moi.

CLÉOPATRE.

C'est trop, c'est trop, seigneur ; souffrez que j'en abuse :
 Votre amour fait ma faute, il fera mon excuse.

Vous me rendez le sceptre, et peut-être le jour ;
 Mais, si j'ose abuser de cet excès d'amour,
 Je vous conjure encor, par ces plus puissants charmes,
 Par ce juste bonheur qui suit toujours vos armes,
 Par tout ce que j'espère et que vous attendez,
 De n'ensanglanter pas ce que vous me rendez.
 Faites grâce, seigneur ; ou souffrez que j'en fasse¹,

¹ Val. Faites grâce, seigneur ; ou souffrez que j'en fasse.
 Et laissez voir par là que j'étais à la couronne.

Et montre à tous par là que j'ai repris ma place.
Achillas et Photin sont gens à dédaigner ;
Ils sont assez punis en me voyant régner :
Et leur crime...

CÉSAR.

Ah! prenez d'autres marques de reine :
Dessus mes volontés vous êtes souveraine ;
Mais, si mes sentiments peuvent être écoutés,
Choisissez des sujets dignes de vos bontés.
Ne vous donnez sur moi qu'un pouvoir légitime ,
Et ne me rendez point complice de leur crime.
C'est beaucoup que pour vous j'ose épargner le roi ,
Et si mes feux n'étaient...

SCÈNE IV.

CÉSAR, CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ACHORÉE,
ANTOINE, LÉPIDE, CHARMION, ROMAINS.

CORNÉLIE.

César, prends garde à toi :
Ta mort est résolue, on la jure, on l'apprête ;
A celle de Pompée on veut joindre ta tête.
Prends-y garde, César, ou ton sang répandu
Bientôt parmi le sien se verra confondu.
Mes esclaves en sont ; apprends de leurs indices
L'auteur de l'attentat, et l'ordre, et les complices :
Je te les abandonne.

CÉSAR.

O cœur vraiment romain,
Et digne du héros qui vous donna la main !
Ses mânes, qui du ciel ont vu de quel courage
Je préparais la mienne à venger son outrage ,
Mettant leur haine bas, me sauvent aujourd'hui

Par la moitié qu'en terre il nous laisse de lui ¹.
 Il vit, il vit encore en l'objet de sa flamme,
 Il parle par sa bouche, il agit dans son âme;
 Il la pousse, et l'oppose à cette indignité,
 Pour me vaincre par elle en générosité.

CORNÉLIE.

Tu te flattes, César, de mettre en ta croyance
 Que la haine ait fait place à la reconnaissance :
 Ne le présume plus; le sang de mon époux
 A rompu pour jamais tout commerce entre nous.
 J'attends la liberté qu'ici tu m'as offerte,
 Afin de l'employer tout entière à ta perte;
 Et je te chercherai partout des ennemis,
 Si tu m'oses tenir ce que tu m'as promis.
 Mais avec cette soif que j'ai de ta ruine,
 Je me jette au-devant du coup qui t'assassine,
 Et forme des désirs avec trop de raison
 Pour en aimer l'effet par une trahison :
 Qui la sait et la souffre a part à l'infamie.
 Si je veux ton trépas, c'est en juste ennemie :
 Mon époux a des fils; il aura des neveux :
 Quand ils te combattront, c'est là que je le veux;
 Et qu'une digne main par moi-même animée,
 Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton armée,
 T'immole noblement et par un digne effort
 Aux mânes du héros dont tu venges la mort.
 Tous mes soins, tous mes vœux hâtent cette vengeance :
 Ta perte la recule, et ton salut l'avance.
 Quelque espoir qui d'ailleurs me l'ose ou puisse offrir,
 Ma juste impatience aurait trop à souffrir :
 La vengeance éloignée est à demi perdue ;

¹ VAR. Par la moitié qu'en terre il a laissé de lui.
 Quoique la perfidie ait osé sur sa trame.
 Il vit encore en vous, il agit dans votre âme.

Et, quand il faut l'attendre, elle est trop cher vendue ¹.
 Je n'irai point chercher sur les bords africains
 Le foudre souhaité que je vois en tes mains :
 La tête qu'il menace en doit être frappée :
 J'ai pu donner la tienne au lieu d'elle à Pompée ;
 Ma haine avait le choix ; mais cette haine enfin
 Sépare son vainqueur d'avec son assassin ,
 Et ne croit avoir droit de punir ta victoire ²
 Qu'après le châtement d'une action si noire.
 Rome le veut ainsi : son adorable front
 Aurait de quoi rougir d'un trop honteux affront ,
 De voir en même jour, après tant de conquêtes,
 Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.
 Son grand cœur, qu'à tes lois en vain tu crois soumis,
 En veut aux criminels plus qu'à ses ennemis ,
 Et tiendrait à malheur le bien de se voir libre ,
 Si l'attentat du Nil affranchissait le Tibre.
 Comme autre qu'un Romain n'a pu l'assujettir ,
 Autre aussi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
 Tu tomberais ici sans être sa victime ;
 Au lieu d'un châtement ta mort serait un crime ³ ;
 Et, sans que tes pareils en conçussent d'effroi ,
 L'exemple que tu dois périrait avec toi.
 Venge-la de l'Égypte à son appui fatale ,
 Et je la vengerai, si je puis, de Pharsale.
 Va, ne perds point de temps, il presse. Adieu : tu peux
 Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

¹ VAR. Quand il la faut attendre, elle est trop cher vendue.

² VAR. Et me laisse encor voir qu'il y va de ma gloire
 De punir son audace autant que ta victoire.

³ IMIT. In scelus it Pharium Romani pœna tyranni,
 Exemplumque perit.

SCÈNE V.

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE,
ACHORÉE, CHARMION.

CÉSAR.

Son courage m'étonne autant que leur audace.
Reine, voyez pour qui vous me demandiez grace !

CLÉOPATRE.

Je n'ai rien à vous dire : allez, seigneur, allez
Venger sur ces méchants tant de droits violés. [rent,]
On m'en veut plus qu'à vous : c'est ma mort qu'ils respi-
C'est contre mon pouvoir que les traîtres conspirent ;
Leur rage, pour l'abattre, attaque mon soutien ,
Et par votre trépas cherche un passage au mien.
Mais, parmi ces transports d'une juste colère ,
Je ne puis oublier que leur chef est mon frère.
Le saurez-vous, seigneur ? et pourrai-je obtenir
Que ce cœur irrité daigne s'en souvenir ?

CÉSAR.

Oui, je me souviendrai que ce cœur magnanime
Au bonheur de son sang veut pardonner son crime.
Adieu , ne craignez rien : Achillas et Photin
Ne sont pas gens à vaincre un si puissant destin ;
Pour les mettre en déroute, eux et tous leurs complices,
Je n'ai qu'à déployer l'appareil des supplices ,
Et, pour soldats choisis, envoyer des bourreaux
Qui portent hautement mes haches pour drapeaux.

César rentre avec les Romains.)

CLÉOPATRE.

Ne quittez pas César ; allez, cher Achorée,
Repousser avec lui ma mort qu'on a jurée ;
Et quand il punira nos lâches ennemis ,
Faites-le souvenir de ce qu'il m'a promis,

Ayez l'œil sur le roi dans la chaleur des armes ,
Et conservez son sang pour épargner mes larmes.

ACHORÉE.

Madame, assurez-vous qu'il ne peut y périr ;
Si mon zèle et mes soins peuvent le secourir ¹

¹ VAR. Si mon zèle et mes soins le peuvent secourir.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CORNÉLIE , tenant une petite urne en sa main : PHILIPPE.

CORNÉLIE.

Mes yeux, puis-je vous croire, et n'est-ce point un songe
Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge ?

Te revois-je, Philippe ? et cet époux si cher

A-t-il reçu de toi les honneurs du bûcher ?

Cette urne que je tiens contient-elle sa cendre ?

O vous, à ma douleur objet terrible et tendre,

Éternel entretien de haine et de pitié,

Reste du grand Pompée, écoutez sa moitié.

N'attendez point de moi de regrets, ni de larmes :

Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.

Les faibles dé plaisirs s'amuse à parler,

Et quiconque se plaint cherche à se consoler.

Moi, je jure des dieux la puissance suprême.

Et, pour dire encor plus, je jure par vous-même.

Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé

Que le respect des dieux qui l'ont mal protégé :

Je jure donc par vous, ô pitoyable reste,

Ma divinité seule après ce coup funeste,

Par vous, qui seul ici pouvez me soulager¹.

De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger,

Ptolomée à César, par un lâche artifice,

Rome, de ton Pompée a fait un sacrifice ;

Et je n'entrerais point dans tes murs désolés,

¹ VAR. De n'éteindre jamais , ni laisser affaiblir
L'ardeur de le venger dont je veux m'ennoblir.

Que le prêtre et le dieu ne lui soient immolés.
Faites-m'en souvenir, et soutenez ma haine,
O cendres, mon espoir aussi bien que ma peine,
Et, pour m'aider un jour à perdre son vainqueur,
Versez dans tous les cœurs ce que ressent mon cœur.

Toi qui l'as honoré sur cette infâme rive
D'une flamme pieuse autant comme chétive,
Dis-moi, quel bon démon a mis en ton pouvoir
De rendre à ce héros ce funèbre devoir ?

PHILIPPE.

Tout couvert de son sang, et plus mort que lui-même,
Après avoir cent fois maudit le diadème,
Madame, j'ai porté mes pas et mes sanglots¹
Du côté que le vent poussait encor les flots.
Je cours longtemps en vain ; mais enfin d'une roche
J'en découvre le tronc vers un sable assez proche,
Où la vague en courroux semblait prendre plaisir
A feindre de le rendre, et puis s'en ressaisir.
Je m'y jette, et l'embrasse, et le pousse au rivage ;
Et, ramassant sous lui le débris d'un naufrage,
Je lui dresse un bûcher à la hâte et sans art,
Tel que je pus sur l'heure, et qu'il plut au hasard.
A peine brûlait-il, que le ciel plus propice
M'envoie un compagnon en ce pieux office :
Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces lieux,
Retournant de la ville, y détourne les yeux ;
² Et, n'y voyant qu'un tronc dont la tête est coupée³,
A cette triste marque il reconnaît Pompée
Soudain la larme à l'œil, « O toi, qui que tu sois,
« A qui le ciel permet de si dignes emplois

¹ VAR. Madame, je portai mes pas et mes sanglots.

² IMIT. Una nota est Magno capitis jactura revulsi.

³ VAR. Et, n'y voyant qu'un tronc dont la tête coupée.

« Ton sort est bien, dit-il, autre que tu ne penses ;
 « Tu crains des châtimens, attends des récompenses.
 « César est en Égypte, et venge hautement
 « Celui pour qui ton zèle a tant de sentiment.
 « Tu peux faire éclater les soins qu'on t'en voit prendre¹,
 « Tu peux même à sa veuve en reporter la cendre.
 « Son vainqueur l'a reçue avec tout le respect
 « Qu'un dieu pourrait ici trouver à son aspect.
 « Achève, je reviens. » Il part et m'abandonne ,
 Et rapporte aussitôt ce vase qu'il me donne
 Où sa main et la mienne enfin ont renfermé
 Ces restes d'un héros par le feu consumé.

CORNÉLIE.

O que sa piété mérite de louanges !

PHILIPPE.

En entrant j'ai trouvé des désordres étranges.
 J'ai vu fuir tout un peuple en foule vers le port²,
 Où le roi, disait-on , s'était fait le plus fort.
 Les Romains poursuivaient ; et César, dans la place
 Ruisselante du sang de cette populace ,
 Montrait de sa justice un exemple assez beau ,
 Faisant passer Photin par les mains d'un bourreau.
 Aussitôt qu'il me voit , il daigne me connaître ;
 Et, prenant de ma main les cendres de mon maître ,
 « Restes d'un demi-dieu , dont à peine je puis
 « Égalier le grand nom , tout vainqueur que j'en suis ,
 « De vos traîtres , dit-il , voyez punir les crimes :
 « Attendant des autels , recevez ces victimes ;
 « Bien d'autres vont les suivre. Et toi , cours au palais
 « Porter à sa moitié ce don que je lui fais ;
 « Porte à ses déplaisirs cette faible allégeance ,

¹ VAR. Tu peux même à sa veuve en reporter la cendre
 Dans ces murs que tu vois bâtis par Alexandre.

² VAR. Tout un grand peuple armé fuyait devers le port.

« Et dis-lui que je cours achever sa vengeance ¹. »
Ce grand homme à ces mots me quitte en soupirant,
Et baise avec respect ce vase qu'il me rend.

CORNÉLIE.

O soupirs, ô respect ! ô qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre !
Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger
Lorsqu'on s'y voit forcé par son propre danger,
Et quand cet intérêt qu'on prend pour sa mémoire
Fait notre sûreté comme il croit notre gloire !
César est généreux, j'en veux être d'accord ;
Mais le roi le veut perdre, et son rival est mort.
Sa vertu laisse lieu de douter à l'envie
De ce qu'elle ferait s'il le voyait en vie.
Pour grand qu'en soit le prix, son péril en rabat ;
Cette ombre qui la couvre en affaiblit l'éclat ;
L'amour même s'y mêle, et le force à combattre :
Quand il venge Pompée, il défend Cléopâtre.
Tant d'intérêts sont joints à ceux de mon époux,
Que je ne devrais rien à ce qu'il fait pour nous,
Si, comme par soi-même un grand cœur juge un autre,
Je n'aimais mieux juger sa vertu par la nôtre,
Et croire que nous seuls armons ce combattant,
Parce qu'au point qu'il est j'en voudrais faire autant.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, CORNÉLIE, PHILIPPE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Je ne viens pas ici pour troubler une plainte
Trop juste à la douleur dont vous êtes atteinte ;
Je viens pour rendre hommage aux cendres d'un héros

¹ VAR. Et lui dis que je cours achever sa vengeance.

Qu'un fidèle affranchi vient d'arracher aux flots ,
Pour le plaindre avec vous, et vous jurer, madame ,
Que j'aurais conservé ce maître de votre ame ,
Si le ciel , qui vous traite avec trop de rigueur ,
M'en eût donné la force aussi bien que le cœur.
Si pourtant , à l'aspect de ce qu'il vous renvoie ,
Vos douleurs laissent place à quelque peu de joie :
Si la vengeance avait de quoi vous soulager ,
Je vous dirais aussi qu'on vient de vous venger ,
Que le traître Photin... Vous le savez peut-être.

CORNÉLIE.

Oui, princesse, je sais qu'on a puni ce traître.

CLÉOPATRE.

Un si prompt châtement vous doit être bien doux.

CORNÉLIE.

S'il a quelque douceur, elle n'est que pour vous.

CLÉOPATRE.

Tous les cœurs trouvent doux le succès qu'ils espèrent.

CORNÉLIE.

Comme nos intérêts, nos sentiments diffèrent.
Si César à sa mort joint celle d'Achillas,
Vous êtes satisfaite, et je ne la suis pas.
Aux mânes de Pompée il faut une autre offrande .
La victime est trop basse, et l'injure est trop grande ;
Et ce n'est pas un sang que pour la réparer
Son ombre et ma douleur daignent considérer :
L'ardeur de le venger, dans mon âme allumée ,
En attendant César, demande Ptolomée.
Tout indigne qu'il est de vivre et de régner,
Je sais bien que César se force à l'épargner ;
Mais, quoi que son amour ait osé vous promettre ,
Le ciel, plus juste enfin, n'osera le permettre ;
Et, s'il peut une fois écouter tous mes vœux ,
Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux.

Mon âme à ce bonheur, si le ciel me l'envoie ,
Oubliera ses douleurs pour s'ouvrir à la joie ;
Mais si ce grand souhait demande trop pour moi ,
Si vous n'en perdez qu'un , ô ciel ! perdez le roi .

CLÉOPATRE.

Le ciel sur nos souhaits ne règle pas les choses.

CORNÉLIE.

Le ciel règle souvent les effets sur les causes ¹,
Et rend aux criminels ce qu'ils ont mérité.

CLÉOPATRE.

Comme de la justice , il a de la bonté.

CORNÉLIE.

Oui ; mais il fait juger, à voir comme il commence ,
Que sa justice agit, et non pas sa clémence.

CLÉOPATRE.

Souvent de la justice il passe à la douceur.

CORNÉLIE.

Reine , je parle en veuve , et vous parlez en sœur.
Chacune a son sujet d'aigreur ou de tendresse ,
Qui dans le sort du roi justement l'intéresse.
Apprenons par le sang qu'on aura répandu
A quels souhaits le ciel a le mieux répondu ².
Voici votre Achorée.

SCÈNE III.

CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, PHILIPPE,
CHARMION.

CLÉOPATRE :

Hélas ! sur son visage

Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais présage .

Ne nous déguisez rien , parlez sans me flatter :

¹ VAR. Le ciel règle souvent les effets par les causes.

² VAR. A quels souhaits le ciel aura mieux répondu.

Qu'ai-je à craindre , Achorée ? ou qu'ai-je à regretter ?

ACHORÉE.

Aussitôt que César eut su la perfidie...

CLÉOPATRE.

Ce ne sont pas ses soins que je veux qu'on me die ¹ ;
 Je sais qu'il fit trancher et clore ce conduit
 Par où ce grand secours devait être introduit ;
 Qu'il manda tous les siens pour s'assurer la place
 Où Photin a reçu le prix de son audace ;
 Que d'un si prompt supplice Achillas étonné
 S'est aisément saisi du port abandonné ;
 Que le roi l'a suivi ; qu'Antoine a mis à terre
 Ce qui dans ses vaisseaux restait de gens de guerre ;
 Que César l'a rejoint ; et je ne doute pas
 Qu'il n'ait su vaincre encore , et punir Achillas.

ACHORÉE.

Oui , madame , on a vu son bonheur ordinaire...

CLÉOPATRE.

Dites-moi seulement s'il a sauvé mon frère ,
 S'il m'a tenu promesse.

ACHORÉE.

Oui , de tout son pouvoir.

CLÉOPATRE.

C'est là l'unique point que je voulais savoir.
 Madame , vous voyez , les dieux m'ont écoutée.

CORNÉLIE.

Ils n'ont que différé la peine méritée.

CLÉOPATRE.

Vous la vouliez sur l'heure , ils l'en ont garanti.

ACHORÉE.

Il faudrait qu'à nos vœux il eût mieux consenti ².

¹ VAR. Ah ! ce n'est pas ses soins que je veux qu'on me die.

² VAR. Du moins Cesar l'eût fait , s'il l'avait consenti.

CLÉOPATRE.

Que disiez-vous naguère? et que viens-je d'entendre?
Accordez ces discours que j'ai peine à comprendre.

ACHORÉE.

Aucuns ordres ni soins n'ont pu le secourir ¹ ;
Malgré César et nous, il a voulu périr :
Mais il est mort, madame, avec toutes les marques
Que puissent laisser d'eux les plus dignes monarques ² :
Sa vertu rappelée a soutenu son rang ,
Et sa perte aux Romains a coûté bien du sang ³.

Il combattait Antoine avec tant de courage ,
Qu'il emportait déjà sur lui quelque avantage ;
Mais l'abord de César a changé le destin ;
Aussitôt Achillas suit le sort de Photin :
Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traître ,
Les armes à la main , en défendant son maître.
Le vainqueur crie en vain qu'on épargne le roi ;
Ces mots au lieu d'espoir lui donnent de l'effroi ;
Son esprit alarmé les croit un artifice
Pour réserver sa tête à l'affront d'un supplice ⁴.
Il pousse dans nos rangs, il les perce , et fait voir
Ce que peut la vertu qu'arme le désespoir ;
Et son cœur, emporté par l'erreur qui l'abuse ⁵,
Cherche partout la mort, que chacun lui refuse.
Enfin perdant haleine après ces grands efforts,
Près d'être environné, ses meilleurs soldats morts,
Il voit quelques fuyards sauter dans une barque ;
Il s'y jette, et les siens, qui suivent leur monarque ,

¹ VAR. Ni vos vœux ni vos soins n'ont pu le secourir.
Malgré César et vous, il a voulu périr.

² VAR. Dont éclatent les morts des plus dignes monarques.

³ VAR. Et sa perte aux Romains a bien coûté du sang.

⁴ VAR. Pour réserver sa tête aux hontes d'un supplice.

⁵ VAR. Et son cœur indigné que cette erreur abuse.

D'un si grand nombre en foule accablent ce vaisseau ¹,
 Que la mer l'engloutit avec tout son fardeau.
 C'est ainsi que sa mort lui rend toute sa gloire,
 A vous toute l'Égypte, à César la victoire.
 Il vous proclame reine; et, bien qu'aucun Romain ²
 Du sang que vous pleurez n'ait vu rougir sa main,
 Il nous fait voir à tous un déplaisir extrême,
 Il soupire, il gémit. Mais le voici lui-même,
 Qui pourra mieux que moi vous montrer la douleur ³
 Que lui donne du roi l'invincible malheur.

SCÈNE IV.

CÉSAR, CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE,
 ACHORÉE, CHARMION, PHILIPPE.

CORNÉLIE.

César, tiens-moi parole, et me rends mes galères.
 Achilles et Photin ont reçu leurs salaires;
 Le roi n'a pu jouir de ton cœur adouci;
 Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici.
 Je n'y saurais plus voir qu'un funeste rivage ⁴
 Qui de leur attentat m'offre l'horrible image,
 Ta nouvelle victoire, et le bruit éclatant
 Qu'aux changements de roi pousse un peuple inconstant;
 Et, parmi ces objets, ce qui le plus m'afflige ⁵,
 C'est d'y revoir toujours l'ennemi qui m'oblige.
 Laisse-moi m'affranchir de cette indignité,

¹ VAR. D'un tel nombre à la foule accablent le vaisseau.

² VAR. Il vous proclame reine; et, quoique ses Romains
 Au sang que vous pleurez n'aient point trempé leurs mains,
 Il montre toutefois un déplair extrême.

³ VAR. Qui pourra mieux que moi vous dire la douleur.

⁴ VAR. Je n'y puis plus rien voir qu'un funeste rivage.

⁵ VAR. Et de tous les objets celui qui plus m'afflige,
 J'y vois toujours en toi l'ennemi qui m'oblige.

Et souffre que ma haine agisse en liberté.
 A cet empressement j'ajoute une requête :
 Vois l'urne de Pompée ; il y manque sa tête :
 Ne me la retiens plus ; c'est l'unique faveur
 Dont je te puis encor prier avec honneur.

CÉSAR.

Il est juste, et César est tout prêt de vous rendre
 Ce reste où vous avez tant de droit de prétendre ;
 Mais il est juste aussi qu'après tant de sanglots
 A ses mânes errants nous rendions le repos ,
 Qu'un bûcher allumé par ma main et la vôtre
 Le venge pleinement de la honte de l'autre ;
 Que son ombre s'apaise en voyant notre ennui ;
 Et qu'une urne plus digne et de vous et de lui ,
 Après la flamme éteinte et les pompes finies ,
 Renferme avec éclat ses cendres réunies .
 De cette même main dont il fut combattu
 Il verra des autels dressés à sa vertu ;
 Il recevra des vœux , de l'encens , des victimes ,
 Sans recevoir par là d'honneurs que légitimes ¹ :
 Pour ces justes devoirs je ne veux que demain ;
 Ne me refusez pas ce bonheur souverain .
 Faites un peu de force à votre impatience ;
 Vous êtes libre après ; partez en diligence ;
 Portez à notre Rome un si digne trésor ;
 Portez...

CORNÉLIE.

Non pas, César, non pas à Rome encor :
 Il faut que ta défaite et que tes funérailles
 A cette cendre aimée en ouvrent les murailles ;
 Et quoiqu'elle la tienne aussi chère que moi ,
 Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi .

¹ VAR. Et ne recevra point d'honneurs illégitimes :
 Pour ces pieux devoirs je ne veux que demain.

Je la porte en Afrique; et c'est là que j'espère
 Que les fils de Pompée, et Caton et mon père,
 Secondés par l'effort d'un roi plus généreux¹,
 Ainsi que la justice auront le sort pour eux.
 C'est là que tu verras sur la terre et sur l'onde
 Le débris de Pharsale armer un autre monde;
 Et c'est là que j'irai, pour hâter tes malheurs,
 Porter de rang en rang ces cendres et mes pleurs.
 Je veux que de ma haine ils reçoivent des règles,
 Qu'ils suivent au combat des urnes au lieu d'aigles;
 Et que ce triste objet porte en leur souvenir²
 Les soins de le venger, et ceux de te punir.
 Tu veux à ce héros rendre un devoir suprême;
 L'honneur que tu lui rends rejaillit sur toi-même :
 Tu m'en veux pour témoin; j'obéis au vainqueur :
 Mais ne présume pas toucher par là mon cœur.
 La perte que j'ai faite est trop irréparable;
 La source de ma haine est trop inépuisable :
 A l'égal de mes jours je la ferai durer;
 Je veux vivre avec elle, avec elle expirer.

Je t'avouerai pourtant, comme vraiment Romaine,
 Que pour toi mon estime est égale à ma haine;
 Que l'une et l'autre est juste, et montre le pouvoir,
 L'une de la vertu, l'autre de mon devoir;
 Que l'une est généreuse, et l'autre intéressée,
 Et que dans mon esprit l'une et l'autre est forcée :
 Tu vois que ta vertu, qu'en vain on veut trahir³,
 Me force de priser ce que je dois haïr :
 Juge ainsi de la haine où mon devoir me lie,
 La veuve de Pompée y force Cornélie.
 J'irai, n'en doute point, au sortir de ces lieux,

¹ VAR. Secondés des efforts d'un roi plus généreux.

² VAR. Et que ce triste objet porte à leur souvenir.

³ VAR. Et comme ta vertu, qu'en vain on veut trahir.

Soulever contre toi les hommes et les dieux ;
 Ces dieux qui t'ont flatté , ces dieux qui m'ont trompée ;
 Ces dieux qui dans Pharsale ont mal servi Pompée ,
 Qui , la foudre à la main , l'ont pu voir égorger :
 Ils connaîtront leur faute , et le voudront venger.
 Mon zèle , à leur refus , aidé de sa mémoire ,
 Te saura bien sans eux arracher la victoire ;
 Et quand tout mon effort se trouvera rompu ,
 Cléopâtre fera ce que je n'aurai pu.
 Je sais quelle est ta flamme et quelles sont ses forces ,
 Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces ,
 Que ton amour t'aveugle , et que pour l'épouser
 Rome n'a point de lois que tu n'oses briser :
 Mais sache aussi qu'alors la jeunesse romaine
 Se croira tout permis sur l'époux d'une reine ,
 Et que de cet hymen tes amis indignés
 Vengeront sur ton sang leurs avis dédaignés.
 J'empêche ta ruine , empêchant tes caresses.
 Adieu : j'attends demain l'effet de tes promesses.

SCÈNE V.

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE,
 ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Plutôt qu'à ces périls je vous puisse exposer,
 Seigneur, perdez en moi ce qui les peut causer :
 Sacrifiez ma vie au bonheur de la vôtre ;
 Le mien sera trop grand , et je n'en veux point d'autre ,
 Indigne que je suis d'un César pour époux ,
 Que de vivre en votre âme , étant morte pour vous.

CÉSAR.

Reine , ces vains projets sont le seul avantage
 Qu'un grand cœur impuissant a du ciel en partage :

Comme il a peu de force , il a beaucoup de soins ;
Et s'il pouvait plus faire , il souhaiterait moins.
Les dieux empêcheront l'effet de ces augures ,
Et mes félicités n'en seront pas moins pures ,
Pourvu que votre amour gagne sur vos douleurs
Qu'en faveur de César vous tarissiez vos pleurs ,
Et que votre bonté , sensible à ma prière ,
Pour un fidèle amant oublie un mauvais frère.

On aura pu vous dire avec quel déplaisir
J'ai vu le désespoir qu'il a voulu choisir ;
Avec combien d'efforts j'ai voulu le défendre
Des paniques terreurs qui l'avaient pu surprendre.
Il s'est de mes bontés jusqu'au bout défendu ,
Et de peur de se perdre il s'est enfin perdu.
O honte pour César, qu'avec tant de puissance ,
Tant de soins de vous rendre entière obéissance ,
Il n'ait pu toutefois , en ces événements ,
Obéir au premier de vos commandements !
Prenez-vous-en au ciel , dont les ordres sublimes
Malgré tous nos efforts savent punir les crimes ;
Sa rigueur envers lui vous ouvre un sort plus doux .
Puisque par cette mort l'Égypte est toute à vous.

CLÉOPATRE.

Je sais que j'en reçois un nouveau diadème ,
Qu'on n'en peut accuser que les dieux , et lui-même ;
Mais comme il est , seigneur , de la fatalité
Que l'aigreur soit mêlée à la félicité ,
Ne vous offensez pas si cet heur de vos armes ,
Qui me rend tant de biens , me coûte un peu de larmes ,
Et si , voyant sa mort due à sa trahison ,
Je donne à la nature ainsi qu'à la raison.
Je n'ouvre point les yeux sur ma grandeur si proche ,
Qu'aussitôt à mon cœur mon sang ne le reproche :
J'en ressens dans mon âme un murmure secret ,

Et ne puis remonter au trône sans regret ¹.

ACHORÉE.

Un grand peuple , seigneur, dont cette cour est pleine ,
Par des cris redoublés demande à voir sa reine ,
Et, tout impatient, déjà se plaint aux cieux
Qu'on lui donne trop tard un bien si précieux.

CÉSAR.

Ne lui refusons plus le bonheur qu'il désire :
Princesse, allons par là commencer votre empire.

Fasse le juste ciel , propice à mes désirs ,
Que ces longs cris de joie étouffent vos soupirs ,
Et puissent ne laisser dedans votre pensée
Que l'image des traits dont mon âme est blessée !
Cependant qu'à l'envi ma suite et votre cour
Préparent pour demain la pompe d'un beau jour,
Où , dans un digne emploi l'une et l'autre occupée ,
Couronne Cléopâtre et m'apaise Pompée ,
Élève à l'une un trône, à l'autre des autels ,
Et jure à tous les deux des respects immortels.

¹ VAR. Et n'ose remonter au trône sans regret.

FIN.

EXAMEN DE POMPÉE.

A bien considérer cette pièce, je ne crois pas qu'il y en ait sur le théâtre où l'histoire soit plus conservée et plus falsifiée tout ensemble. Elle est si connue, que je n'ai osé en changer les événements; mais il s'y en trouvera peu qui soient arrivés comme je les fais arriver. Je n'y ai ajouté que ce qui regarde Cornélie, qui semble s'y offrir d'elle-même, puisque, dans la vérité historique, elle était dans le même vaisseau que son mari lorsqu'il aborda en Égypte, qu'elle le vit descendre dans la barque où il fut assassiné à ses yeux par Septime, et qu'elle fut poursuivie sur mer par les ordres de Ptolomée. C'est ce qui m'a donné occasion de feindre qu'on l'atteignit, et qu'elle fut ramenée devant César, bien que l'histoire n'en parle point. La diversité des lieux où les choses se sont passées, et la longueur du temps qu'elles ont consumé dans la vérité historique, m'ont réduit à la falsification pour les ramener dans l'unité du jour et du lieu. Pompée fut massacré devant les murs de Pelusium, qu'on appelle aujourd'hui Damiette; et César prit terre à Alexandrie. Je n'ai nommé ni l'une ni l'autre ville, de peur que le nom de l'une n'arrêtât l'imagination de l'auditeur, et ne lui fit remarquer malgré lui la fausseté de ce qui s'est passé ailleurs. Le lieu particulier est, comme dans *Polyeucte*, un grand vestibule commun à tous les appartements du palais royal; et cette unité n'a rien que de vraisemblable, pourvu qu'on se détache de la vérité historique. Le premier, le troisième, et le quatrième acte, y ont leur justesse manifeste; il y peut avoir quelque difficulté pour le second et le cinquième, dont Cléopâtre ouvre l'un, et Cornélie l'autre. Elles sembleraient toutes deux avoir plus de raison de parler dans leur appartement; mais l'impatience de la curiosité féminine les en peut faire sortir; l'une, pour apprendre plus tôt les nouvelles de la mort de Pompée, ou par Achorée, qu'elle a envoyé en être témoin, ou par le pre-

mier qui entrera dans ce vestibule ; et l'autre , pour en savoir du combat de César et des Romains contre Ptolomée et les Égyptiens , pour empêcher que ce héros n'en aille donner à Cléopâtre avant qu'à elle , et pour obtenir de lui d'autant plus tôt la permission de partir. En quoi on peut remarquer que , comme elle sait qu'il est amoureux de cette reine , et qu'elle peut douter qu'au retour de son combat , les trouvant ensemble , il ne lui fasse le premier compliment , le soin qu'elle a de conserver la dignité romaine lui fait prendre la parole la première , et obliger par là César à lui répondre avant qu'il puisse dire rien à l'autre.

Pour le temps , il m'a fallu réduire en soulèvement tumultuaire une guerre qui n'a pu durer guère moins d'un an , puisque Plutarque rapporte qu'incontinent après que César fut parti d'Alexandrie , Cléopâtre accoucha de Césarion . Quand Pompée se présenta pour entrer en Égypte , cette princesse et le roi son frère avaient chacun leur armée prête à en venir aux mains l'une contre l'autre , et n'avaient garde ainsi de loger dans le même palais. César , dans ses *Commentaires* , ne parle point de ses amours avec elle , ni que la tête de Pompée lui fut présentée quand il arriva : c'est Plutarque et Lucain qui nous apprennent l'un et l'autre ; mais ils ne lui font présenter cette tête que par un des ministres du roi , nommé Théodote , et non pas par le roi même , comme je l'ai fait.

Il y a quelque chose d'extraordinaire dans le titre de ce poème , qui porte le nom d'un héros qui n'y parle point ; mais il ne laisse pas d'en être , en quelque sorte , le principal acteur , puisque sa mort est la cause unique de tout ce qui s'y passe. J'ai justifié ailleurs l'unité d'action qui s'y rencontre , par cette raison que les événements y ont une telle dépendance l'un de l'autre , que la tragédie n'aurait pas été complète si je ne l'eusse poussée jusqu'au terme où je la fais finir. C'est à ce dessein que , dès le premier acte , je fais connaître la venue de César , à qui la cour d'Égypte immole Pompée pour gagner les bonnes grâces du victorieux ; et ainsi il m'a fallu nécessairement faire voir quelle réception il ferait à leur

lâche et cruelle politique. J'ai avancé l'âge de Ptolomée, afin qu'il pût agir, et que, portant le titre de roi, il tâchât d'en soutenir le caractère. Bien que les historiens et le poète Lucain l'appellent communément *rex puer*, *le roi enfant*, il ne l'était pas à tel point qu'il ne fût en état d'épouser sa sœur Cléopâtre, comme l'avait ordonné son père. Hirtius dit qu'il était *puer jam adulta ætate*, et Lucain appelle Cléopâtre incestueuse, dans ce vers qu'il adresse à ce roi par apostrophe :

Incestæ sceptris cessare sororis ;

soit qu'elle eût déjà contracté ce mariage incestueux, soit à cause qu'après la guerre d'Alexandrie et la mort de Ptolomée, César la fit épouser à son jeune frère, qu'il rétablit dans le trône : d'où l'on peut tirer une conséquence infaillible, que si le plus jeune des deux frères était en âge de se marier quand César partit d'Égypte, l'aîné en était capable quand il y arriva, puisqu'il ne tarda pas plus d'un an.

Le caractère de Cléopâtre garde une ressemblance ennoblée par ce qu'on y peut imaginer de plus illustre. Je ne la fais amoureuse que par ambition, et en sorte qu'elle semble n'avoir point d'amour qu'en tant qu'il peut servir à sa grandeur. Quoique la réputation qu'elle a laissée la fasse passer pour une femme lascive et abandonnée à ses plaisirs, et que Lucain, peut-être en haine de César, la nomme en quelque endroit *meretrix regina*, et fasse dire ailleurs à l'eunuque Photin, qui gouvernait sous le nom de son frère Ptolomée :

*Quem non e nobis credit Cleopatra nocentem ,
A quo casta fuit ?*

je trouve qu'à bien examiner l'histoire, elle n'avait que de l'ambition sans amour, et que, par politique, elle se servait des avantages de sa beauté pour affermir sa fortune. Cela paraît visible, en ce que les historiens ne marquent point qu'elle se soit donnée qu'aux deux premiers hommes du monde, César et Antoine; et qu'après la déroute de ce dernier, elle n'épargna aucun artifice pour engager Auguste dans la même passion qu'ils avaient eue pour elle, et fit voir par

là qu'elle ne s'était attachée qu'à la haute puissance d'Antoine, et non pas à sa personne.

Pour le style, il est plus élevé en ce poëme qu'en aucun des miens, et ce sont, sans contredit, les vers les plus pompeux que j'aie faits. La gloire n'en est pas toute à moi ; j'ai traduit de Lucain tout ce que j'y ai trouvé de propre à mon sujet ; et comme je n'ai point fait de scrupule d'enrichir notre langue du pillage que j'ai pu faire chez lui, j'ai tâché, pour le reste, à entrer si bien dans sa manière de former ses pensées et de s'expliquer, que ce qu'il m'a fallu y joindre du mien sentit son génie, et ne fût pas indigne d'être pris pour un larcin que je lui eusse fait. J'ai parlé, en l'examen de *Polyeucte*, de ce que je trouve à dire en la confidence que fait Cléopâtre à Charmion au second acte ; il ne me reste qu'un mot touchant les narrations d'Achorée, qui ont toujours passé pour fort belles : en quoi je ne veux pas aller contre le jugement du public, mais seulement faire remarquer de nouveau que celui qui les fait et les personnes qui les écoutent ont l'esprit assez tranquille pour avoir toute la patience qu'il y faut donner. Celle du troisième acte, qui est à mon gré la plus magnifique, a été accusée de n'être pas reçue par une personne digne de la recevoir : mais bien que Charmion qui l'écoute ne soit qu'une domestique de Cléopâtre, qu'on peut toutefois prendre pour sa dame d'honneur, étant envoyée exprès par cette reine pour l'écouter, elle tient lieu de cette reine même, qui cependant montre un orgueil digne d'elle, d'attendre la visite de César dans sa chambre sans aller au-devant de lui. D'ailleurs Cléopâtre eût rompu tout le reste de ce troisième acte, si elle s'y fût montrée ; et il m'a fallu la cacher par adresse de théâtre, et trouver pour cela dans l'action un prétexte qui fût glorieux pour elle, et qui ne laissât point paraître le secret de l'art qui m'obligeait à l'empêcher de se produire.

LE MENTEUR,

COMÉDIE.

1642.

ÉPITRE.

MONSIEUR ,

Je vous présente une pièce de théâtre d'un style si éloigné de ma dernière , qu'on aura de la peine à croire qu'elles soient parties toutes deux de la même main , dans le même hiver. Aussi les raisons qui m'ont obligé à y travailler ont été bien différentes. J'ai fait *Pompée* pour satisfaire à ceux qui ne trouvaient pas les vers de *Polyeucte* si puissants que ceux de *Cinna* , et leur montrer que j'en saurais bien retrouver la pompe quand le sujet le pourrait souffrir ; j'ai fait *le menteur* pour contenter les souhaits de beaucoup d'autres qui , suivant l'humeur des Français , aiment le changement , et , après tant de poèmes graves dont nos meilleures plumes ont enrichi la scène , m'ont demandé quelque chose de plus enjoué qui ne servît qu'à les divertir. Dans le premier , j'ai voulu faire un essai de ce que pouvaient la majesté du raisonnement et la force des vers dénués de l'agrément du sujet ; dans celui-ci , j'ai voulu tenter ce que pourrait l'agrément du sujet dénué de la force des vers. Et d'ailleurs , étant obligé au genre comique de ma première réputation , je ne pouvais l'abandonner tout à fait sans quelque espèce d'ingratitude. Il est vrai que , comme alors que je me hasardai à le quitter , je n'osai me fier à mes seules forces , et que , pour m'élever à la dignité du tragique , je pris l'appui du grand Sénèque , à qui j'empruntai tout ce qu'il avait donné de rare à sa *Médée* : ainsi , quand je me suis résolu de repasser du héroïque au naïf , je n'ai osé descendre de si haut sans m'assurer d'un guide , et me suis laissé conduire au fameux Lope de Vega , de peur de m'égarer dans

les détours de tant d'intrigues que fait notre Menteur. En un mot, ce n'est ici qu'une copie d'un excellent original qu'il a mis au jour sous le titre de *la Verdad sospechosa*; et, me fiant sur notre Horace, qui donne liberté de tout oser aux poètes ainsi qu'aux peintres¹, j'ai cru que, nonobstant la guerre des deux couronnes, il m'était permis de trafiquer en Espagne. Si cette sorte de commerce était un crime, il y a longtemps que je serais coupable, je ne dis pas seulement pour *le Cid*, où je me suis aidé de dom Guillem de Castro, mais aussi pour *Médée*, dont je viens de parler, et pour *Pompée* même, où, pensant me fortifier du secours de deux Latins, j'ai pris celui de deux Espagnols, Sénèque et Lucain étant tous deux de Cordoue. Ceux qui ne voudront pas me pardonner cette intelligence avec nos ennemis approuveront du moins que je pille chez eux; et, soit qu'on fasse passer ceci pour un larcin ou pour un emprunt, je m'en suis trouvé si bien, que je n'ai pas envie que ce soit le dernier que je ferai chez eux. Je crois que vous en serez d'avis, et ne m'en estimerez pas moins.

Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble serviteur,
CORNEILLE.

. Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.
De Arte poetica, v. 10.

AU LECTEUR.

Bien que cette comédie soit de l'invention de Lope de Vega¹, je ne vous la donne point dans le même ordre que je vous ai donné *le Cid* et *Pompée*, dont en l'un vous avez vu les vers espagnols, et en l'autre les latins, que j'ai traduits ou imités de Guillem de Castro et de Lucain. Ce n'est pas que je n'aie ici emprunté beaucoup de choses de cet admirable original; mais, comme j'ai entièrement dépaycé les sujets pour les habiller à la française, vous trouveriez si peu de rapports entre l'Espagnol et le Français, qu'au lieu de satisfaction vous n'en recevriez que de l'importunité.

Par exemple, tout ce que je fais conter à notre Menteur des guerres d'Allemagne, où il se vante d'avoir été, l'Espagnol le lui fait dire du Pérou et des Indes, dont il fait le nouveau revenu; et ainsi de la plupart des autres incidents, qui, bien qu'ils soient imités de l'original, n'ont presque point de ressemblance avec lui pour les pensées, ni pour les termes qui les expriment. Je me contenterai donc de vous avouer que les sujets sont entièrement de lui, comme vous les trouverez dans la vingt et deuxième partie de ses comédies. Pour le reste, j'en ai pris tout ce qui s'est pu accommoder à notre usage; et, s'il m'est permis de dire mon sentiment touchant une chose où j'ai si peu de part, je vous avouerai en même temps que l'invention de celle-ci me charme tellement, que je ne trouve rien à mon gré qui lui soit comparable en ce genre, ni parmi les anciens, ni parmi les modernes. Elle est toute spirituelle depuis le commencement jusqu'à la fin, et les incidents si justes et si gracieux, qu'il faut être, à mon avis, de bien mauvaise humeur pour n'en approuver pas la conduite, et n'en aimer pas la représentation.

¹ La pièce espagnole imitée par Corneille n'est pas de Lope de Vega. Son véritable auteur est don Juan Ruis de Alarcon. Instruit de sa méprise, Corneille l'a réparée dans *l'Examen du Menteur*. Voyez ci-après cet *Examen*. (AIMÉ-MARTIN).

Je me défierais peut-être de l'estime extraordinaire que j'ai pour ce poëme, si je n'y étais confirmé par celle qu'en a faite un des premiers hommes de ce siècle, et qui non-seulement est le protecteur des savantes muses dans la Hollande, mais fait voir encore par son propre exemple que les grâces de la poésie ne sont pas incompatibles avec les plus hauts emplois de la politique et les plus nobles fonctions d'un homme d'État. Je parle de M. de Zuylichem, secrétaire des commandemens de monseigneur le prince d'Orange. C'est lui que MM. Heinsius et Balzac ont pris comme pour arbitre de leur fameuse querelle, puisqu'ils lui ont adressé l'un et l'autre leurs doctes dissertations, et qu'il n'a pas dédaigné de montrer au public l'état qu'il fait de cette comédie par deux épigrammes, l'un ¹ français et l'autre latin, qu'il a mis au-devant de l'impression qu'en ont faite les Elzeviers, à Leyden. Je vous les donne ici d'autant plus volontiers, que, n'ayant pas l'honneur d'être connu de lui, son témoignage ne peut être suspect, et qu'on n'aura pas lieu de m'accuser de beaucoup de vanité pour en avoir fait parade, puisque toute la gloire qu'il m'y donne doit être attribuée au grand Lope de Vega, que peut-être il ne connaissait pas pour le premier auteur de cette merveille du théâtre.

IN PRÆSTANTISSIMI POETÆ GALLICI CORNELII

. COMŒDIAM, QUÆ INSCRIBITUR MENDAX.

Gravi cothurno torvus, orchestra truci
 Dudum cruentus, Gallia justus stupor,
 Audivit et vatum decus Cornelius,
 Laudem poetæ num mereret comici
 Pari nitore et elegantia, fuit
 Qui disputaret, et negarunt inscii;
 Et mos gerendus insciis semel fuit.
 Et, ecce, gessit, mentiendi gratia.
 Faciliisque, quas Terentius, pater
 Amœnitatum, quas Menander, quas merum
 Nectar deorum Plautus et mortalium
 Si sæculo reddantur, agnoscant suas,

¹ *Epigramme* est aujourd'hui du genre féminin.

Et quas negare non graventur non suas.
 Tandem poëta est : fraude , fuco , fabula ,
 Mendace scena vindicavit se sibi.
 Cui Stagitæ venit in mentem , putas ,
 Quis qua prævit supputator algebra ,
 Quis cogitavit illud Euclides prior ,
 Probare rem verissimam mendacio ?

CONSTANTIN, 1645.

A M. CORNEILLE

SUR SA COMÉDIE , LE MENTEUR.

Eh bien , ce beau *Menteur* , cette pièce fameuse ,
 Qui étonne le Rhin , et fait rougir la Meuse ,
 Et le Tage , et le Pô , et le Tibre romain ,
 De n'avoir rien produit d'égal à cette main ,
 A ce Plaute rené , à ce nouveau Térence ,
 La trouve-t-on si loin ou de l'indifférence ,
 Ou du juste mépris des savants d'aujourd'hui ?
 Je tiens tout au rebours qu'elle a besoin d'appui ,
 De grâce , de pitié , de faveur affêtée ,
 D'extrême charité , de louange empruntée.
 Elle est plate , elle est fade , elle manque de sel ,
 De pointe et de vigueur ; et n'y a carrousel
 Où la rage et le vin n'enfante des Corneilles
 Capables de fournir de plus fortes merveilles.

Qu'ai-je dit ? ah ! Corneille , aime mon repentir ;
 Ton excellent *Menteur* m'a porté à mentir.
 Il m'a rendu le faux si doux et si aimable ,
 Que , sans m'en aviser , j'ai vu le véritable
 Ruiné de crédit , et ai cru constamment
 N'y avoir plus d'honneur qu'à mentir vaillamment.

Après tout , le moyen de s'en pouvoir dédire ?
 A moins que d'en mentir , je n'en pouvais rien dire.
 La plus haute pensée , au bas de sa valeur ,
 Devenait injustice et injure à l'auteur.
 Qu'importe donc qu'on mente , ou que d'un faible éloge
 A toi et ton *Menteur* faussement on déroge ?
 Qu'importe que les dieux se trouvent irrités
 De mensonges , ou bien de fausses vérités ?

CONSTANTIN.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, père de Dorante.

DORANTE, fils de Géronte.

ALCIPPE, ami de Dorante et amant de Clarice.

PHILISTE, ami de Dorante et d'Alcippe.

CLARICE, maîtresse d'Alcippe.

LUCRÈCE, amie de Clarice.

ISABELLE, suivante de Clarice.

SABINE, femme de chambre de Lucrèce.

CLITON, valet de Dorante.

LYCAS, valet d'Alcippe.

La scène est à Paris.

LE MENTEUR ¹.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

A la fin j'ai quitté la robe pour l'épée :
L'attente où j'ai vécu n'a point été trompée ;
Mon père a consenti que je suive mon choix,
Et j'ai fait banqueroute à ce fatras de lois.
Mais puisque nous voici dedans les Tuileries,
Le pays du beau monde et des galanteries,
Dis-moi, me trouves-tu bien fait en cavalier ?
Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier ² ?
Comme il est malaisé qu'aux royaumes du code
On apprenne à se faire un visage à la mode ,
J'ai lieu d'appréhender...

CLITON.

Ne craignez rien pour vous ;
Vous ferez en une heure ici mille jaloux.
Ce visage et ce port n'ont point l'air de l'école ,
Et jamais comme vous on ne peignit Barthole :
Je prévois du malheur pour beaucoup de maris.

¹ Les variantes sont tirées de l'édition de 1644. (LEF....)

² VAR. Ma mine a-t-elle rien qui sente l'écolier ?
Qui revient comme moi des royaumes du code
Rapporte rarement un visage à la mode.

CLITON

Cette règle, monsieur, n'est pas faite pour vous.

Mais que vous semble encor maintenant de Paris?

DORANTE.

J'en trouve l'air bien doux, et cette loi bien rude
Qui m'en avait banni sous prétexte d'étude.

Toi, qui sais les moyens de s'y bien divertir,
Ayant eu le bonheur de n'en jamais sortir ¹,
Dis-moi comme en ce lieu l'on gouverne les dames.

CLITON.

C'est là le plus beau soin qui vienne aux belles âmes,
Disent les beaux esprits. Mais, sans faire le fin,
Vous avez l'appétit ouvert de bon matin !
D'hier au soir seulement vous êtes dans la ville,
Et vous vous ennuyez déjà d'être inutile !
Votre humeur sans emploi ne peut passer un jour,
Et déjà vous cherchez à pratiquer l'amour :
Je suis auprès de vous en fort bonne posture
De passer pour un homme à donner tablature ;
J'ai la taille d'un maître en ce noble métier,
Et je suis, tout au moins, l'intendant du quartier

DORANTE.

Ne t'effarouche point : je ne cherche, à vrai dire ,
Que quelque connaissance où l'on se plaise à rire ,
Qu'on puisse visiter par divertissement ,
Où l'on puisse en douceur couler quelque moment.
Pour me connaître mal, tu prends mon sens à gauche.

CLITON.

J'entends, vous n'êtes pas un homme de débauche ,
Et tenez celles-là trop indignes de vous
Que le son d'un écu rend traitables à tous :
Aussi que vous cherchiez de ces sages coquettes
Où peuvent tous venants débiter leurs fleurettes ²,

¹ VAR. Ayant eu le bonheur que de n'en point sortir.

² VAR. Qui bornent au babit leurs faveurs plus secrètes,
Sans qu'il vous soit permis de jouer que des yeux.

Mais qui ne font l'amour que de babil et d'yeux,
 Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.
 Loin de passer son temps, chacun le perd chez elles;
 Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles.
 Mais ce serait pour vous un bonheur sans égal
 Que ces femmes de bien qui se gouvernent mal,
 Et de qui la vertu, quand on leur fait service,
 N'est pas incompatible avec un peu de vice.
 Vous en verrez ici de toutes les façons.
 Ne me demandez point cependant de leçons :
 Ou je me connais mal à voir votre visage,
 Ou vous n'en êtes pas à votre apprentissage :
 Vos lois ne réglaient pas si bien tous vos desseins
 Que vous eussiez toujours un portefeuille aux mains.

DORANTE.

A ne rien déguiser, Cliton, je te confesse
 Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeunesse ;
 J'étais en ces lieux-là de beaucoup de métiers :
 Mais Paris, après tout, est bien loin de Poitiers ¹.
 Le climat différent veut une autre méthode :
 Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode ;
 La diverse façon de parler et d'agir
 Donne aux nouveaux venus souvent de quoi rougir.
 Chez les provinciaux on prend ce qu'on rencontre ;
 Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre :
 Mais il faut à Paris bien d'autres qualités ;
 On ne s'éblouit point de ces fausses clartés ;
 Et tant d'honnêtes gens, que l'on y voit ensemble,

¹ Ces deux vers ont remplacé les suivants :

J'en voyais là beaucoup passer pour gens d'esprit,
 Et faire encore état de Chimène et du Cid,
 Estimer de tous deux la vertu sans seconde,
 Qui passeraient ici pour gens de l'autre monde,
 Et se feraient siffler, si dans un entretien
 Ils étaient si grossiers que d'en dire du bien.

Font qu'on est mal reçu, si l'on ne leur ressemble.

CLITON.

Connaissez mieux Paris, puisque vous en parlez.

Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés :
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence ;
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France ;
Et, parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.
Dans la confusion que ce grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte ;
Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.
Comme on s'y connaît mal, chacun s'y fait de mise,
Et vaut communément autant comme il se prise :
De bien pires que vous s'y font assez valoir.
Mais, pour venir au point que vous voulez savoir ,
Êtes-vous libéral ?

DORANTE.

Je ne suis point avare.

CLITON.

C'est un secret d'amour et bien grand et bien rare.
Mais il faut de l'adresse à le bien débiter,
Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter.
Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne :
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
L'un perd exprès au jeu son présent déguisé,
L'autre oublie un bijou qu'on aurait refusé.
Un lourdaud libéral auprès d'une maîtresse
Semble donner l'aumône alors qu'il fait largesse ;
Et d'un tel contre-temps il fait tout ce qu'il fait,
Que, quand il tâche à plaire, il offense en effet.

DORANTE.

Laissons là ces lourdauds contre qui tu déclames
Et me dis seulement si tu connais ces dames.

CLITON.

Non : cette marchandise est de trop bon aloi ;
Ce n'est point là gibier à des gens comme moi ;
Il est aisé pourtant d'en savoir des nouvelles ,
Et bientôt leur cocher m'en dira des plus belles.

DORANTE.

Penses-tu qu'il t'en die ?

CLITON.

Assez pour en mourir ;
Puisque c'est un cocher, il aime à discourir.

SCÈNE II.

DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE.

CLARICE, faisant un faux pas, et comme se laissant choir.

Ay !

DORANTE, lui donnant la main.

Ce malheur me rend un favorable office,
Puisqu'il me donne lieu de ce petit service ;
Et c'est pour moi, madame, un bonheur souverain
Que cette occasion de vous donner la main.

CLARICE.

L'occasion ici fort peu vous favorise ,
Et ce faible bonheur ne vaut pas qu'on le prise.

DORANTE.

Il est vrai, je le dois tout entier au hasard ;
Mes soins ni vos désirs n'y prennent point de part,
Et sa douceur mêlée avec cette amertume
Ne me rend pas le sort plus doux que de coutume,
Puisque enfin ce bonheur que j'ai si fort prisé
A mon peu de mérite eût été refusé.

CLARICE.

S'il a perdu sitôt ce qui pouvait vous plaire ,
Je veux être à mon tour d'un sentiment contraire ,
Et crois qu'on doit trouver plus de félicité

A posséder un bien sans l'avoir mérité.

J'estime plus un don qu'une reconnaissance ;
 Qui nous donne fait plus que qui nous récompense ;
 Et le plus grand bonheur au mérite rendu
 Ne fait que nous payer de ce qui nous est dû.
 La faveur qu'on mérite est toujours achetée ;
 L'heur en croît d'autant plus, moins elle est méritée ;
 Et le bien où sans peine elle fait parvenir
 Par le mérite à peine aurait pu s'obtenir.

DORANTE.

Aussi ne croyez pas que jamais je prétende
 Obtenir par mérite une faveur si grande :
 J'en sais mieux le haut prix ; et mon cœur amoureux,
 Moins il s'en connaît digne, et plus s'en tient heureux.
 On me l'a pu toujours dénier sans injure ;
 Et si la recevant ce cœur même en murmure ,
 • Il se plaint du malheur de ses félicités,
 Que le hasard lui donne, et non vos volontés.
 Un amant a fort peu de quoi se satisfaire
 Des faveurs qu'on lui fait sans dessein de les faire :
 Comme l'intention seule en forme le prix ,
 Assez souvent sans elle on les joint au mépris.
 Jugez par là quel bien peut recevoir ma flamme
 D'une main qu'on me donne en me refusant l'ame.
 Je la tiens, je la touche, et je la touche en vain ,
 Si je ne puis toucher le cœur avec la main.

CLARICE.

Cette flamme, monsieur, est pour moi fort nouvelle,
 Puisque j'en viens de voir la première étincelle.
 Si votre cœur ainsi s'embrase en un moment,
 Le mien ne sut jamais brûler si promptement¹,
 Mais peut-être, à présent que j'en suis avertie ,

¹ Var. Le mien ne brûle pas du moins si promptement.

Le temps donnera place à plus de sympathie.
 Confessez cependant qu'à tort vous murmurez
 Du mépris de vos feux, que j'avais ignorés.

SCÈNE III.

DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE,
 CLITON.

DORANTE.

C'est l'effet du malheur qui partout m'accompagne.
 Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne,
 C'est-à-dire du moins depuis un an entier,
 Je suis et jour et nuit dedans votre quartier ;
 Je vous cherche en tous lieux, aux bals, aux promenades :
 Vous n'avez que de moi reçu des sérénades :
 Et je n'ai pu trouver que cette occasion
 A vous entretenir de mon affection.

CLARICE.

Quoi ! vous avez donc vu l'Allemagne et la guerre ?

DORANTE.

Je m'y suis fait quatre ans craindre comme un tonnerre.

CLITON.

Que va-t-il lui conter ?

DORANTE.

Et durant ces quatre ans ¹

Il ne s'est fait combats, ni sièges importants ;
 Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,
 Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire ;
 Et même la gazette a souvent divulgué... ².

CLITON, le tirant par la basque.

Savez-vous bien, monsieur, que vous extravaguez ?

DORANTE.

Tais-toi.

¹ VAR. Et durant tout ce temps.

² VAR. Et la gazette même a souvent divulgué...

CLITON.

Vous rêvez, dis-je, ou...

DORANTE.

Tais-toi, misérable.

CLITON.

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au diable ;
 Vous en revîntes hier.

DORANTE, à Cliton.

Te tairas-tu, maraud¹ ?

(à Clarice.)

Mon nom dans nos succès s'était mis assez haut
 Pour faire quelque bruit sans beaucoup d'injustice ;
 Et je suivrais encore un si noble exercice,
 N'était que l'autre hiver, faisant ici ma cour²,
 Je vous vis, et je fus retenu par l'amour.
 Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes ;
 Je me fis prisonnier de tant d'aimables charmes ;
 Je leur livrai mon ame ; et ce cœur généreux
 Dès ce premier moment oublia tout pour eux.
 Vaincre dans les combats, commander dans l'armée,
 De mille exploits fameux enfler ma renommée,
 Et tous ces nobles soins qui m'avaient su ravir,
 Cédèrent aussitôt à ceux de vous servir.

ISABELLE, à Clarice tout bas.

Madame, Alcippe vient ; il aura de l'ombrage³.

CLARICE.

Nous en saurons, monsieur, quelque jour davantage.

¹ VAR. Maraud, te tairas-tu ?

(à Clarice.)

Avec assez d'honneur j'ai souvent combattu,
 Et mon nom a fait bruit peut-être avec justice.

CLARICE.

Qui vous a fait quitter un si noble exercice ?

² VAR. Revenu l'autre hiver pour faire ici ma cour.³ VAR. Madame, Alcippe approche ; il aura de l'ombrage.

Adieu.

DORANTE.

Quoi ! me priver sitôt de tout mon bien ?

CLARICE.

Nous n'avons pas loisir d'un plus long entretien ;
Et, malgré la douceur de me voir cajolée ,
Il faut que nous fassions seules deux tours d'allée.

DORANTE.

Cependant accordez à mes vœux innocents
La licence d'aimer des charmes si puissants.

CLARICE.

Un cœur qui veut aimer, et qui sait comme on aime,
N'en demande jamais licence qu'à soi-même.

SCÈNE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Suis-les, Cliton.

CLITON.

J'en sais ce qu'on en peut savoir.
La langue du cocher a fait tout son devoir ¹.
« La plus belle des deux , dit-il , est ma maîtresse ;
Elle loge à la place , et son nom est Lucrece. »

DORANTE.

Quelle place ?

CLITON.

Royale ; et l'autre y loge aussi.
Il n'en sait pas le nom , mais j'en prendrai souci.

DORANTE.

Ne te mets point , Cliton , en peine de l'apprendre.
Celle qui m'a parlé , celle qui m'a su prendre ,

¹ VAR. La langue du cocher a bien fait son devoir.

C'est Lucrece , ce l'est sans aucun contredit ;
Sa beauté m'en assure , et mon cœur me le dit.

CLITON.

Quoique mon sentiment doive respect au vôtre ,
La plus belle des deux , je crois que ce soit l'autre.

DORANTE.

Quoi ! celle qui s'est tue , et qui dans nos propos
N'a jamais eu l'esprit de mêler quatre mots ?

CLITON.

Monsieur, quand une femme a le don de se taire ¹,
Elle a des qualités au-dessus du vulgaire ;
C'est un effort du ciel qu'on a peine à trouver :
Sans un petit miracle il ne peut l'achever ;
Et la nature souffre extrême violence
Lorsqu'il en fait d'humeur à garder le silence.
Pour moi , jamais l'amour n'inquiète mes nuits ;
Et , quand le cœur m'en dit , j'en prends par où je puis.
Mais naturellement femme qui se peut taire
A sur moi tel pouvoir et tel droit de me plaire ,
Qu'eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté ,
Je lui voudrais donner le prix de la beauté.
C'est elle assurément qui s'appelle Lucrece :
Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous blesse ;
Ce n'est point là le sien : celle qui n'a dit mot ,
Monsieur, c'est la plus belle , ou je ne suis qu'un sot.

DORANTE.

Je t'en crois sans jurer avec tes incartades ².

¹ VAR. Ah ! depuis qu'une femme a le don de se taire .

.....
Cette perfection est rare , et nous pouvons
L'appeler un miracle au siècle où nous vivons .
Puisqu'à l'ordre commun le ciel fait violence ,
La formant compatible avecque le silence .
Moi , je n'ai point d'amour en l'état où je suis .

² VAR. Je t'en crois sans jurer , avecque tes boutades .

Mais voici les plus chers de mes vieux camarades :
Ils semblent étonnés, à voir leur action

SCÈNE V.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE, à Alcippe.

Quoi ! sur l'eau la musique et la collation ?

ALCIPPE, à Philiste.

Oui, la collation avecque la musique.

PHILISTE, à Alcippe.

Hier au soir ?

ALCIPPE, à Philiste.

Hier au soir.

PHILISTE, à Alcippe.

Et belle ?

ALCIPPE, à Philiste.

Magnifique.

PHILISTE, à Alcippe.

Et par qui ?

ALCIPPE, à Philiste.

C'est de quoi je suis mal éclairci.

DORANTE, les saluant.

Que mon bonheur est grand de vous revoir ici !

ALCIPPE.

Le mien est sans pareil, puisque je vous embrasse.

DORANTE.

J'ai rompu vos discours d'assez mauvaise grace ;

Vous le pardonnerez à l'aise de vous voir.

PHILISTE.

Avec nous, de tout temps, vous avez tout pouvoir ¹.

DORANTE.

Mais de quoi parliez-vous ?

¹ VAR. Avecque vos amis vous avez tout pouvoir.

ALCIPPE.

D'une galanterie.

DORANTE.

D'amour ?

ALCIPPE.

Je le présume.

DORANTE.

Achevez, je vous prie,

Et souffrez qu'à ce mot ma curiosité

Vous demande sa part de cette nouveauté.

ALCIPPE.

On dit qu'on a donné musique à quelque dame.

DORANTE.

Sur l'eau ?

ALCIPPE.

Sur l'eau.

DORANTE.

Souvent l'onde irrite la flamme.

PHILISTE.

Quelquefois.

DORANTE.

Et ce fut hier au soir ?

ALCIPPE.

Hier au soir.

DORANTE.

Dans l'ombre de la nuit le feu se fait mieux voir.

Le temps était bien pris. Cette dame, elle est belle ?

ALCIPPE.

Aux yeux de bien du monde elle passe pour telle.

DORANTE.

Et la musique ?

ALCIPPE.

Assez pour n'en rien dédaigner.

DORANTE.

Quelque collation a pu l'accompagner ?

ALCIPPE.

On le dit

DORANTE.

Fort superbe?

ALCIPPE.

Et fort bien ordonnée.

DORANTE.

Et vous ne savez point celui qui l'a donnée?

ALCIPPE.

Vous en riez!

DORANTE.

Je ris de vous voir étonné
D'un divertissement que je me suis donné.

ALCIPPE.

Vous?

DORANTE.

Moi-même.

ALCIPPE.

Et déjà vous avez fait maîtresse?

DORANTE.

Si je n'en avais fait, j'aurais bien peu d'adresse,
Moi qui depuis un mois suis ici de retour ¹.
Il est vrai que je sors fort peu souvent de jour;
De nuit, *incognito*, je rends quelques visites;
Ainsi...

CLITON, à Dorante, à l'oreille.

Vous ne savez, monsieur, ce que vous dites.

DORANTE.

Tais-toi; si jamais plus tu me viens avertir...

CLITON.

J'enrage de me taire et d'entendre mentir!

¹ VAR. Depuis un mois et plus on me voit de retour;
Mais, pour certain sujet, je sors fort peu de jour.
La nuit, *incognito*, je rends quelques visites.

PHILISTE , à Alcippe.

Voyez qu'heureusement dedans cette rencontre
Votre rival lui-même à vous-même se montre.

DORANTE , revenant à eux.

Comme à mes chers amis je vous veux tout conter.

J'avais pris cinq bateaux pour mieux tout ajuster¹ ;
Les quatre contenaient quatre chœurs de musique ,
Capables de charmer le plus mélancolique .
Au premier, violons ; en l'autre , luths et voix ;
Des flûtes , au troisième ; au dernier, des hautbois ,
Qui tour à tour dans l'air poussaient des harmonies
Dont on pouvait nommer les douceurs infinies .
Le cinquième était grand , tapissé tout exprès
De rameaux enlacés pour conserver le frais ,
Dont chaque extrémité portait un doux mélange
De bouquets de jasmin , de grenade et d'orange .
Je fis de ce bateau la salle du festin :
Là je menai l'objet qui fait seul mon destin ;
De cinq autres beautés la sienne fut suivie ,
Et la collation fut aussitôt servie .
Je ne vous dirai point les différents apprêts ,
Le nom de chaque plat , le rang de chaque mets .
Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices
On servit douze plats et qu'on fit six services ,
Cependant que les eaux , les rochers et les airs ,
Répondaient aux accents de nos quatre concerts .
Après qu'on eut mangé , mille et mille fusées ,
S'élançant vers les cieux , ou droites ou croisées ,
Firent un nouveau jour , d'où tant de serpenteaux
D'un déluge de flamme attaquèrent les eaux ,
Qu'on crut que , pour leur faire une plus rude guerre ,
Tout l'élément du feu tombait du ciel en terre .

VAR. De cinq bateaux qu'express j'avais fait apprêter.

Après ce passe-temps on dansa jusqu'au jour,
Dont le soleil jaloux avança le retour :
S'il eût pris notre avis , sa lumière importune ¹
N'eût pas troublé sitôt ma petite fortune ;
Mais , n'étant pas d'humeur à suivre nos desirs ,
Il sépara la troupe et finit nos plaisirs.

ALCIPPE.

Certes , vous avez grâce à conter ces merveilles ;
Paris , tout grand qu'il est , en voit peu de pareilles.

DORANTE.

J'avais été surpris ; et l'objet de mes vœux
Ne m'avait , tout au plus , donné qu'une heure ou deux.

PHILISTE.

Cependant l'ordre est rare , et la dépense belle.

DORANTE.

Il s'est fallu passer à cette bagatelle :
Alors que le temps presse , on n'a pas à choisir.

ALCIPPE.

Adieu : nous nous verrons avec plus de loisir.

DORANTE.

Faites état de moi.

ALCIPPE , à Philiste , en s'en allant.

Je meurs de jalousie !

PHILISTE , à Alcippe.

Sans raison toutefois votre âme en est saisie ;
Les signes du festin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE , à Philiste.

Le lieu s'accorde , et l'heure : et le reste n'est rien.

¹ VAR. S'il eût pris notre avis , ou s'il eût craint ma haine ,
Il eût autant tardé qu'à la couche d'Alcmène.

SCÈNE VI.

DORANTE, CLITON. .

CLITON.

Monsieur, puis-je à présent parler sans vous déplaire?

DORANTE.

Je remets à ton choix de parler ou te taire;
Mais quand tu vois quelqu'un, ne fais plus l'insolent.

CLITON.

Votre ordinaire est-il de rêver en parlant ?

DORANTE.

Où me vois-tu rêver?

CLITON.

J'appelle rêveries

Ce qu'en d'autres qu'un maître on nomme menteries.
Je parle avec respect.

DORANTE.

Pauvre esprit!

CLITON.

Je le perds

Quand je vous ois parler de guerre et de concerts.
Vous voyez sans péril nos batailles dernières,
Et faites des festins qui ne vous coûtent guères.
Pourquoi depuis un an vous feindre de retour?

DORANTE.

J'en montre plus de flamme, et j'en fais mieux ma cour.

CLITON.

Qu'a de propre la guerre à montrer votre flamme?

DORANTE.

O le beau compliment à charmer une dame,
De lui dire d'abord : « J'apporte à vos beautés
« Un cœur nouveau venu des universités;
« Si vous avez besoin de lois et de rubriques,

« Je sais le Code entier avec les Authentiques,
 « Le Digeste nouveau, le vieux, l'Infortiat,
 « Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat! »
 Qu'un si riche discours nous rend considérables!
 Qu'on amollit par là de cœurs inexorables!
 Qu'un homme à paragraphe est un joli galant!

On s'introduit bien mieux à titre de vaillant :
 Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimace,
 A mentir à propos, jurer de bonne grâce,
 Étaler force mots qu'elles n'entendent pas;
 Faire sonner Lamboy, Jean de Vert, et Galas;
 Nommer quelques châteaux de qui les noms barbares,
 Plus ils blessent l'oreille, et plus leur semblent rares;
 Avoir toujours en bouche angles, lignes, fossés,
 Vedette, contrescarpe, et travaux avancés :
 Sans ordre et sans raison, n'importe, on les étonne,
 On leur fait admirer les baies qu'on leur donne?
 Et tel, à la faveur d'un semblable débit,
 Passe pour homme illustre, et se met en crédit.

CLITON.

A qui vous veut ouïr, vous en faites bien croire;
 Mais celle-ci bientôt peut savoir votre histoire.

DORANTE.

J'aurai déjà gagné chez elle quelque accès;
 Et, loin d'en redouter un malheureux succès,
 Si jamais un fâcheux nous nuit par sa présence,
 Nous pourrons sous ces mots être d'intelligence.
 Voilà traiter l'amour, Cliton, et comme il faut.

CLITON.

A vous dire le vrai, je tombe de bien haut.
 Mais parlons du festin : Urgande et Mélusine
 N'ont jamais sur-le-champ mieux fourni leur cuisine;
 Vous allez au delà de leurs enchantements :
 Vous seriez un grand maître à faire des romans;

Ayant si bien en main le festin et la guerre,
Vos gens en moins de rien courraient toute la terre,
Et ce serait pour vous des travaux fort légers,
Que d'y mêler partout la pompe et les dangers ¹.
Ces hautes fictions vous sont bien naturelles.

DORANTE.

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles;
Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,
Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire
Qui l'étonne lui-même, et le force à se taire.
Si tu pouvais savoir quel plaisir on a lors
De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps...

CLITON.

Je le juge assez grand; mais enfin ces pratiques
Vous couvriront de honte en devenant publiques.

DORANTE.

Nous nous en tirerons; mais tous ces vains discours ²
M'empêchent de chercher l'objet de mes amours;
Tâchons de le rejoindre, et sache qu'à me suivre
Je t'apprendrai bientôt d'autres façons de vivre.

¹ VAR. De faire voir partout la pompe et les dangers.

² VAR. Nous les démêlerons; mais tous ces vains discours.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GÉRONTE, CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Je sais qu'il vaut beaucoup étant sorti de vous :
Mais, monsieur, sans le voir, accepter un époux,
Par quelque haut récit qu'on en soit conviée,
C'est grande avidité de se voir mariée ;
D'ailleurs, en recevant visite et compliment ¹,
Et lui permettre accès en qualité d'amant,
A moins qu'à vos projets un plein effet réponde,
Ce serait trop donner à discourir au monde.
Trouvez donc un moyen de me le faire voir,
Sans m'exposer au blâme et manquer au devoir.

GÉRONTE.

Oui, vous avez raison, belle et sage Clarice :
Ce que vous m'ordonnez est la même justice ;
Et comme c'est à nous à subir votre loi ²,
Je reviens tout à l'heure, et Dorante avec moi.
Je le tiendrai longtemps dessous votre fenêtre,
Afin qu'avec loisir vous puissiez le connaître,
Examiner sa taille, et sa mine, et son air,
Et voir quel est l'époux que je vous veux donner.

¹ VAR. Aussi, d'en recevoir visite et compliment,
Et lui donner entrée en qualité d'amant,
S'il faut qu'à vos projets la suite ne réponde,
Je m'engagerais trop dans le caquet du monde.

² VAR. Et d'ailleurs c'est à nous à subir votre loi.
Je reviens dans une heure, et Dorante avec moi.
.....
Afin qu'avec loisir vous le puissiez connaître.

Il vint hier de Poitiers, mais il sent peu l'école ;
 Et si l'on pouvait croire un père à sa parole,
 Quelque écolier qu'il soit, je dirais qu'aujourd'hui
 Peu de nos gens de cour sont mieux taillés que lui.
 Mais vous en jugerez après la voix publique.
 Je cherche à l'arrêter, parce qu'il m'est unique,
 Et je brûle surtout de le voir sous vos lois.

CLARICE.

Vous m'honorez beaucoup d'un si glorieux choix.
 Je l'attendrai, monsieur, avec impatience ;
 Et je l'aime déjà sur cette confiance.

SCÈNE II.

CLARICE, ISABELLE.

ISABELLE.

Ainsi vous le verrez, et sans vous engager.

CLARICE.

Mais pour le voir ainsi qu'en pourrai-je juger ?
 J'en verrai le dehors, la mine, l'apparence ;
 Mais du reste, Isabelle, où prendre l'assurance ?
 Le dedans paraît mal en ces miroirs flatteurs ;
 Les visages souvent sont de doux imposteurs.
 Que de défauts d'esprit se couvrent de leurs grâces !
 Et que de beaux semblants cachent des âmes basses !
 Les yeux en ce grand choix ont la première part ¹ ;
 Mais leur déférer tout, c'est tout mettre au hasard :
 Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire ;
 Mais, sans leur obéir, il doit les satisfaire ² ,
 En croire leur refus, et non pas leur aveu,
 Et sur d'autres conseils laisser naître son feu.

¹ VAR. Quoique en ce choix ses yeux aient la première part,
 Qui leur défère tout met beaucoup au hasard.

² VAR. Mais, sans leur obéir, il les doit satisfaire.

Cette chaîne, qui dure autant que notre vie,
 Et qui devrait donner plus de peur que d'envie ¹,
 Si l'on n'y prend bien garde, attache assez souvent
 Le contraire au contraire, et le mort au vivant :
 Et pour moi, puisqu'il faut qu'elle me donne un maître,
 Avant que l'accepter je voudrais le connaître,
 Mais connaître dans l'âme.

ISABELLE.

Eh bien ! qu'il parle à vous.

CLARICE.

Alcippe le sachant en deviendrait jaloux.

ISABELLE.

Qu'importe qu'il le soit, si vous avez Dorante ?

CLARICE.

Sa perte ne m'est pas encore indifférente ;
 Et l'accord de l'hymen entre nous concerté,
 Si son père venait, serait exécuté.
 Depuis plus de deux ans il promet et diffère ;
 Tantôt c'est maladie, et tantôt quelque affaire ;
 Le chemin est mal sûr, ou les jours sont trop courts ;
 Et le bon homme enfin ne peut sortir de Tours.
 Je prends tous ces délais pour une résistance,
 Et ne suis pas d'humeur à mourir de constance.
 Chaque moment d'attente ôte de notre prix,
 Et fille qui vieillit tombe dans le mépris :
 C'est un nom glorieux qui se garde avec honte :
 Sa défaite est fâcheuse à moins que d'être prompte.
 Le temps n'est pas un dieu qu'elle puisse braver ;
 Et son honneur se perd à le trop conserver.

ISABELLE.

Ainsi vous quitterez Alcippe pour un autre
 De qui l'humeur aurait de quoi plaire à la vôtre ² ?

¹ VAR. Et qui nous doit donner plus de peur que d'envie.

² VAR. Dont vous verriez l'humeur rapportant à la vôtre.

CLARICE.

Oui, je le quitterais ; mais pour ce changement
 Il me faudrait en main avoir un autre amant ¹,
 Savoir qu'il me fût propre, et que son hyménée
 Dût bientôt à la sienne unir ma destinée.
 Mon humeur sans cela ne s'y résout pas bien,
 Car Alcippe, après tout, vaut toujours mieux que rien ;
 Son père peut venir, quelque longtemps qu'il tarde.

ISABELLE.

Pour en venir à bout sans que rien s'y hasarde ²,
 Lucrèce est votre amie, et peut beaucoup pour vous ;
 Elle n'a point d'amants qui deviennent jaloux ³ :
 Qu'elle écrive à Dorante, et lui fasse paraître
 Qu'elle veut cette nuit le voir par sa fenêtre.
 Comme il est jeune encore, on l'y verra voler ;
 Et là, sous ce faux nom, vous pourrez lui parler ⁴,
 Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adresse,
 Ni que lui-même pense à d'autre qu'à Lucrèce.

CLARICE.

L'invention est belle ; et Lucrèce aisément
 Se résoudra pour moi d'écrire un compliment :
 J'admire ton adresse à trouver cette ruse ⁵.

ISABELLE.

Puis-je vous dire encor que, si je ne m'abuse,
 Tantôt cet inconnu ne vous déplaisait pas ?

CLARICE.

Ah, bon Dieu ! si Dorante avait autant d'appas,
 Que d'Alcippe aisément il obtiendrait la place !

¹ VAR. Je voudrais en ma main avoir un autre amant,
 Sûre qu'il me fût propre, et que son hyménée.

² VAR. Pour en venir à bout sans que rien se hasarde.

³ VAR. Elle n'a point d'amant qui devienne jaloux.

⁴ VAR. Et là, sous ce faux nom, vous lui pourrez parler.

⁵ VAR. Nous connaissons Dorante avecque cette ruse.

ISABELLE.

Ne parlez point d'Alcippe ; il vient.

CLARICE.

Qu'il m'embarrasse !

Va pour moi chez Lucrèce , et lui dis mon projet ;

Et tout ce qu'on peut dire en un pareil sujet ¹.

SCÈNE III.

CLARICE , ALCIPPE.

ALCIPPE

Ah , Clarice ! ah , Clarice ! inconstante ! volage !

CLARICE.

Aurait-il deviné déjà ce mariage ?

Alcippe , qu'avez-vous ? qui vous fait soupirer ?

ALCIPPE.

Ce que j'ai , déloyale ! eh ! peux-tu l'ignorer ² ?

Parle à ta conscience ; elle devrait t'apprendre...

CLARICE.

Parlez un peu plus bas , mon père va descendre.

ALCIPPE.

Ton père va descendre , âme double et sans foi !

Confesse que tu n'as un père que pour moi.

La nuit , sur la rivière...

CLARICE.

Eh bien ! sur la rivière ?

La nuit ! quoi ? qu'est-ce enfin ?

ALCIPPE.

Oui , la nuit tout entière.

CLARICE.

Après ?

¹ VAR. Et tout ce qu'on peut dire en semblable sujet.

² VAR. Ce que j'ai , malheureuse ! eh ! peux-tu l'ignorer ?

ALCIPPE.

Quoi ! sans rougir ?...

CLARICE.

Rougir ! à quel propos ?

ALCIPPE.

Tu ne meurs pas de honte, entendant ces deux mots !

CLARICE.

Mourir pour les entendre ! et qu'ont-ils de funeste ?

ALCIPPE.

Tu peux donc les ouïr, et demander le reste !

Ne saurais-tu rougir, si je ne te dis tout ?

CLARICE.

Quoi , tout ?

ALCIPPE.

Tes passe-temps , de l'un à l'autre bout.

CLARICE.

Je meure , en vos discours si je puis rien comprendre

ALCIPPE.

Quand je te veux parler, ton père va descendre ;

Il t'en souvient alors ; le tour est excellent !

Mais pour passer la nuit auprès de ton galant ¹...

CLARICE.

Alcippe, êtes-vous fou ?

ALCIPPE.

Je n'ai plus lieu de l'être ²,

A présent que le ciel me fait te mieux connaître.

Oui , pour passer la nuit en danses et festin ,

Être avec ton galant du soir jusqu'au matin

(Je ne parle que d'hier), tu n'as point lors de père.

CLARICE.

Rêvez-vous ? raillez-vous ? et quel est ce mystère ?

¹ VAR. Mais pour passer la nuit avecque ton galant.² VAR. Je le devrais bien être.

ALCIPPE.

Ce mystère est nouveau , mais non pas fort secret.
Choisis une autre fois un amant plus discret ;
Lui-même il m'a tout dit.

CLARICE.

Qui , lui-même ?

ALCIPPE.

Dorante.

CLARICE.

Dorante !

ALCIPPE.

Continue, et fais bien l'ignorante.

CLARICE.

Si je le vis jamais , et si je le connoi !...

ALCIPPE.

Ne viens-je pas de voir son père avecque toi ?
Tu passes , infidèle , ame ingrate et légère ,
La nuit avec le fils , le jour avec le père !

CLARICE.

Son père , de vieux temps , est grand ami du mien.

ALCIPPE.

Cette vieille amitié faisait votre entretien ?
Tu te sens convaincue , et tu m'oses répondre !
Te faut-il quelque chose encor pour te confondre ?

CLARICE.

Alcippe , si je sais quel visage a le fils..

ALCIPPE.

La nuit était fort noire alors que tu le vis.
Il ne t'a pas donné quatre chœurs de musique ,
Une collation superbe et magnifique ,
Six services de rang , douze plats à chacun ?
Son entretien alors t'était fort importun ?
Quand ses feux d'artifice éclairaient le rivage ,
Tu n'eus pas le loisir de le voir au visage ?

Tu n'as pas avec lui dansé jusques au jour ?
Et tu ne l'as pas vu pour le moins au retour ?
T'en ai-je dit assez ? Rougis , et meurs de honte !

CLARICE.

Je ne rougirai point pour le récit d'un conte.

ALCIPPE.

Quoi ? je suis donc un fourbe , un bizarre , un jaloux !

CLARICE.

Quelqu'un a pris plaisir à se jouer de vous ,
Alcippe , croyez-moi.

ALCIPPE.

Ne cherche point d'excuses ;

Je connais tes détours , et devine tes ruses.
Adieu : suis ton Dorante , et l'aime désormais ;
Laisse en repos Alcippe , et n'y pense jamais.

CLARICE.

Écoutez quatre mots.

ALCIPPE.

Ton père va descendre.

CLARICE.

Non , il ne descend point , et ne peut nous entendre ;
Et j'aurai tout loisir de vous désabuser.

ALCIPPE.

Je ne t'écoute point , à moins que m'épouser ,
A moins qu'en attendant le jour du mariage ,
M'en donner ta parole et deux baisers en gage.

CLARICE.

Pour me justifier vous demandez de moi ,
Alcippe ?

ALCIPPE.

Deux baisers , et ta main , et ta foi.

CLARICE.

Que cela ?

ALCIPPE.

Résous-toi , sans plus me faire attendre.

CLARICE.

Je n'ai pas le loisir, mon père va descendre

SCÈNE IV.

ALCIPPE.

Va, ris de ma douleur alors que je te perds ;
 Par ces indignités romps toi-même mes fers ;
 Aide mes feux trompés à se tourner en glace ;
 Aide un juste courroux à se mettre en leur place.
 Je cours à la vengeance , et porte à ton amant
 Le vif et prompt effet de mon ressentiment ¹.
 S'il est homme de cœur, ce jour même nos armes
 Régleront par leur sort tes plaisirs ou tes larmes ² ;
 Et, plutôt que le voir possesseur de mon bien ,
 Puissé-je dans son sang voir couler tout le mien !
 Le voici ce rival, que son père t'amène :
 Ma vieille amitié cède à ma nouvelle haine ;
 Sa vue accroît l'ardeur dont je me sens brûler :
 Mais ce n'est pas ici qu'il faut le quereller ³.

SCÈNE V.

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Dorante, arrêtons-nous ; le trop de promenade
 Me mettrait hors d'haleine , et me ferait malade.
 Que l'ordre est rare et beau de ces grands bâtiments !

DORANTE.

Paris semble à mes yeux un pays de romans.

¹ VAR. Le redoutable effet de mon ressentiment.

² VAR. Régleront par le sort tes plaisirs ou tes larmes.

³ VAR. Mais ce n'est pas ici qu'il le faut quereller.

J'y croyais ce matin voir une île enchantée :
 Je la laissai déserte, et la trouve habitée ;
 Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des maçons ,
 En superbes palais a changé ses buissons.

GÉRONTE.

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses :
 Dans tout le Pré-aux-Clercs tu verras mêmes choses ¹ ;
 Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
 Aux superbes dehors du palais Cardinal ².
 Toute une ville entière, avec pompe bâtie ,
 Semble d'un vieux fossé par miracle sortie ,
 Et nous fait présumer, à ses superbes toits ,
 Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois.
 Mais changeons de discours. Tu sais combien je t'aime ?

DORANTE.

Je chéris cet honneur bien plus que le jour même.

GÉRONTE.

Comme de mon hymen il n'est sorti que toi ,
 Et que je te vois prendre un périlleux emploi ,
 Où l'ardeur pour la gloire à tout oser convie ³,
 Et force à tout moment de négliger la vie ,
 Avant qu'aucun malheur te puisse être avvenu ,
 Pour te faire marcher un peu plus retenu ,
 Je te veux marier.

DORANTE , à part.

O ma chère Lucrèce !

GÉRONTE.

Je t'ai voulu choisir moi-même une maîtresse ,
 Honnête, belle, riche ⁴.

¹ VAR. Dedans le Pré-aux-Clercs tu verras mêmes choses.

² VAR. A ce que tu verras dans le Palais-Royal.

³ VAR. Où la chaleur de l'âge et l'honneur te convie
 D'exposer à tous coups et ton sang et ta vie.

⁴ VAR. Honnête, belle, et riche.

DORANTE.

Ah ! pour la bien choisir,
Mon père, donnez-vous un peu plus de loisir.

GÉRONTE.

Je la connais assez. Clarice est belle et sage
Autant que dans Paris il en soit de son âge ;
Son père de tout temps est mon plus grand ami,
Et l'affaire est conclue.

DORANTE.

Ah ! monsieur, j'en frémi ¹ ;
D'un fardeau si pesant accabler ma jeunesse !

GÉRONTE.

Fais ce que je t'ordonne.

DORANTE, à part.

Il faut jouer d'adresse.

(haut.)

Quoi ! monsieur, à présent qu'il faut dans les combats
Acquérir quelque nom, et signaler mon bras...

GÉRONTE.

Avant qu'être au hasard qu'un autre bras t'immole,
Je veux dans ma maison avoir qui m'en console ;
Je veux qu'un petit-fils puisse y tenir ton rang ²,
Soutenir ma vieillesse, et réparer mon sang.
En un mot, je le veux.

DORANTE.

Vous êtes inflexible ?

GÉRONTE.

Fais ce que je te dis.

DORANTE.

Mais s'il est impossible ³ ?

GÉRONTE.

Impossible ! et comment ?

¹ VAR. Ah ! monsieur, je frémi.

² VAR. Je veux qu'un petit-fils puisse tenir ton rang.

³ VAR. Mais s'il m'est impossible ?

DORANTE.

Souffrez qu'aux yeux de tous
Pour obtenir pardon j'embrasse vos genoux.
Je suis...

GÉRONTE.

Quoi ?

DORANTE.

Dans Poitiers...

GÉRONTE.

Parle donc, et te lève.

DORANTE.

Je suis donc marié, puisqu'il faut que j'achève.

GÉRONTE.

Sans mon consentement ?

DORANTE.

On m'a violenté :

Vous ferez tout casser par votre autorité ;
Mais nous fûmes tous deux forcés à l'hyménée,
Par la fatalité la plus inopinée...
Ah ! si vous le saviez ¹ !

GÉRONTE.

Dis, ne me cache rien.

DORANTE.

Elle est de fort bon lieu, mon père ; et pour son bien,
S'il n'est du tout si grand que votre humeur souhaite...

GÉRONTE.

Sachons, à cela près, puisque c'est chose faite.
Elle se nomme ?

DORANTE.

Orphise ; et son père, Armédon.

GÉRONTE.

Je n'ai jamais ouï ni l'un ni l'autre nom.
Mais poursuis.

¹ VAR. Ah ! si vous le saviez ?

DORANTE.

Je la vis presque à mon arrivée.

Une âme de rocher ne s'en fût pas sauvée,
Tant elle avait d'appas, et tant son œil vainqueur
Par une douce force assujettit mon cœur !
Je cherchai donc chez elle à faire connaissance ;
Et les soins obligeants de ma persévérance
Surent plaire de sorte à cet objet charmant,
Que j'en fus en six mois autant aimé qu'amant.
J'en reçus des faveurs secrètes, mais honnêtes ;
Et j'étendis si loin mes petites conquêtes,
Qu'en son quartier souvent je me coulais sans bruit,
Pour causer avec elle une part de la nuit.

Un soir que je venais de monter dans sa chambre
(Ce fut, s'il m'en souvient, le second de septembre,
Oui, ce fut ce jour-là que je fus attrapé),
Ce soir même son père en ville avait soupé ;
Il monte à son retour, il frappe à la porte : elle
Transit, pâlit, rougit, me cache en sa ruelle,
Ouvre enfin, et d'abord (qu'elle eut d'esprit et d'art!)
Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard,
Dérobe en l'embrassant son désordre à sa vue :
Il se sied : il lui dit qu'il veut la voir pourvue ;
Lui propose un parti qu'on lui venait d'offrir.
Jugez combien mon cœur avait lors à souffrir !
Par sa réponse adroite elle sut si bien faire,
Que sans m'inquiéter elle plut à son père.
Ce discours ennuyeux enfin se termina ;
Le bon homme partait quand ma montre sonna :
Et lui, se retournant vers sa fille étonnée,
« Depuis quand cette montre ? et qui vous l'a donnée ?
« Acaste, mon cousin, me la vient d'envoyer,
« Dit-elle ; et veut ici la faire nettoyer,
« N'ayant point d'horlogers au lieu de sa demeure :

« Elle a déjà sonné deux fois en un quart d'heure.
 « Donnez-la-moi, dit-il, j'en prendrai mieux le soin. »
 Alors pour me la prendre elle vient en mon coin :
 Je la lui donne en main ; mais, voyez ma disgrâce ,
 Avec mon pistolet le cordon s'embarrasse ,
 Fait marcher le déclin : le feu prend , le coup part ;
 Jugez de notre trouble à ce triste hasard.
 Elle tombe par terre ; et moi, je la crus morte.
 Le père épouvanté gagne aussitôt la porte ;
 Il appelle au secours, il crie à l'assassin :
 Son fils et deux valets me coupent le chemin.
 Furieux de ma perte, et combattant de rage,
 Au milieu de tous trois je me faisais passage,
 Quand un autre malheur de nouveau me perdit ;
 Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
 Désarmé, je recule, et rentre : alors Orphise,
 De sa frayeur première aucunement remise,
 Sait prendre un temps si juste en son reste d'effroi,
 Qu'elle pousse la porte et s'enferme avec moi.
 Soudain nous entassons, pour défenses nouvelles.
 Bancs, tables, coffres, lits, et jusqu'aux escabelles :
 Nous nous barricadons, et dans ce premier feu
 Nous croyons gagner tout à différer un peu.
 Mais comme à ce rempart l'un et l'autre travaille ¹,
 D'une chambre voisine on perce la muraille :
 Alors, me voyant pris, il fallut composer.

(Ici Clarice les voit de sa fenêtre ; et Lucrèce, avec Isabelle, les voit aussi de la sienne.)

GÉRONTE.

C'est-à-dire en français qu'il fallut l'épouser ?

DORANTE.

Les siens m'avaient trouvé de nuit seul avec elle,
 Ils étaient les plus forts, elle me semblait belle,

¹ VAR. Comme à ce boulevard l'un et l'autre travaille.

Le scandale était grand, son honneur se perdait;
 A ne le faire pas, ma tête en répondait;
 Ses grands efforts pour moi, son péril, et ses larmes,
 A mon cœur amoureux étaient de nouveaux charmes :
 Done, pour sauver ma vie ainsi que son honneur ¹,
 Et me mettre avec elle au comble du bonheur,
 Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace,
 Et fis ce que tout autre aurait fait en ma place.
 Choisissez maintenant de me voir ou mourir,
 Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GÉRONTE.

Non, non, je ne suis pas si mauvais que tu penses,
 Et trouve en ton malheur de telles circonstances,
 Que mon amour t'excuse, et mon esprit touché
 Te blâme seulement de l'avoir trop caché.

DORANTE.

Le peu de bien qu'elle a me faisait vous le taire.

GÉRONTE.

Je prends peu garde au bien, afin d'être bon père :
 Elle est belle, elle est sage, elle sort de bon lieu,
 Tu l'aimes, elle t'aime; il me suffit. Adieu :
 Je vais me dégager du père de Clarice.

SCÈNE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Que dis-tu de l'histoire, et de mon artifice?
 Le bon homme en tient-il? m'en suis-je bien tiré?
 Quelque sot en ma place y serait demeuré;
 Il eût perdu le temps à gémir et se plaindre,
 Et, malgré son amour, se fût laissé contraindre.

¹ VAR. Done pour sauver ma vie avecque son honneur.

Oh ! l'utile secret que mentir à propos !

CLITON.

Quoi ! ce que vous disiez n'est pas vrai !

DORANTE.

Pas deux mots,

Et tu ne viens d'ouïr qu'un trait de gentillesse
Pour conserver mon ame et mon cœur à Lucrèce.

CLITON.

Quoi ! la montre, l'épée, avec le pistolet...

DORANTE.

Industrie.

CLITON.

Obligez, monsieur, votre valet.

Quand vous voudrez jouer de ces grands coups de maître,
Donnez-lui quelque signe à les pouvoir connaître ;
Quoique bien averti, j'étais dans le panneau.

DORANTE.

Va, n'apprehende pas d'y tomber de nouveau ;
Tu seras de mon cœur l'unique secrétaire,
Et de tous mes secrets le grand dépositaire.

CLITON.

Avec ces qualités j'ose bien espérer
Qu'assez malaisément je pourrai m'en parer.
Mais parlons de vos feux. Certes cette maîtresse...

SCÈNE VII.

DORANTE, CLITON, SABINE.

SABINE, donnant un billet à Dorante.

Lisez ceci, monsieur.

DORANTE.

D'où vient-il ?

SABINE.

De Lucrèce.

DORANTE, après l'avoir lu.

Dis-lui que j'y viendrai.

(Sabine rentre, et Dorante continue.)

Doute encore, Cliton,

A laquelle des deux appartient ce beau nom.

Lucrèce sent sa part des feux qu'elle fait naître.

Et me veut cette nuit parler par sa fenêtre.

Dis encor que c'est l'autre, ou que tu n'es qu'un sot.

Qu'aurait l'autre à m'écrire, à qui je n'ai dit mot ?

CLITON.

Monsieur, pour ce sujet n'ayons point de querelle ;

Cette nuit, à la voix, vous saurez si c'est elle.

DORANTE.

Coule-toi là-dedans, et de quelqu'un des siens

Sache subtilement sa famille et ses biens.

SCÈNE VIII.

DORANTE, LYCAS.

LYCAS, lui présentant un billet.

Monsieur.

DORANTE.

Autre billet.

Il continue après avoir lu tout bas le billet.

J'ignore quelle offense

Peut d'Alcippe avec moi rompre l'intelligence ;

Mais n'importe, dis-lui que j'irai volontiers.

· VAR.

BILLET D'ALCIPPE A DORANTE.

« Une offense reçue

« Me fait, l'épée en main, souhaiter votre vue.

« Je vous attends au mail.

« ALCIPPE. »

DORANTE, après avoir lu.

Oui, volontiers,

Je le suis.

(Lycas rentre, et Dorante continue.)

Hier au soir, je revins de Poitiers.

Je te suis.

(Lycas rentre, et Dorante continue seul.)

Je revins hier au soir de Poitiers;
D'aujourd'hui seulement je produis mon visage,
Et j'ai déjà querelle, amour, et mariage.
Pour un commencement ce n'est point mal trouvé.
Vienne encore un procès, et je suis achevé.
Se charge qui voudra d'affaires plus pressantes,
Plus en nombre à la fois et plus embarrassantes.
Je pardonne à qui mieux s'en pourra démêler.
Mais allons voir celui qui m'ose quereller.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Oui, vous faisiez tous deux en hommes de courage,
Et n'aviez l'un ni l'autre aucun désavantage.
Je rends grâces au ciel de ce qu'il a permis
Que je sois survenu pour vous refaire amis,
Et que, la chose égale, ainsi je vous sépare :
Mon heur en est extrême, et l'aventure rare¹.

DORANTE.

L'aventure est encor bien plus rare pour moi ,
Qui lui faisais raison sans avoir su de quoi ².
Mais , Alcippe , à présent tirez-moi hors de peine.
Quel sujet aviez-vous de colère ou de haine ?
Quelque mauvais rapport m'aurait-il pu noircir ?
Dites , que devant lui je vous puisse éclaircir.

ALCIPPE.

Vous le savez assez.

DORANTE.

Plus je me considère ³,
Moins je découvre en moi ce qui vous peut déplaire.

ALCIPPE.

Eh bien ! puisqu'il vous faut parler plus clairement,
Depuis plus de deux ans j'aime secrètement ;

¹ VAR. Mon heur en est extrême, et l'aventure est rare.

² VAR. Qui me battais à froid, et sans savoir pourquoi.

³ VAR. Quoi que j'aye pu faire,
Jecrois n'avoir rien fait qui vous doive déplaire.

Mon affaire est d'accord, et la chose vaut faite ;
 Mais pour quelque raison nous la tenons secrète.
 Cependant à l'objet qui me tient sous sa loi ,
 Et qui sans me trahir ne peut être qu'à moi ,
 Vous avez donné bal, collation, musique ;
 Et vous n'ignorez pas combien cela me pique ,
 Puisque, pour me jouer un si sensible tour,
 Vous m'avez à dessein caché votre retour,
 Et n'avez aujourd'hui quitté votre embuscade ¹
 Qu'afin de m'en conter l'histoire par bravade.
 Ce procédé m'étonne, et j'ai lieu de penser
 Que vous n'avez rien fait qu'afin de m'offenser.

DORANTE.

Si vous pouviez encor douter de mon courage,
 Je ne vous guérirais ni d'erreur ni d'ombrage,
 Et nous nous reverrions si nous étions rivaux.
 Mais comme vous savez tous deux ce que je vauz,
 Écoutez en deux mots l'histoire démêlée :

Celle que cette nuit sur l'eau j'ai régälée
 N'a pu vous donner lieu de devenir jaloux ,
 Car elle est mariée, et ne peut être à vous ;
 Depuis peu pour affaire elle est ici venue,
 Et je ne pense pas qu'elle vous soit connue.

ALCIPPE.

Je suis ravi, Dorante, en cette occasion,
 De voir sitôt finir notre division.

DORANTE.

Alcippe, une autre fois donnez moins de croyance
 Aux premiers mouvemens de votre défiance ;
 Jusqu'à mieux savoir tout sachez vous retenir ²,

¹ VAR. Jusques à ce jourd'hui que, sortant d'embuscade,
 Vous m'en avez conté l'histoire par bravade.

² VAR. Prenez sur un appel le loisir d'y rêver,
 Sans commencer par où vous devez achever.

Et ne commencez plus par où l'on doit finir.
Adieu ; je suis à vous.

SCÈNE II.

ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Ce cœur encor soupire ?

ALCIPPE.

Hélas ! je sors d'un mal pour tomber dans un pire.
Cette collation , qui l'aura pu donner ?
A qui puis-je m'en prendre ? et que m'imaginer ?

PHILISTE.

Que l'ardeur de Clarice est égale à vos flammes.
Cette galanterie était pour d'autres dames.
L'erreur de votre page a causé votre ennui ;
S'étant trompé lui-même, il vous trompe après lui.
J'ai tout su de lui-même et des gens de Lucrèce ¹.

Il avait vu chez elle entrer votre maîtresse ;
Mais il n'avait pas su qu'Hippolyte et Daphné,
Ce jour-là, par hasard, chez elle avaient dîné.
Il les en voit sortir, mais à coiffe abattue ²,
Et sans les approcher il suit de rue en rue ;
Aux couleurs, au carrosse, il ne doute de rien ;
Tout était à Lucrèce, et le dupe si bien,
Que, prenant ces beautés pour Lucrèce et Clarice ,
Il rend à votre amour un très-mauvais service.
Il les voit donc aller jusques au bord de l'eau,
Descendre de carrosse, entrer dans un bateau ;

¹ VAR. Je viens de tout savoir d'un des gens de Lucrèce.

² VAR. Comme il en voit sortir ces deux beautés masquées,
Sans les avoir au nez de plus près remarquées,
Voyant que le carrosse, et chevaux, et cocher,
Étaient ceux de Lucrèce, il suit sans s'approcher,
Et, les prenant ainsi pour Lucrèce et Clarice.

Il voit porter des plats, entend quelque musique,
 A ce que l'on m'a dit, assez mélancolique.
 Mais cessez d'en avoir l'esprit inquiété,
 Car enfin le carrosse avait été prêté;
 L'avis se trouve faux, et ces deux autres belles
 Avaient en plein repos passé la nuit chez elles.

ALCIPPE.

Quel malheur est le mien ! Ainsi donc sans sujet
 J'ai fait ce grand vacarme à ce charmant objet ¹ !

PHILISTE.

Je ferai votre paix. Mais sachez autre chose.
 Celui qui de ce trouble est la seconde cause,
 Dorante, qui tantôt nous en a tant conté
 De son festin superbe et sur l'heure apprêté,
 Lui qui depuis un mois nous cachant sa venue,
 La nuit, *incognito*, visite une inconnue,
 Il vint hier de Poitiers, et, sans faire aucun bruit,
 Chez lui paisiblement a dormi toute nuit.

ALCIPPE.

Quoi ! sa collation... ?

PHILISTE.

N'est rien qu'un pur mensonge ;
 Ou, quand il l'a donnée, il l'a donnée en songe ².

ALCIPPE.

Dorante, en ce combat si peu prémédité,
 M'a fait voir trop de cœur pour tant de lâcheté.
 La valeur n'apprend point la fourbe en son école :
 Tout homme de courage est homme de parole ;
 A des vices si bas il ne peut consentir,
 Et fuit plus que la mort la honte de mentir.
 Cela n'est point.

¹ VAR. J'ai fait ce grand vacarme à ce divin objet !

² VAR. Ou bien, s'il l'a donnée, il l'a donnée en songe.

PHILISTE.

Dorante , à ce que je présume ;
 Est vaillant par nature , et menteur par coutume.
 Ayez sur ce sujet moins d'incrédulité ;
 Et vous-même admirez notre simplicité.
 A nous laisser duper nous sommes bien novices :
 Une collation servie à six services ,
 Quatre concerts entiers , tant de plats , tant de feux ,
 Tout cela cependant prêt en une heure ou deux .
 Comme si l'appareil d'une telle cuisine
 Fût descendu du ciel dedans quelque machine.
 Quiconque le peut croire ainsi que vous et moi ,
 S'il a manqué de sens , n'a pas manqué de foi.
 Pour moi , je voyais bien que tout ce badinage
 Répondait assez mal aux remarques du page ;
 Mais vous ?

ALCIPPE.

La jalousie aveugle un cœur atteint ,
 Et , sans examiner , croit tout ce qu'elle craint.
 Mais laissons là Dorante avecque son audace ;
 Allons trouver Clarice , et lui demander grâce :
 Elle pouvait tantôt m'entendre sans rougir.

PHILISTE.

Attendez à demain , et me laissez agir ;
 Je veux par ce récit vous préparer la voie ,
 Dissiper sa colère , et lui rendre sa joie.
 Ne vous exposez point , pour gagner un moment ,
 Aux premières chaleurs de son ressentiment.

ALCIPPE.

Si du jour qui s'enfuit la lumière est fidèle ,
 Je pense l'entrevoir avec son Isabelle.
 Je suivrai tes conseils , et fuirai son courroux
 Jusqu'à ce qu'elle ait ri de m'avoir vu jaloux.

SCÈNE III.

CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Isabelle, il est temps, allons trouver Lucrèce.

ISABELLE.

Il n'est pas encor tard, et rien ne vous en presse.
Vous avez un pouvoir bien grand sur son esprit :
A peine ai-je parlé, qu'elle a sur l'heure écrit.

CLARICE.

Clarice à la servir n'en serait pas moins prompte.
Mais dis, par sa fenêtre as-tu bien vu Géronte ?
Et sais-tu que ce fils qu'il m'avait tant vanté
Est ce même inconnu qui m'en a tant conté ?

ISABELLE.

A Lucrèce avec moi je l'ai fait reconnaître ;
Et sitôt que Géronte a voulu disparaître ,
Le voyant resté seul avec un vieux valet¹,
Sabine à nos yeux même a rendu le billet.
Vous parlerez à lui.

CLARICE.

Qu'il est fourbe , Isabelle !

ISABELLE.

Eh bien ! cette pratique est-elle si nouvelle ?
Dorante est-il le seul qui , de jeune écolier,
Pour être mieux reçu s'érige en cavalier ?
Que j'en sais comme lui qui parlent d'Allemagne ,
Et, si l'on veut les croire , ont vu chaque campagne² ;
Sur chaque occasion tranchent des entendus ,
Content quelque défaite, et des chevaux perdus ;
Qui, dans une gazette apprenant ce langage

¹ VAR. Le voyant resté seul avecque son valet.

² VAR. Et, si l'on les veut croire , ont vu chaque campagne.

S'ils sortent de Paris, ne vont qu'à leur village,
 Et se donnent ici pour témoins approuvés
 De tous ces grands combats qu'ils ont lus ou rêvés !
 Il aura cru sans doute (ou je suis fort trompée)
 Que les filles de cœur aiment les gens d'épée ;
 Et, vous prenant pour telle, il a jugé soudain
 Qu'une plume au chapeau vous plaît mieux qu'à la main.
 Ainsi donc, pour vous plaire, il a voulu paraître,
 Non pas pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il veut être.
 Et s'est osé promettre un traitement plus doux
 Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLARICE.

En matière de fourbe il est maître, il y pipe ;
 Après m'avoir dupée, il dupe encore Alcippe ¹.
 Ce malheureux jaloux s'est blessé le cerveau
 D'un festin qu'hier au soir il m'a donné sur l'eau.
 Juge un peu si la pièce a la moindre apparence ?
 Alcippe cependant m'accuse d'inconstance,
 Me fait une querelle où je ne comprends rien.
 J'ai, dit-il, toute nuit souffert son entretien ;
 Il me parle de bal, de danse, de musique,
 D'une collation superbe et magnifique,
 Servie à tant de plats, tant de fois redoublés,
 Que j'en ai la cervelle et les esprits troublés.

ISABELLE.

Reconnaissez par là que Dorante vous aime,
 Et que dans son amour son adresse est extrême,
 Il aura su qu'Alcippe était bien avec vous ²,
 Et pour l'en éloigner il l'a rendu jaloux.
 Soudain à cet effort il en a joint un autre ;
 Il a fait que son père est venu voir le vôtre.
 Un amant peut-il mieux agir en un moment

¹ VAR. D'une autre toute fraîche il dupe encore Alcippe.

² VAR. Il aura su qu'Alcippe était aimé de vous.

Que de gagner un père et brouiller l'autre amant ?
 Votre père l'agrée, et le sien vous souhaite ;
 Il vous aime, il vous plaît, c'est une affaire faite.

CLARICE.

Elle est faite, de vrai, ce qu'elle se fera.

ISABELLE.

Quoi ! votre cœur se change, et désobéira¹ ?

CLARICE.

Tu vas sortir de garde, et perdre tes mesures.
 Explique, si tu peux, encor ses impostures :

Il était marié sans que l'on en sût rien ;
 Et son père a repris sa parole du mien ,
 Fort triste de visage et fort confus dans l'âme.

ISABELLE.

Ah ! je dis à mon tour : Qu'il est fourbe, madame !
 C'est bien aimer la fourbe, et l'avoir bien en main,
 Que de prendre plaisir à fourber sans dessein. [dre
 Car, pour moi, plus j'y songe, et moins je puis compren-
 Quel fruit auprès de vous il en ose prétendre.
 Mais qu'allez-vous donc faire, et pourquoi lui parler ?
 Est-ce à dessein d'en rire, ou de le quereller ?

CLARICE.

Je prendrai du plaisir du moins à le confondre.

ISABELLE.

J'en prendrais davantage à le laisser morfondre.

CLARICE.

Je veux l'entretenir par curiosité².
 Mais j'entrevois quelqu'un dans cette obscurité,
 Et si c'était lui-même, il pourrait me connaître³ :
 Entrons donc chez Lucrèce, allons à sa fenêtre,

¹ VAR. Quoi ! votre humeur ici lui désobéira.

² VAR. Non, je lui veux parler par curiosité.

³ VAR. Et si c'était lui-même, il me pourrait connaître.

Puisque c'est sous son nom que je dois lui parler ¹.
 Mon jaloux , après tout , sera mon pis-aller.
 Si sa mauvaise humeur déjà n'est apaisée ,
 Sachant ce que je sais , la chose est fort aisée.

SCÈNE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Voici l'heure et le lieu que marque le billet.

CLITON.

J'ai su tout ce détail d'un ancien valet.
 Son père est de la robe , et n'a qu'elle de fille ;
 Je vous ai dit son bien , son âge , et sa famille.
 Mais , monsieur , ce serait pour me bien divertir ,
 Si comme vous Lucrèce excellait à mentir.
 Le divertissement serait rare , ou je meure ;
 Et je voudrais qu'elle eût ce talent pour une heure ;
 Qu'elle pût un moment vous piper en votre art ,
 Rendre conte pour conte , et martre pour renard :
 D'un et d'autre côté j'en entendrais de bonnes.

DORANTE.

Le ciel fait cette grace à fort peu de personnes :
 Il y faut promptitude , esprit , mémoire , soins ,
 Ne se brouiller jamais , et rougir encor moins ².
 Mais la fenêtre s'ouvre , approchons.

SCÈNE V.

CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, à la fenêtre ;
 DORANTE, CLITON, en bas.

CLARICE, à Isabelle.

Isabelle ,

¹ VAR. Puisque c'est sous son nom que je lui dois parler.

- VAR. Ne hésiter jamais , et rougir encor moins.

Durant notre entretien demeure en sentinelle.

ISABELLE.

Lorsque votre vieillard sera prêt à sortir,
Je ne manquerai pas de vous en avertir.

(Isabelle descend de la fenêtre, et ne se montre plus.)

LUCRÈCE, à Clarice.

Il conte assez au long ton histoire à mon père.
Mais parle sous mon nom ; c'est à moi de me taire.

CLARICE.

Êtes-vous là, Dorante ?

DORANTE.

Oui, madame, c'est moi,
Qui veux vivre et mourir sous votre seule loi.

LUCRÈCE, à Clarice.

Sa fleurette pour toi prend encor même style.

CLARICE, à Lucrèce.

Il devrait s'épargner cette gêne inutile :
Mais m'aurait-il déjà reconnue à la voix ?

CLITON, à Dorante.

C'est elle, et je me rends, monsieur, à cette fois.

DORANTE, à Clarice.

Oui, c'est moi qui voudrais effacer de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servi.
Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux !
C'est ou ne vivre point, ou vivre malheureux ;
C'est une longue mort ; et, pour moi, je confesse
Que pour vivre il faut être esclave de Lucrèce.

CLARICE, à Lucrèce.

Chère amie, il en conte à chacune à son tour¹.

LUCRÈCE, à Clarice.

Il aime à promener sa fourbe et son amour.

¹ VAL. Il continue encore à te chanter sa chance.

CLARICE, à Lucrèce.

Il continue encore à te faire impuissance.

DORANTE.

A vos commandements j'apporte donc ma vie ;
Trop heureux si pour vous elle m'était ravie !
Disposez-en , madame , et me dites en quoi
Vous avez résolu de vous servir de moi.

CLARICE.

Je vous voulais tantôt proposer quelque chose ;
Mais il n'est plus besoin que je vous la propose ,
Car elle est impossible.

DORANTE.

Impossible ! ah ! pour vous
Je pourrai tout , madame , en tous lieux , contre tous.

CLARICE.

Jusqu'à vous marier quand je sais que vous l'êtes.

DORANTE.

Moi , marié ! ce sont pièces qu'on vous a faites ;
Quiconque vous l'a dit s'est voulu divertir.

CLARICE , à Lucrèce.

Est-il un plus grand fourbe ?

LUCRÈCE , à Clarice.

Il ne sait que mentir.

DORANTE.

Je ne le fus jamais ; et si , par cette voie ,
On pense...

CLARICE.

Et vous pensez encor que je vous croie ?

DORANTE.

Que le foudre à vos yeux m'écrase si je mens !

CLARICE.

Un menteur est toujours prodigue de serments

DORANTE.

Non. si vous avez eu pour moi quelque pensée

Qui sur ce faux rapport puisse être balancée ,
Cessez d'être en balance , et de vous défier
De ce qu'il m'est aisé de vous justifier.

CLARICE , à Lucrèce.

On dirait qu'il dit vrai , tant son effronterie
Avec naïveté pousse une menterie.

DORANTE.

Pour vous ôter de doute , agréez que demain
En qualité d'époux je vous donne la main.

CLARICE.

Hé ! vous la donneriez en un jour à deux mille.

DORANTE.

Certes , vous m'allez mettre en crédit par la ville ,
Mais en crédit si grand , que j'en crains les jaloux.

CLARICE.

C'est tout ce que mérite un homme tel que vous ,
Un homme qui se dit un grand foudre de guerre ,
Et n'en a vu qu'à coups d'écritoire ou de verre ¹ ;
Qui vint hier de Poitiers , et conte , à son retour ,
Que depuis une année il fait ici sa cour ;
Qui donne toute nuit festin , musique , et danse ,
Bien qu'il l'ait dans son lit passée en tout silence ,
Qui se dit marié , puis soudain s'en dédit.
Sa méthode est jolie à se mettre en crédit !
Vous-même apprenez-moi comme il faut qu'on le nomme.

CLITON , à Dorante.

Si vous vous en tirez , je vous tiens habile homme.

DORANTE , à Cliton.

Ne t'épouvante point , tout vient en sa saison.

(à Clarice.)

De ces inventions chacune a sa raison ;
Sur toutes quelque jour je vous rendrai contente :

¹ VAR. Et n'en a vu qu'à coups d'écritoire et de verre.

Mais à présent je passe à la plus importante.

J'ai donc feint cet hymen (pourquoi désavouer
Ce qui vous forcera vous-même à me louer ?);
Je l'ai feint, et ma feinte à vos mépris m'expose.
Mais si de ces détours vous seule étiez la cause?

CLARICE.

Moi?

DORANTE.

Vous. Écoutez-moi. Ne pouvant consentir...

CLITON, à Dorante.

De grâce, dites-moi si vous allez mentir.

DORANTE, à Cliton.

Ah! je t'arracherai cette langue importune.

(à Clarice.)

Donc comme à vous servir j'attache ma fortune,
L'amour que j'ai pour vous ne pouvant consentir
Qu'un père à d'autres lois voulût m'assujettir...

CLARICE, à Lucrèce.

Il fait pièce nouvelle, écoutons.

DORANTE.

Cette adresse

A conservé mon âme à la belle Lucrèce;
Et, par ce mariage au besoin inventé,
J'ai su rompre celui qu'on m'avait apprêté.
Blâmez-moi de tomber en des fautes si lourdes,
Appelez-moi grand fourbe et grand donneur de bourdes;
Mais louez-moi du moins d'aimer si puissamment,
Et joignez à ces noms celui de votre amant.
Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres;
J'évite tous leurs fers pour mourir dans les vôtres;
Et, libre pour entrer en des liens si doux,
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Votre flamme en naissant a trop de violence,

Et me laisse toujours en juste défiance.
 Le moyen que mes yeux eussent de tels appas
 Pour qui m'a si peu vue et ne me connaît pas ?

DORANTE.

Je ne vous connais pas ! Vous n'avez plus de mère :
 Périandre est le nom de monsieur votre père ;
 Il est homme de robe , adroit et retenu ;
 Dix mille écus de rente en font le revenu ;
 Vous perdités un frère aux guerres d'Italie ;
 Vous aviez une sœur qui s'appelait Julie.
 Vous connais-je à présent ? dites encor que non.

CLARICE , à Lucrèce.

Cousine , il te connaît , et t'en veut tout de bon.

LUCRÈCE , en elle-même.

Plût à Dieu !

CLARICE , à Lucrèce.

Découvrons le fond de l'artifice.

(à Dorante.)

J'avais voulu tantôt vous parler de Clarice,
 Quelqu'un de vos amis m'en est venu prier.
 Dites-moi , seriez-vous pour elle à marier ?

DORANTE.

Par cette question n'éprouvez plus ma flamme.
 Je vous ai trop fait voir jusqu'au fond de mon âme ,
 Et vous ne pouvez plus désormais ignorer
 Que j'ai feint cet hymen afin de m'en parer.
 Je n'ai ni feux ni vœux que pour votre service ,
 Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLARICE.

Vous êtes , à vrai dire , un peu bien dégoûté ;
 Clarice est de maison , et n'est pas sans beauté :
 Si Lucrèce à vos yeux paraît un peu plus belle ,
 De bien mieux faits que vous se contenteraient d'elle.

DORANTE.

Oui , mais un grand défaut ternit tous ses appas.

CLARICE.

Quel est-il ce défaut ?

DORANTE.

Elle ne me plaît pas ;

Et, plutôt que l'hymen avec elle me lie,

Je serai marié, si l'on veut, en Turquie.

CLARICE.

Aujourd'hui cependant on m'a dit qu'en plein jour

Vous lui serriez la main et lui parliez d'amour.

DORANTE.

Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette imposture.

CLARICE, à Lucrèce.

Écoutez l'imposteur ; c'est hasard s'il n'en jure.

DORANTE.

Que du ciel...

CLARICE, à Lucrèce.

L'ai-je dit ?

DORANTE.

J'éprouve le courroux

Si j'ai parlé, Lucrèce, à personne qu'à vous !

CLARICE.

Je ne puis plus souffrir une telle impudence,

Après ce que j'ai vu moi-même en ma présence :

Vous couchez d'imposture, et vous osez jurer,

Comme si je pouvais vous croire, ou l'endurer ?

Adieu : retirez-vous, et croyez, je vous prie,

Que souvent je m'égaye ainsi par raillerie,

Et que, pour me donner des passe-temps si doux,

J'ai donné cette baie à bien d'autres qu'à vous.

SCÈNE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Eh bien ! vous le voyez, l'histoire est découverte.

DORANTE.

Ah, Cliton ! je me trouve à deux doigts de ma perte.

CLITON.

Vous en avez sans doute un plus heureux succès ,
Et vous avez gagné chez elle un grand accès.
Mais je suis ce fâcheux qui nuis par ma présence ,
Et vous fais sous ces mots être d'intelligence.

DORANTE.

Peut-être : qu'en crois-tu ?

CLITON.

Le peut-être est gaillard.

DORANTE.

Penses-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part ,
Et tienne tout perdu pour un peu de traverse ¹ ?

CLITON.

Si jamais cette part tombait dans le commerce ,
Et qu'il vous vint marchand pour ce trésor caché ,
Je vous conseillerais d'en faire bon marché.

DORANTE.

Mais pourquoi si peu croire un feu si véritable !

CLITON.

A chaque bout de champ vous mentez comme un diable.

DORANTE.

Je disais vérité.

CLITON.

Quand un menteur la dit ,
En passant par sa bouche elle perd son crédit.

DORANTE.

Il faut donc essayer si par quelque autre bouche
Elle pourra trouver un accueil moins farouche ².

¹ VAR.

CLITON.

Si jamais cette part tombait dans le commerce ,
Quelque espoir dont l'appât vous endorme ou vous berce ,
Si vous trouviez marchand pour ce trésor caché.

² VAR. Elle recevra point un accueil moins farouche.

Allons sur le chevet rêver quelque moyen
D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien.
Souvent leur belle humeur suit le cours de la lune ;
Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune.
Et, de quelques effets que les siens soient suivis,
Il sera demain jour, et la nuit porte avis.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Mais, monsieur, pensez-vous qu'il soit jour chez Lucrèce ?
Pour sortir si matin elle a trop de paresse.

DORANTE.

On trouve bien souvent plus qu'on ne croit trouver ;
Et ce lieu pour ma flamme est plus propre à rêver :
J'en puis voir sa fenêtre, et de sa chère idée
Mon ame à cet aspect sera mieux possédée.

CLITON.

A propos de rêver, n'avez-vous rien trouvé
Pour servir de remède au désordre arrivé ?

DORANTE.

Je me suis souvenu d'un secret que toi-même
Me donnais hier pour grand, pour rare, pour suprême :
Un amant obtient tout quand il est libéral.

CLITON.

Le secret est fort beau, mais vous l'appliquez mal :
Il ne fait réussir qu'auprès d'une coquette.

DORANTE.

Je sais ce qu'est Lucrèce, elle est sage et discrète ;
A lui faire présent mes efforts seraient vains ;
Elle a le cœur trop bon : mais ses gens ont des mains ;
Et, bien que sur ce point elle les désavoue ¹,
Avec un tel secret leur langue se dénoue :
Ils parlent ; et souvent on les daigne écouter.

¹ VAR. Et, quoique sur ce point elle les désavoue.

A tel prix que ce soit, il m'en faut acheter ¹.
 Si celle-ci venait qui m'a rendu sa lettre,
 Après ce qu'elle a fait j'ose tout m'en promettre;
 Et ce sera hasard si sans beaucoup d'effort
 Je ne trouve moyen de lui payer le port.

CLITON.

Certes, vous dites vrai, j'en juge par moi-même :
 Ce n'est point mon humeur de refuser qui m'aime ;
 Et comme c'est m'aimer que me faire présent,
 Je suis toujours alors d'un esprit complaisant.

DORANTE.

Il est beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.

CLITON.

Mais, monsieur, attendant que Sabine survienne,
 Et que sur son esprit vos dons fassent vertu,
 Il court quelque bruit sourd qu'Alcippe s'est battu.

DORANTE.

Contre qui?

CLITON.

L'on ne sait, mais ce confus murmure ²
 D'un air pareil au vôtre à peu près le figure ;
 Et, si de tout le jour je vous avais quitté,
 Je vous soupçonnerais de cette nouveauté.

DORANTE.

Tu ne me quittas point pour entrer chez Lucrèce !

CLITON.

Ah ! monsieur, m'auriez-vous joué ce tour d'adresse ?

DORANTE.

Nous nous battîmes hier, et j'avais fait serment
 De ne parler jamais de cet événement ;
 Mais à toi, de mon cœur l'unique secrétaire,

¹ VAR. A quelque prix qu'ils soient, il m'en faut acheter.

² VAR. L'on ne sait ; mais, dedans ce murmure,
 A peu près comme vous je vois qu'on le figure.

A toi, de mes secrets le grand dépositaire,
Je ne célerai rien, puisque je l'ai promis.

Depuis cinq ou six mois nous étions ennemis :
Il passa par Poitiers, où nous prîmes querelle ;
Et comme on nous fit lors une paix telle quelle,
Nous sûmes l'un à l'autre en secret protester
Qu'à la première vue il en faudrait tâter.
Hier nous nous rencontrons ; cette ardeur se réveille.
Fait de notre embrassade un appel à l'oreille ;
Jeme défais de toi, j'y cours, je le rejoins,
Nous vidons sur le pré l'affaire sans témoins ;
Et, le perçant à jour de deux coups d'estocade,
Je le mets hors d'état d'être jamais malade :
Il tombe dans son sang.

CLITON.

A ce compte il est mort ?

DORANTE.

Je le laissai pour tel.

CLITON.

Certes, je plains son sort :
Il était honnête homme ; et le ciel ne déploie...

SCÈNE II.

DORANTE, ALCIPPE, CLITON.

ALCIPPE.

Je te veux, cher ami, faire part de ma joie.
Je suis heureux : mon père...

DORANTE.

Eh bien ?

ALCIPPE.

Vient d'arriver.

CLITON, a Dorante.

Cette place pour vous est commode à rêver.

DORANTE.

Ta joie est peu commune, et pour revoir un père
Un homme tel que nous ne se réjouit guère.

ALCIPPE.

Un esprit que la joie entièrement saisit
Présume qu'on l'entend au moindre mot qu'il dit ¹.
Sache donc que je touche à l'heureuse journée
Qui doit avec Clarice unir ma destinée;
On attendait mon père afin de tout signer.

DORANTE.

C'est ce que mon esprit ne pouvait deviner;
Mais je m'en réjouis. Tu vas entrer chez elle?

ALCIPPE.

Oui, je lui vais porter cette heureuse nouvelle;
Et je t'en ai voulu faire part en passant.

DORANTE.

Tu t'acquièrs d'autant plus un cœur reconnaissant.
Enfin donc ton amour ne craint plus de disgrâce?

ALCIPPE.

Cependant qu'au logis mon père se délasse,
J'ai voulu par devoir prendre l'heure du sien.

CLITON, à Dorante.

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

ALCIPPE.

Je n'ai de part ni d'autre aucune défiance :
Excuse d'un amant la juste impatience.
Adieu.

DORANTE.

Le ciel te donne un hymen sans souci!

¹ VAR. Croit qu'on doit entendre au moindre mot qu'il dit.

SCÈNE III.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Il est mort ! Quoi ! monsieur, vous m'en donnez aussi
A moi, de votre cœur l'unique secrétaire,
A moi, de vos secrets le grand dépositaire !
Avec ces qualités j'avais lieu d'espérer
Qu'assez malaisément je pourrais m'en parer.

DORANTE.

Quoi ! mon combat te semble un conte imaginaire ?

CLITON.

Je croirai tout, monsieur, pour ne vous pas déplaire :
Mais vous en contez tant, à toute heure, en tous lieux,
Qu'il faut bien de l'esprit avec vous, et bons yeux ¹.
Maure, juif, ou chrétien, vous n'épargnez personne.

DORANTE.

Alcippe te surprend ! sa guérison t'étonne !
L'état où je le mis était fort périlleux ;
Mais il est à présent des secrets merveilleux :
Ne t'a-t-on point parlé d'une source de vie
Que nomment nos guerriers poudre de sympathie ?
On en voit tous les jours des effets étonnants.

CLITON.

Encor ne sont-ils pas du tout si surprenants ;
Et je n'ai point appris qu'elle eût tant d'efficace,
Qu'un homme que pour mort on laisse sur la place,
Qu'on a de deux grands coups percé de part en part,
Soit dès le lendemain si frais et si gaillard.

DORANTE.

La poudre que tu dis n'est que de la commune ;
On n'en fait plus de cas : mais, Cliton, j'en sais une

¹ VAR. Que quiconque m'échappe est bien à mé de Dieu.

Qui rappelle sitôt des portes du trépas,
Qu'en moins d'un tourne-main on ne s'en souvient pas ¹ :
Quiconque la sait faire a de grands avantages.

CLITON.

Donnez-m'en le secret, et je vous sers sans gages.

DORANTE.

Je te le donnerais, et tu serais heureux ;
Mais le secret consiste en quelques mots hébreux,
Qui tous à prononcer sont si fort difficiles,
Que ce serait pour toi des trésors inutiles.

CLITON.

Vous savez donc l'hébreu ?

DORANTE.

L'hébreu ! parfaitement :
J'ai dix langues, Cliton, à mon commandement.

CLITON.

Vous auriez bien besoin de dix des mieux nourries ²,
Pour fournir tour à tour à tant de menteries ;
Vous les hachez menu comme chair à pâtés.
Vous avez tout le corps bien plein de vérités,
Il n'en sort jamais une.

DORANTE.

Ah ! cervelle ignorante !
Mais mon père survient.

SCÈNE IV.

GÉRONTE DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Je vous cherchais, Dorante.

¹ VAR. Qu'en moins de fermer l'œil, on ne s'en souvient pas.

² VAR. Vous avez bien besoin de dix des mieux nourries,
Pour fournir aliment à tant de menteries.

DORANTE

Je ne vous cherchais pas, moi. Que mal à propos
Son abord importun vient troubler mon repos !
Et qu'un père incommode un homme de mon âge !

GÉRONTE.

Vu l'étroite union que fait le mariage,
J'estime qu'en effet c'est n'y consentir point
Que laisser désunis ceux que le ciel a joint.
La raison le défend, et je sens dans mon ame
Un violent désir de voir ici ta femme.

J'écris donc à son père ; écris-lui comme moi :
Je lui mande qu'après ce que j'ai su de toi,
Je me tiens trop heureux qu'une si belle fille,
Si sage, et si bien née, entre dans ma famille ;
J'ajoute à ce discours que je brûle de voir
Celle qui de mes ans devient l'unique espoir ;
Que pour me l'amener tu t'en vas en personne :
Car enfin il le faut, et le devoir l'ordonne :
N'envoyer qu'un valet sentirait son mépris.

DORANTE.

De vos civilités il sera bien surpris ;
Et pour moi je suis prêt : mais je perdrai ma peine ;
Il ne souffrira pas encor qu'on vous l'amène ;
Elle est grosse.

GÉRONTE.

Elle est grosse !

DORANTE.

Et de plus de six mois.

GÉRONTE.

Que de ravissements je sens à cette fois !

DORANTE.

Vous ne voudriez pas hasarder sa grossesse.

GÉRONTE.

Non, j'aurai patience autant que d'allégresse ;

Pour hasarder ce gage il m'est trop précieux.

A ce coup ma prière a pénétré les cieux.

Je pense en la voyant que je mourrai de joie.

Adieu : je vais changer la lettre que j'envoie,
En écrire à son père un nouveau compliment,
Le prier d'avoir soin de son accouchement,
Comme du seul espoir où mon bonheur se fonde.

DORANTE, bas à Cliton.

Le bonhomme s'en va le plus content du monde.

GÉRONTE, se retournant.

Écris-lui comme moi.

DORANTE.

Je n'y manquerai pas.

Qu'il est bon !

CLITON.

Taisez-vous, il revient sur ses pas

GÉRONTE.

Il ne me souvient plus du nom de ton beau-père.
Comment s'appelle-t-il ?

DORANTE.

Il n'est pas nécessaire ;

Sans que vous vous donniez ces soucis superflus,
En fermant le paquet j'écirai le dessus.

GÉRONTE.

Étant tout d'une main, il sera plus honnête

DORANTE.

Ne lui pourrai-je ôter ce souci de la tête ?

Votre main ou la mienne, il n'importe des deux.

GÉRONTE.

Ces nobles de province y sont un peu fâcheux.

DORANTE.

Son père sait la cour.

GÉRONTE.

Ne me fais plus attendre,

Dis-moi...

DORANTE.

Que lui dirai-je ?

GÉRONTE.

Il s'appelle ?

DORANTE.

Pyrandre.

GÉRONTE.

Pyrandre ! tu m'as dit tantôt un autre nom .
C'était , je m'en souviens , oui , c'était Armédon .

DORANTE.

Oui , c'est là son nom propre , et l'autre d'une terre ;
Il portait ce dernier quand il fut à la guerre ,
Et se sert si souvent de l'un et l'autre nom ,
Que tantôt c'est Pyrandre , et tantôt Armédon .

GÉRONTE.

C'est un abus commun qu'autorise l'usage ,
Et j'en usais ainsi du temps de mon jeune âge .
Adieu : je vais écrire .

SCÈNE V.

DORANTE , CLITON.

DORANTE.

Enfin j'en suis sorti .

CLITON.

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti .

DORANTE.

L'esprit a secouru le défaut de mémoire .

CLITON.

Mais on éclaircira bientôt toute l'histoire .
Après ce mauvais pas où vous avez bronché ,
Le reste encor longtemps ne peut être caché :
On le sait chez Lucrèce , et chez cette Clarice ,

Qui, d'un mépris si grand piquée avec justice,
 Dans son ressentiment prendra l'occasion
 De vous couvrir de honte et de confusion

DORANTE.

Ta crainte est bien fondée, et puisque le temps presse,
 Il faut tâcher en hâte à m'engager Lucrèce.
 Voici tout à propos ce que j'ai souhaité.

SCÈNE VI.

DORANTE, CLITON, SABINE.

DORANTE.

Chère amie, hier au soir j'étais si transporté,
 Qu'en ce ravissement je ne pus me permettre
 De bien penser à toi quand j'eus lu cette lettre :
 Mais tu n'y perdras rien, et voici pour le port.

SABINE.

Ne croyez pas, monsieur...

DORANTE.

Tiens.

SABINE.

Vous me faites tort.

Je ne suis pas de...

DORANTE.

Prends.

SABINE.

Hé, monsieur !

DORANTE.

Prends, te dis-je :

Je ne suis point ingrat alors que l'on m'oblige ;
 Dépêche, tends la main.

CLITON.

Qu'elle y fait de façons !

Je lui veux par pitié donner quelques leçons.

Chère amie, entre nous, toutes tes révérences

En ces occasions ne sont qu'impertinences ;
 Si ce n'est assez d'une, ouvre toutes les deux :
 Le métier que tu fais ne veut point de honteux.
 Sansse piquer d'honneur, crois qu'il n'est que de prendre,
 Et que tenir vaut mieux mille fois que d'attendre.
 Cette pluie est fort douce ; et, quand j'en vois pleuvoir,
 J'ouvrirais jusqu'au cœur pour la mieux recevoir.
 On prend à toutes mains dans le siècle où nous sommes,
 Et refuser n'est plus le vice des grands hommes.
 Retiens bien ma doctrine ; et, pour faire amitié,
 Si tu veux, avec toi je serai de moitié.

SABINE.

Cet article est de trop.

DORANTE.

Vois-tu, je me propose
 De faire avec le temps pour toi tout autre chose.
 Mais comme j'ai reçu cette lettre de toi,
 En voudrais-tu donner la réponse pour moi ?

SABINE.

Je la donnerai bien ; mais je n'ose vous dire
 Que ma maîtresse daigne ou la prendre ou la lire ;
 J'y ferai mon effort.

CLITON.

Voyez, elle se rend
 Plus douce qu'une épouse, et plus souple qu'un gant.

DORANTE.

(bas à Cliton.)

(haut à Sabine.)

Le secret a joué. Présente-la, n'importe ;
 Elle n'a pas pour moi d'aversion si forte.
 Je reviens dans une heure en apprendre l'effet.

SABINE.

Je vous conterai lors tout ce que j'aurai fait.

SCÈNE VII.

CLITON, SABINE.

CLITON.

Tu vois que les effets préviennent les paroles ;
C'est un homme qui fait litière de pistoles ¹ :
Mais comme auprès de lui je puis beaucoup pour toi...

SABINE.

Fais tomber de la pluie, et laisse faire à moi.

CLITON.

Tu viens d'entrer en goût.

SABINE.

Avec mes révérences,

Je ne suis pas encor si dupe que tu penses.
Je sais bien mon métier, et ma simplicité
Joue aussi bien son jeu que ton avidité.

CLITON.

Si tu sais ton métier, dis-moi quelle espérance
Doit obtenir mon maître à la persévérance.
Sera-t-elle insensible ? en viendrons-nous à bout ?

SABINE.

Puisqu'il est si brave homme, il faut te dire tout.
Pour te désabuser, sache donc que Lucrèce
N'est rien moins qu'insensible à l'ardeur qui le presse ;
Durant toute la nuit elle n'a point dormi ;
Et, si je ne me trompe , elle l'aime à demi.

CLITON.

Mais sur quel privilège est-ce qu'elle se fonde ,
Quand elle aime à demi , de maltraiter le monde ?
Il n'en a cette nuit reçu que des mépris.
Chère amie , après tout , mon maître vaut son prix.
Ces amours à demi sont d'une étrange espèce ;

¹ VAL. Il est homme qui fait litière de pistoles.

Et, s'il me voulait croire, il quitterait Lucrèce.

SABINE.

Qu'il ne se hâte point, on l'aime assurément.

CLITON.

Mais on le lui témoigne un peu bien rudement ;
Et je ne vis jamais de méthodes pareilles.

SABINE.

Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles ;
Elle l'aime, et son cœur n'y saurait consentir,
Parce que d'ordinaire il ne fait que mentir.
Hier même elle le vit dedans les Tuileries,
Où tout ce qu'il conta n'était que menteries.
Il en a fait autant depuis à deux ou trois.

CLITON.

Les menteurs les plus grands disent vrai quelquefois.

SABINE.

Elle a lieu de douter et d'être en défiance.

CLITON.

Qu'elle donne à ses feux un peu plus de croyance :
Il n'a fait toute nuit que soupirer d'ennui.

SABINE.

Peut-être que tu mens aussi bien comme lui ?

CLITON.

Je suis homme d'honneur ; tu me fais injustice.

SABINE.

Mais, dis-moi, sais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice ?

CLITON.

Il ne l'aima jamais.

SABINE.

Pour certain ?

CLITON.

Pour certain.

SABINE.

Qu'il ne craigne donc plus de soupirer en vain.

Aussitôt que Lucrèce a pu le reconnaître ,
Elle a voulu qu'exprès je me sois fait paraître ,
Pour voir si par hasard il ne me dirait rien ;
Et, s'il l'aime en effet, tout le reste ira bien.
Va-t'en : et, sans te mettre en peine de m'instruire ,
Crois que je lui dirai tout ce qu'il lui faut dire.

CLITON.

Adieu ; de ton côté si tu fais ton devoir ,
Tu dois croire du mien que je ferai pleuvoir.

SCÈNE VIII.

SABINE, LUCRÈCE.

SABINE.

Que je vais bientôt voir une fille contente !
Mais la voici déjà ; qu'elle est impatiente !
Comme elle a les yeux fins , elle a vu le poulet ¹

LUCRÈCE.

Eh bien ! que t'ont conté le maître et le valet ?

SABINE.

Le maître et le valet m'ont dit la même chose ;
Le maître est tout à vous , et voici de sa prose.

LUCRÈCE , après avoir lu.

Dorante avec chaleur fait le passionné :
Mais le fourbe qu'il est nous en a trop donné ;
Et je ne suis pas fille à croire ses paroles

SABINE.

Je ne les crois non plus ; mais j'en crois ses pistoles.

LUCRÈCE.

Il t'a donc fait présent ?

SABINE.

Voyez.

¹ VAR. Elle meurt de savoir que chante le poulet.

LUCRÈCE.

Et tu l'as pris?

SABINE.

Pour vous ôter du trouble où flottent vos esprits,
 Et vous mieux témoigner ses flammes véritables,
 J'en ai pris les témoins les plus indubitables;
 Et je remets, madame, au jugement de tous
 Si qui donne à vos gens est sans amour pour vous,
 Et si ce traitement marque une âme commune.

LUCRÈCE.

Je ne m'oppose pas à ta bonne fortune;
 Mais, comme en l'acceptant tu sors de ton devoir,
 Du moins une autre fois ne m'en fais rien savoir.

SABINE.

Mais à ce libéral que pourrai-je promettre?

LUCRÈCE.

Dis-lui que, sans la voir, j'ai déchiré sa lettre.

SABINE.

O ma bonne fortune, où vous enfuyez-vous?

LUCRÈCE.

Mêles-y de ta part deux ou trois mots plus doux;
 Conte-lui dextrement le naturel des femmes;
 Dis-lui qu'avec le temps on amollit leurs âmes;
 Et l'avertis surtout des heures et des lieux
 Où par rencontre il peut se montrer à mes yeux¹.
 Parce qu'il est grand fourbe, il faut que je m'assure

SABINE.

Ah! si vous connaissiez les peines qu'il endure,
 Vous ne douteriez plus si son cœur est atteint;
 Toute nuit il soupire, il gémit, il se plaint.

LUCRÈCE.

Pour apaiser les maux que cause cette plainte,

¹ VAR. Qu'il peut me rencontrer et paraître à mes yeux.

Donne-lui de l'espoir avec beaucoup de crainte ;
Et sache entre les deux toujours le modérer,
Sans m'engager à lui, ni le désespérer.

SCÈNE IX.

CLARICE, LUCRÈCE, SABINE.

CLARICE.

Il t'en veut tout de bon, et m'en voilà défaite :
Mais je souffre aisément la perte que j'ai faite ;
Alcippe la répare, et son père est ici.

LUCRÈCE.

Te voilà donc bientôt quitte d'un grand souci ?

CLARICE.

M'en voilà bientôt quitte ; et toi, te voilà prête
A t'enrichir bientôt d'une étrange conquête.
Tu sais ce qu'il m'a dit.

SABINE.

S'il vous mentait alors,
A présent il dit vrai ; j'en répons corps pour corps.

CLARICE.

Peut-être qu'il le dit ; mais c'est un grand peut-être.

LUCRÈCE.

Dorante est un grand fourbe, et nous l'a fait connaître ;
Mais s'il continuait encore à m'en conter,
Peut-être avec le temps il me ferait douter.

CLARICE.

Si tu l'aimes, du moins, étant bien avertie,
Prends bien garde à ton fait, et fais bien ta partie.

LUCRÈCE.

C'en est trop ; et tu dois seulement présumer
Que je penche à le croire, et non pas à l'aimer ¹.

¹ VAR. Que je suis pour le croire, et non pas pour l'aimer.

CLARICE.

De le croire à l'aimer la distance est petite :
 Qui fait croire ses feux fait croire son mérite ;
 Ces deux points en amour se suivent de si près ,
 Que qui se croit aimée aime bientôt après ¹.

LUCRÈCE.

La curiosité souvent dans quelques âmes
 Produit le même effet que produiraient des flammes.

CLARICE.

Je suis prête à le croire afin de t'obliger.

SABINE.

Vous me feriez ici toutes deux enrager.
 Voyez, qu'il est besoin de tout ce badinage !
 Faites moins la sucrée , et changez de langage ,
 Ou vous n'en casserez , ma foi , que d'une dent.

LUCRÈCE.

Laissons là cette folle , et dis-moi cependant ,
 Quand nous le vîmes hier dedans les Tuileries ,
 Qu'il te conta d'abord tant de galanteries ,
 Il fut, ou je me trompe , assez bien écouté.
 Était-ce amour alors , ou curiosité ?

CLARICE.

Curiosité pure , avec dessein de rire
 De tous les compliments qu'il aurait pu me dire

LUCRÈCE.

Je fais de ce billet même chose à mon tour ;
 Je l'ai pris , je l'ai lu , mais le tout sans amour :
 Curiosité pure , avec dessein de rire

¹ Ici se trouvent , dans l'édition de 1644 , les quatre vers suivants , que Cornéille a supprimés :

LUCRÈCE.

Si je te disais donc qu'il va jusqu'à m'écouter ,
 Que je tiens son billet , que j'ai voulu le lire ?

CLARICE.

Sans crainte d'en trop dire ou d'en trop présumer ,
 Je dirais que déjà tu vas jusqu'à l'aimer.

De tous les compliments qu'il aurait pu m'écrire.

CLARICE.

Ce sont deux que de lire , et d'avoir écouté ;
L'un est grande faveur ; l'autre , civilité :
Mais trouves-y ton compte , et j'en serai ravie ,
En l'état où je suis , j'en parle sans envie.

LUCRÈCE.

Sabine lui dira que je l'ai déchiré.

CLARICE.

Nul avantage ainsi n'en peut être tiré.
Tu n'es que curieuse.

LUCRÈCE.

Ajoute à ton exemple.

CLARICE.

Soit. Mais il est saison que nous allions au temple.

LUCRÈCE , à Clarice.

Allons.

(à Sabine.)

Si tu le vois , agis comme tu sais.

SABINE.

Ce n'est pas sur ce coup que je fais mes essais :
Je connais à tous deux où tient la maladie ;
Et le mal sera grand si je n'y remédie.
Mais sachez qu'il est homme à prendre sur le vert.

LUCRÈCE.

Je te croirai.

SABINE.

Mettons cette pluie à couvert.

ACTE CINQUIÈME¹.

SCÈNE I.

GÉRONTE, PHILISTE.

GÉRONTE.

Je ne pouvais avoir rencontre plus heureuse
Pour satisfaire ici mon humeur curieuse.

¹ Dans la première édition du *Menteur* (1644), Corneille introduisait ici un personnage nommé Argante, qui tenait à Géronte à peu près le même langage que Pluliste ; mais il supprima ce personnage, et refit la scène telle que nous la donnons ci-dessus. Voici les vers qui n'ont pas été conservés :

SCÈNE I.

GÉRONTE, ARGANTE.

ARGANTE.

La suite d'un procès est un fâcheux martyre.

GÉRONTE.

Vu ce que je vous suis, vous n'aviez qu'à m'écrire,
Et demeurer chez vous en repos à Poitiers ;
J'aurais sollicité pour vous en ces quartiers.
Le voyage est trop long, et, dans l'âge où vous êtes,
La santé s'intéresse aux efforts que vous faites.
Mais, puisque vous voici, je veux vous faire voir
Et si j'ai des amis, et si j'ai du pouvoir.
Faites-moi la faveur cependant de m'apprendre.

.....
ARGANTE.

.....
GÉRONTE.

Un de vos citoyens,

.....
ARGANTE.

.....
GÉRONTE.

.....
ARGANTE.

.....
GÉRONTE.

.....
Cette rare beauté qu'ici mêmes on prise ?

Vous avez feuilleté le Digeste à Poitiers,
Et vu, comme mon fils, les gens de ces quartiers :
Ainsi vous me pouvez facilement apprendre
Quelle est et la famille et le bien de Pyrandre.

PHILISTE.

Quel est-il, ce Pyrandre ?

GÉRONTE.

Un de leurs citoyens :
Noble, à ce qu'on m'a dit, mais un peu mal en biens.

PHILISTE.

Il n'est dans tout Poitiers bourgeois ni gentilhomme

Vous connaîtrez le nom de cet objet charmant,
Qui de votre Poitiers est l'unique ornement.

ARGANTE.

.....

GÉRONTE.

.....

ARGANTE.

Quelque envieux sans doute avec cette chimère
A voulu mettre mal le fils avec le père ;
Et l'histoire, et les noms, tout n'est qu'imaginaire.
Pour tomber dans ce piège, il était trop bien né *,
Il avait trop de sens et trop de prévoyance.
A de si faux rapports donnez moins de croyance.

GÉRONTE.

C'est ce que toutefois j'ai peine à concevoir :
Celui dont je le tiens disait le bien savoir,
Et je tenais la chose assez indifférente.
Mais dans votre Poitiers quel bruit avait Dorante ?

ARGANTE.

D'homme de cœur, d'esprit, adroit, et résolu ;
Il a passé partout pour ce qu'il a voulu.
Tout ce qu'on le blâmait (mais c'étaient tours d'école),
C'est qu'il était mal sûr de croire à sa parole,
Et qu'il se fiait tant sur sa dextérité,
Qu'il disait peu souvent deux mots de vérité.
Mais ceux qui le blâmaient excusaient sa jeunesse
Et comme enfin ce n'est que mauvaise finesse,
Et l'âge, et votre exemple, et vos enseignements,
Lui feront bien quitter ces divertissements.
Faites qu'il s'en corrige avant que l'on le sache ;
Ils pourraient à son nom imprimer quelque tache.
Adieu, je vais rêver une heure à mon procès.

GÉRONTE.

Le ciel suivant mes vœux en règle le succès !

* Un vers pour rimer avec celui-ci manque dans l'édition de 1644.

Qui, si je m'en souviens, de la sorte se nomme.

GÉRONTE.

Vous le connaîtrez mieux peut-être à l'autre nom ;
Ce Pyrandre s'appelle autrement Armédon

PHILISTE.

Aussi peu l'un que l'autre.

GÉRONTE.

Et le père d'Orphise ,
Cette rare beauté qu'en ces lieux même on prise ?
Vous connaissez le nom de cet objet charmant
Qui fait de ces cantons le plus digne ornement ?

PHILISTE.

Croyez que cette Orphise , Armédon et Pyrandre
Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien apprendre.
S'il vous faut sur ce point encor quelque garant...

GÉRONTE.

En faveur de mon fils vous faites l'ignorant ;
Mais je ne sais que trop qu'il aime cette Orphise,
Et qu'après les douceurs d'une longue hantise,
On l'a seul dans sa chambre avec elle trouvé ;
Que par son pistolet un désordre arrivé
L'a forcé sur-le-champ d'épouser cette belle.
Je sais tout ; et, de plus, ma bonté paternelle
M'a fait y consentir : et votre esprit discret
N'a plus d'occasion de m'en faire un secret.

PHILISTE.

Quoi ! Dorante a donc fait un secret mariage ?

GÉRONTE.

Et, comme je suis bon, je pardonne à son âge.

PHILISTE.

Qui vous l'a dit ?

GÉRONTE.

Lui-même.

PHILISTE.

Ah! puisqu'il vous l'a dit,
Il vous fera du reste un fidèle récit;
Il en sait mieux que moi toutes les circonstances :
Non qu'il vous faille en prendre aucunes défiances;
Mais il a le talent de bien imaginer,
Et moi je n'eus jamais celui de deviner.

GÉRONTE.

Vous me feriez par là soupçonner son histoire.

PHILISTE.

Non, sa parole est sûre, et vous pouvez l'en croire :
Mais il nous servit hier d'une collation ¹
Qui partait d'un esprit de grande invention;
Et, si ce mariage est de même méthode,
La pièce est fort complète et des plus à la mode.

GÉRONTE.

Prenez-vous du plaisir à me mettre en courroux?

PHILISTE.

Ma foi, vous en tenez aussi bien comme nous;
Et, pour vous en parler avec toute franchise,
Si vous n'avez jamais pour bru que cette Orphise,
Vos chers collatéraux s'en trouveront fort bien.
Vous m'entendez; adieu : je ne vous dis plus rien.

SCÈNE II.

GÉRONTE.

O vieillesse facile! ô jeunesse impudente!
O de mes cheveux gris honte trop évidente!
Est-il dessous le ciel père plus malheureux?
Est-il affront plus grand pour un cœur généreux?
Dorante n'est qu'un fourbe; et cet ingrat que j'aime,

¹ VAR: Mais il nous a servis d'une collation. . .

Après m'avoir fourbé, me fait fourber moi-même ;
 Et d'un discours en l'air, qu'il forge en imposteur ¹,
 Il me fait le trompette et le second auteur !
 Comme si c'était peu pour mon reste de vie
 De n'avoir à rougir que de son infamie,
 L'infame, se jouant de mon trop de bonté,
 Me fait encor rougir de ma crédulité !

SCÈNE III.

GERONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Êtes-vous gentilhomme ?

DORANTE.

Ah, rencontre fâcheuse !

Étant sorti de vous, la chose est peu douteuse

GÉRONTE.

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi ?

DORANTE.

Avec toute la France aisément je le croi.

GÉRONTE.

Et ne savez-vous point avec toute la France
 D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
 Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
 Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang !

DORANTE.

J'ignorerais un point que n'ignoré personne,
 Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne ?

GÉRONTE.

Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert,
 Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd.
 Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire ;

¹ VAR. Et d'un discours en l'air, que forme l'imposteur.
 Il m'en fait le trompette et le second auteur !

Tout ce que l'un a fait, l'autre le peut défaire ;
Et, dans la lâcheté du vice où je te voi,
Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi ¹.

DORANTE.

Moi ?

GÉRONTE.

Laisse-moi parler, toi, de qui l'imposture
Souille honteusement ce don de la nature :
Qui se dit gentilhomme, et ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais.
Est-il vice plus bas ? est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire ?
Est-il quelque faiblesse, est-il quelque action
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,
Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie
Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,
Et si dedans le sang il ne lave l'affront
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front ?

DORANTE.

Qui vous dit que je mens ?

GÉRONTE.

Qui me le dit, infame ?

Dis-moi, si tu le peux, dis le nom de ta femme.
Le conte qu'hier au soir tu m'en fis publier...

CLITON, à Dorante.

Dites que le sommeil vous l'a fait oublier.

GÉRONTE.

Ajoute, ajoute encore avec effronterie
Le nom de ton beau-père et de sa seigneurie ;
Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours.

CLITON, à Dorante.

Appelez la mémoire ou l'esprit au secours.

¹ Var. Tu n'es pas gentilhomme, étant sorti de moi.

GÉRONTE.

De quel front cependant faut-il que je confesse
 Que ton effronterie a surpris ma vieillesse,
 Qu'un homme de mon âge a cru légèrement
 Ce qu'un homme du tien débite impudemment ?
 Tu me fais donc servir de fable et de risée,
 Passer pour esprit faible, et pour cervelle usée ?
 Mais, dis-moi, te portais-je à la gorge un poignard ?
 Voyais-tu violence ou courroux de ma part ?
 Si quelque aversion t'éloignait de Clarice,
 Quel besoin avais-tu d'un si lâche artifice ?
 Et pouvais-tu douter que mon consentement
 Ne dût tout accorder à ton contentement,
 Puisque mon indulgence, au dernier point venue,
 Consentait à tes yeux l'hymen d'une inconnue ?
 Ce grand excès d'amour que je t'ai témoigné
 N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné :
 Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte,
 Et tu n'as eu pour moi respect, amour, ni crainte.
 Va, je te désavoue.

DORANTE.

Eh ! mon père, écoutez.

GÉRONTE.

Quoi ? des contes en l'air et sur l'heure inventés ?

DORANTE.

Non, la vérité pure.

GÉRONTE.

En est-il dans ta bouche ?

CLITON, à Dorante.

Voici pour votre adresse une assez rude touche.

DORANTE.

Épris d'une beauté qu'à peine j'ai pu voir ¹¹ Voir. Épris d'une beauté qu'à peine ai-je pu voir.

Qu'elle a pris sur mon ame un absolu pouvoir,
De Lucrèce, en un mot : vous la pouvez connaître...

GÉRONTE.

Dis vrai : je la connais, et ceux qui l'ont fait naître :
Son père est mon ami.

DORANTE.

Mon cœur en un moment
Étant de ses regards charmé si puissamment,
Le choix que vos bontés avaient fait de Clarice,
Sitôt que je le sus, me parut un supplice :
Mais comme j'ignorais si Lucrèce et son sort
Pouvaient avec le vôtre avoir quelque rapport,
Je n'osais pas encor vous découvrir la flamme
Que venaient ses beautés d'allumer dans mon âme ¹ ;
Et j'avais ignoré, monsieur, jusqu'à ce jour
Que l'adresse d'esprit fût un crime en amour ².
Mais si je vous osais demander quelque grâce,
A présent que je sais et son bien et sa race,
Je vous conjurerais, par les nœuds les plus doux
Dont l'amour et le sang puissent m'unir à vous,
De seconder mes vœux auprès de cette belle ;
Obtenez-la d'un père, et je l'obtiendrai d'elle.

GÉRONTE.

Tu me fourbes encor.

DORANTE.

Si vous ne m'en croyez,
Croyez-en pour le moins Cliton, que vous voyez ;
Il sait tout mon secret.

¹ Vers supprimés par Corneille :

Et vous oyais parler d'un ton si résolu
Que je craignis sur l'heure un pouvoir absolu :
Ainsi donc , vous croyant d'une humeur inflexible ,
Pour rompre cet hymen , je le fis impossible.

VAR. Que la dextérité fût un crime en amour.

GÉRONTE.

Tu ne meurs pas de honte

Qu'il faille que de lui je fasse plus de compte,
Et que ton père même, en doute de ta foi,
Donne plus de croyance à ton valet qu'à toi !

Écoute : je suis bon, et, malgré ma colère,
Je veux encore un coup montrer un cœur de père ;
Je veux encore un coup pour toi me hasarder.
Je connais ta Lucrèce, et la vais demander ;
Mais si de ton côté le moindre obstacle arrive...

DORANTE.

Pour vous mieux assurer, souffrez que je vous suive.

GÉRONTE.

Demeure ici, demeure, et ne suis point mes pas :
Je doute, je hasarde, et je ne te crois pas.
Mais sache que tantôt si pour cette Lucrèce
Tu fais la moindre fourbe ou la moindre finesse,
Tu peux bien fuir mes yeux, et ne me voir jamais ;
Autrement souviens-toi du serment que je fais :
Je jure les rayons du jour qui nous éclaire
Que tu ne mourras point que de la main d'un père
Et que ton sang indigne à mes pieds répandu
Rendra prompt justice à mon honneur perdu.

SCÈNE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Je crains peu les effets d'une telle menace.

CLITON.

Vous vous rendez trop tôt et de mauvaise grâce ;
Et cet esprit adroit, qui l'a dupé deux fois,
Devait en galant homme aller jusques à trois :
Toutes tierces, dit-on, sont bonnes ou mauvaises.

DORANTE.

Cliton, ne raille point, que tu ne me déplaies :
D'un trouble tout nouveau j'ai l'esprit agité.

CLITON.

N'est-ce point du remords d'avoir dit vérité ?
Si pourtant ce n'est point quelque nouvelle adresse ;
Car je doute à présent si vous aimez Lucrèce,
Et vous vois si fertile en semblables détours,
Que, quoi que vous disiez, je l'entends au rebours.

DORANTE.

Je l'aime ; et sur ce point ta défiance est vaine :
Mais je hasarde trop, et c'est ce qui me gêne.
Si son père et le mien ne tombent point d'accord,
Tout commerce est rompu, je fais naufrage au port.
Et d'ailleurs, quand l'affaire entre eux serait conclue ¹,
Suis-je sûr que la fille y soit bien résolue ?
J'ai tantôt vu passer cet objet si charmant :
Sa compagne, ou je meure, a beaucoup d'agrément.
Aujourd'hui que mes yeux l'ont mieux examinée,
De mon premier amour j'ai l'âme un peu gênée ²
Mon cœur entre les deux est presque partagé ;
Et celle-ci l'aurait, s'il n'était engagé.

CLITON.

Mais pourquoi donc montrer une flamme si grande,
Et porter votre père à faire une demande ?

DORANTE.

Il ne m'aurait pas cru, si je ne l'avais fait.

CLITON.

Quoi ! même en disant vrai, vous mentiez en effet ?

DORANTE.

C'était le seul moyen d'apaiser sa colère.

¹ VAR. Et qui sait si d'ailleurs l'affaire entre eux conclue
Rencontrera sitôt la fille résolue ?

² VAR. De ma première amour j'ai l'âme un peu gênée.

Que maudit soit quiconque a détrompé mon père !
Avec ce faux hymen j'aurais eu le loisir
De consulter mon cœur, et je pourrais choisir.

CLITON.

Mais sa compagne enfin n'est autre que Clarice.

DORANTE.

Je me suis donc rendu moi-même un bon office.
Oh ! qu'Alcippe est heureux, et que je suis confus !
Mais Alcippe, après tout , n'aura que mon refus.
N'y pensons plus, Cliton, puisque la place est prise.

CLITON.

Vous en voilà défait aussi bien que d'Orphise.

DORANTE.

Reportons à Lucrèce un esprit ébranlé,
Que l'autre à ses yeux même avait presque volé.
Mais Sabine survient.

SCÈNE V.

DORANTE, SABINE, CLITON

DORANTE.

Qu'as-tu fait de ma lettre ?

En de si belles mains as-tu su la remettre ?

SABINE.

Oui, monsieur, mais...

DORANTE.

Quoi ! mais ?

SABINE.

Elle a tout déchiré.

DORANTE.

Sans lire ?

SABINE.

Sans rien lire.

DORANTE.

Et tu l'as enduré ?

SABINE.

Ah ! si vous aviez vu comme elle m'a grondée !
Elle me va chasser, l'affaire en est vidée.

DORANTE.

Elle s'apaisera ; mais, pour t'en consoler,
Tends la main.

SABINE.

Eh ! monsieur !

DORANTE.

Ose encor lui parler.

Je ne perds pas sitôt toutes mes espérances.

CLITON.

Voyez la bonne pièce avec ses révérences !
Comme ses déplaisirs sont déjà consolés,
Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

DORANTE.

Elle a donc déchiré mon billet sans le lire ?

SABINE.

Elle m'avait donné charge de vous le dire ;
Mais, à parler sans fard...

CLITON.

Sait-elle son métier !

SABINE.

Elle n'en a rien fait, et l'a lu tout entier.
Je ne puis si longtemps abuser un brave homme.

CLITON.

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

DORANTE.

Elle ne me hait pas, à ce compte ?

SABINE.

Elle ? non.

DORANTE.

M'aime-t-elle ?

SABINE.

Non plus.

DORANTE.

Tout de bon ?

SABINE.

Tout de bon.

DORANTE.

Aime-t-elle quelque autre ?

SABINE.

Encor moins.

DORANTE.

Qu'obtiendrai-je ?

SABINE.

Je ne sais

DORANTE.

Mais enfin, dis-moi.

SABINE.

Que vous dirai-je ?

DORANTE.

Vérité.

SABINE.

Je la dis.

DORANTE.

Mais elle m'aimera ?

SABINE.

Peut-être.

DORANTE.

Et quand encor ?

SABINE.

Quand elle vous croira.

DORANTE.

Quand elle me croira ? Que ma joie est extrême !

SABINE.

Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.

DORANTE.

Je le dis déjà donc, et m'en ose vanter.

Puisque ce cher objet n'en saurait plus douter :
Mon père...

SABINE.

La voici qui vient avec Clarice.

SCÈNE VI.

CLARICE, LUCRÈCE, DORANTE, SABINE,
CLITON.

CLARICE, à Lucrèce.

Il peut te dire vrai, mais ce n'est pas son vice.
Comme tu le connais, ne précipite rien.

DORANTE, à Clarice.

Beauté qui pouvez seul et mon mal et mon bien...

CLARICE, à Lucrèce

On dirait qu'il m'en veut, et c'est moi qu'il regarde.

LUCRÈCE, à Clarice.

Quelques regards sur toi sont tombés par mégarde.
Voyons s'il continue.

DORANTE, à Clarice.

Ah! que loin de vos yeux

Les moments à mon cœur deviennent ennuyeux!
Et que je reconnais, par mon expérience,
Quel supplice aux amants est une heure d'absence!

CLARICE, à Lucrèce.

Il continue encor.

LUCRÈCE, à Clarice.

Mais vois ce qu'il m'écrit.

CLARICE, à Lucrèce.

Mais écoute.

LUCRÈCE, à Clarice.

Tu prends pour toi ce qu'il me dit.

CLARICE.

Éclaircissons-nous-en. Vous m'aimez donc, Dorante?

DORANTE, à Clarice.

Hélas ! que cette amour vous est indifférente !
Depuis que vos regards m'ont mis sous votre loi...

CLARICE, à Lucrèce.

Crois-tu que le discours s'adresse encore à toi ?

LUCRÈCE, à Clarice.

Je ne sais où j'en suis !

CLARICE, à Lucrèce.

Oyons la fourbe entière.

LUCRÈCE, à Clarice.

Vu ce que nous savons, elle est un peu grossière.

CLARICE, à Lucrèce.

C'est ainsi qu'il partage entre nous son amour.
Il te flatte de nuit, et m'en conte de jour ¹.

DORANTE, à Clarice.

Vous consultez ensemble ! Ah ! quoi qu'elle vous die,
Sur de meilleurs conseils disposez de ma vie ;
Le sien auprès de vous me serait trop fatal ;
Elle a quelque sujet de me vouloir du mal.

LUCRÈCE, en elle-même.

Ah ! je n'en ai que trop ; et si je ne me venge. .

CLARICE, à Dorante.

Ce qu'elle me disait est de vrai fort étrange.

DORANTE.

C'est quelque invention de son esprit jaloux.

CLARICE.

Je le crois : mais enfin me reconnaissez-vous

DORANTE.

Si je vous reconnais ! Quittez ces railleries.
Vous que j'entretins hier dedans les Tuileries,
Que je fis aussitôt maîtresse de mon sort ?

CLARICE.

Si je veux toutefois en croire son rapport,

¹ VAR. Il l'en conte de nuit, comme il me luit de jour.

Pour une autre déjà votre âme inquiétée...

DORANTE.

Pour une autre déjà je vous aurais quittée ?
Que plutôt à vos pieds mon cœur sacrifié...

CLARICE.

Bien plus, si je la crois, vous êtes marié.

DORANTE.

Vous me jouez, madame ; et, sans doute pour rire ,
Vous prenez du plaisir à m'entendre redire
Qu'à dessein de mourir en des liens si doux,
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Mais avant qu'avec moi le nœud d'hymen vous lie ¹,
Vous serez marié, si l'on veut, en Turquie.

DORANTE.

Avant qu'avec toute autre on me puisse engager ²,
Je serai marié, si l'on veut, en Alger.

CLARICE.

Mais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice ?

DORANTE.

Mais enfin vous savez le nœud de l'artifice ,
Et que pour être à vous je fais ce que je puis.

CLARICE.

Je ne sais plus moi-même à mon tour où j'en suis.
Lucrèce, écoute un mot.

DORANTE, à Cliton.

Lucrèce ! que dit-elle ?

CLITON, à Dorante.

Vous en tenez, monsieur : Lucrèce est la plus belle :
Mais laquelle des deux ? J'en ai le mieux jugé,
Et vous auriez perdu si vous aviez gagé.

¹ VAR. Et qu'avant que l'hymen avec, que moi vous lie.

² VAR. Dites qu'avant qu'on puisse autrement m'engager.

DORANTE, à Cliton.

Cette nuit à la voix j'ai cru la reconnaître.

CLITON, à Dorante.

Clarice sous son nom parlait à sa fenêtre ;
Sabine m'en a fait un secret entretien.

DORANTE, à Cliton.

Bonne bouche ! j'en tiens : mais l'autre la vaut bien ;
Et, comme dès tantôt je la trouvais bien faite ,
Mon cœur déjà penchait où mon erreur le jette.
Ne me découvre point ; et dans ce nouveau feu
Tu me vas voir, Cliton, jouer un nouveau jeu.
Sans changer de discours, changeons de batterie.

LUCRÈCE, à Clarice.

Voyons le dernier point de son effronterie.
Quand tu lui diras tout, il sera bien surpris.

CLARICE, à Dorante.

Comme elle est mon amie, elle m'a tout appris.
Cette nuit vous l'aimiez, et m'avez méprisée.
Laquelle de nous deux avez-vous abusée ?
Vous lui parliez d'amour en termes assez doux.

DORANTE.

Moi ! depuis mon retour je n'ai parlé qu'à vous.

CLARICE.

Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrèce ?

DORANTE.

Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adresse ?
Et je ne vous ai point reconnue à la voix ?

CLARICE.

Nous dirait-il bien vrai pour la première fois ?

DORANTE.

Pour me venger de vous j'eus assez de malice
Pour vous laisser jouir d'un si lourd artifice,
Et, vous laissant passer pour ce que vous vouliez,

* VAR. Vous dirait-il bien vrai pour la première fois ?

Je vous en donnai plus que vous ne m'en donniez.
 Je vous embarrassai, n'en faites point la fine.
 Choisissez un peu mieux vos dupes à la mine :
 Vous pensiez me jouer ; et moi je vous jouais,
 Mais par de faux mépris que je désavouai :
 Car enfin je vous aime, et je hais de ma vie
 Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.

CLARICE.

Pourquoi, si vous m'aimez, feindre un hymen en l'air,
 Quand un père pour vous est venu me parler ?
 Quel fruit de cette fourbe osez-vous vous promettre ?

LUCRÈCE, à Dorante.

Pourquoi, si vous l'aimez, m'écrire cette lettre ?

DORANTE, à Lucrèce.

J'aime de ce courroux les principes cachés.
 Je ne vous déplais pas, puisque vous vous fâchez.
 Mais j'ai moi-même enfin assez joué d'adresse ;
 Il faut vous dire vrai, je n'aime que Lucrèce.

CLARICE, à Lucrèce.

Est-il un plus grand fourbe ! et peux-tu l'écouter ?

DORANTE, à Lucrèce.

Quand vous m'aurez ouï, vous n'en pourrez douter.
 Sous votre nom, Lucrèce, et par votre fenêtre,
 Clarice m'a fait pièce, et je l'ai su connaître :
 Comme en y consentant vous m'avez affligé,
 Je vous ai mise en peine, et je m'en suis vengé.

LUCRÈCE.

Mais que disiez-vous hier dedans les Tuileries ?

DORANTE.

Clarice fut l'objet de mes galanteries...

CLARICE, à Lucrèce.

Veux-tu longtemps encore écouter ce moqueur ?

DORANTE, à Lucrèce.

Elle avait mes discours, mais vous aviez mon cœur,

Où vos yeux faisaient naître un feu que j'ai fait taire ,
 Jusqu'à ce que ma flamme ait eu l'aveu d'un père :
 Comme tout ce discours n'était que fiction ,
 Je cachais mon retour et ma condition.

CLARICE , à Lucrèce.

Vois que fourbe sur fourbe à nos yeux il entasse ,
 Et ne fait que jouer des tours de passe-passe.

DORANTE , à Lucrèce.

Vous seule êtes l'objet dont mon cœur est charmé.

LUCRÈCE , à Dorante.

C'est ce que les effets m'ont fort mal confirmé.

DORANTE.

Si mon père à présent porte parole au vôtre ,
 Après son témoignage, en voudrez-vous quelque autre ?

LUCRÈCE.

Après son témoignage il faudra consulter
 Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter.

DORANTE , à Lucrèce.

Qu'à de telles clartés votre erreur se dissipe.

(à Clarice.)

Et vous, belle Clarice, aimez toujours Alcippe ;
 Sans l'hymen de Poitiers il ne tenait plus rien ;
 Je ne lui ferai pas ce mauvais entretien ,
 Mais entre vous et moi vous savez le mystère.
 Le voici qui s'avance, et j'aperçois mon père.

SCÈNE VII.

GÉRONTE, DORANTE, ALCIPPE, CLARICE,
 LUCRÈCE, ISABELLE, SABINE, CLITON.

ALCIPPE , sortant de chez Clarice, et parlant à elle.

Nos parents sont d'accord, et vous êtes à moi.

GÉRONTE , sortant de chez Lucrèce, et parlant à elle.

Votre père à Dorante engage votre foi.

ALCIPPE, à Clarice.

Un mot de votre main, l'affaire est terminée.

GÉRONTE, à Lucrèce.

Un mot de votre bouche achève l'hyménée.

DORANTE, à Lucrèce.

Ne soyez pas rebelle à seconder mes vœux.

ALCIPPE.

Êtes-vous aujourd'hui muettes toutes deux ?

CLARICE.

Mon père a sur mes vœux une entière puissance.

LUCRÈCE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

GÉRONTE, à Lucrèce.

Venez donc recevoir ce doux commandement.

ALCIPPE, à Clarice.

Venez donc ajouter ce doux consentement.

(Alcippe rentre chez Clarice avec elle et Isabelle, et le reste rentre chez Lucrèce.)

SABINE, à Dorante, comme il rentre.

Si vous vous mariez, il ne pleuvra plus guères.

DORANTE.

Je changerai pour toi cette pluie en rivières.

SABINE.

Vous n'aurez pas loisir seulement d'y penser.

Mon métier ne vaut rien quand on s'en peut passer.

CLITON, seul.

Comme en sa propre fourbe un menteur s'embarrasse !

Peu sauraient comme lui s'en tirer avec grâce.

Vous autres qui doutiez s'il en pourrait sortir,

Par un si rare exemple apprenez à mentir.

¹ VAR. Un seing de votre main, l'affaire est terminée.

EXAMEN DU MENTEUR.

Cette pièce est en partie traduite , en partie imitée de l'espagnol. Le sujet m'en semble si spirituel et si bien tourné , que j'ai dit souvent que je voudrais avoir donné les deux plus belles que j'ai faites , et qu'il fût de mon invention. On l'a attribué au fameux Lope de Vega ; mais il m'est tombé depuis peu entre les mains un volume de don Juan d'Alarcon , où il prétend que cette comédie est à lui , et se plaint des imprimeurs qui l'ont fait courir sous le nom d'un autre. Si c'est son bien , je n'empêche pas qu'il ne s'en ressaisisse. De quelque main que parte cette comédie , il est constant qu'elle est très-ingénieuse ; et je n'ai rien vu dans cette langue qui m'ait satisfait davantage. J'ai tâché de la réduire à notre usage et dans nos règles ; mais il m'a fallu forcer mon aversion pour les *a parte* , dont je n'aurais pu la purger sans lui faire perdre une bonne partie de ses beautés. Je les ai faits les plus courts que j'ai pu , et je me les suis permis rarement , sans laisser deux acteurs ensemble qui s'entretiennent tout bas , cependant que d'autres disent ce que ceux-là ne doivent pas écouter. Cette duplicité d'action particulière ne rompt point l'unité de la principale , mais elle gêne un peu l'attention de l'auditeur , qui ne sait à laquelle s'attacher , et qui se trouve obligé de séparer en deux ce qu'il est accoutumé de donner à une. L'unité de lieu s'y trouve , en ce que tout s'y passe dans Paris ; mais le premier acte est dans les Tuileries , et le reste à la place Royale. Celle de jour n'y est pas forcée , pourvu qu'on lui laisse les vingt-quatre heures entières. Quant à celle d'action , je ne sais s'il n'y a point quelque chose à dire , en ce que Dorante aime Clarice dans toute la pièce , et épouse Lucrèce à la fin , qui par là ne répond pas à la protase. L'auteur espagnol lui donne ainsi le change pour punition de ses menteries , et le réduit à épouser par force cette Lucrèce qu'il n'aime point. Comme il se méprend toujours au nom ,

on croit que Clarice porte celui-là ; il lui présente la main quand on lui a accordé l'autre , et dit hautement , lorsqu'on l'avertit de son erreur, que s'il s'est trompé au nom , il ne se trompe point à la personne. Sur quoi le père de Lucrèce le menace de le tuer, s'il n'épouse sa fille après l'avoir demandée et obtenue ; et le sien propre lui fait la même menace. Pour moi , j'ai trouvé cette manière de finir un peu dure , et cru qu'un mariage moins violenté serait plus au goût de notre auditoire. C'est ce qui m'a obligé à lui donner une pente vers la personne de Lucrèce au cinquième acte , afin qu'après qu'il a reconnu sa méprise aux noms, il fasse de nécessité vertu de meilleure grâce , et que la comédie se termine avec pleine tranquillité de tous côtés.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
AVIS DE L'ÉDITEUR.	1
VIE DE CORNEILLE.	3
LE CID. A madame la duchesse d'Aiguillon.	19
Avertissement.	21
Examen du <i>Cid</i>	121
HORACE. Au cardinal duc de Richelieu.	131
Excerpta e Tito Livio.	135
Examen d' <i>Horace</i>	212
CINNA. A M. de Montauron.	219
Seneca, lib. I, de Clementia.	222
Examen de <i>Cinna</i>	297
POLYEUCTE. A la Reine régente.	303
Abrégé du martyre de saint Polyeucte.	306
Examen de <i>Polyeucte</i>	389
POMPÉE. Au cardinal Mazarin.	397
Au lecteur.	399
Epitaphium Pompeii magni.	400
Icon Pompeii magni.	ib.
Icon C. J. Cæsaris.	401
Examen de <i>Pompée</i>	478
LE MENTEUR. Épitre.	483
Au lecteur.	485
A M. Corneille, sur sa comédie <i>le Menteur</i>	486
Examen du <i>Menteur</i>	581

FIN DE LA TABLE.

PQ
1742
A1
1855
t.1

Corneille, Pierre
Chefs-d'oeuvre dramatiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

